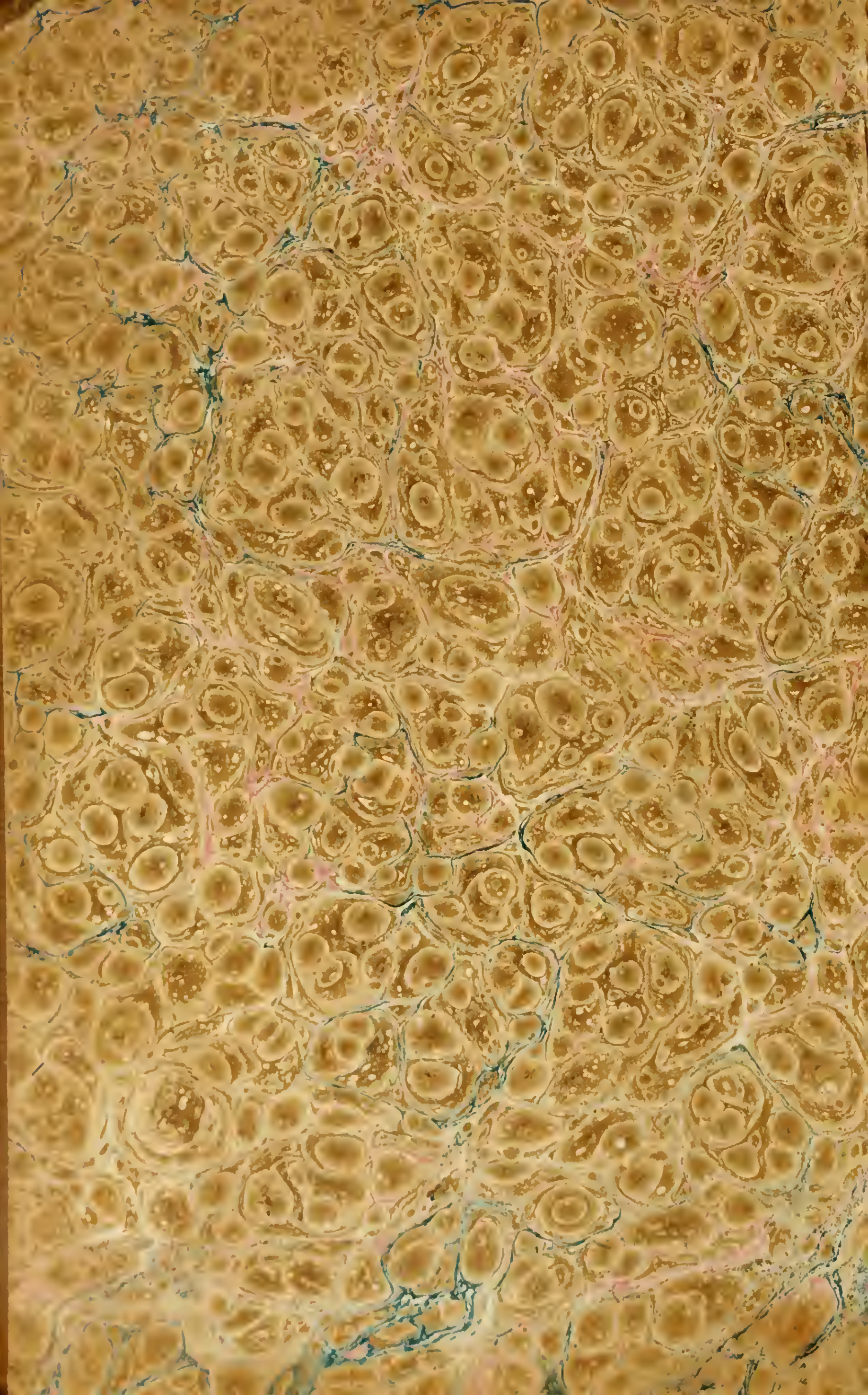
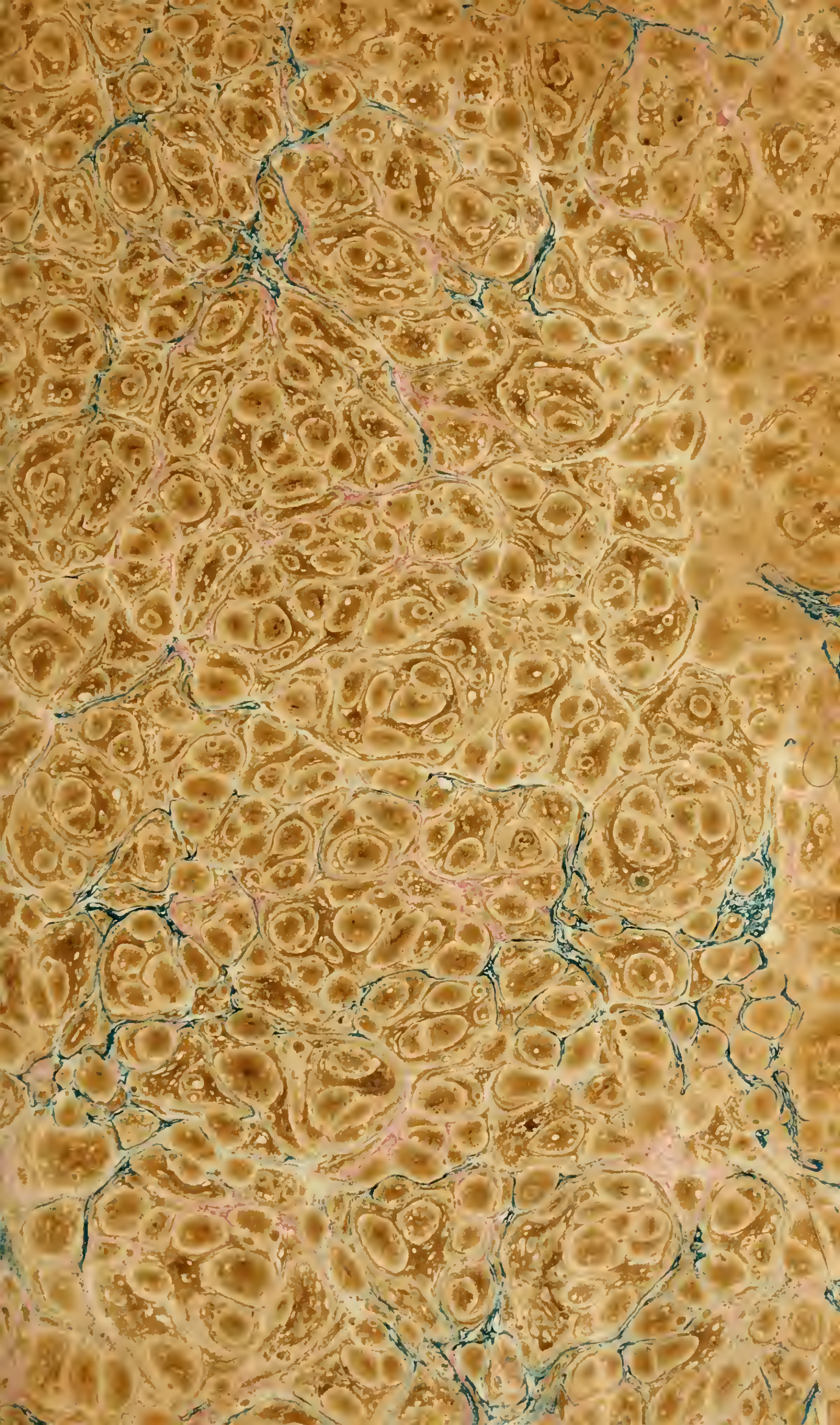

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00111431 3





4112

L'ITALIE.

TOME IV.

L'ITALIE,

PAR LADY MORGAN.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Malheur au bon esprit dont la pensée altière
D'un cœur indépendant s'élance toute entière,
Qui respire un air libre, et jamais n'applaudit
Au despotisme en vogue, à l'erreur en crédit.
. . . .
Mais ferme dans ma route, et vrai dans mes discours,
Tel je fus, tel je suis, tel je serai toujours.

We travellers are in very hard circumstances. If we say nothing but what has been said before us, we are dull and we have observed nothing. If we tell any thing new, we are laughed at as fabulous and romantic; not allowing either for the difference of ranks (which affords difference of company), or more curiosity, or change of customs that happens every twenty years in every country. (LADY M. W. MONTAGUE.)

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,

CHEZ PIERRE DUFART, LIBRAIRE,

QUAI VOLTAIRE, N° 19.

M DCCC XXI.



DG
426
M781K
1821
v.4

ITALIE.

CHAPITRE XXI.

ROME. — CÉRÉMONIES DE L'ÉGLISE.

Remarques préliminaires. — Noël. — Joueurs de musette des montagnes. — Décorations des églises. — Boutiques. — Procession de la Culla. — Festa di cattedra. — Bénédiction des cierges. — Bénédiction des animaux. — Carnaval. — Semaine sainte. — Affluence soudaine des étrangers. — Dimanche des Rameaux. — Miserere dans la chapelle Sixtine. — Illumination de la chapelle Paoline. — Lavement des pieds des pèlerins. — Bénédiction. — Vendredi-Saint. — Dîner à Saint-Pierre. — Adoration du pape et des cardinaux. — Croix illuminée. — Pâque. — Service à Saint-Pierre. — Bénédiction. — Feux d'artifice au château Saint-Ange, et illumination du Vatican. — Départ de Rome.

Toutes les religions ont abondé en cérémonies dès l'instant où elles ont fait partie d'un système politique; et les temples de Brama, à

Cachemire; du grand Lama, au Thibet; d'Isis, en Égypte; de Jupiter, en Grèce, et de saint Pierre, à Rome, ont vu célébrer des mystères destinés à éblouir les hommes plutôt qu'à rendre gloire à la Divinité. Le système religieux des Juifs paraît avoir été le plus chargé de formes, de cérémonies, le plus pompeux dans ses décorations. La politique de leurs grands-prêtres tourna quelquefois contre leur pouvoir même; car le peuple, qu'il dominait par le moyen des sens et de l'imagination, devint enclin à l'idolâtrie, et curieux de pratiquer les rites des superstitions étrangères. Le divin fondateur du christianisme vint réformer cette corruption, simplifier les rites de l'église de Moïse, et mettre à la place de vaines cérémonies entachées de plusieurs crimes, et discréditées par plusieurs absurdités, une religion dont le dogme fondamental était *paix et bonne volonté à tous les hommes*, et dont la principale cérémonie était empruntée des sentimens sociaux (1), représentée par le plus simple et le

(1) Le dernier souper, le plus beau, le plus touchant de tous les rites religieux, le seul qui ait été laissé par notre Sauveur, qui n'a jamais pratiqué ni imposé la cérémonie du baptême, à laquelle cependant il s'est soumis dans sa douceur.

plus social de tous les actes. Il n'éleva point d'églises; il paraît même qu'on le vit rarement entrer dans celles des Juifs, et que, quand il le faisait, c'était pour improuver le système, et empêcher les pratiques par lesquelles leur splendeur et leur puissance temporelle étaient soutenues. Il n'autorisa qu'un seul sacrifice, et il fut lui-même la victime; il n'érigea point d'autels; il ne décora point de châsses, car il prêchait dans le désert ou sur la montagne. Il ne revêtit point ses disciples de *pourpre et de fin lin*, mais il montra son mépris pour de tels moyens de captiver l'attention, quand il désigna la fleur des champs qui venait de s'ouvrir à ses pieds, déclarant que *Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu comme un de ceux-ci.* Il n'a laissé aucuns modèles de mitres épiscopales, de tiares pontificales; la sienne était une couronne d'epines. Il n'ordonna aucune procession, aucunes actions de grâces rendues publiquement. Il borna les communications privées de l'homme avec son Dieu à *deux* ou *trois;* mais il approuva beaucoup *celui* qui évite toute publicité dans les offrandes de son cœur au ciel, et qui élève dans une retraite profonde cette courte et simple prière, si conforme aux besoins, à la faiblesse, à la dépendance de notre espèce, la seule

prière qu'il ait dictée, la seule qu'il soit nécessaire de proférer. Son système, fondé sur les lois de la nature et l'immuable vérité morale, et consacré par la divinité de sa mission, a été fatal à toutes les églises politiques existantes alors. Les hiérarchies de Moïse et de Jupiter, pour lesquelles il était également dangereux, s'y opposèrent également; les Juifs et les gentils s'unirent, pour la première fois, par un mutuel intérêt; et celui qui désapprouvait les dévotions des temples de Jérusalem et d'Éphèse, fut persécuté, condamné et crucifié. Une religion naquit dans le cours des âges suivans, une religion qui, prenant le nom et quelques-unes des doctrines du christianisme, y joignait un rituel pompeux et cérémonieux au-delà de tout ce qu'Athènes ou Jérusalem avaient jamais contemplé. Elle attaquait tous les sens, elle s'adressait à tous les sentimens, enivrait l'imagination, mettait la raison en défaut, et devint le devoir et la récréation, la source des peines et des plaisirs de ses suivans. De nouvelles relations dans la société, liées avec de nouveaux intérêts, rompirent enfin son unité, et diminuèrent son influence; mais si dans les diverses branches qui sortirent du tronc maternel un dogme était rejeté, ou un mystère nié, le principe

restait le même, et les formes n'éprouvaient que de légers changemens. Saint-Paul de Londres ne diffère de Saint-Pierre de Rome que par le degré ; et l'archevêque de Cantorbery dans son palais, l'évêque de Durham sur son trône, n'étaient que des modifications des pontifes du Vatican ou des patriarches de Saint-Pétersbourg.

L'Église a toujours été la même, soit grecque, soit romaine, soit anglaise; fastueuse dans ses formes, exclusive dans ses principes, arrogante dans ses prétentions, ayant d'abord visé au pouvoir universel, et s'étant contentée ensuite de partager la domination qu'elle ne pouvait pas posséder tout entière. Dans toutes ses phases elle a été ennemie de la liberté, surtout de *cette liberté* contre laquelle ses ministres s'élevèrent publiquement dans les jours les plus éclairés de la nation la plus éclairée, la liberté de conscience. (1)

---

(1) Voyez la pétition contre l'ordonnance pour la liberté de conscience, présentée à Jacques II par les sept évêques, qui déclaraient *que leur sainte mère l'Église d'Angleterre était* incontestablement loyale, etc. etc.

Les persécutions de l'Église romaine sont parfaitement conséquentes à son système d'infaillibilité, tandis que les Églises réformées, en s'élevant contre la liberté de conscience, militent contre le principe fondamental de leur doctrine. La solution de cette contradiction est aisée à faire. Les doctrines des deux Églises diffèrent, mais les

Les cérémonies de l'Eglise de Rome, ravivées à l'époque actuelle, dans toute leur splendeur primitive, étonnent les spectateurs protestans par leur ressemblance avec les rites plus modestes de leur religion. Ils peuvent se rappeler, sous le dôme de Saint-Pierre, le service de la nef de Westminster, et la chapelle de Saint-James au milieu de l'élégance royale de celle du Quirinal: l'anniversaire de l'Épiphanie, célébré (1) dans l'une et dans l'autre, avec une

intérêts temporels de la hiérarchie sont les mêmes dans l'une et dans l'autre.

(1) Pendant que nous étions à Rome, un Anglais nous envoya le *Courrier* qui venait d'arriver, et le premier paragraphe sur lequel nous jetâmes les yeux, était si exactement semblable aux nouvelles du *Diario di Roma* que nous avions laissé pour lire le papier anglais, que nous nous trouvâmes réduits à l'alternative offerte par le montreur de marionnettes, qui, lorsque deux écoliers lui demandèrent laquelle de ses deux marionnettes était le pape ou l'empereur, leur répondit : *Celle qu'il vous plaira, messieurs, celle qu'il vous plaira.* Voici le paragraphe : « L'anniversaire de l'Épiphanie était hier ; et on l'a célébré *à la manière accoutumée*, dans la chapelle royale de Saint-James. La cérémonie de présenter une boîte d'or avec de l'encens et de la myrrhe, en imitation de l'offrande des sages de l'Orient, a été remplie ; deux huissiers de la chambre du roi l'accompagnaient (c'étaient les sages). Après quoi une hymne appropriée à la circonstance a été chantée, etc. etc. »

égale pompe, rappelle les temps des Grégoires et des Wolseys. Les soldats de Cromwell appelaient le service de l'Église anglicane *la messe en anglais*. C'est une vérité qu'il est impossible de nier quand on lit les trois offices de l'Église romaine réunis dans le rituel du matin de l'Église protestante. Élisabeth disait en plaisantant à son *concile de Trente* : « Les « Anglais aiment les prières ; il faut leur en « donner suffisamment ; » et on leur en a donné suffisamment. Si dans les temples romains la musique est plus belle, les décorations plus brillantes, les habits plus magnifiques, les formes plus multipliées ; si, au lieu d'anges de bois d'acajou, avec des ailes colées derrière leurs oreilles, au lieu de la psalmodie nazale des clercs et des enfans de la paroisse, les séraphins de Raphaël et la musique de Pergolese sont vus et entendus partout, on doit se rappeler que l'Italie est le pays des arts, et que l'Angleterre ne l'a jamais été. Cependant ses ecclésiastiques font aussi tout ce qu'ils peuvent pour arriver à l'âme par les sens. Chaque église de campagne a le dossier de son grand autel peint avec un soleil jaune ou un œil brillant ; et toutes les chaires, drapées en velours et en or, sont pourvues sur le rebord d'un coussin d'édredon pour recevoir la main orthodoxe dont

les argumens frappans *contre les pompes et les vanités de ce monde pervers*, sont ainsi très-curieusement commentés. (1)

(1) Les presbytériens du temps de Cromwell ont ouvertement accusé l'Église anglicane d'idolâtrie. Leur observation solennelle des fêtes de Noël était (disaient-ils) du *papisme tout pur*, et contraire à une ordonnance par laquelle il était défendu d'observer plus long-temps les rites superstitieux de la Nativité. La prière pour le roi (qui était alors papiste) ou pour tout autre souverain, était, suivant eux, une invention humaine qui n'était nullement fondée sur les Écritures. Tous les mémoires particuliers de cette époque, et ceux d'Évelyn, plus plaisamment que tous les autres, montrent combien les protestans orthodoxes d'Angleterre étaient alors *catholiques et romains*, et dans les formes, et dans les discours. On les entendait perpétuellement parler de *leur sainte mère l'Église, de l'Église persécutée, etc.* Évelyn lui-même est saisi d'horreur, parce que, dans une occasion, le *Benedicite* ne fut pas prononcé comme il l'est maintenant dans toutes les églises catholiques du continent; et il regarde comme un sacrilége que Cromwell ait dîné avec le lord-maire le mercredi des Cendres. Cependant toute son orthodoxie dans l'Église anglicane est mêlée d'une manière très-divertissante avec sa fidélité notoire pour les papistes Stuarts et sa joie du retour de son parti. « J'ai dîné à la cour, et j'ai remercié Dieu des grâces qu'il avait faites à moi, à l'Église et à la nation. Ce soir, S. M. m'a promis de placer ma femme comme dame d'atours auprès de la reine. » Cela est impayable!!!

Si l'on admet moins de formes et de cérémonies, si l'on observe moins de jours de fêtes en Angleterre, on ne doit pas en faire un mérite à l'Église, mais à la nation dont les habitudes laborieuses et le bon sens se sont opposés aux désirs des ministres et de la hiérarchie du temps. Travaillant pour soutenir leur famille ou défendre leur patrie dans l'intérieur ou à l'extérieur, ils laissèrent, comme ils le font encore, l'observance des fêtes et des jeûnes, et les offrandes d'encens et de myrrhe dans des boîtes d'or à ceux qui fréquentaient les chapelles royales, aux évêques de Londres, aux huissiers qui jouent le rôle des sages de l'*Occident*. A Rome, au contraire, le peuple, absolument dénué d'intérêt dans les affaires publiques, et condamné à la pauvreté et à l'inertie par ses institutions politiques, chercha des ressources, et trouva presque sa seule distraction dans la célébration des cérémonies prescrites dans un rituel conforme aux vœux des dernières classes, et qui augmentait l'influence ecclésiastique en perpétuant les erreurs qui en étaient la base. Ce *dictum* de l'Église paraît vrai dans les deux exemples : le relâchement dans les pratiques extérieures dépend du plus ou moins d'instruction du peuple.

Les superbes et splendides cérémonies de

l'Église romaine, que nous avons vues les premières, sont celles des fêtes de Noël en 1819. Elles ont été annoncées dix jours avant par les mêmes symptômes qui précèdent la même époque d'observance religieuse et de réjouissance mondaine en Angleterre. L'arrivée des ménestrels Calabrois ou *Pifferari*, avec leurs instrumens champêtres (*zampogne*), fut le premier signal de la fête. Le costume et l'apparence de ces montagnards offrent la ressemblance parfaite de quelques groupes de la villa Albani ; et leur instrument est sans doute de la plus haute antiquité : il ressemble à la cornemuse d'Irlande ou d'Écosse, mais il est moins dur que cette dernière. Leur musique est sauvage et plaintive, et se rapproche beaucoup du caractère de notre mélodie nationale, ce qui tient probablement à la capacité limitée de l'instrument. Nous étions très-désireux de nous procurer quelques-uns de ces airs ; mais il nous fut impossible d'en obtenir une copie. Les antiquaires pourraient rechercher si la cornemuse indigène en Italie a été importée en Angleterre à la conquête des Romains, ou si l'invention est commune aux deux pays, et dérive de l'application du même esprit ingénieux à la même fin.

On rencontre ces ménestrels dans toutes les

rues de Rome, où ils arrivent les derniers jours des Avens, pour jouer devant les châsses de la Vierge, et la saluer avec leur musique sauvage, suivant l'idée traditionnelle de charmer les douleurs de son enfantement. Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient fréquemment devant la boutique d'un charpentier en face de nos fenêtres. Comme nous demandâmes aux ouvriers, qui se tenaient sur la porte, la raison de cette station, ils nous répondirent que c'était *per politezza al messer san Giuseppe* (par politesse pour monsieur saint Joseph).

Cependant le bruit et le mouvement s'accroissent à mesure que les jours sacrés approchent. Les décorateurs sont tout affairés à draper les églises et les autels, à poser des guirlandes sur les façades des maisons. Les dames dévotes, les vierges sacrées préparent des robes, des couronnes, des colliers, des berceaux pour la madone et l'enfant de leurs églises respectives.

Les *Cherici* (sorte de surnuméraires dans le service de l'Église qui, de même que le *carattere* du théâtre Italien et l'*utilité* du théâtre Français, se chargent de toutes sortes d'emplois) s'occupent de la toilette de la Vierge ; et sous leurs mains, elle devient éclatante de diamans ou brillante d'étain, suivant les ri-

chesses de la paroisse à qui elle appartient. Dans l'église du Panthéon, elle était couronnée de papier doré, et parée de perles de verre; et nous la vîmes le même jour à *Santa-Maria-Novella*, avec sa face noire comme du charbon, ornée de rubis et de saphirs.

Pendant que les châsses et les églises se décorent, l'extérieur des boutiques offre les préparatifs les plus tentateurs et les mieux appropriés à la fête. Long-temps avant la fin du jeûne des Avens, les boutiques des marchands de volailles, des bouchers et surtout celles des *pizzicaroli* (magasins contenant les comestibles qui conviennent le mieux au palais et à la bourse des Romains) prennent l'aspect le plus engageant; elles viennent aiguiser par la vue un appétit qui n'est déjà que trop bien disposé à ces excès que l'Église permet alors au zèle de la dévotion et à la chaleur de l'estomac dans tous les pays chrétiens.

Les boutiques de ces *pizzicaroli* sont à la tête de tous les autels à la gloutonnerie établis par l'Eglise, sans en excepter les boutiques des gâteaux des rois à Londres. Là, l'immortel pudding de Bologne rivalise avec le saumon mariné, et le thon savoureux de Corse; et l'imagination suit en riant les dessins raphaëlesques formés par des guirlandes de saucissons

arrangées avec *goût* autour des saints et des madones qui servent à deux fins, et sont en même temps l'enseigne et l'objet de l'adoration de leurs pieux propriétaires.

Les *bazzolari* ou confiseurs montrent leur goût et leur piété en offrant des moyens de salut plus doux encore. On peut voir à travers leurs brillantes fenêtres toute l'armée des martyrs miraculeusement sauvée dans du sucre; et les onze mille vierges conservées à l'eau-de-vie. Là le rigide saint Thomas d'Aquin fond dans la bouche; les tentations de saint Antoine sont de facile digestion, et saint Athanase avec son *credo* pourrait être avalé sans aucune difficulté dans une gimblette dorée, par le disputeur le plus sceptique. Tous les genres de commerce contribuent à la solennité de la semaine de Noël; et le *barbier* même, si souvent obligé de fermer sa boutique dans d'autres saisons, prépare sa chaise et son bassin dans l'attente d'une récolte annuelle.

Enfin, l'heure de l'attaque arrive, annoncée comme toutes les autres attaques par le bruit des tambours et de l'artillerie. Les canons de Saint-Ange, que des papes belliqueux ont si souvent dirigés contre leur troupeau rebelle, annoncent le soir qui précède Noël le commencement de la fête. Les échos du Capitole

et du Palatin répètent les sons imposans; les boutiques se ferment, on déserte les salons, et chacun se retire pour prendre le repos dont il a besoin pour avoir la force de supporter les fatigues de la nuit. La messe de minuit et les hymnes commencent les saintes réjouissances, et les augustes cérémonies, accomplies dans les églises du Quirinal, de Saint-Louis et de l'Ara-Cœli, sont suivies d'un banquet auquel le plus indigent cherche à participer.

Avec tous leurs péchés pardonnés et leur appétit satisfait, la conscience pure et l'estomac plein, les dévots tournent leurs pas vers l'église de Sainte-Marie-Majeure pour suivre la procession de la *Culla* ou *Berceau de Jésus* qu'on tire de sa châsse, et qu'on expose pendant les fêtes de Noël à l'adoration des fidèles. Nous y arrivâmes à minuit, un peu plus tôt que la mode ne l'ordonnait, et nous vîmes une scène au-dessus de toute description.

En sortant de l'obscurité des rues, ce temple surpassant probablement en beauté l'ancien temple de Junon-Lucine sur l'emplacement duquel on dit qu'il est construit, ses trois vastes nefs, illuminées brillamment et soutenues par des colonnes ioniennes de mar-

bre blanc, offraient un spectacle magnifique. Mille cierges dessinaient leurs formes et contrastaient leurs ombres; quelques-uns sortaient de flambeaux dorés sur les autels des chapelles latérales, et autour des statues des papes qui, dans tout l'appareil de la grandeur humaine, sont vues dans un jour qui ajoute encore à l'effet de leurs proportions gigantesques. Les draperies cramoisi et or ombrageaient le pavé de marbre dans les intervalles des colonnes (1) qu'elles décoraient.

Au milieu de cette magnificence ecclésiastique, on voyait errer ou se reposer une population, dont les visages pâles et amaigris portaient les marques de la plus profonde misère. Les montagnards à la mine hagarde, les laboureurs, qui avaient abandonné leur cabine de paille dans la campagne, pour jouir de ces saturnales, en dormant sur ces marbres précieux, étaient mêlés avec toute la mendicité de la ville, mettant pour une nuit sous l'abri d'un toit, leur tête accoutumée à braver les injures de l'air sous des portiques ouverts. Plusieurs de ces groupes d'aspect formidable étaient assis à terre, se rapprochant les uns des autres pour se garantir du froid; et quand

(1) Ces colonnes appartenaient au temple de Junon.

on apercevait leurs yeux noirs et couverts sous le manteau qui cachait à demi leur vêtement de peau de mouton, on croyait voir un bandit prêt à se jeter sur sa proie. D'autres, avec leurs femmes et leurs enfans, dormaient à moitié, agenouillés autour de la chapelle de la sainte Croix, perdus dans une stupide admiration de son éclat, distrait par la répétition continuelle de leur bréviaire, ou émerveillés devant les reliques de la maison de saint Joseph, enchâssée en porphyre. Plusieurs, étendus sur le pavé, étaient ensevelis dans un sommeil profond, oubliant également et les richesses qui les entouraient, et le dénuement de leurs demeures accoutumées. Dans le centre de la nef, une multitude gaie et bruyante, avec des parures affectées, riait, courait et causait; elle était composée des petits marchands, des laquais, et du *popolaccio* de la ville. On remarquait à travers ces bandes les habitans d'Albano avec leurs coiffures isiaques et leur singulier costume; les Trasteverini encore plus curieusement vêtus, et beaucoup d'Anglais distingués, portant l'uniforme de capitaine ou de colonel (soit qu'il leur appartînt, soit qu'ils l'eussent emprunté)(1), exprimant une

(1) L'habit militaire étant un passe-port pour toutes

attente impatiente; mais visiblement fatigués par la foule grossière et licencieuse, et l'odeur d'ail qui prédomine à travers celle de l'encens et de toutes les essences employées pour la conjurer.

Cependant l'impatience s'accroît à mesure que la nuit s'écoule, et l'on s'adresse à tout moment aux enfans de chœur et aux sacristains qui vont et viennent de chapelle en chapelle, de l'orchestre à l'orgue, les uns portant des branches, les autres des échelles, l'un avec une basse, l'autre avec un cahier de musique, pour savoir quand la cérémonie doit commencer; à quoi ils répondent tous par leur usuel *adesso*, *adesso* (tout à l'heure). A trois heures environ *adesso* arrive enfin.

Le chœur se remplit, les torches sont éclairées, le crucifix gigantesque et une procession serrée de prêtres de tous rangs ouvre le service de la Nativité. Ce service, exécuté dans le

---

les cérémonies, et le nom de capitaine, un titre aussi commode pour un voyageur, au Vatican qu'à l'auberge de Georges à Lichtfield, tous ceux qui ont servi dans des corps de volontaires ne manquent pas d'apporter leur uniforme à Rome; et même des membres de l'Église militante ne dédaignent point de se revêtir de l'armure complète du guerrier mondain, afin de se procurer une bonne place à la revue.

chœur, est presque entièrement musical, et accompagné de génuflexions, de saluts, d'évolutions et de changemens de place, extrêmement imposans, mais assez fastidieux par leur multiplicité désordonnée et l'heure destinée au sommeil, qu'ils consument d'une manière si pénible. Ce service, qui ne fut entendu ni vu de personne, à l'exception de quelques Anglais, Russes et Polonais privilégiés qui avaient été admis dans le chœur, dura deux heures. Alors commença la procession du berceau, composée de tout le clergé assistant, qui marcha vers une sorte de niche dans laquelle était cette relique, éclairée de mille flambeaux, entourée de dévots qui s'étaient relayés constamment pendant la journée et le soir précédent. On la porta de là avec des chants solennels à la chapelle de la Sainte-Croix. Pendant cet intervalle, tout était en mouvement, on s'agitait, on se foulait pour s'assurer des places dans la chapelle. Les musiciens, se hâtant de courir à l'orchestre préparé pour le second acte du spectacle, trébuchaient sur la multitude prosternée qui se trouvait sous leurs pas; et tous ceux qui avaient paru indifférens pour l'office, s'empressaient à chercher les moyens de contempler le berceau. Une messe en musique fut exécutée, et le berceau étant déposé

sur le grand autel (1), les spectateurs, ennuyés et harassés, sortirent à l'instant où le dôme de Saint-Pierre se dorait des premiers rayons du matin, où les coupoles et les clochers des sept collines se dessinaient au-dessus des brouillards de la nuit qui couvraient encore la cité et ses ruines. La fraîcheur et le calme du matin ne m'avaient jamais semblé si agréables que je les trouvai alors en quittant le bourdonnement, les lumières, l'atmosphère empestée et la chaleur étouffante de cette cérémonie tant vantée. C'était le moment de la religion du cœur, *dont le pur encens s'élève jusqu'au ciel.*

La festa di Cattedra ou commémoration de l'installation du siége de S. Pierre, le 18 janvier, la bénédiction des cierges et celle des animaux, sont les cérémonies les plus frappantes qui succèdent à celles de Noël, et précèdent la semaine sainte. A l'extrémité de la grande nef de Saint-Pierre, derrière l'autel,

---

(1) La châsse où le véritable berceau était renfermé a été emportée par les Français, qui ne se montrèrent point du tout profanes en cette occasion ; car ils respectèrent cette relique (vieux morceau de bois vermoulu), et se contentèrent de son enveloppe. Elle est maintenant contenue dans une châsse de cristal et d'argent qui a été offerte à l'Église par un grand d'Espagne.

élevé sur une tribune dessinée et ornée par Michel-Ange, est une sorte de trône formé de matériaux précieux, et soutenu par quatre figures gigantesques. Une gloire de séraphins, avec des groupes d'anges, jettent une brillante lumière sur toutes ces beautés (1). Ce trône sert de châsse au véritable siége de bois du prince des apôtres, simple, grossier et vermoulu, sur lequel on prétend qu'il a officié pontificalement. Cette relique, plus précieuse que l'or, le bronze, les pierres qui la couvrent, n'a été profanée qu'une seule fois par des regards humains, pendant le cours des âges (2). La festa di Cattedra est une des cé-

(1) C'est un effet très-singulier, produit par un cristal transparent avec des rayons dorés, placé dans une ouverture au-dessus du trône.

(2) La curiosité sacrilége des Français a passé par-dessus tous les obstacles pour voir le siége de saint Pierre. Ils enlevèrent sa superbe couverture, et découvrirent la relique. On apercevait à travers la poussière et les marques de vétusté, des figures creusées dans le bois qui ressemblaient à des lettres. Le siége fut promptement exposé à un jour plus favorable; et après avoir ôté les toiles d'araignée et la poussière, on copia exactement l'inscription (car c'en était une), qui était en caractères arabes, et renfermait la profession bien connue de la foi mahométane : *Il n'y a de dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète.* On suppose que ce siége était au

rémonies en très-petit nombre, ou des *funzioni* comme on les appelle, célébrées dans Saint-Pierre. Les troupes magnifiquement vêtues, qui bordent la nef, la variété et la richesse des habits des dignitaires ecclésiastiques et laïques, des abbés, prêtres, chanoines, prélats, cardinaux, docteurs, dragons, sénateurs et grenadiers qui marchent tous en procession à travers ce temple merveilleux, forment un spectacle qui n'a pas son égal dans toute l'Europe. Au milieu des épées et des crosses, des hallebardes et des crucifix, entouré de bannières et courbé sous le poids de la tiare, marque d'un triple pouvoir, le pape affaibli par l'âge et les infirmités, est porté dans un fauteuil cramoisi, ou sur les épaules de plusieurs hommes; tandis que d'autres esclaves (car ils paraissent tels) rafraîchissent avec des éventails de plumes, montés sur des bâtons d'ivoire, son corps épuisé de fatigues, trop frêle pour supporter de tels honneurs. Tout

---

nombre des dépouilles offertes par les croisés à l'Église, dans un temps où il n'y avait encore ni savans antiquaires, ni académies des inscriptions. Cette histoire a été étouffée depuis, et le siége replacé. Actuellement il n'y a que les impies qui se rappellent ce fait, et les audacieux qui le répètent; cependant il s'en trouve encore quelques-uns, même à Rome.

le monde se prosterne à mesure qu'il traverse l'église pour aller se placer sur un trône élevé pour le moment de la cérémonie, au-dessous du siége de S. Pierre ou de Mahomet. On fait alors un service solennel; et les dévots royaux (1) et diplomatiques (2) paraissent dans le temple avec des gardes d'honneur et des laquais; tandis que les dames et les gentilshommes anglais se foulent, se pressent, et répandent de l'argent pour se procurer des places commodes.

La bénédiction des cierges (la Chandeleur d'Angleterre) se fait dans la belle chapelle du Quirinal où sa sainteté elle-même officie, bénit et distribue de sa propre main un cierge

(1) Parmi ceux-ci étaient la ci-devant reine d'Étrurie (duchesse légitime de Parme, et *de facto* duchesse de Lucques) et son fils, le prince de Saxe-Gotha, le prince de Mecklenbourg, le prince et la princesse royale de Danemarck, etc. etc. etc.

(2) M. de B.... était dans les cérémonies de 1820 à Rome ce qu'avait été M. de Chat.... dans celles de Paris en 1816. Le jour de la *festa di Cattedra* il marcha processionellement dans l'Église en grande tenue, précédé de laquais en vestes écarlates, avec des bonnets d'argent. Je demandai à une dame française qui se trouvait près de moi ce que cela signifiait; elle me répondit: *Ça représente la majesté de France;* cette réponse avait l'air d'une épigramme, cependant elle parlait *tout de bon.*

à chaque personne présente qui appartient au corps de l'église, chacun allant à son tour le recevoir à genoux au pied du trône. Les cardinaux commencèrent, puis les évêques, prélats, chanoines, prieurs, abbés, etc., jusqu'aux sacristains et aux plus bas officiers de l'église. Quand les derniers de ceux-ci ont reçu leur cierge, les pauvres *conservatori*, les représentans du sénat et du peuple romain, viennent recevoir les leurs. Cette cérémonie terminée, les cierges sont allumés, le pape est replacé sur son fauteuil, et porté en procession, en chantant des hymnes tout autour de la chapelle; le trône est dépouillé de ses splendides draperies; le pape et les cardinaux quittent leurs habits dorés, prennent leurs robes ordinaires, et l'on chante la messe du matin. La bénédiction des cierges a lieu dans toutes les paroisses pour le bénéfice du peuple à qui il est dit que cette cérémonie est un emblème de la lumière de la révélation (1), et une commémoration des offrandes de la Vierge dans le temple.

La bénédiction des animaux, le jour de

---

(1) Dans les antiquités populaires de Brand, la prière usitée en cette occasion est conservée; en voici une partie: « O Seigneur Jésus, je te supplie de bénir cette créature de

Saint-Antoine, est une demi-fête, et ce saint ami des bêtes paraît ainsi placé dans le rang des bienheureux à demi-solde. La cérémonie

---

cire et de lui accorder ta céleste bénédiction par le pouvoir de la croix sacrée, pour que, de même qu'elle a été donnée à l'homme pour chasser l'obscurité, elle puisse maintenant être douée d'une telle vertu par le mérite de la sainte croix, que partout où elle sera allumée et placée le mauvais esprit tremble, et soit ainsi que ses serviteurs dans une frayeur et une confusion qui les obligent à s'enfuir de cette habitation et à ne plus troubler tes serviteurs. » (*Domine Jesu benedicas, obsecro, hanc creaturam ceream, etc. etc.*)

Becon, dans ses *Reliques de Rome*, attribue cette cérémonie à un rite observé dans Rome païenne en l'honneur de Februa, mère de Mars. Pendant un temps (dit-il dans son vieux anglais), quand les Romains, par grande puissance et pouvoir royal, eurent conquis le monde entier, ils devinrent si fiers qu'ils oublièrent Dieu, et créèrent divers dieux d'après leurs penchans. Parmi tous les autres ils en avaient un qu'ils appelaient Mars, qui avait été avant un notable chevalier dans les batailles.... et pour cela ils invoquaient ce chevalier, et le peuple le priait et rendait de grands honneurs à sa mère, qu'on nommait Februa.... Les Romains, cette nuit, couraient la ville avec des torches allumées en l'honneur de cette femme, etc. etc. Alors il y avait un pape nommé Sergius, etc. etc. Il voulut abolir cette vilaine coutume, et la faire tourner en dévotion à Dieu et à Notre-Dame, et il ordonna que tout chrétien se rendît à l'église avec un cierge allumé, comme on le faisait pour cette femme

a lieu dans son propre temple, près de Sainte-Marie-Majeure : elle dure plusieurs jours; car non-seulement chaque Romain, depuis le pape jusqu'au dernier paysan qui a un cheval, une mule ou un âne, envoie ses animaux pour être bénits à la châsse de Saint-Antoine; mais tous les Anglais y viennent avec leurs chevaux et leurs chiens favoris; et pour la légère offrande de quelques paoli, ils les font asperger d'eau bénite, sanctifier et placer sous la protection de ce digne personnage, qui aimait tant à s'entendre prêcher, que, quand il avait lassé tous ses autres auditeurs, il prêchait aux poissons (1). Les voitures se suivent, les files de mules arrivent pêle-mêle avec des

---

Februa, et de l'offrir à Notre-Dame et à son divin fils, notre seigneur Jésus-Christ, etc. etc.

Un usage ancien qui existe encore dans quelques parties de l'Irlande, c'est que les chandeliers font à cette époque un présent de chandelles à leurs pratiques.

(1) Saint Antoine prêchant les poissons, est un sujet qui a été traité par des peintres éminens. On voit un beau tableau représentant ce miracle dans le palais Borghèse, où le saumon regarde le prédicateur de l'air le plus édifié, et un autre poisson, les yeux tournés vers le ciel, semble aspirer à la nouvelle lumière; on peut acheter ce sermon mémorable dans toutes les boutiques de Rome. Saint Antoine s'adresse ainsi aux poissons : *cari ed amati pesci* (chers et bien-aimés poissons), et la légende ajoute, que

charrettes et des barouches; les chevaux ruent, les mulets sont rétifs, les chiens hurlent pendant que le prêtre sort de sa petite chapelle, plonge un goupillon dans le bénitier, en asperge les animaux, prie pour eux, empoche la simonie, et se retire. Cette cérémonie est répétée aussi souvent qu'il se présente de nouveaux candidats.

---

quand le discours fut achevé, les poissons saluèrent avec une profonde humilité et une contenance grave et religieuse (*con gesti di profonda umiltà e con reverente sembiante di religione*). Le saint donna alors la bénédiction aux poissons qui se glissèrent dans l'eau, et qui allèrent sans doute comme missionnaires aquatiques faire de nouvelles conversions. Cette aventure n'est cependant pas unique; car les poissons tinrent la même conduite à l'égard de saint François, quand il prêchait sur les rives de Gaëte. L'église de Saint-Antoine, à Rome, est peinte en fresques anciennes et très-curieuses, qui représentent les tentations du saint. Dans l'une on le voit bénissant le diable déguisé en vache; et dans la suivante il est vu dans son cercueil où il s'était placé pour méditer plus sûrement *de vanitate mundi et fuga seculi;* mais une troupe de malins petits diables s'avancent autour de lui en faisant les grimaces les plus étranges et les plus effroyables, et font la parodie du musicien enragé d'Hogarth. Un abominable démon souffle d'un cor de postillon dans l'oreille du saint, et paraît aussi satisfait de sa musique qu'un enfant avec sa crecelle ou un virtuose à son premier *ad libitum*.

Le carnaval. Aux cérémonies et aux fêtes de Noël, succède le carnaval (1), cette saison des plaisirs, sur laquelle la conscience n'a aucune juridiction. L'Église pourvoit alors aux faiblesses de ses enfans, et donne une licence pour des erreurs destinées à confirmer son pouvoir, et à remplir ses trésors des offrandes de la contrition. Ce ne sont point les saints qui ont fait la puissance des hiérarchies ecclésiastiques, et provoqué leurs intérêts mondains, ce sont les pécheurs; et des myriades d'êtres ont erré et souffert pour que les prêtres puissent continuer à absoudre et régner.

Privés de tout frein moral ou religieux, dégagés de la crainte de l'opinion, et tentés par les séductions les plus puissantes, si tous les Italiens passent leur carnaval plutôt dans la folie que dans la licence; s'ils sont plutôt fragiles que criminels, c'est une preuve entre mille autres de la tendance inhérente vers le bien, de l'heureuse organisation naturelle de ce peuple aimable et trahi. L'amour n'est

(1) Le carnaval commence après les Rois; mais ses grandes fêtes publiques sont réservées pour les dix derniers jours. Autrefois elles commençaient par une exécution, un criminel étant réservé exprès. Mais cette coutume a été abolie par le cardinal Gonsalvi à son très-grand honneur.

pas un péché en Italie; ni la loi, ni la religion, ni les usages ne retiennent ses impulsions, ne leur imposent des bornes; et si l'amour n'est pas la seule affaire du carnaval, il en est du moins une des plus considérables; le reste consiste en amusemens frivoles, en plaisirs puérils.

Le carnaval offre cependant quelques traits favorables qui sont dus à la condition actuelle des Italiens. Si les jeunes gens et les hommes de mœurs relâchées dévouent ces jours d'indulgence à une galanterie illicite, une grande partie de la moyenne et des dernières classes se montre en public sous l'aspect respectable et touchant de l'union domestique et des jouissances de famille, que ces classes ont toujours conservées le mieux sous toutes les lois, toutes les religions et tous les gouvernemens. On voit souvent un groupe composé de trois générations entassées dans une voiture ouverte, rangées sur des chaises louées au Cours, ou regardant sur les épaules les uns des autres dans une galerie élevée près de la fin du Cours, ne prenant d'autre part à ce brillant tumulte que celle de spectateurs ravis de la scène la plus singulière et la plus divertissante.

Plusieurs jours avant ces fêtes, *la ville des*

morts offre l'agitation et l'activité des vivans. Les boutiques sont converties en magasins de costumes; des rues entières sont tapissées de masques et de dominos, de robes de sultans, de vestes de Pantalons; les balcons et les fenêtres sont ornés de draperies; des échafauds sont élevés sur toute la ligne du Cours, pour ceux qui n'ont pas le moyen d'obtenir leur admission dans les maisons ou les palais; et un double rang de chaises est placé le long du chemin, et loué pour les moins opulens des candidats de la fête.

Cette époque est le temps de récolte pour les amateurs et les marchands de curiosités, qui savent prendre avantage de la nécessité où l'on se trouve parfois de se procurer une voiture pour la semaine. Un beau déguisement, un billet pour le bal masqué au théâtre d'Alibert, diminuent souvent les trésors d'une galerie, et de ce petit magasin d'antiquités que tout Romain s'enorgueillit de posséder. Le buste d'un sage de la Grèce sert à orner le sein d'une jolie femme, et la tête d'une impératrice romaine est troquée contre la coiffure d'une marchande de modes françaises; des vases, des aiguières sont emportés pour les vendre de nuit et en cachette, afin d'échapper à la curiosité des voisins, dont la jalousie ou

l'admiration doit être excitée le lendemain par l'arrivée de *l'équipage d'obligation*, avec ses livrées neuves, et l'attirail complet du bal masqué.

Le premier jour du Cours le corps d'armée n'est pas encore rassemblé; mais Rome entière est déjà occupée à répéter les mascarades. Les vieilles femmes arrangent sur leurs portes des habits d'Arlequin, les jeunes prennent le masque de Gille avec les chausses blanches et la chemise large mise par dessus tout, avec de grandes manches rattachées par des rubans de couleur; déguisement ordinaire de celles qui ne peuvent pas s'en procurer d'autres. Déjà elles essaient les pointes de leur esprit encore neuf, elles intriguent, et *danno guai* à tous ceux qui passent à pied ou en voiture, et surtout aux étrangers, qu'on prend toujours pour des Anglais. Les enfans paraissent très-affairés à fabriquer leurs masques de papier, et à ceindre leurs épées de bois. Au son du canon tiré sur la place de Venise, qui annonce chaque jour le commencement des divertissemens, on ferme les boutiques, on déserte les palais, et le long et étroit défilé du Cours se remplit de presque toute la population romaine. La scène est vraiment extraordinaire et très-amusante pour un jour ou deux. Toute la longueur de la

rue, depuis la porte du Peuple jusqu'au Capitole, ce qui fait plus d'un mille, est parcourue par des troupes de cavaliers; les fenêtres et les balcons sont pleins, jusqu'au sixième étage, d'acteurs et de spectateurs qui, de temps en temps, descendent et prennent place dans la procession de voitures, ou parmi les masques à pied. On aperçoit çà et là la tonsure d'un moine ou le crâne écarlate d'un cardinal, s'avançant au milieu de têtes qui n'ont rien de plus fantastiques que la leur. Les chaises et les échafauds, des deux côtés de la rue, sont surchargés de masques et de paysans dans leurs habits de fêtes, bien plus grotesques que tous les déguisemens. Le milieu du Cours est occupé par les voitures des princes, des potentats, des ambassadeurs de toutes les nations, et de la municipalité de Rome; et deux lignes de voitures, marchant en sens contraire, sont remplies de pairs d'Angleterre, de gentlemen irlandais, de comtes polonais, de grands d'Espagne, de barons allemands, de lairds écossais, de marquis français; et de tous les badauds ou pizzicaroli de Rome (1), dans les carrosses

---

(1) Aller au Cours dans une voiture pleine à étouffer de femmes, d'enfans, etc. etc., s'appelle, *far il pizzi carolo,* c'est-à-dire, faire une partie de badauds.

de louage. Ceux-ci ne sont pas la partie la moins curieuse de la procession, et ils représentent mieux que tous, le carnaval tel qu'il existait il y a cent ans. Dans une voiture ouverte paraît assise bien droite la signora padrona, maîtresse de la maison, montrant presque tout son beau buste, couvert seulement de rangs de corail, de perles ou de diamans faux; sa robe de satin blanc, et sa coiffure à prétention, exposée à la grêle lancée par les fenètres de toutes les maisons, et par les mains de tous les gens à pied sur ceux qui occupent les voitures : grêle en forme de dragée, mais qui n'est en substance que du plâtre ou de la chaux. En face d'elle est son cher époux, le modèle de tous les chers époux, dont Jerry Sneak est le type abstrait. Le bon homme est habillé en sultan ou en czar moscovite; ses bras croisés bénignement, ses yeux aveuglés par la chaux et son visage démasqué, pour montrer que c'est à lui qu'appartient cette belle femme si bien ajustée, ce turban doré et ce caffetan cramoisi. Le *cavaliere pagante*, s'il y en a un dans la famille, ou sinon, l'abbé favori, occupe la place à côté de madame, soigneusement caché sous le déguisement bannal de Pierrot ou de Paillasse; et tous les petits signorini mâles et femelles sont

entassés sans miséricorde, habillés en Arlequins, en Colombines, en Rois et en Reines. Le cocher lui-même est pourvu d'un déguisement, et il paraît sur son siége dans le costume d'une vieille dame ou d'un berger arcadien ; et le laquais (l'apprenti ou le scroccone), placé derriere la voiture, prend la forme d'une miss anglaise ou d'une dame de cour française, et figure avec un spencer et une jupe courte, lâchant de temps à autre un *god-dam*, ou bien, affublé d'un panier avec un grand éventail à la main, il salue les passans d'un *buon giour*, *messieurs*.

Les voitures de quelques princes, du gouverneur de Rome, et de M. de Blacas, ambassadeur de France, étaient d'une extrême magnificence; et les Anglais, ces penseurs profonds, toujours les premiers dans la carrière des plaisirs, faisaient plus de bruit, se donnaient plus de mouvement, et jetaient plus de plâtre que toute la population romaine. (1)

A l'angelus, à la chute du jour, le canon donne encore le signal de débarrasser la rue

(1) Les Anglais sont bien perfectionnés dans leurs manières depuis le temps où il était de mode de les accuser de timidité, depuis le temps où un bel esprit disait qu'un Anglais, dans une cour étrangère, avait l'air d'un homme qui se prépare à voler un pot à bière.

pour la course des chevaux. Tous bruits cessent. Les voitures s'écoulent par les avenues les plus voisines ; leurs propriétaires vont se placer sur leurs balcons, leurs fenêtres, leurs chaises ou leurs échafauds ; et les piétons, qui n'ont aucune de ces ressources, chassés par les soldats, du milieu de la rue, sont foulés à étouffer sur les côtés. Mais, ni la peur, ni la discipline la plus sévère, ne peuvent retenir leur ardeur pour voir le départ des chevaux; et l'on risque constamment, et l'on perd souvent la vie par cette puérile passion, pour un puéril amusement.

Une barrière élevée momentanément près de la porte du Peuple est le point de départ de la course, qui se termine à une autre barrière sur la place de Venise. Les chevaux sont petits et de peu de valeur ; ils n'ont point de cavaliers ; et ils sont placés chacun dans une stalle derrière une corde qu'on baisse quand le signal est donné, et il est rarement nécessaire d'employer la force pour faire partir ces animaux. Un certain nombre d'aiguillettes d'étain et de papier tombent autour de leurs flancs, et des pointes sont placées de manière à les piquer comme des éperons, à mesure qu'ils courent ; le bruit de ces décorations et la douleur qu'elles causent, font prendre le

galop au cheval, que les cris de la populace continuent à exciter. Au son de la trompette (signal du départ), même à l'approche de l'officier qui donne l'ordre, l'animal montre son impatience d'entrer dans la carrière, et il continue sa course, ou plutôt sa fuite, parmi les exclamations, les cris et les applaudissemens des spectateurs de tous les rangs.

Cette scène est le dernier acte des plaisirs du jour, et chacun est obligé alors de quitter son habit de masque; car le bal masqué au théâtre d'Alibert n'a lieu qu'une fois ou deux pendant le carnaval, qui se termine le mardi gras, par la plus singulière illumination, immédiatement après la course de chevaux. Non-seulement toutes les maisons sont illuminées, mais chaque personne à pied ou en voiture, porte un flambeau allumé, et se tient assise ou debout dans le froid ou l'humidité, avec les doigts dégouttans de cire ou de chandelle, suivant ses moyens. Au bout d'une heure de marche progressive le long du Cours, les lumières s'éteignent successivement parmi des éclats de rire et des lamentations; enfin le bruit du pas des chevaux s'éloigne; bientôt il cesse de se faire entendre; la foule se disperse, et la solitude et l'obscurité la plus complète succèdent au vacarme et à la clarté. Tous les pas

sont dirigés vers le logis, ou le traiteur chez lequel un souper termine cette période de péchés et de jouissances. Les rhumes et les affections bilieuses suivent comme préparations aux pénitences qu'on a méritées, et à ce temps de privation dans lequel le pécheur expie par le jeûne et les flagellations (1) les plaisirs pris et les fautes commises pendant l'intervalle de gaîté insouciante du carnaval. (2)

---

(1) Voyez *Hobhouse's Illustrations*, p. 220. A l'occasion d'une de ces pénitences, les chandelles étant éteintes suivant l'usage, un mauvais plaisant profita de l'obscurité pour prendre le nom d'une autre personne ; et comme par esprit de contrition, il s'accusa des actions les plus viles et les plus ridicules, exécutant en même temps une rude flagellation sur un pilier près duquel il se tenait. Le propriétaire du nom qu'il avait pris était présent, et demeura confondu d'une telle malice et d'une telle impiété, au point que la colère l'empêcha quelques instans de parler ; enfin, quand il eut recouvré la voix, il s'écria : *Cari fratelli, cari signori, cristiani miei, non è vero, c'è un birbante* (messieurs, mes chers frères, cela n'est pas vrai, c'est un coquin). Ces mots causèrent une frayeur et un trouble inconcevables dans l'assemblée ; la flagellation cessa ; on courut chercher de la lumière ; mais avant qu'elle arrivât, le faux frère s'était déjà évadé. Cette aventure a l'air d'un conte fait à plaisir ; cependant elle s'est passée récemment, comme plusieurs habitans de Rome nous l'ont assuré.

(2) Un spectacle de carnaval très-curieux a été in-

Le carnaval est un reste d'une de ces vieilles institutions qui ne peuvent exister que dans les temps de barbarie et de profonde igno-

---

venté et exécuté par Pietro Cosimo, peintre florentin qui florissait peu de temps après Léonard de Vinci. C'étaient des processions de trois ou quatre cents personnes habillées de manière à représenter différens sujets. Une fois il prépara en grand secret le triomphe de la Mort, qui fut exécuté aux flambeaux. Un char noir était tiré par des buffles noirs, et peints avec des têtes de morts et des os croisés; la Mort y était assise sur un trône entouré de sépulcres ouverts, d'où les morts sortaient à chaque station en chantant des airs plaintifs et douloureux. « Con trombe sorde e con suon roco i morti uscivano mezzo di quei sepolcri, e sedendovi sopra cantavano in musica piena di malinconia, quella oggi nobilissima canzone, *dolce pianto e penitenza.* » Plusieurs hommes à cheval peints en squelettes représentaient l'escorte, avec des *staffieri* vêtus comme les suivans des funérailles, portant des flambeaux noirs; l'étendard noir de la Mort, avec des têtes et des os croisés, était porté par des hommes en deuil, qui chantaient de toutes leurs forces le *Miserere.* Le peuple épouvanté recula d'horreur; mais frappé, de la nouveauté du spectacle, on revint bientôt; et Pietro, comme le dit Vasari, fut grandement loué. André del Sarto, son élève, avait aidé à l'exécution de ce triomphe, qui faisait, dit-on, allusion au retour des Médicis à Florence. Le mauvais goût de ce temps induisait toujours à mêler le sacré et le profane; et ils chantaient des psaumes au milieu des fêtes du carnaval.

rance. A mesure que les connaissances deviennent plus étendues, ces excitations périodiques au plaisir et au relâchement perdent de leur influence, et leurs derniers efforts ne se montrent encore en Italie que sous la protection de l'Église et du Gouvernement. Sous le régime français le carnaval était presque tombé en désuétude; et quoiqu'il se trouve toujours dans chaque société assez de personnes dissipées et frivoles pour répondre à l'appel du plaisir, cependant la différence marquée qui existe entre le carnaval que nous avons vu à Rome en 1820, et les récits qui ont été faits sur les mêmes réjouissances jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, prouve combien le peuple romain a devancé son gouvernement, et le peu d'intérêt comparatif qu'excitent maintenant ces institutions. Jusqu'à une époque très-rapprochée de la révolution française, le carnaval de Rome était caractérisé par une grande magnificence; des machines compliquées étaient mises en action, et l'on jouait des drames dans les rues. Tous les dieux et toutes les déesses du paganisme étaient représentés par les personnes les plus distinguées. La mode permettait aux gens les plus considérables de se joindre à la fête, et des princes et des princesses jouaient les

rôles qui sont maintenant remplis par les bouchers et leurs femmes, et d'autres individus au-dessous de la seconde classe. Il serait à présent du *suprême mauvais ton* de prendre un déguisement à caractère. Les nobles se promènent tous les jours au Cours une heure ou deux dans leurs voitures bien fermées; les *mezze dame* avec leurs maris ou leurs cavaliers prennent quelquefois un domino, et se mêlent dans la foule pour intriguer un ami ou un parent; mais le principal soutien du carnaval est la multitude d'étrangers qui viennent à Rome pour jouir d'un spectacle auquel ils contribuent pour une très-grande part. La nouveauté de la scène a un attrait pour eux qu'elle n'a point pour les Italiens; et le carnaval, ainsi que les autres fêtes de l'Église, leur doit sa plus grande splendeur.

Cependant, après les deux premiers jours, l'ardeur des étrangers se ralentit; et quand les premières sensations deviennent moins vives, le caractère de barbarie de l'institution paraît dans ses symptômes de puérilité, de joie forcée et d'insipidité réelle. L'homme n'est pas fait pour avoir des temps de gaîté établis; il ne peut pas quitter ou reprendre les soucis par un acte du parlement. A en juger d'après des sensations individuelles,

rien n'est plus fatigant, plus solennellement ennuyeux que les derniers jours du carnaval, quand l'épuisement des esprits animaux refroidit le peu de saillies enjouées que l'occasion avait excitées, quand tout l'amusement se réduit à jeter de la chaux le matin, et à entendre le soir des plaintes sur les yeux enflammés, les habits gâtés, la lassitude, le désappointement, et des félicitations sur l'approche de la fin de la semaine et des plaisirs.

Le beau, le très-beau côté du carnaval, c'est la douceur, l'urbanité, la bonne humeur du peuple : ni la sécurité du déguisement, ni les facilités que donne le masque, ne peuvent engager ces bienveillans Italiens à blesser même un ennemi dans ses sentimens, ou à railler un ami sur ses faiblesses. L'absence de toute animosité personnelle, de toute inconvenance, dans ces occasions qui semblent faites pour les favoriser, prouve la supériorité d'une race que plusieurs siècles de mauvais gouvernemens n'ont pu dégrader complètement.

La semaine sainte. Quand l'Église d'Angleterre a été obligée, par les lumières de la nation et la force de l'opinion publique, à l'abandon de plusieurs formes de l'Église romaine, elle paraît avoir quitté chaque rite avec regret. En parcourant attentivement le livre des

prières ordinaires, on voit combien peu a été changé : là, le saint a son jour, et le martyr sa fête ; la confession est enjointe, l'absolution donnée, les anathèmes fulminés ; et si des pénitences ne sont point commandées, si l'on n'inflige aucune punition temporelle, si les indulgences ne sont pas vendues, c'est le peuple que l'on doit remercier de cette modération.

Les sentimens du clergé paraissent à la surface. Dans le chapitre de *commination*, ils disent à leur troupeau que *dans la primitive Église, il existait une* discipline divine *au commencement du carême, et que les personnes qui étaient convaincues de péchés notoires étaient soumises à une* pénitence publique, *et punies dans ce monde, afin que leur âme pût être sauvée au jour du Seigneur*, etc. *Au lieu de cela, jusques au temps où* ladite discipline sera restaurée, ce qui est très-désirable, *il sera bon de lire à cette époque en présence de tous, les sentences générales de la malédiction de Dieu*, etc. Les ministres de l'Église réformée, après avoir ainsi exprimé franchement leurs regrets d'avoir perdu le pouvoir de convaincre, d'exposer, de punir dans ce monde, sous cette *discipline divine* qui conservait le despotisme de la hiérarchie juive, et après avoir

émis leurs vœux pour son rétablissement, donnent les *sentences générales des malédictions de Dieu,* et à chaque malédiction, ils ordonnent à leur troupeau de répondre *amen.* (1)

Ainsi commence le carême de l'Église anglicane. Le carême de Rome et de toute l'Italie commence et continue non dans la colère, mais dans la tristesse. Les théâtres sont fermés, tout amusement cesse, un jeûne public est ordonné, mais personne n'y est astreint d'une manière très-rigoureuse, et les seuls qui l'observent exactement sont ceux que la nécessité oblige à se priver de viande presque toute l'année, les gens du peuple; et tant qu'ils ont leur *polenta* et leur *macaroni*, leur vin léger et leurs fruits abondans, ils ne connaissent aucune privation. Parmi les classes élevées et

(1) Ce rite, comme plusieurs autres conservés dans les deux Églises, est purement juif. En dépit des avertissemens du fondateur du christianisme et de ses apôtres, ceux qui ont établi les formes se sont attachés fortement au code de cette race, dont le législateur arrosa de sang, et le peuple, et le livre de la loi, en déclarant que rien ne serait remis sans répandre le sang. « Saint Paul, s'apercevant de cette tendance au judaïsme à laquelle les premiers chrétiens revenaient toujours, recommande à Tite de les improuver vivement, afin qu'ils demeurassent sains dans la foi, sans donner crédit aux fables des Juifs. »

éclairées en Italie le jeûne est observé seulement comme une forme imposée par la Sainte-Alliance, par les papes de Rome, d'Angleterre et d'Autriche. Ceux qui mangent gras le vendredi sont regardés maintenant comme jacobins et en Italie et en France. Et ceux qui font maigre ce jour-là en Irlande sont regardés comme des sujets non-affectionnés. Un *roast beef* servi sur la table d'un Irlandais le mercredi des Cendres qualifie son propriétaire pour une place dans le gouvernement; tandis qu'à Paris ce serait un turbot qui prouverait à pareil jour un attachement à l'Église et à l'Etat qu'aucun principe révolutionnaire n'aurait contaminé. A Rome, la censure de la table est moins sévère, et celui qui s'y conforme avec le plus d'exactitude est celui dont le cuisinier peut apprêter le mieux l'omelette *à la chartreuse,* ou dresser une soupe maigre qui rivalise celles de *Robert* dont le nom appartient à l'histoire, ou de Véry dont *la vie a été consacrée aux arts utiles* (1). Depuis trente ans, les catholiques du continent se sont beaucoup relâchés dans l'observance de ces jeûnes, et ceux qui les pratiquent le font en général

(1) Voyez son monument au cimetière du père La Chaise.

par le désir aimable de ne point choquer les principes et les préjugés de parens âgés.

La fin du carême est cependant impatiemment attendue à Rome où le peuple est dévoué aux amusemens, et où la semaine de la Passion remplit leur bourse en satisfaisant leur goût pour les plaisirs. Il n'y a rien de moins saint que la manière dont la semaine sainte est célébrée dans la plus sainte ville de la chrétienté. Les cérémonies de ce temps ont toujours attiré beaucoup d'étrangers et prodigieusement augmenté la puissance et les richesses de l'Eglise dans les anciens temps, par les pèlerins de tous rangs qu'elles amenaient à Rome, et récemment par le grand nombre d'hérétiques dont elles piquent la curiosité.

La restauration du pontife sur le trône de saint Pierre a ramené toutes les magnificences de la semaine sainte; et si le zèle du troupeau n'est pas proportionné aux efforts qu'on fait pour donner de l'éclat aux formes extérieures, s'il a refusé d'écouter la voix de l'enchanteur, les hérétiques anglais se sont du moins rendus à l'appel du berger, et ils ne contribuaient pas peu à donner du mouvement et de la splendeur aux cérémonies de ce temps, en 1820.

Rome, pendant le carême, est littéralement *une ville morte*, et il est impossible de voir

un contraste plus frappant que Rome le vendredi, et Rome le samedi qui précèdent le dimanche des Rameaux. Naples et Florence cèdent leurs résidens d'hiver pour ses réjouissances sacrées. Ceux qui ont émigré les derniers jours du carnaval reviennent avec les premiers jours de la semaine sainte. La porte du Peuple et la région déserte de Saint-Jean-de-Latran sont alors également remplies d'une population animée. Le roulement des chaises de poste, le claquement des fouets des courriers, la lecture des passeports, les hôtels comblés d'étrangers, donnent un nouvel aspect à des rues peu d'instans avant solitaires et silencieuses. Les Whigs et les Torys vont ensemble postuler des places au Vatican; et l'on voit, pour la première fois, les chefs de l'opposition et les ministériels assis du même côté de la salle.

En même temps, la *véritable* bande de pèlerins, tous ceux que la foi ou l'amour du gain a pu rassembler dans les montagnes des Abruzzi ou les villages environnans, arrivent d'un pas pesant, soutenus par leur bâton de pèlerin, enveloppés dans leur habit de peau huilée, la coquille sur le chapeau, et une Vierge d'étain pendue à leur cou. Ce sont les visiteurs les moins lucratifs que Rome reçoive : comme

elle a perdu depuis long-temps l'habitude de voir de tels hôtes, ils y sont accueillis avec une froideur, dont eux seuls ont l'air de ne pas s'apercevoir ; mais c'est l'Église elle-même qui les invite à la fète, et qui pourvoit à leur logement et à leur subsistance : peu envoient des excuses, et tous servent à l'ornement, sinon à l'utilité; car ces surnuméraires complètent aussi bien une procession et font *chorus* avec une aussi bonne voix que des *hommes meilleurs*.

A cette époque toute affaire cesse. Le *signor Vasi* peut fermer sa *chalcographie ;* les ingénieux *Mosaici*, qui mettent le Capitole en boucles d'oreilles, suspendent le Colisée au cou de la beauté, et serrent les plus beaux bras avec *saint Pierre in vinculis*, peuvent laisser leurs jouets coûteux, et fermer leurs fenêtres tentatrices, au grand soulagement des maris et des pères; le magasin de curiosités n'étale plus ses appas aux yeux de l'amateur ; la roue du *Scarpellino* est silencieuse; le *ciccrone* d'antiquités s'arrête dans son *giro* répété; MM. Fea et Nebbi n'ont plus rien à faire, et le gladiateur mourant peut être un roi de Perse ou un boxeur du coin de la rue, ou tout ce qu'il lui plaira, car les antiquaires polémiques ont fait trève à leurs disputes; et l'on ne fait aucunes recherches, si ce n'est

pour s'informer où le pape doit officier, à quelle heure on chantera le *Miserere*, et quel jour la bénédiction sera donnée. Les galeries du Vatican et du Capitole sont aussi désertes que la campagne, et les antichambres des cardinaux et des ministres sont remplies de demandeurs de billets pour le Quirinal et Saint-Pierre. C'est ainsi que les candidats aux honneurs de l'almanach attendent en tremblant les hautes décisions de ses conseils dans la banlieue de King-street, ce Troppau de la mode anglaise, ce congrès des grands protecteurs du *bon ton* légitime, du *bon ton* de droit divin.

Enfin le moment important arrive. Les dames prennent le solennel vêtement noir; mais elles négligent trop souvent le voile d'ordonnance (1); et, accompagnées par leurs amis ou parens dont elles se séparent à la porte de l'église (2), elles s'avancent vers le

(1) Une ordonnance défend à toute femme de paraître sans voile devant le pape. Les dames anglaises oublient toujours cela, et les *cherici* sont très-affairés à leur attacher avec des épingles, des mouchoirs de poche qui cachent leur visage, et à les conduire ainsi à leurs places dans la chapelle, comme si elles allaient jouer à colin-maillard.

(2) Cette coutume est encore observée dans plusieurs cathédrales d'Angleterre.

Quirinal le dimanche des Rameaux, premier jour de la sainte semaine. Le pape officie et distribue les rameaux consacrés avec des mains qui ont rarement un autre emploi que celui de bénir. Les cardinaux paraissent *en grande toilette*, et ils se placent dans leurs stalles avec une pompe plus qu'ordinaire: leurs porte-queues, ces doux et apostoliques enfans de l'Église, s'asseyent à leurs pieds. Quand la *funzione* commence, leurs éminences se lèvent, et leurs robes violettes se déployant tout à coup, ils paraissent dans toute la magnificence de leurs vêtemens dorés, comme le héros d'un mélodrame de la Porte Saint-Martin qui frappe ses ennemis d'étonnement et de confusion, en jetant ses habits de paysan et en s'écriant: *Reconnaissez-moi à ma veste brodée.* (1)

Dans ce costume irrésistible, les cardinaux vont recevoir la palme des mains du pape, et ils la remettent à leurs porte-queues. Les autres dignitaires de l'Église suivent; les *caudatorii* eux-mêmes ont aussi leur petite branche; enfin, l'édifice représente le miracle de la forêt de *Birnham marchant sur Dunsinane*. Après cela vient la procession; on chante une messe;

---

(1) *Perichichipinchi*, dans *le Tyran peu délicat.*

les cardinaux sont presque suffoqués par l'encens administré par un ecclésiastique officiant; et le baiser de paix est donné à la ronde : un cardinal, le recevant d'abord du pape, le transmet à un autre cardinal, et ainsi de suite d'homme en homme, jusqu'au plus humble individu de la hiérarchie sacrée.

Des cérémonies moins importantes occupent le lundi et le mardi; mais c'est le mercredi que commencent les rites les plus magnifiques et les plus imposans, qui laissent bien loin en arrière toutes les solennités religieuses de la chrétienté, même l'offrande des *sages* dans la chapelle royale de Saint-James.

Malgré les sommes immenses que Saint-Pierre a coûté à l'Europe, peu de cérémonies de l'Église sont accomplies dans sa vaste enceinte : même quelques-uns des spectacles les plus frappans de la semaine sainte ont lieu dans les chapelles Sixtine et Pauline. Quoique la multitude de ceux que la grâce ou la curiosité a touchés, mette un frein à son impatience spirituelle ou temporelle, afin de conserver des forces physiques et morales pour le jeudi saint, la chapelle Sixtine est encore trop petite pour le nombre des spectateurs qui y affluent le mercredi, pour entendre chanter le *Miserere*. L'office de ce jour, que les Fran-

çais appellent ténèbres, a toujours été fameux pour la beauté de la musique, qui a le caractère le plus solennel et le plus touchant, et que tous les choristes du pape chantent accompagnés par des instrumens. On dit que le plus grand effet de la musique vocale a été atteint dans la composition et l'exécution de cet office. Dans certaines parties, les sons étaient adoucis et couverts comme celui de la sourdine de l'orgue, et ils arrivaient à l'oreille et s'évanouissaient comme les soupirs des vents sur la harpe éolienne. A mesure que la musique devient plus triste et plus solennelle, les lumières disparaissent l'une après l'autre, et le service finit presque dans l'obscurité au moment où le dernier cierge s'éteint. La combinaison de toutes ces circonstances avec le mystère redoutable qu'elles rappellent, est très-propre à captiver l'imagination et à éblouir la raison; mais il faut que l'exécution de la musique soit bien tombée, ou que les auteurs aient beaucoup exagéré son effet. Une grande partie de ces chants est effectivement sublime par son extrême simplicité, mais plusieurs morceaux sont assez grossiers; et quand les voix appuyent sur les longues et demi-longues sans être soutenues par aucun accompagnement instrumental, elles baissent par une nécessité

physique, et peu de passages finissent bien exactement dans le ton. Quelques-unes des voix sont aussi d'une qualité désagréable et rauque. Il y a peu de bons tenors, et les jeunes garçons crient les notes hautes de la manière la plus glapissante. L'effet général est aussi trop artificiel, trop théâtral; et la sensation produite par la nouveauté une fois passée, l'esprit rejette la tromperie qu'on veut exercer sur lui par ces moyens étudiés. Cependant, s'ils ne peuvent plus édifier, ils attirent; et les occasions d'entendre la musique de Jomelli, de Pergolèse et des anciens maîtres d'Italie, se présentent si rarement, que la chapelle Sixtine est visitée avec empressement et persévérance pendant les trois soirées où l'on y représente.

Le jeudi saint toute la population de Rome se porte en processions infinies du côté du Vatican. Le portique, les colonnades, les vestibules de l'église et du palais, ont l'apparence de la cour d'un despote militaire. Toutes les époques du costume militaire sont brillamment exposées aux regards. Les hallebardiers en cottes de mailles et en pantalons couleur d'ardoise, qui passent auprès des gens crédules pour une armure d'acier poli; les Suisses dans leur ancien habit de buffle et d'écarlate;

les troupes régulières dans leur uniforme moderne; la *guardia nobile*, les *voltigeurs* du pape, efféminés, couverts de plumes et brillans de dorure; les généraux anglais, les colonels et officiers inférieurs de toutes les yeomanry, avec les capitaines de vaisseaux et une armée de laïques sans titres et d'ecclésiastiques protestans qui ont pris un habit ressemblant en quelque chose à un habit d'ordonnance, pour leur servir de passeport dans un lieu où l'on ne reçoit avec courtoisie que ceux qui portent la livrée de l'Église ou de la politique militante; tous se pressent vers le portail de la chapelle Sixtine, qui ressemble, avec sa double garde, à l'entrée d'un passage militaire aussi dangereux à défendre qu'à attaquer. Les dames (et les dames anglaises plus que toutes les autres) poussent les gardes avec une imprudente vivacité; et ceux-ci avec leurs baïonnettes au bout des fusils et leurs bras croisés en carré, leur opposent une résistance que des assaillans femelles sont seuls capables d'affronter une seconde fois. Mille billets sont montrés par des mains élevées, secondées par des voix hautes; cependant l'officier de garde, qui ne peut lire et déchirer qu'un billet à la fois, confie aux Suisses la tâche de repousser les impatiens; et ils secondent leur *allez fous-en*, avec une force

physique qui, dans un ou deux exemples, mit le candidat trop pressé hors d'état de recommencer ses efforts. Quelques Anglais favorisés par le ministère et tous les princes et ambassadeurs résidant à Rome, précédés de leurs gardes d'honneur, et suivis d'une troupe de dépendans, écrasent de malheureuses créatures qui, dans leurs longues robes noires et leurs courts rochets blancs, ont l'air du rebut des deux sexes ; et les privilégiés poursuivent leur route sans obstacle et sans peine. Un côté d'un espace séparé du chœur par une grille, est destiné pour eux; l'autre est pour les femmes qui y sont entassées sans pitié comme des moutons dans un parc. Les hommes, s'ils sont en uniforme ou en habit de cour, sont admis dans la tribune du chœur, et la foule inférieure, abandonnée à elle-même, se précipite dans la nef avec une impétuosité que rien ne peut retenir; car, bien qu'on n'admette personne sans billet, le nombre de celles qui en obtiennent (presque toutes étrangères) est beaucoup trop grand pour la place. Une scène de confusion impossible à décrire s'ensuit; les gardes se mêlent avec la multitude; le pair anglais est renversé par le chanoine romain; des moines irlandais frappent sur la vieille armure des hallebardiers, avec

des poings plus formidables que le fer qu'ils attaquent; des prêtres italiens tombent sur des dandies en corsets lacés; et le *via*, *via* des gardes romaines, et le *fous ne restez pas ici* des Suisses, mêlés avec les cris, les supplications, les injures, les plaintes et le *god-dam* anglais, se font entendre long-temps après que le service divin est commencé. Le vicaire de Dieu sur la terre paraît en vain; la croix de paix brille en vain sur le grand autel; la tranquillité ne se rétablit que quand on commence à étouffer.

Les cérémonies que tout le monde vient voir, et que personne ne suit, se terminent enfin. La procession du Saint-Sacrement à la chapelle Pauline se met en marche, et c'est alors que la guerre est rallumée; les uns courent en avant pour arriver à temps dans la chapelle adjacente, les autres restent pour voir la procession (semblable en tout à celle du Quirinal, déjà décrite). Les Suisses balaient tout devant eux pour faire place à la cérémonie, sans consulter la commodité de personne. Une longue file de prêtres portant des torches allumées se met alors en mouvement; elle est suivie des cardinaux, les mains bénignement croisées sur leur poitrine resplendissante d'or; et leurs yeux scrutateurs sem-

blent demander à l'auditoire qu'ils contemplent avec étonnement : *Est-ce seulement pour nous voir que vous êtes tous ici?* Le pape, soutenu par des prélats, son visage doux et bienveillant ombragé d'un dais impérial, sa robe superbe portée avec pompe, avance lentement après eux, chantant de temps à autre quelques notes faibles et tremblantes, auxquelles tous les autres répondent par un chorus bas et fortement articulé, jusqu'à ce qu'enfin la procession entière ait passé à travers le vestibule qui sert d'antichambre aux deux chapelles. Les portes de la chapelle Pauline s'ouvrent tout à coup, et ses murailles ternies paraissent illuminées par mille flambeaux qui brillent malgré les rayons du soleil de midi, à travers une atmosphère de fumée. Peu de personnes ont l'avantage d'entrer dans la chapelle et d'y voir déposer le Saint-Sacrement; et plusieurs de celles qui connaissent le programme du jour, en essayant d'assister à toutes les cérémonies, parviennent à peine à en voir une seule.

Le désir de voir le pape laver les pieds des pèlerins, et les cardinaux leur servir à dîner, et celui de contempler la bénédiction donnée par le pontife sur son balcon, partagent l'attention et les efforts des curieux. Un prélat en

habits pontificaux monte un escalier gardé par des soldats; le flux des assistans le suit; ils sont repoussés par les sentinelles ; et à mesure qu'on les fait reculer, la foule devient plus serrée au bas de l'escalier. Quelques-uns insinuent qu'une porte opposée conduit au bain de pieds des pèlerins, ou à l'échafaud érigé pour voir la bénédiction; aussitôt le torrent prend son cours de ce côté, et il se rencontre avec une autre foule qui revient désappointée de la même direction où des portes ont été fermées sur eux, et où ils ont été chassés également par des gardes. Alors les efforts pour descendre ou monter, pour entrer ou sortir, produisent les conséquences les plus fâcheuses et les moins convenables à la solennité du moment et du lieu. Des souliers sont perdus, des voiles sont arrachés, des hanches sont démises, des épaules disloquées, des côtes enfoncées; et ceux qui échappent sains et saufs vont se réfugier dans la nef solitaire et silencieuse de S.-Pierre, et quoiqu'ils ne voient ni les cardinaux servant des macaronis à des mendians affamés, ni le pape leur lavant les pieds, ils peuvent encore s'estimer les plus heureux. C'est là que se rassemblent graduellement pour attendre avec beaucoup d'ennui l'arrivée des voitures, ou avec une grande anxiété celles de leurs amis

plus aventureux, les trois quarts de cette multitude venue de si loin pour voir tant de choses, et qui retourne après avoir vu.... presque rien, se consolant par l'idée que si le jeudi saint est perdu, on pourra se dédommager le vendredi saint ou le jour de Pâques. On éprouve d'abord de grandes inquiétudes pour entrer, ensuite on n'est pas moins embarrassé pour trouver le moyen de sortir; la journée entière se passe à se garantir des dangers, et le salut du corps occupe tellement l'attention, qu'on n'a pas une minute à donner à celui de l'âme, en dépit des messes et des processions.

Le vendredi saint le tumulte est moins grand, parce qu'il y a moins de choses à voir. Ce jour de deuil et de sacrifice, de jeûne et de mortification, commence au Vatican par un dîner somptueux donné au conclave et au corps diplomatique. (1)

(1) Ce dîner est donné à Saint-Pierre, dans l'idée que les fonctionnaires ecclésiastiques n'ont pas le temps de retourner chez eux. Ce repas devait être, dans l'origine, une légère réfection; mais c'est réellement un festin splendide, auquel des étrangers de distinction sont invités. Le cardinal-ministre donne des dîners tous les jours de la semaine; et dans une autre partie du Vatican, l'archi-prêtre ou cardinal-doyen traite les chanoines et

Ainsi préparés pour la célébration du *Miserere* qui suit le dessert, comme une sorte de *chasse-café*, les hôtes vont prendre leurs places dans la chapelle Sixtine. Les cardinaux marchent processionnellement de la table à l'autel, pour *écouter, s'instruire et digérer intérieurement ;* et, les lèvres encore humides de lachrima-christi, ils chantent les répons des sept psaumes de la pénitence. Quand le dernier cierge est éteint, et que les derniers versets du *Miserere* se perdent dans les airs, chaque société cherche son chemin et gagne, comme elle peut, Saint-Pierre. La brillante illumination des colonnades, des portiques, des escaliers, les gardes, la foule de jolies femmes et d'hommes élégans, donnent à ses splendides avenues, l'air d'un théâtre de cour, et imitent sur une plus grande échelle le palais des Tuileries.

---

autres officiers de l'Église. Ces dîners, quoiqu'ils consistent en poissons (dont les sauces sont parmi les mystères de l'Église), pourraient satisfaire un Lucullus, et seraient enviés par un Amphitryon parisien. C'est, dans le véritable sens du mot, une fête pour les cardinaux à qui des revenus bornés ne permettent pas des excès journaliers. Le cardinal J*** A*** disait à un de nos amis, son parent : *Je vous invite à un pauvre dîner ; mais je ne puis pas traiter aussi magnifiquement que lorsque j'étais moine barnabite.*

La croix illuminée et l'adoration du pape et des cardinaux sont les motifs d'attraction de cette soirée. Des milliers de personnes de tous rangs et de tous pays pénètrent dans l'église, où des billets ne sont pas nécessaires pour être admis; cependant ce temple colossal qui semble fait pour être celui de l'univers, paraît encore à moitié vide. Les ailes obscures et solitaires fournissent des asiles à la piété modeste ou à l'amour clandestin; et la grandeur de l'ensemble, vu dans une obscurité habilement ménagée, semble s'étendre au-delà de ses limites ordinaires, et se perdre dans une distance incommensurable. Les cent lampes d'un airain brillant qui brûlent jour et nuit autour du tombeau de saint Pierre, sont éteintes ce jour-là. Une croix de flamme suspendue de la coupole devant le baldaquin du grand autel, n'éclaire que l'espace au-dessus duquel elle est placée, et laisse tout le reste dans la majesté des ténèbres, interrompues faiblement en quelques endroits par une lampe étincelante (1).

(1) L'effet de cette illumination est loin d'être parfait. La croix descend trop bas, trop près des yeux du spectateur; elle est trop visiblement formée par de l'huile et du feu matériel; et la petitesse de ses dimensions devient par là trop évidente. Si on l'avait élevée dans l'immense espace du dôme, et qu'on lui eût donné la proportion

Cette place éclairée est comme un cercle magique. Il est hermétiquement fermé par trois rangs de soldats, et les rayons qui émanent de la croix ne tombent que sur des lances et des baïonnettes. Cette place, dont aucun pied profane ne doit approcher, est réservée pour que le pape, les cardinaux et les princes puissent offrir le sacrifice de leur *cœur contrit* sans être troublé par la pénitence plébéienne. A la fin *ces pouvoirs et ces principautés* paraissent accompagnés d'une garde qui éclaircit le passage devant eux, en repoussant la multitude qui se presse sous leurs pas. Les troupes qui les attendaient ouvrent leurs rangs, et les referment aussitôt sur leur précieux dépôt. Le pape tombe à genoux devant la croix, sur des coussins d'édredon et de velours. Les princes et les princesses avec leurs petites cours de petits courtisans (et l'on n'en a jamais vu de plus petits ramper sur les pas de la royauté) se placent à droite du pontife, et les cardinaux à gauche.

Pendant cette singulière prosternation il

---

nécessaire pour éclairer le temple entier, elle aurait produit un effet idéal, et, rappelant la croix de Constantin, elle eût été l'image du miracle auquel l'Église doit son existence.

règne un profond silence. Le pape semblait réellement absorbé dans une sainte méditation; et comme la lumière tombait sur sa tête vénérable, sur son visage flétri par l'âge, et se réfléchissait sur ses robes flottantes, son aspect avait quelque chose de mystique et d'idéal; et pour une foi que l'imagination aurait rendue plus ardente ou que le fanatisme aurait égarée, sa translation hors de ce monde aurait paru possible en cet instant.

Les adorateurs de sa droite paraissent au contraire de véritables mixtions de notre terre mortelle, et des princes à figures risibles, de puissantes princesses, accroupis sur leurs tapis comme des pagodes indiennes, se frappent la poitrine, font des signes de croix et poussent en vain des gémissemens sans que leur dévots exercices excitent aucune édification, même parmi les soldats à cotte de mailles qui les gardent. Il en est de même des cardinaux; ce sont *les gais*, *les galans Lotharios* au pied de la croix comme dans les salons : ils font circuler la tabatière, déploient le mouchoir, chuchottent leurs remarques, clignent leurs yeux endormis devant les lampes, et bâillent ou se bénissent eux-mêmes, n'ayant rien à faire de mieux.

Cependant la multitude moins distinguée

était diversement occupée suivant l'opération de la grâce, l'influence de l'exemple ou l'opportunité. Ici le grand-pénitencier, assis sur son trône de droit divin, étend sa baguette, et accorde d'un côté des indulgences par son attouchement, tandis qu'il reçoit de l'autre la confession du pêcheur et impose des pénitences pour le péché. *Là*, montés sur de hauts balcons, les chanoines de Saint-Pierre, vêtus comme des vestales, exposent les reliques dans leurs châsses brillantes, à la foule rangée au-dessous, qui les vénère d'autant plus qu'elle n'aperçoit presque que de l'or et du cristal. Les processions des cônfréries sont vues dans certains instans où la lumière donne accidentellement sur elles, marchant lentement autour des ailes latérales, et se perdent dans des masses d'ombres : les membres de ces confréries sont couverts de la tête aux pieds d'un vêtement qui ressemble à un linceul, et qui ne laisse paraître que leurs yeux : ils portent des torches dans leurs mains croisées, et se rangent en cercle dans une triste et silencieuse solennité autour du sépulcre de saint Pierre, où ils restent long-temps dans leur attirail lugubre, et produisent l'effet le plus dramatique.

Le centre est occupé par le *beau monde* de

Paris, de Vienne et de Saint-Pétersbourg, riant, causant, coquetant dans toutes les variétés philologiques qui pourraient avoir été entendues dans une *conversazione* de la tour de Babel. Là, sont reçus des vœux qui ne sont point adressés au ciel, et des sermens sont prononcés devant la statue de saint Pierre, auquel Jupiter peut sourire, si l'apôtre n'ose le faire.

La beauté romaine qui dédaigne les cérémonies brillantes de midi, s'avance vers la châsse où elle espère rencontrer quelque dévot de sa connaissance; et dans toute la sincérité de son cœur, agenouillée en vue de cette croix sur laquelle seule ses yeux sont dirigés, *elle oublie le monde qui l'oublie.* Des familles des classes moyennes sont assises sur les marches des autels ou des tombeaux, en contemplation du spectacle varié; et des bandes de villageois envoyant des bouffées d'ail avec leur *Ave Maria*, vont et viennent de tous côtés, pieusement amusés de tout ce qu'ils contemplent, et ajoutant beaucoup à la singularité de la scène dont ils forment les groupes les plus grotesques.

Quand la nuit devient obscure et que la foule commence à s'écouler, la multitude qui revient lentement de Saint-Pierre, et surtout

les bandes de pèlerins et les confréries, fournissent le coup d'œil le plus pittoresque, bien digne de terminer les spectacles du vendredi saint. Les pèlerins sont des misérables tout déguenillés, conduits par quelque grande dame romaine, qui, portant la croix d'une main et son ridicule à la française de l'autre, commence le chant de la pénitence, auquel la troupe répond en braillant. Quand ces noires processions passent le long du Tibre, et que la lueur rougeâtre de leurs torches donne sur les murailles du château Saint-Ange, elles font entendre une psalmodie qui paraît quelquefois mélodieuse quand les sons se trouvent adoucis par la distance, et qu'ils les laissent mourir avec une extrême habileté le long de ces eaux sur lesquelles les prêtres païens ont chanté leur *io Pœan* ou les obsèques d'Adonis.

Le samedi, qui n'offre aucune cérémonie imposante, se passe dans le silence et la tristesse. C'est une image de la descente de Jésus aux enfers. Mais le soir qui précède Paques annonce par diverses marques de joie, le jour de triomphe qui doit le suivre, et la fin de la longue pénitence qu'il termine. Les boutiques de Rome sont éclairées avec profusion, et les *pizzicaroli*, ces fidèles alliés de l'Église, offrent des *alimens à la méditation* des dévots

affamés, qui sont prêts à se dédommager de leurs privations par la réplétion. Dans une de ces boutiques nous avons vu saint Paul entouré d'une gloire de saucisses; dans une autre, l'oiseau de mauvais augure de saint Pierre est suspendu avec l'apôtre qu'il a vainement averti; des madones curieusement moulées en beurre, et des Enfans-Jésus en lard sont préparés pour réchauffer la dévotion de l'homme intérieur; et tous les comestibles de consistance plastique ou de forme malléable sont employés en décorations architecturales ou en symboles de piété.

Le jour de Pâques l'office est célébré dans Saint-Pierre, et c'est alors que l'Église montre toute sa splendeur, et déploie sa puissance dans un site digne d'elle. La spacieuse place de Saint-Pierre, ses portiques, ses colonnades, ses belles fontaines et son étonnante façade, le tout brillant sous les rayons du soleil de midi, devient le théâtre de l'action. Des tentes et des draperies fantastiques s'élèvent au-dessus des murs de marbre, pour la commodité des spectateurs qui viennent en foule de très-bonne heure se placer sur leurs siéges élevés; l'espace au-dessous est rempli par de l'infanterie. Les chevau-légers, avec leur brillant habit, forment une ligne en dedans; les

drapeaux romains, autrefois les bannières de la conquête universelle, ne servent maintenant qu'à décorer des pompes, et flottent à côté des couleurs éclatantes du régiment suisse. Le centre et les marches de l'église sont remplis par une multitude de personnes de la dernière classe du peuple. Les *loggie*, sur le portique, sont occupées par les cardinaux; et dans le milieu, soulevé au-dessus de tous sur les épaules des hommes, comme une déité à peine visible, réduite à un point par l'extrême élévation, paraît le pontife. On dit qu'il prie, mais ses prières ne sont pas entendues, et quand il se lève pour donner la bénédiction, cet acte impossible à discerner est annoncé d'une manière imposante par la grande cloche de Saint-Pierre et le canon du château Saint-Ange. Les militaires posent leurs armes et se mettent à genoux; les cardinaux lancent les indulgences de l'Église sur le peuple qui s'arrête à peine pour les recevoir, quoique chacune apporte la rémission de plusieurs années de péchés (1).

(1) Ce fait très-curieux a été généralement remarqué. Le peuple faisait autrefois les plus grands efforts pour obtenir ces indulgences; on se battait, on se les arrachait. Maintenant on les prend en riant, on les laisse tomber à terre. A la bénédiction, qui était anciennement reçue dans une prosternation universelle, quel-

Les tambours battent, les trompettes sonnent, la musique militaire joue, les troupes défilent, et la cérémonie finit avec le jour par l'illumination du Vatican.

De tous les spectacles offerts par la ville de Rome à l'admiration des nations, c'est le plus beau, le plus splendide et le plus étonnant. L'effet de plusieurs milliers de fusées, lancées dans les airs au même moment, peut aisément se concevoir par ceux qui auraient vu lancer une seule fusée; et l'on a pu voir en d'autres occasions des profusions de temples, de chandelles romaines, de roues de Sainte-Catherine également brillantes, coûteuses et extravagantes; mais l'effet de cette masse énorme illuminée

---

ques femmes et quelques vieillards furent les seuls qui s'agenouillèrent. La cérémonie est si peu suivie par les nobles italiens, que cette circonstance a éveillé la muse satirique de Pasquin : il répond à Marforio, qui lui demande où il va dans son habit de cour : *Au Vatican.* — *Mais* (dit Marforio) *vous n'y serez pas admis.* — *Pardonnez-moi* (réplique Pasquin), *je suis devenu depuis peu hérétique.* Cela veut dire que toutes les civilités sont réservées pour les étrangers, et que les cérémonies sont plutôt destinées à amuser les hérétiques qu'à édifier les orthodoxes. Pie VII a dit, comme le pape Ganganelli, à propos du rétablissement d'une cérémonie : *C'est fort bien, mais réservez cela pour les Anglais.*

par des myriades de lampes, les détails de son architecture suivis par les guirlandes de lampions à la première époque de son illumination, sa transformation subite, quand la seconde partie des lampions est allumée, appartiennent plutôt à la magnificence imaginaire des contes arabes qu'aux froides réalités de la vie : l'ensemble, vu de la distance de deux milles, comme nous le vîmes du mont Pincio, a quelque chose de si magique, de si aérien, de si délicat, qu'il offre peut-être le plus bel effet d'optique qui ait jamais été inventé.

Le lundi de Pâques une fuite générale succède à toutes ces fêtes : *Donnez-moi un cheval, mon royaume pour un cheval,* est le cri qui se fait entendre. La poste et les établissemens de *vetturini* sont ce jour-là ce que le Vatican et Saint-Pierre étaient la veille. Les uns volent chercher le plaisir sur le cratère du Vésuve ; les autres dans les abîmes d'Herculanum ; des rendez-vous sont donnés aux ruines de Palmire, et des parties sont arrangées pour les cèdres du mont Liban. Quelques-uns sont ramenés par leur cœur à Florence et à Gênes ; et d'autres (à travers toute l'affectation de l'*amateur* d'antiquité, malgré leur admiration prétendue pour un climat qui est bien loin de tenir tout ce qu'il promet) tournent les yeux

vers leur commode habitation anglaise, et, charmés d'avoir vu l'Italie, sont encore plus charmés de la quitter. On laisse les matrones romaines préparer leurs *pizza di pasqua* (1), sans être dérangées par leurs hôtes turbulens; et l'existence des Romains reprend cette monotonie, cette indolence, ce calme que rien ne peut troubler que la *mal-aria*, jusqu'au moment où *le passage des hirondelles* ramènera une nouvelle volée de visiteurs étrangers à la *porta del Popolo*.

Notice sur la statistique romaine.

Il est extrêmement difficile pour un voyageur qui ne fait que passer, d'obtenir des renseignemens positifs sur l'économie intérieure des états du midi de l'Italie. Les documens publics sont en très-petit nombre, et manquent absolument sur plusieurs points. Il faut gagner la confiance de quelque personne éclairée et spirituelle, qui vous aide à vaincre la réserve habituelle, l'insouciance et la timidité des Romains, avant que les questions les plus communes puissent être écoutées avec intérêt, ou qu'on y réponde avec candeur. Les arrangemens financiers de Rome,

(1) « Gâteaux de Pâques. »

comme toutes les autres branches de son gouvernement, sont très-arbitrairement établis. Le principal impôt direct est celui qui porte sur les terres, et son taux varie en différens lieux, autant par le manque d'un *cadastre* que par le manque de lois sur ce sujet. (*Il n'y a point de code de finance*). La formation d'un *cadastre* est une des opérations dont s'occupe maintenant le cardinal Gonsalvi. Les impôts indirects sont les mêmes qui existent dans les autres états italiens; car les taxes sont des branches de la civilisation qui prennent tout le développement dont elles sont susceptibles par l'exemple : une innovation, tentée dans ce sens, est rarement perdue pour les souverains voisins.

Tous les impôts directs ou indirects sont mis entre les mains des fermiers-généraux, qui les afferment à leur tour à des spéculateurs subalternes; et les uns et les autres ramassent des sommes immenses aux dépens du trésor et du peuple.

Parmi diverses institutions léguées par les Français, le gouvernement papal a conservé les droits sur l'enregistrement, ceux sur le timbre, le système des *hypothéques* et celui des poids et mesures. J'ai déjà eu l'occasion de parler des avantages de la loi des hypothéques;

sa continuation a donné beaucoup de confiance dans l'administration du cardinal-ministre qui l'a sauvée de la liste des *proscrits* révolutionnaires. Le système décimal des poids et mesures est aussi très-favorable sous les rapports de l'uniformité et de la subdivision.

On a levé une taxe personnelle depuis la restauration sous le nom de *focativo* (impôt sur les cheminées); mais il n'y en a aucune sur les portes et fenêtres. L'air (tel qu'il est) n'est point taxé même à Rome : cette source de revenus, si bienveillante, si philosophique, la mère du typhus et de la saleté, était sans doute un bienfait réservé aux gouvernemens représentatifs. Dans le *motu proprio*, publié depuis le retour du pape, on annonce une diminution des impôts directs ; le montant total des taxes est cependant considéré comme excédant celui qui était levé sous le régime français, au moins d'un cinquième, et d'un quart dans quelques provinces. Comme il n'y a point de budget publié, il est impossible de parler sur ce sujet avec beaucoup de précision (1).

(1) Une de mes notes porte l'accroissement des taxes à soixante pour cent ; mais il est presque certain qu'il y a de l'exagération dans ce calcul.

Les revenus de l'état montaient, avant la révolution, à environ vingt millions de francs; à présent ils montent à près de soixante millions.

La dette publique, qui a été considérablement accrue par la magnificence ruineuse de Pie VI, a été acquittée à la révolution par la vente des biens nationaux qui ont été échangés contre le papier-monnaie, suivant son cours : ainsi le pape à son retour s'est trouvé un des plus riches souverains de l'Europe. A l'époque de notre visite à Rome, l'état se trouvait encore chargé d'une dette de huit millions sans aucune cause ostensible, excepté la mauvaise administration; et le déficit annuel était alors établi sur un million de piastres, qui font cinq millions trois cent cinquante mille francs.

Rome n'avait point autrefois d'armée permanente, excepté celle de l'Église militante; mais à présent le pape ne dédaigne pas d'y ajouter cette maîtresse roue de l'ordre social. Les forces militaires papales consistent en un régiment d'artillerie, deux de carabiniers, ou gendarmes pour la police, un régiment de dragons et trois régimens d'infanterie; le tout au complet monte à sept mille hommes actuellement sous les armes. Les officiers supérieurs sont tous, ou très-vieux ou très-jeunes; car

parmi ceux qui ont servi sous Napoléon, un très-petit nombre a été admis dans l'armée, et la majeure partie a été mise à une sorte de demi-solde. Ceux qui ont été remis en activité, l'ont été dans des grades inférieurs (sage précaution pour s'assurer du dévouement des personnes qu'on emploie de cette manière). Pour compléter ce tableau, il faudrait ajouter que le ministre de la guerre est un révérend ecclésiastique qui préside le conseil ou la *congregazione militare*. Il y a quelque chose de fort plaisant dans cet assemblage de mots congrégation et militaire; mais les choses sont d'accord avec les systèmes actuels, car tandis que la cour de Rome tâche de faire des soldats de ses ecclésiastiques, les sociétés bibliques d'Angleterre travaillent à consolider l'ordre social, en faisant des vainqueurs de Waterloo.... des moines.

Pour le commandement de cette formidable armée, il ne faudrait qu'un général *en activité;* mais conformément à l'esprit véritable de l'administration moderne, le trésor épuisé maintient plusieurs brigadiers et maréchaux de camp honoraires qui sont payés par l'état pour ne rien faire. (1)

---

(1) C'est par les dépenses inutiles que l'établissement

Dans les provinces, on entretient un certain nombre de troupes nommées *gardes provinciales*, quelques régimens de milice qui ne reçoivent aucune paye, et la garde nationale.

Il y a peu de choses à dire sur l'économie rurale. Le voisinage immédiat de Rome est un désert. Il n'y a jamais plus d'un sixième des terres cultivées dans la *campagna*, en partie peut-être à cause du *mauvais air* qui rend les opérations de l'agriculture difficiles et dangereuses (1); mais ce mal lui-même est encore

---

militaire de Rome est devenu si onéreux. Le nombre des officiers généraux est tout-à-fait disproportionné avec celui des troupes; et l'uniforme et les accoutremens de la *guardia nobile* n'auraient pas été déplacés à un des levers de Napoléon, et pourraient même rivaliser en galons et en ornemens avec les régimens anglais les plus pimpans.

(1) Des villages entiers viennent de la Marca et de la Romagna à la Campagne pendant l'hiver et une partie de l'été. Chaque colonie a une branche différente de travail : les unes travaillent aux vignes, les autres pour les blés, etc. etc. L'homme qui peut réaliser par ses travaux une vingtaine de piastres à la fin d'une saison, est estimé très-heureux. Ils se rassemblent au point du jour sur les places publiques de Rome pour louer leur travail; et leur prix varie suivant les demandes plus ou moins considérables qu'on fait dans le moment. Ces gens ont l'apparence la plus misérable; ils ressemblent aux pauvres

augmenté par la manière dont les propriétés sont divisées. Presque tout le district appartient à un fort petit nombre d'individus ; ce sont les princes indolens et ignorans de la capitale : ils trouvent un revenu suffisant dans les bestiaux qu'on nourrit dans leurs domaines, et ne cherchent à faire aucune amélioration qui demanderait quelques avances d'argent, du travail et de la réflexion.

C'est une idée généralement reçue que cette classe de personnes a été très-appauvrie par la révolution; mais le fait a été extrêmement exagéré. Les principales pertes souffertes par la noblesse, ont précédé les changemens révolutionnaires, et ont été occasionnées par la baisse des fonds publics produite par les opérations de Pie VI, qui équivalait à une banqueroute absolue. Les commissaires français, dans la

---

moissonneurs irlandais, et des bandes d'enfans malpropres, qu'on appelle *monelli* (petits vagabonds), les accompagnent. Une personne qui occupe une place très-importante à Rome, nous disait qu'il y avait toujours un sur dix de ces malheureux qui mourait de la fièvre ; et ceux qui échappent portent sur leur visage enflé et jaune les marques du poison, dont fort peu se débarrassent complétement. Après des attaques réitérées de ce mal pendant des saisons successives, ils finissent par y succomber ; en sorte qu'à la fin l'émigration entière périt.

première occupation, établirent aussi du papier-monnaie, mais en petite quantité. Pendant l'ère républicaine, les nobles se trouvèrent endettés envers la France, par des lettres de change qui étaient acceptées comme payement des contributions forcées; mais quand Napoléon eut le pouvoir en main, il rendit une partie de ces lettres de change à ceux qui les avaient signées. Ainsi donc, la principale perte éprouvée par les nobles dans le cours de ces événemens, consistait dans l'entretien des troupes qu'ils étaient obligés de loger pendant l'occupation.

Les grands feudataires ont éprouvé une diminution considérable dans leur fortune, par la suppression des droits féodaux. L'abus de ces droits avait été porté à Rome au plus haut degré : les *Doria* seuls tenaient à cette époque plus de quatre-vingt-dix fiefs, et le prince Borghèse presque autant (1). Par la supression de ces droits, les *Doria* ont perdu, dit-on, environ vingt mille piastres de revenus.

Cependant les grands propriétaires tiennent encore d'immenses districts : presque toutes les terres qui bordent la route de Rome à

(1) Dans la plupart de ces fiefs, le chef de la baronnie avait droit de vie et de mort sur ses sujets.

Frascati, des deux côtés, appartiennent à un seul individu. L'on ne voit pas dans tout cet espace une seule vigne, un seul épi de blé, et même la volaille consommée à Rome est apportée vivante, de soixante ou soixante et dix milles; et le peu de misérables habitans qu'on trouve dans la *Campagne*, la proie de la fièvre et de l'extrême misère, vole, mendie ou meurt, suivant les chances que la destinée leur envoie. (1)

Dans les provinces plus éloignées, la terre plus fertile et mieux cultivée, est divisée en petites fermes, et du côté des frontières de Toscane, la campagne présente, par sa culture et les marques extérieures de bien-être, un aspect qui se rapproche de celui des états florentins. Dans les trois Légations, et partout où les Français ont maintenu une juridiction permanente, les apparences de prospérité rurale, la propreté, l'aisance qui paraissent dans les habitations et les vêtemens des paysans, sont plus satisfaisans pour l'œil du philanthrope. Mais en général, à mesure que l'on avance vers le sud, la civilisation rétrograde

---

(1) Voyez l'excellent ouvrage du baron Bonstetten sur le *Latium*, ouvrage qu'il est impossible de lire sans répandre des larmes.

visiblement; et depuis Otricoli jusqu'à Terracina, la nature et la société se combinent pour démontrer jusqu'à quel point la constitution physique de l'homme peut résister à des causes contraires à son existence.

Notice sur les lois romaines.

Le cours de la justice en Angleterre est tellement régulier, l'effet de la procédure par jury et celui de l'impression et de la publicité des procédures, sont si efficaces pour produire des jugemens impartiaux, que même avec un code civil et criminel encore surchargé de formes barbares, les iniquités matérielles dans l'administration de la justice sont très-rares, très-difficiles à passer, et causent toujours un grand scandale. Quand les mots *tyrannie* et *despotisme* frappent l'oreille d'un Anglais, son imagination ne va pas au-delà d'un jury corrompu, d'un juge prévenu, d'un procureur-général arbitraire, certaines petites vexations dans le cours des plaidoiries, une déclaration des jurés fondée sur des preuves pas tout-à-fait suffisantes, et une sentence un peu trop sévère en proportion de l'offense. A ces notions familières, un peu de lecture peut ajouter l'idée vague d'*une lettre de cachet* ou d'un mandat de l'inquisition,

horribles en effet par leur nature, mais par leur violence même devant être infligés rarement. (1)

Pour connaître le despotisme jusqu'à la moelle, pour bien comprendre comment il peut corrompre toutes les institutions sociales partout où il a pris racine, la lecture seule ne suffit point : il faut étudier sur la place ses monstrueuses combinaisons, voir le jeu de la machine quand elle est en mouvement, et suivre par des observations pratiques les différentes nuances de maladie, les difformités innombrables, les mutilations qu'il a infligées sur la belle et excellente forme du corps social. Celui qui désire faire cette étude aussi utile que répugnante, peut aller à Rome contempler cet abîme dans lequel toutes les richesses de l'Europe se sont englouties, offrant maintenant l'image de la plus abjecte pauvreté : qu'il remarque la désolation silencieuse des rues,

(1) Les *lettres de cachet,* sous Louis XV, ont été, il est vrai, multipliées à un degré effrayant (ayant été confiées à des autorités subalternes) ; mais comme elles participent de la nature de la force ouverte, elles ne peuvent jamais affecter la population entière au même point que ces indignités qui se pratiquent sous le manteau de la justice, quand les lois sont obscures et administrées arbitrairement.

la solitude pestiférée des environs; qu'il examine la splendeur dégradée des palais, les ruines accumulées des édifices inférieurs, l'absence totale du commerce, les efforts désespérés des restes de l'industrie, l'abattement des dernières classes, l'air satisfait des prélats, la politesse hypocrite des prêtres, les manières encore plus humbles et plus serviles des laïques, le dénuement de la multitude de mendians, et la pénurie des nobles ruinés par la mauvaise administration de leurs immenses propriétés; enfin, qu'il tourne les yeux sur tous les rangs, depuis le pape jusqu'au moine mendiant, depuis le sénateur jusqu'au mendiant laïque, et qu'il se demande à lui-même à quelle classe des citoyens romains il voudrait appartenir de préférence aux autres.

Dans aucune partie de l'Europe la tyrannie n'est parvenue à régner d'une manière plus durable et plus entière que dans la *ville éternelle*; et la longévité dont elle se vante en accumulant sur sa tête tous les maux physiques d'une existence trop prolongée, a concentré dans sa constitution toutes les imperfections sociales, les abus, les erreurs, les absurdités de l'autorité et de la prescription. Son misérable code (tiré de chaque période depuis les temps les plus grossiers de la république, jusqu'aux

derniers siècles de corruption de la fin de l'empire ; depuis la rudesse des envahisseurs du Nord, jusqu'à la nullité du conclave existant), ce code surchargé de décisions et d'expositions, et administré par faveur ou par corruption, présente en théorie et en pratique le plus mauvais système de jurisprudence qui puisse être mis en usage dans un pays chrétien. Si une ombre de police civile se voit encore dans les murs de Rome; si quelque probité règle les transactions d'homme à homme, on doit l'attribuer aux penchans inhérens, à la constitution animale des Romains, ou à la nullité absolue de leur existence, qui amortit également les vices et les vertus individuels.

L'une des qualités les plus essentielles d'un système de jurisprudence, est la flexibilité qui le met à même de recevoir les modifications successives qu'exigent les différentes phases de la société, et de s'accommoder aux divers degrés de civilisation des peuples : cette qualité est nécessairement celle qui devait manquer le plus au code romain; car si la nature générale des institutions politiques tend au maintien de ce qui est établi, cette tendance à révérer le passé et à redouter les innovations, est encore plus éminente dans le gouvernement romain que dans tout autre. On doit mettre en ligne

de compte très-au-dessus de cette particularité religieuse et politique du gouvernement papal, l'existence isolée des dignitaires ecclésiastiques, lesquels n'ayant aucuns liens humains, ne prenaient aucun intérêt au perfectionnement de la société et au progrès des lumières. Sans familles, sans héritiers reconnus sur le bonheur desquels leur patriotisme aurait pu influer, ils ne regardaient les abus que comme des instrumens de bien-être actuel; et même quand un naturel heureux et bon ou le sentiment du devoir l'emportaient sur le pur égoïsme, l'indolence et l'ignorance de la prêtrise s'opposaient à tout effort persévérant vers les améliorations philosophiques.

En addition à ces causes qui ont agi uniformément dans l'administration papale, il existe encore un autre motif qui a été mis en activité depuis la restauration; c'est la terreur de la révolution, et toutes les espérances se fixant d'après cela sur le rétablissement des anciennes institutions. Le cardinal Gonsalvi est le seul membre du conclave qui paraisse sentir la nécessité d'accorder quelque chose aux lumières et à l'énergie croissantes du peuple; mais quand il serait livré à ses propres impulsions, il est encore trop imbu d'anciens préjugés, et comme ecclésiastique et comme

ministre, pour donner à ces vues l'étendue que les circonstances actuelles demanderaient. Il n'est donc point extraordinaire que malgré ses absurdités, ses inconvenances, ses injustices, l'ancien code ait été rétabli, et celui de Napoléon rejeté avec horreur. Le *motu proprio* du pape, par lequel cette révolution a été effectuée a remédié il est vrai, dans quelques cas particuliers, à un ancien abus et corrigé une imperfection établie. L'abolition de la torture honore spécialement le cardinal Gonsalvi dans son caractère personnel et politique; mais ou ses intentions ont été traversées et paralysées, ou son penchant à faire le bien n'est pas égal aux besoins de la contrée qu'il est appelé à gouverner.

Dans le *motu proprio* du 6 juillet 1816, on fait la promesse de nouveaux codes, dont la compilation était confiée à trois ou quatre commissaires. Mais les Romains eux-mêmes n'ont aucun espoir d'amélioration par un système quelconque basé sur l'ancienne jurisprudence; et comme les commissaires ne travaillent pas avec une grande activité, il est probable que la mort du pape et le changement de ministère qui en serait la suite, renverseraient tout ce qui aurait été fait, puisque Gonsalvi est le seul dans tout le conclave qui

estimé excellent pour le douzième siècle, qu'il soit parfaitement approprié aux besoins et aux lumières du dix-neuvième. L'idée d'une perfection abstraite, existant dans un système de lois quelconque, est vaine et fausse : les lois, étant les régulateurs des relations sociales, doivent suivre les diverses phases de la société. Ainsi donc, quand la sagesse de l'antiquité serait aussi parfaite qu'elle est en apparence grossière, erronée et incomplète, ses résultats deviendraient chaque jour moins applicables aux besoins actuels de l'existence humaine. Ces changemens de relations sont plus particulièrement une source de dangers dans les systèmes de jurisprudence fondés sur les précédens et les interprétations. Dans les interprétations et les jugemens des cas destinés à servir de précédens, la règle qu'on suit est celle de l'analogie; dans

---

« gare al privato interesse ed alle particolari intenzioni. « Tal è stata la giurisprudenza romana in tutti i secoli. » (Delfico, *Ricerche sul vero carattere della Giur. Rom.*)

« La jurisprudence, comme elle existe dans la pratique, est l'art d'abuser des mauvaises lois dans l'administration de la justice : l'art de transformer et de torturer le sens selon les circonstances, l'intérêt ou les intentions particulières. Telle a été la jurisprudence romaine dans tous les siècles. » (Delfico *Recherches sur le vrai caractère de la Jurisprudence romaine.*)

ce sens, on trouve deux sources abondantes d'erreurs : la première est le manque de ressemblance complète dans les faits sur lesquels l'analogie est établie; et la seconde est l'établissement de l'analogie sur des principes tirés des lois et non de la connexion naturelle des choses elles-mêmes. Maintenant, quand les règlemens, adoptés par une société, existant dans des temps très-reculés, avec une autre religion, une autre condition de propriété, un autre système militaire et fiscal, et qui souffrait en outre l'abus de l'esclavage domestique; quand ces mêmes règlemens sont appliqués à une société chrétienne de nos jours, non-seulement les principales analogies, sur lesquelles on pourrait établir une décision, manquent absolument, mais les bases de plusieurs actes de législation doivent être obscures, sinon tout-à-fait inintelligibles. Il est vrai qu'un certain degré de durée peut rendre des lois plus respectables; mais abstractivement parlant, le préjugé le plus légitime qu'on puisse avoir contre de tels actes est fondé sur leur antique origine.

Les principales cours judiciaires de Rome sont la *sacra Rota*, la *Segnatura* et la A. C. ou les auditeurs de la chambre. La *Rota* est composée de douze juges, nommés auditeurs, qui

estimé excellent pour le douzième siècle, qu'il soit parfaitement approprié aux besoins et aux lumières du dix-neuvième. L'idée d'une perfection abstraite, existant dans un système de lois quelconque, est vaine et fausse : les lois, étant les régulateurs des relations sociales, doivent suivre les diverses phases de la société. Ainsi donc, quand la sagesse de l'antiquité serait aussi parfaite qu'elle est en apparence grossière, erronée et incomplète, ses résultats deviendraient chaque jour moins applicables aux besoins actuels de l'existence humaine. Ces changemens de relations sont plus particulièrement une source de dangers dans les systèmes de jurisprudence fondés sur les précédens et les interprétations. Dans les interprétations et les jugemens des cas destinés à servir de précédens, la règle qu'on suit est celle de l'analogie ; dans

---

« gare al privato interesse ed alle particolari intenzioni « Tal è stata la giurisprudenza romana in tutti i secoli. » (Delfico, *Ricerche sul vero carattere della Giur. Rom.*)

« La jurisprudence, comme elle existe dans la pratique, est l'art d'abuser des mauvaises lois dans l'administration de la justice : l'art de transformer et de torturer le sens selon les circonstances, l'intérêt ou les intentions particulières. Telle a été la jurisprudence romaine dans tous les siècles. » (Delfico *Recherches sur le vrai caractère de la Jurisprudence romaine*.)

ce sens, on trouve deux sources abondantes d'erreurs : la première est le manque de ressemblance complète dans les faits sur lesquels l'analogie est établie; et la seconde est l'établissement de l'analogie sur des principes tirés des lois et non de la connexion naturelle des choses elles-mêmes. Maintenant, quand les règlemens, adoptés par une société, existant dans des temps très-reculés, avec une autre religion, une autre condition de propriété, un autre système militaire et fiscal, et qui souffrait en outre l'abus de l'esclavage domestique; quand ces mêmes règlemens sont appliqués à une société chrétienne de nos jours, non-seulement les principales analogies, sur lesquelles on pourrait établir une décision, manquent absolument, mais les bases de plusieurs actes de législation doivent être obscures, sinon tout-à-fait inintelligibles. Il est vrai qu'un certain degré de durée peut rendre des lois plus respectables; mais abstractivement parlant, le préjugé le plus légitime qu'on puisse avoir contre de tels actes est fondé sur leur antique origine.

Les principales cours judiciaires de Rome sont la *sacra Rota*, la *Segnatura* et la A. C. ou les auditeurs de la chambre. La *Rota* est composée de douze juges, nommés auditeurs, qui

s'assemblent les lundis et les vendredis au Quirinal, et siégent quatre par session. Les plaidoyers publics ne sont pas permis devant ce tribunal; mais trois jours avant l'appel de la cause, des documens imprimés sont délivrés aux auditeurs à leur domicile; et le jour précédent, les défenseurs vont chez les juges pour les instruire des détails de l'affaire. Les auditeurs votent en secret; et s'ils sont divisés d'opinions, deux et encore deux autres auditeurs sont ajoutés : si la même égalité se trouve dans les votes, l'affaire est portée devant les douze; et pour éviter le même inconvénient, le *ponente* ou le juge qui a conduit le procès est privé de sa voix. Mais, même dans ce cas, la sentence n'était pas regardée comme définitive avant la révolution. Si la partie perdante n'était pas satisfaite, elle pouvait demander un nouveau procès devant le même tribunal, et encore, et encore aussi long-temps que la bourse et la patience des contendans n'étaient pas épuisées. Il est arrivé qu'une même affaire a été ainsi jugée plus de vingt fois, et que le plaignant et le défendeur ont été plaider leur grande cause dans l'autre monde, avant d'avoir obtenu dans celui-ci une sentence définitive.

L'une des réformes introduites par le *proprio motu* consiste à établir que deux sen-

tences coïncidentes doivent être considérées comme définitives : un cas ne peut plus alors être jugé au-delà de trois fois.

Les auditeurs de la *Rota* sont prélats *ex-officio;* mais il n'y a ni âge ni qualité particulièrement exigés pour remplir cet emploi. Il n'y a pas très-long-temps qu'un individu de vingt ans siégeait dans ce tribunal. C'est un fait très-extraordinaire que l'élection de ces auditeurs n'appartienne pas exclusivement au pape ou à son gouvernement, mais aux gouvernemens de plusieurs états étrangers. L'Allemagne en nomme deux; le Portugal, l'Espagne, la France et Florence en élisent chacun un. Quelques autres états Italiens en nomment un également, et Rome n'en a que trois de son choix. Le pape retient cependant le droit de confirmer ces élections; mais il est rare qu'il risque de s'opposer directement à la volonté de ses enfans spirituels. Le but de cette institution dans l'origine se rapportait à la juridiction suprême que les papes exerçaient autrefois sur les trônes de l'Europe, et l'appel qui se faisait en cour de Rome, en cas de débats avec des nations étrangères. Des élections semblables devaient nécessairement dépendre de la faveur plutôt que du mérite; les auditeurs sont donc rarement des légistes

très-profonds : ils se déchargent ordinairement des affaires sur certains jurisconsultes qu'ils appellent leurs auditeurs, et qui vendent, dit-on, leur opinion au plus offrant. Quand une sentence définitive a été obtenue, elle devient précédent, et on l'ajoute aux soixante volumes in-folio qui font partie de la législation actuelle.

La *Segnatura* remplit les fonctions de cour d'appel supérieure. Cette cour consiste également en douze juges, qui siégent tous les jeudis dans le palais de *Monte Cavallo*. Ils jugent par six, et le plus âgé les préside. L'appelant a le droit de choisir la session par laquelle il veut être jugé. L'objet de cette division des juges est l'expédition du travail ; car comme ils ne doivent pas entendre plus de vingt causes par audience, leur faculté de procéder est ainsi doublée. Les douze s'assemblent dans la même salle, et ils sont présens aux procédures les uns des autres. La *Segnatura* a juridiction sur tous les tribunaux inférieurs, et peut annuler leurs décisions, quand il y a eu quelque défaut dans les citations, une erreur de juridiction ou de mandat ; mais les moyens de cassation doivent être exprimés dans l'appel. Le procès est alors renvoyé au premier tribunal ou à la *Rota*, ou à la A. C.

Comme cette cour est inférieure à la *Rota* en dignité, elle l'est aussi en savoir; mais ne jugeant que des appels, et n'entrant point dans le fond des procès, l'ignorance des juges entraîne moins d'inconvéniens. Les débats de la *Segnatura* sont privés.

La cour A. C. (*atchè*) est composée de trois juges qui sont prélats. Ils sont, en quelque manière, présidés par une quatrième personne qui porte le titre de A. C. Met. (*atchémet* ou *auditeur cameræ metipse*). C'est un prélat placé sur la ligne directe du cardinalat, et il est censé représenter le cardinal camerlingo, originairement le seul juge des matières contentieuses à Rome. Ce tribunal juge en première instance toutes les causes dont les sujets sont au-dessus de huit cent vingt-cinq écus; et par appel, celles qui sont au-dessous. Les audiences sont publiques, et sont tenues sur le mont *Citorio;* les *procureurs* peuvent défendre leurs parties.

Le mode de procédure de cette cour est embrouillé au-delà de toute idée, et il offre aux débiteurs de grands moyens d'échapper aux poursuites de leurs créanciers. La multiplicité d'actes, de citations, de papiers nécessaires à produire, fait qu'il est presque impossible de ne pas oublier quelque forme dont la

négligence invalide tout le procès. Il faut ajouter encore à l'inconvenance des lois, à l'ignorance des juges, et aux défauts de la procédure, l'opération des bulles pontificales, des priviléges, des droits des églises, et plusieurs autres exceptions qui sont moins nombreuses qu'elles ne l'étaient avant l'abolition des droits féodaux, mais qui le sont encore assez pour entraver la marche de la justice, et former un labyrinthe inextricable à tout, excepté à l'or et à l'autorité.

On ne peut rien savoir des procédures criminelles, puisqu'elles sont toujours conduites dans le plus grand secret. Le gouverneur de Rome préside les audiences qui sont tenues dans le *palazzo di buon governo* (1). Pendant qu'on s'occupe de compléter le nouveau code criminel, les prévenus sont jugés d'après celui qu'on appelle *Bando Serbelloni*, composé par le cardinal de ce nom, système horriblement sanguinaire. Par ce code, un vol montant à la valeur d'un écu, une insulte publique faite à un prêtre, des ordures placées devant une église, entraînent la peine capitale. Le gou-

---

(1) Le jour de notre départ de Rome le gouverneur avait pris la fuite, parce qu'il était accusé de faux et de péculat.

verneur a cependant le pouvoir de changer la sentence à sa volonté; et comme il ne peut la rendre plus sévère, il ne fait jamais que la mitiger. Le gouverneur a aussi le pouvoir d'infliger arbitrairemènt certaines punitions corporelles, telles que le fouet ou le *cavaletto*, la prison, les travaux forcés pendant un an, et tout cela sans qu'il y ait une ombre de procès. Il peut faire arrêter sans donner aucune raison de cet acte d'autorité.

Sous le gouvernement français on avait remédié à la plus grande partie de ces abus, mais les anciens maux sont revenus avec l'ancien gouvernement. Cependant quelques changemens favorables ont été faits par le *proprio motu* dans l'arrangement des tribunaux, entre autres l'établissement d'un défenseur public pour les accusés. Les prévenus ne sont pas obligés d'accepter cet avocat *ex officio*, mais ils peuvent en choisir un parmi ceux qui sont sur le tableau des avocats plaidans devant la cour. Le cardinal Gonsalvi a aboli avec les autres tortures celle de la corde, horrible manière de disloquer les bras, en leur faisant soutenir tous le poids du corps dans une descente arrêtée tout à coup. Il a également amélioré le système de police, en licenciant les *sgherri* et en établissant un corps de carabi-

niers; ceux-ci cependant ont encore, comme leur prédécesseurs, le pouvoir d'arrêter qui il leur plaît.

L'on assure que l'inquisition n'est plus aussi formidable qu'elle l'a été, et que sa juridiction se borne aux prêtres réfractaires ou à ceux qui ayant avancé des doctrines hérétiques ou suspectes, ont besoin d'être rétablis dans la pureté de leur foi par des admonitions paternelles : on ajoute de plus, que la discipline de ses prisons est maintenant si adoucie, que la nourriture et le logement y sont beaucoup meilleurs qu'un prêtre de paroisse ne peut ordinairement se les procurer. En effet, une chose fort remarquable dans l'état romain, c'est que la douceur de l'administration est en proportion de la perversité des lois : cela tient d'abord à ce que l'Église a un caractère de bénignité à soutenir, ce qui n'existe point dans les autres gouvernemens; ensuite il y a une certaine indolence, une certaine mollesse dans ses mouvemens qui ne permettraient aucunes mesures décisives; de plus, la crainte de l'opinion publique donne à toutes les opérations de l'état une apparence de timidité et de prudence plus qu'ordinaires, rien n'étant plus redoutable pour lui que le scandale. On peut dire encore que les dispositions tranquilles et

insouciantes des citoyens rendent la sévérité politique moins nécessaire que dans tous les autres despotismes.

A l'égard des honoraires des officiers judiciaires, par le dernier *proprio motu*, les juges doivent recevoir un salaire fixe; mais les frais de justice qui n'ont pas été supprimés doivent être versés dans le trésor public. Il est difficile de connaître le montant de ces appointemens. A Bologne, les juges ont environ mille écus par an.

Tous les cas concernant le revenu public, la contrebande, sont décidés par les tribunaux criminels du cardinal camerlingo et du trésorier, qui sont en même temps juges et parties. Les restrictions sur le commerce sont nombreuses et oppressives, principalement à l'égard des livres; et les mêmes mesures fiscales qui isolent les autres états d'Italie et bornent l'industrie de leurs habitans à la sphère de leurs propres territoires, subsistent également à Rome.

CHAPITRE XXII.

ROUTE DE ROME A NAPLES.

Route de Rome à Naples. — Vue des portes de Rome. — Albano. — Velletri. — Torre di Tre Ponti. — Terracina. — Banditti. — Fondi. — Fra Diavalo. — Itri. — Mola di Gaeta. — Capua. — Aversa. — Entrée et aspect général de Naples.

Ceux qui prennent la grande route de Rome à Naples, en sortant de l'ancienne porte Saint-Jean, doivent s'arrêter pour contempler une des plus belles vues de désolation pittoresque que l'Italie elle-même puisse présenter. Dans le fond, le puissant édifice de Latran, la pierre fondamentale de l'Église, élève ses dômes de marbre au-dessus des ruines du temps et de la dévastation de la peste; sur le devant, la voie Appienne s'étend vers la tombe des Curiaces: dans toutes les directions les interminables arcades des aqueducs romains ruinées et couvertes des teintes verdâtres de la caducité, dirigent leurs coubures vers la capitale, et laissent voir à travers les arches, empilées les unes

sur les autres, un ciel d'un bleu foncé et pur. Des masses informes de terre et de marbre marquent de chaque côté de la route les sites des tombeaux, ces trophées posthumes de la vanité, produits de l'orgueil et de l'opulence patricienne, qui décorent et attristent les grandes routes romaines les plus fréquentées. On voit ensuite le désert sans bornes de la Campagne, ce tombeau des tombeaux. Ni champs, ni jardins, ni maisons n'interrompent cette effrayante solitude jusqu'à la tour ruinée de Mezza Via, la première maison de poste. On peut rencontrer par hasard un malheureux qui demande une aumône dont il n'aura pas long-temps besoin; un voyageur revenant de Naples, un pèlerin ou un paysan s'acheminant vers une châsse ou un marché; mais ce sol autrefois si fertile, cette terre si peuplée est maintenant inhabitée. Des ruines et des villas se montrent dans le lointain; mais pas un seul arbre, pas un seul épi de blé, ne paraissent dans ces campagnes où les hommes les plus voluptueux avaient érigé leurs fastueux pavillons.

Après la poste de *Torre di Mezza Via*, les montagnes bleues d'Albano se dessinent sur l'horizon d'une manière plus marquée, et la ville à demi peuplée dont elles tirent leur nom,

s'étend à leur pied, couvrant de ses édifices dilapidés, les sites autrefois occupés par les somptueuses villas de Pompée et de Domitien. A gauche, les hauteurs de Castel-Gandolfo, seuls lieux où l'on retrouve la beauté et la salubrité de ce paradis des anciens, se soulèvent au-dessus de la plaine infectée. La puissance et l'Église se sont emparées de cette situation, et la villa du pape (vaste palais) et un rassemblement d'édifices religieux, couronnent les sommets des montagnes et commandent le lac : sur ses belles rives les franciscains ont un couvent précisément sur le sol où l'antique village d'Alba-Longa était placé, avant sa destruction par les Romains, sous Tullius Hostilius.

Les paysans d'Albano avec leur singulier costume animent un peu cette ville, où l'on a déjà rouvert cinq couvens : notre hôte nous dit qu'ils n'étaient remplis que par des étrangers. Toutes les horreurs du moderne Latium se déploient vers la droite, les marais, le pont et la prison d'Ostia, les galériens, la mal-aria ; et l'on y voyait de plus, il y a peu d'années, les asiles pour les meurtriers sous la protection du cardinal Albano.

Après Albano on monte la triste montagne de la Riccia, couronnée par sa tour ruinée, mo-

nument plus triste encore des grandes causes qui ont produit ces terribles effets. La *Riccia* (Aricia) est noire, dégradée et horrible, comme ses habitans dont les traits sont féroces et les visages hâves : les seuls édifices qui offrent un aspect moins sombre, sont le palais des Chigi et la vaste église élevée en face; cependant l'un et l'autre sont dilapidés. D'anciens noms ont consacré les sites qui se présentent en quittant la ville; Lavinium, Ardea, Laurentum! mais la villa de Pline et le voyage d'Horace sont rappelés en vain. D'autres objets s'emparent des sens et obscurcissent les visions de l'imagination : le présent est plus puissant que le passé : la route à travers une campagne désolée, les huttes de paille humide et de ronces, qui paraissent de distance en distance avec des armes empilées devant elles, et les farouches visages des soldats qui se montrent à travers leurs ouvertures, et accroissent les craintes qu'ils sont destinés à calmer; toutes ces images bannissent de l'esprit les idées des antiques légions romaines, en y reportant les images des bandits modernes, et substituent aux souvenirs glorieux des temps héroïques le sentiment pénible des dangers et de la dégradation actuelle.

La ville de Velletri convient bien à cette

région de désolation et de pillage ; et les voyageurs se rassemblent devant la porte de sa misérable auberge pour continuer plus sûrement la route, en se protégeant mutuellement dans le périlleux passage qu'ils ont à traverser en allant de Rome à Naples. En arrivant aux marais Pontins, la voie Appienne suit les bords d'un canal profond, dont les eaux pestilentielles ajoutent au poison de l'atmosphère. Ce canal, creusé par les anciens, et rouvert dans les temps modernes, est la source principale des desséchemens partiels des pays environnans. L'aspect des huttes des *patroles* devient toujours plus misérable, et la condition de leurs habitans paraît de plus en plus triste. Plusieurs de ces soldats de Saint-Pierre étaient sans souliers, et ne se firent point scrupule de nous demander un paolo. Ceux à qui nous avons parlé à la maison de poste, nous firent un récit terrible de leurs souffrances, attestées par leurs visages jaunes et gonflés. Ils disaient qu'on les envoyait là pour y mourir de la mort la plus affreuse, d'un poison lent; qu'ils étaient obligés de rester deux ans dans la même station (temps plus que suffisant pour devenir les victimes de la mal-aria); que leur paie pouvait à peine leur procurer du pain sec, et qu'ils étaient à une grande distance de l'eau

fraîche, exposés également aux chaleurs de l'été et à l'humidité de l'hiver. (1)

---

(1) Les marais Pontins, même en employant le système de desséchement le plus perfectionné, n'auraient jamais pu être tout-à-fait assainis. Pline établit, il est vrai, sur l'autorité d'un ancien auteur, que vingt-trois villes avaient occupé autrefois leur site; mais comme il fait aussi mention d'une grande île près de cette côte, il n'est pas improbable que la rétrocession de la mer qui a rejoint cette île au continent, en accroissant les difficultés de faire écouler les eaux de la contrée, ait augmenté la quantité de marais et porté le mauvais air plus près des montagnes. D'après la présente condition géographique du pays, il est évident qu'un système de canaux artificiels, combinés avec beaucoup de soins, et exécutés avec beaucoup de dépenses, pouvait seul le rendre tolérablement sain; et les tribus grossières éparses sur ces côtes avant l'époque de la grandeur romaine, n'étaient guère capables de semblables efforts. Ce qu'il est plus important d'examiner, ce sont les moyens qu'on pourrait employer pour obvier aux inconvéniens actuels. Quand la voie Appienne a été tracée on a creusé un canal, et l'on en a fait un autre sous Auguste, qui existe le long d'un des côtés de la route. La contrée a dû être grandement améliorée par ces ouvrages et d'autres semblables, puisque c'était alors la coutume d'aller par ce canal en bateau à Baies, etc. et de s'y embarquer le soir comme le moment le plus favorable pour voyager; tandis qu'à présent dormir pendant l'été sur ces eaux, serait une cause de mort certaine pour un étranger. A la destruc-

Les soldats sont très-peu utiles quand les brigands descendent des montagnes en grande

---

tion du *Bas-Empire*, les ouvrages des marais Pontins tombèrent en ruine; et quoiqu'on ait tâché de les rétablir en différens temps, le desséchement n'a jamais été suivi d'une manière efficace. De là est venue l'opinion des difficultés insurmontables qui s'y opposent. Il est probable que quelques-uns de ces cantons se trouvent plus bas que le niveau de la mer, ce qui s'opposera toujours aux efforts de l'art; mais la plus grande partie de ce territoire pourrait sans aucun doute être assainie, au moins suffisamment pour la rendre à la culture, ce qui diminuerait matériellement le danger du mauvais air et engagerait à rebâtir des villes dans les districts élevés. Un des grands obstacles qui s'opposent à ces améliorations, c'est le profit qu'on tire de la vente des anguilles dont ces marais abondent, profits qui engagent les grands propriétaires à résister à tous projets d'asséchement. Pie VI a donné une grande partie des marais à la famille Braschi, au lieu de profiter de cette possession pour établir un système de desséchement, et des petites propriétés indépendantes qui auraient été tenues à condition de cultiver la terre et de contribuer au desséchement des marais. Deux états de la société pourraient offrir les moyens d'achever ces grandes opérations : la liberté civile et la domination d'un despote sage et actif. Les papes ont eu entre les mains assez de pouvoir et de richesses pour effectuer les plus grandes entreprises; mais ces richesses ont été employées à satisfaire les vices ou l'égoïsme, et la puissance a été dirigée plutôt à l'extension de la do-

force; et l'on suppose qu'ils sont le plus souvent de connivence dans leurs opérations. (1)

Les seules habitations humaines que je me rappelle d'avoir vues le long du chemin étroit et interminable qui traverse les marais jusqu'à Terracina (dernière ville pontificale), étaient les ruines dans lesquelles les chevaux

mination à l'extérieur, qu'à la consolidation par des perfectionnemens bien entendus dans l'intérieur. D'ailleurs, le règne de chaque pape est trop court, et son pouvoir et les intrigues des princes et des cardinaux s'opposent trop à son autorité pour qu'un pontife, patriote, s'il s'en trouvait un, eût les moyens d'accomplir une opération telle que celle d'assainir les marais Pontins; et il existe certaines fausses applications des deniers publics qui ôteront toujours les possibilités de l'entreprendre.

(1) Deux gentilshommes anglais avaient été volés entre Terracina et Velletri, deux jours avant notre passage sur cette route. Les soldats nous rendaient un compte très-confus et très-vague de cette affaire, quoiqu'elle se fût passée à une portée de fusil de leur poste. La crainte seule sans la corruption est un motif suffisant pour faire rester les troupes à une distance respectueuse des brigands; mais si l'on considère l'exiguité de leur paye, et le désespoir où doit les jeter leur position, il est impossible de douter qu'ils ne consentent à recevoir de l'argent pour faciliter le pillage des bandits. On les accuse en effet de voler quelquefois pour leur propre compte.

de poste sont tenus, dont chacune porte un nom digne d'un pèlerinage, et qui toutes offrent un aspect propre à faire l'épisode d'un roman du genre terrible. Cisterna, qu'on croit le Tres Tabernæ de saint Paul; Torre dei Treponti, le Forum Appii d'Horace, sont maintenant des masses de ruines plus tristes encore que les marais qu'elles bordent, que les montagnes stériles qui les dominent, et fétides comme les eaux stagnantes qui s'étendent devant elles. Quand les voitures passent devant ces maisons, quelques faces blêmes paraissent à travers des fenêtres sans châssis, et quelques chevaux sauvages étaient enfermés dans les ruines d'un couvent, fondé par Pie VI. Cette entreprise paraît mal calculée. Les gardiens de ces animaux sont des hommes plus sauvages qu'eux, et qui ont l'air d'avoir été bandits dans leur bon temps. Dans ces stations les postillons eux-mêmes ont quelque chose de féroce et d'indiscipliné dans le regard; leur existence se borne à parcourir une distance de quelques milles dans ce désert; ils sont hors des limites de la civilisation humaine, et ils semblent reconnaître qu'ils n'y appartiennent pas.

L'approche de Terracina, dernière ville des états du pape (l'Anxur de l'antiquité), est

aussi magnifique de paysage qu'intéressante par les souvenirs historiques et classiques. A droite on voit la mer; les montagnes de Terracina semblent sortir de la baie; la vieille cité élève ses noires habitations sur le sommet d'un rocher isolé, très-écarpé et très-rude; cependant, les orangers et les citronniers croissent dans toutes ses crevasses, et montrent leurs fruits dorés à travers les figuiers indiens et les palmiers. La façade d'un beau palais qui n'est pas terminé borne une des pentes les plus basses; à gauche de la ville, sur des collines plus hautes, est le couvent de Saint-François, dont les jardins de myrtes et de palmiers s'étendent sur un des côtés de la route. Les ruines sombres du palais de Théodoric se montrent au-dessus de tout; leurs arcades brisées laissent paraître les rayons pourprés du soleil couchant, et la vue est bornée par un rocher blanc et perpendiculaire, qui se sépare de la masse, et paraît la tour de sentinelle de la contrée. De ce point, les roches blanches d'Anxur (1) se joignent presque à la mer, et forment un défilé étroit qui conduit jusqu'à la frontière napolitaine, et que le moindre effort de courage pourrait défendre

---

(1) *Saxis latè candentibus Anxur.* HORAT.

contre une armée. Toute cette ligne est gardée ou censée gardée par des sentinelles qui sont à portée de la voix les unes des autres, et qui doivent protéger les voyageurs contre les *banditti,* les véritables seigneurs de cette terre, que les sbires romains ni les carbonari napolitains ne seraient pas capables d'épouvanter.

De Terracina à Fondi, de Fondi à Itri, en un mot, des marais Pontins aux rochers de Scylla, on est sur la terre classique du brigandage; terre qui a vu naître le plus distingué des voleurs de grands chemins des temps modernes (1). Là, les jeunes mains de ce fameux chef de brigands Giusēppe Mastrillo, *ont appris à se servir d'un fusil.*

Nella bella città di Terracina,
Nacque Mastrillo pieno di sottile ingegno,
Ricco di bene et pieno di dottrina:
Fù stupore a Roma e pregiudizio al regno. (2)

Mais Mastrillo, ainsi que d'autres héros (comme nous l'apprend le poëme dont il est

(1) Plusieurs inscriptions ont été trouvées sur la Via Appia, entre Rome et Brundisi, les unes à Mercure protecteur, les autres à Jupiter sauveur; ainsi il est probable que ce pays a toujours été infesté de voleurs.

(2) « Dans la belle cité de Terracine naquit le spirituel Mastrillo, riche de biens et plein de savoir; il devint la terreur de Rome et le fléau de Naples. »

l'Énée), a été la victime d'un *crudel destino e sfortunato fato*, et pour le léger crime d'avoir coupé une tête (et la tête d'un rival), il fut obligé de se cacher, ou, comme le dit son Virgile,

Fatto quest' omicidio s' è partito,
E in campagna di Roma s' è retirato. (1)

N'ayant aucun espoir de pardon, il devint le famoso banditto Peppo Mastrillo; et quoique sa tête décore maintenant les portes de Terracina, sa mémoire est révérée, et ses faits sont chantés, depuis la porte San Giovanni à Rome, jusqu'au Borgo Santó-Antonio de Naples; car en Italie les légendes des saints et celles des voleurs obtiennent également la permission des censeurs, et sont également livrées à l'étude du peuple. La bonne fortune de Peppo Mastrillo, avant que son *crudel destino* l'eût conduit à l'échafaud, lui a procuré beaucoup de successeurs, et la route entre Naples et Rome est infestée, depuis un siècle, des plus atroces bandits qui campaient dans les montagnes, sans crainte des gouvernemens paternels de ces pays, qui ne les punissaient point, et qui sem-

---

(1) « Après cet homicide, il partit et se retira dans la Campagne de Rome. »

blaient se contenter de partager avec eux les dépouilles des peuples.

Des chefs successifs prirent le commandement de ces bandes ; et à l'époque de la révolution française, l'un d'eux, dont la renommée surpassait même celle de Peppo Mastrillo, entra dans la carrière du pillage. Toute l'Italie tremblait au seul nom de *Fra Diavolo*, le brigand d'Itri. Un fait singulier, c'est que les bandits de ce défilé périlleux ont été, ainsi que les lazzaroni de Naples, les gondoliers de Venise et la populace de Florence, les plus fermes opposans aux changemens effectués par les Français en Italie, et que les souverains sur leur trône n'avaient pas un éloignement plus invétéré pour les innovations révolutionnaires que le voleur italien dans sa caverne (1). En 1806, Fra Diavolo s'était rendu redoutable même à ceux auxquels les gardes pontificales et les troupes napolitaines n'osaient pas résister. Les meurtriers étaient presque aussi nombreux que les voyageurs sur

(1) Les riches de toutes les classes étaient accusés de jacobinisme par les bandits, et leurs propriétés et leur vie leur étaient enlevées sous ce prétexte de la plus audacieuse manière ; car les voleurs ne bornaient plus leurs déprédations aux grands chemins, mais ils pillaient des maisons de campagne et saccageaient des villages.

le grand chemin de Rome à Naples. Les hommes les plus braves de l'armée française périrent assassinés, et l'on croit que le vaillant colonel Brugnières et plusieurs de ses officiers sont tombés sous les coups de Fra Diavolo lui-même. Les Français, quand ils furent maîtres de Rome et de Naples, commencèrent immédiatement une réforme dans cette ancienne branche de la législation du *siége* et du *royaume* (*il regno*). Le jeune général Lamarque marcha contre les brigands, prit plusieurs villages où ils maintenaient des forces considérables : tous ayant fait les plus horribles sermens d'exterminer les jacobins. Dans la seule ville de Marathea on trouva vingt-deux chefs qui s'y étaient enfermés avec une bande de mille hommes, et ils furent tous pris et les principaux exécutés. Tous les défilés furent battus et éclaircis, la police française distribuée dans tout le pays, des corps-de-garde établis dans les postes les plus dangereux; et en 1810, on voyageait aussi sûrement de Rome à Naples, et de Naples partout ailleurs, que dans toutes les autres parties de l'Italie (1). Les lois (ma-

(1) Une chose étrange, c'est que rien ne pourrait persuader aux Napolitains que les brigands des Abruzzes et de la Calabre n'étaient pas à la solde de l'Angleterre.

chines inconnues dans le Midi) étaient devenues si formidables, que ceux qui n'avaient pas craint la roue, tremblaient à l'idée du *chef de police Spinelli ;* son nom seul faisait tomber le poignard de l'assassin, et *se non fosse Spinelli* (si ce n'était la crainte de Spinelli), est une expression qu'on a entendue échapper aux lèvres d'un meurtrier, en rengaînant son stylet, convaincu que la mort qu'il méditait de donner (1) serait expiée par la sienne. « La révolution finie (dit le baron Bonstetten dans son admirable *Latium*), les assassinats recommencèrent, et les lois les plus barbares reprirent leur ancienne vigueur ». Le renversement de la domination française en Italie a été dans le fait la restauration des brigands; les lois furent relâchées ou annulées; la justice détournée en faveur des priviléges, la police salutaire remplacée par les anciens *sbirri* (pires que les bandits avec lesquels ils sont généralement d'intelligence), et cette partie

(1) Pendant dix-huit mois de gouvernement révolutionnaire il n'y eut après les premiers châtimens pas un seul assassinat à Rome, et cette colère si terrible des Romains devint même dans le vin et dans la licence révolutionnaire, si douce et si prudente, que les bras armés du couteau restaient suspendus au souvenir de Spinelli, maître de police. *Latium*, *p.* 66.

de la péninsule se trouva encore ravagée par des bandes armées, dont les chefs font leur trafic meurtrier jusqu'aux portes de Rome et de Naples. Si quelque traîneur est saisi et emprisonné, ce n'est que *pour encourager les autres*; car la meilleure chambre de la prison lui est assignée; des mains inconnues lui font passer de l'argent; et des étrangers le mettant au nombre des curiosités à voir, le visitent dans sa cellule, en allant au Colisée ou à la grotte du Chien, et le payent comme le gardien d'un palais ou d'une collection. (1)

---

(1) Les bandits vinrent en grande force attaquer la maison de Lucien Bonaparte à Frascati, dans le dessein de l'enlever et de lui faire payer une rançon; mais ils prirent son secrétaire par méprise. Je n'ai pas entendu dire qu'ils aient emmené aucun voyageur anglais dans leurs montagnes, mais ils sont sans miséricorde pour les Français et les Italiens. Notre manière de voyager de Terracina à Mola di Gaeta en 1820, était telle: les postes militaires placés à chaque mille envoyaient un détachement quand ils entendaient approcher la voiture, et le chef nous avertissait que nous devions avoir deux gardes et que nous avions le choix, soit de les prendre dans notre voiture, soit d'aller assez doucement pour qu'ils pussent nous suivre. Nous choisissions toujours le premier parti, et l'un d'eux montait sur le siége à côté de notre domestique, et l'autre se plaçait derrière la chaise sur un coffre; mais avant de partir ils ôtaient leurs baïonnettes qu'ils remettaient à leurs officiers, et nous

L'auberge de Terracine est au bas de la côte; c'est un bâtiment neuf et spacieux; et l'on voit de chaque côté de la route quelques petites maisons blanches. La montée de l'ancienne ville est passablement rude pour des voyageurs fatigués; mais nous ne pouvions pas négliger un lieu où Mecène se rencontra avec Horace après le fatigant voyage de celui-ci à Brundusium. Si telle était l'Anxur d'Horace, si l'ancienne ville ressemblait à celle qu'on voit maintenant (et à en juger d'après Pompei, on peut le croire), quels misérables taudis doivent avoir été ces antiques cités! le rues obscures et roides étaient d'étroits passages, dans le centre desquels la population semble vivre en commun. Les uns soupaient, les autres travaillaient; mais la plupart musaient assis sur le pavé, qui, quoique sale, était parsemé de branches de myrte en l'honneur de quelque fête (1). Pendant que nous

---

nous sommes aperçus que leurs fusils étaient chargés de papier. Tout cela est, je crois, pure formalité, car si les bandits savent qu'une voiture vaut la peine d'être attaquée (et ils ont des intelligences qui les en informent), les gardes ne serviraient à rien. Depuis Terracine la route est gardée par les troupes napolitaines qui paraissent presque aussi misérables que celles du pape.

(1) M. Eustace dit : « Cette ville de Terracina paraît

montions avec difficulté, et suffoqués par la mauvaise odeur, pour arriver au couvent de Saint-François (maintenant un collége), une aimable créature qui paraissait prête à atteindre le commencement de la jeunesse, et en même temps le terme de sa vie, sortit d'un groupe de pauvres petits rachitiques; ses yeux de feu, ses dents blanches, et sa peau brune, profondément teintée des nuances de la *malaria*, formaient un contraste frappant : elle toucha mon bras avec une branche de myrte, et demanda, avec le sourire d'une jeune sibylle, à nous accompagner, en disant qu'elle était un bon *cicerone per gli antiquità;* mais

---

avoir pris rapidement de la consistance par l'accroissement de son commerce qui a été arrêté à l'invasion des Français, ce qui l'a rejetée dans l'insignifiance!!! » A l'égard de la vérité de cette assertion, il suffira de citer celle qu'il fait ensuite. « Peu de places semblent plus propres que Terracina pour y établir des bains publics et un lieu de rassemblement. » Terracina, infectée par la *malaria,* et infestée par les bandits, qu'on n'approche et qu'on ne quitte en tout temps qu'avec une escorte militaire, qui ne suffit pas toujours pour la sûreté!!! Une nécessité très-urgente peut seule induire les natifs à traverser la route en été; il serait mortel de s'y endormir, et la difficulté de surmonter l'espèce d'assoupissement qu'on éprouve est bien décrite dans *Corinne,* qui tremble pour la vie d'Oswald sans songer à la sienne.

malheureusement nous avions déjà notre *cicerone*, pauvre créature, boiteuse et contrefaite, marchant à grand'peine, et qui nous disait que la *mal-aria* (ce sont ses propres termes) *avait déjà fait son devoir.*

En arrivant au couvent qui couronne une colline fertile au-dessus de l'ancienne ville, et en entrant dans une cour entourée d'un cloître, et parfumée par un oranger couvert de fleurs et de fruits, le premier objet sur lequel mes yeux se fixèrent fut une inscription qui portait : *Le donne non entrano qui* (les femmes n'entrent point ici); et je me reculais à la vue de cette prohibition, quand une troupe d'écoliers (1), dans leurs habits de clercs, passa sous les cloîtres deux à deux, saluant tous fort civilement, et le moine qui les conduisait dit, après quelques mots de conversation : *Quand*

---

(1) Nous avons lu avec chagrin dans les papiers publics, que ce séminaire a été attaqué par les bandits, et plusieurs des jeunes gens emmenés dans les montagnes. L'on nous a dit depuis que ceux qui n'avaient pas été rançonnés avaient été tués. Ces pauvres jeunes garçons étaient de toutes les parties des états romains et napolitains, et plusieurs n'avaient pas plus de dix ou douze ans. La situation élevée du collége les mettait à l'abri de la *mal-aria*, et on paraissait prendre grand soin de leur santé, de leurs mœurs et de leurs manières.

les dames viennent de si loin pour voir notre couvent, la défense perd sa force. Nous trouvâmes l'intérieur du monastère simple et propre. On préparait dans la cuisine un souper de végétaux pour les jeunes gens. Sur chaque petit dortoir était écrit *viva Gesu, viva Maria.*

Les antiquités de Terracine sont plutôt des sites que des ruines; et l'atmosphère renfermée nous en fit sortir avant d'avoir pu examiner quelques colonnes brisées qu'on dit être les restes du temple d'Apollon, qui était bâti sur l'emplacement de la cathédrale.

La *Torre dei confini*, masse en forme de château, gardant le passage de la frontière entre la mer et les montagnes, et séparant les états romains du royaume de Naples, est une des stations où la patience et la modération du voyageur sont mises à la plus rude épreuve par toutes les fraudes, les extorsions qui obstruent la marche des visiteurs étrangers en Italie. C'est la première douane napolitaine, et nous y fûmes retenus très-long-temps, parce que le *chef de police* ne pouvait pas venir à bout d'achever de lire le passeport d'un gentilhomme dont la voiture précédait la nôtre, et il ne voulut jamais nous permettre de passer avant lui. A notre arrivée à Fondi, nous fûmes encore arrêtés une heure à la *do-*

gana, et l'on nous extorqua encore de l'argent. Là, le délai venait encore du passeport difficile du voyageur qui nous précédait; l'officier municipal ayant déclaré qu'il pensait que c'était un faux, parce qu'un lieu y était mentionné dont il n'avait jamais entendu parler, et qu'il ne croyait pas qui existât. Ce lieu était Utrecht. Cet officier ne parlait que napolitain ; il pouvait à peine lire l'italien, et bien moins encore le français ou l'allemand.

Pendant que nous étions ainsi retenus, nous eûmes le temps d'observer la population demi-sauvage et entièrement dégradée. C'est un des chefs-lieux des bandits, et nous vîmes plus d'une figure hagarde, enveloppée jusqu'aux yeux dans son long manteau, faire des signes d'intelligence aux gardes napolitains à mesure qu'ils passaient près de lui : ils retournaient probablement dans leurs stations des montagnes. C'est là que nous vîmes aussi les mendians napolitains, classe très-curieuse pour l'extrême malpropreté et la multiplicité de leurs gestes. Même les petits enfans imitent déjà toutes les grimaces et les contorsions de leurs aînés, pour obtenir la charité que personne n'a honte de demander en ce lieu, pas même un individu qui nous parut un officier subalterne de la garde, et qui demandait un *carlino*.

En laissant la saleté, la misère et la démoralisation de Fondi (1), qu'Horace quitta aussi *sans regrets*, nous continuâmes notre route jusqu'à Itri, à travers des paysages dignes d'un paradis. Le chemin longe la côte dans des bois d'orangers. A côté d'un de ces beaux arbres riches de fruits et de fleurs, on voit un gibet avec les membres d'un criminel récemment exécuté, qui contaminent un air chargé de tous les parfums de l'Arabie.

Devant les huttes des *patroles* brillaient leurs armes rangées en faisceaux. Des mendians, ou des créatures qui paraissent telles, se levaient de terre à la vue de la voiture, et proféraient leur cri retentissant de *carità cristiani*, en courant tant qu'ils avaient d'haleine à côté des roues. Quand on passe les hauteurs escarpées et romantiques de *Monte Santo-Andrea*, on voit les stations militaires doublées; mais les soldats dorment étendus sous leurs abris de paille. On rencontre de loin en loin

(1) L'air de Fondi est particulièrement insalubre à cause du grand lac qui sépare la ville de la mer, et qui abonde en belles anguilles. La voie Appienne traverse la ville, et le pavé de la rue est tel que les Romains l'ont construit; on peut supposer facilement que le temps et l'usure ne l'ont pas rendu meilleur, et il est de quelques degrés pis que s'il n'y en avait point du tout.

un berger, vêtu d'une peau de mouton, gardant son troupeau dans les vallées; et l'on découvre enfin Itri, la patrie de Fra Diavalo, le palladium du brigandage, reposant sous un ciel pur et brillant, au milieu de collines couvertes de vignes, d'oliviers et d'orangers, mêlés au riche feuillage des figuiers, à des myrtes et à des lauriers.

Itri, qu'on traverse avec peine et danger à cause de sa montée étroite et escarpée, laisse dans l'âme une impression ineffaçable. Que ceux qui se réjouissent du mauvais succès de l'entreprise des Napolitains, aillent visiter Itri; ils verront là les effets du gouvernement dans la restauration duquel ils triomphent; ils verront les sources du bonheur humain empoisonnées par le despotisme qui a rendu inutiles les dons les plus précieux de la nature. Qu'ils voient seulement une fois ce nid de crimes et de maladies, qu'ils y contemplent le bandit bien connu pour tel, se glissant vers la porte de la maison noire et démantelée où il retrouve, quand il descend de la montagne, la nichée gémissante de petits misérables affamés que sa part des dépouilles suffit à peine pour nourrir, et pour lesquels il conserve le dernier sentiment humain qui existe encore dans son cœur endurci! Qu'ils voient cette race mi-

sérable destinée à mendier ou à suivre la profession de leur père, défigurée par les haillons et la malpropreté, sortant au bruit des roues d'une voiture, et se jetant sous les pieds des chevaux pour exciter la compassion, en faisant des hurlemens qui inspirent plutôt la terreur que la pitié. Qu'ils voient cette mère indifférente sur sa dégradation, avec son regard fin que le besoin rend encore plus pénétrant, belle, malgré sa malpropreté, et d'autant plus effrayante qu'elle est plus belle, couchée à sa porte dans une complète inaction, ou peut-être nettoyant le couteau dont son mari s'est servi avec trop de succès, à côté du gibet des bois d'orangers de Fondi, ou près de l'image de la madone. C'est là que se voient en somme les résultats de la tyrannie napolitaine qui existe depuis tant de siècles, et dont les lumières et l'indépendance avaient voulu délivrer ce pays. Telle est la ville d'Itri, la terreur de l'étranger, la honte des natifs, l'asile des bandits. Le roi a passé dernièrement par cette cité dans son voyage somptueux à Rome. Son passage a dû être très-difficile, et tous ses sens étaient sans doute révoltés à chaque pas. Cependant on n'a rien fait pour cette misérable place, quoique les sujets de la bonne ville d'Itri aient lavé leurs mains teintes de

sang pour jeter des fleurs sur les pas de leur souverain. Ils ont bien senti que le mauvais gouvernement était la cause du refus qu'on avait fait à leurs demandes ; mais ils ne savent pas que c'est le même mauvais gouvernement qui les a faits ce qu'ils sont : des esclaves. Itri a cependant été anciennement une des plus belles cités de la voie Appienne ; c'était le *Urbs Mamurrarum* (1) d'Horace, dont le pavé a été foulé par Varus et Virgile,

.... Alme piu candide
La terra unqua non diè. (2)

dans le voisinage de laquelle se trouvait la *villa* de Cicéron, et dans le voisinage de laquelle existe encore son tombeau.

D'Itri à *Mola di Gaeta, un paradis s'ouvre dans le désert.* Les montagnes à gauche se retirent graduellement, élevant leurs sommets escarpés et grisâtres jusqu'aux cieux, tandis que leurs collines, couvertes d'orangers et de citronniers, et bordées par des haies de myrtes naturelles, viennent se terminer sur le rivage

---

(1) Dans l'itinéraire d'Italie, on appelle *Itri* Mamurra. Près de cette ville on voit un ancien temple ou mausolée ; les antiquaires n'ont pas encore décidé lequel des deux.

(2) Horace, satire 5. *Traduction italienne,* édition Devonshire.

de la mer, et que la voie Appienne suit leurs détours romantiques. La beauté de la scène augmente à mesure qu'on approche de *Mola di Gaeta*. Une *villa* (maintenant une auberge) à demi cachée par des bosquets d'orangers, marque (du moins on le dit) le site de la maison de campagne de Cicéron (1). Près d'elle, on voit cette tour pittoresque et ruinée que son affranchi éleva pour marquer la place où *le dernier des Romains* fut assassiné : même le petit chemin mentionné par Plutarque, qui conduisait de la voie Appienne à la côte, où il fut rencontré dans sa litière par les centurions, comme il se hâtait d'aller s'embarquer, est indiqué par les gens du peuple ; et les excavations et les fragmens de marbre qu'on trouve sous les bosquets de la villa-auberge sont appelés bains de Cicéron ou *villa inferiore*, et cela peut avoir été ainsi. A une petite distance de la baie, on aperçoit les tours, les dômes, les clochers de l'ancienne ville de Gaëte, se dessinant visiblement sur l'horizon et parais-

(1) Son *formianum*. Je cite les traditions locales, et je laisse les antiquaires décider du fait. Sur la porte de cette auberge classique, dont la situation est la plus belle du monde, Cicéron figure en enseigne, avec un manteau pourpre et une paire de pantalons jaune citron, entouré d'inscriptions convenables au sujet.

sant sortir de la mer : la petite langue de terre qui unit à la rive le rocher sur lequel la cité est bâtie, est imperceptible, et son apparence d'isolement ajoute à la beauté de sa position. Les maisons blanches de *Mola di Gaeta,* à un demi-mille de la *villa* de Cicéron, bordent la côte. Une flotte de barques de pêcheurs est à l'ancre sur la rive. Les paysages les plus aimables se succèdent: c'est le pays de Circé; c'est véritablement une terre enchantée : Homère y a placé l'entrevue de l'indifférent Ulysse avec la fille du roi des Lestrigons. Sur ces délicieux rivages, Horace buvait et chantait le falerne si bien célébré. La satire elle-même perdait son aiguillon au milieu des scènes riantes de Gaëte; et Martial, si avare d'éloges, les prodiguait en ces lieux. Les femmes réalisent la fable de Circé ; et leur beauté et leur costume ont été pendant long-temps cités avec admiration. La nature est toujours la même, mais le monde moral est entièrement changé. La partie la plus jeune de la population de *Mola di Gaeta* était, au moment où nous y avons passé, étendue sous les rayons d'un soleil d'hiver, ou se vautrant dans les sables. Ils étaient pâles, malpropres et importuns ; ils se levèrent tous pour se joindre aux clameurs des mendians, et ils retournaient ensuite vers la

baie, soit qu'ils eussent réussi ou non dans leurs demandes. Les femmes, malgré leurs traits réguliers, leurs longues tresses mêlées de bandes de soie, et tournées autour de leurs belles têtes, malgré les vases de forme étrusque qu'elles remplissaient à la fontaine, et qu'elles portaient avec une grâce antique, inspiraient plus de pitié que d'admiration, par les haillons malpropres dont elles étaient vêtues et l'immodestie de leur physionomie. Les rudimens d'une nature supérieure se retrouvent cependant encore là.

A Garigliano, on traverse l'ancien Liris, mais non sans un délai considérable, qui donne le temps de jeter un *coup-d'œil* sur les ruines qui bordent ses rives, et sur les inscriptions des portes du passage de cette rivière. On quitte en ce lieu la voie Appienne, l'on prend la voie Domitienne, et l'on aperçoit le mont de Falerne (la Mecque des buveurs), rougi par les rayons du soleil couchant quand on arrive à *Santa-Agata.* Sainte-Agathe est une auberge solitaire, véritable *locanda* du moyen âge; peu de ses fenêtres sont pourvues de châssis, et ses corridors ouverts tournent autour d'une cour, et contiennent un petit nombre de chambres aussi nues et aussi petites que des cellules d'ermites. C'est cependant une

station où l'on s'arrête fréquemment pour coucher; elle est située au milieu d'un paysage enchanté, non loin des ruines de Minturne.

Capoue succède à Sainte-Agathe; mais Annibal n'aurait rien à y redouter maintenant, que la constante et dégoûtante occupation des habitans, dont les efforts pour s'approprier sont extrêmement choquans, et ne sont pas toujours sans danger pour les spectateurs. La moderne Capoue n'est pas très-éloignée des ruines de l'ancienne (1). Dans la cathédrale, qui est la seule église digne d'être visitée, nous trouvâmes les chanoines non point chantant, mais hurlant l'office. La mine d'un jeune prêtre assis dans son confessionnal nous parut très-divertissante; une moitié de son visage, qui exprimait une curiosité frivole, était exposée à nos regards; l'autre était cachée par la grille du confessionnal, en dehors duquel une vieille femme de la campagne était agenouillée, les yeux fixés sur ceux de son confesseur, et la bouche collée à son oreille. Quelles combinaisons d'idées doivent remplir l'esprit de ces hommes qui passent la plus grande partie de leur vie à écouter le commérage trivial de ces

(1) A environ un mille, quelques restes d'un amphithéâtre et d'un arc de triomphe sont visibles.

bonnes femmes, qui se présentent fréquemment à leur tribunal, faute d'avoir rien de mieux à faire! Que de détails sans fin ils doivent avoir recueillis sur des œufs dérobés, des poules détournées, et l'envie excitée par la prospérité non méritée de quelque voisine!

La petite ville normande d'Aversa, bâtie dans le douzième siècle, par ces aventuriers qui subjugèrent Naples et Capoue, est à l'entrée de la noble avenue qui conduit à la ville du Vésuve. Les vagues de la noire fumée qui marque le site de ce trait principal de la scène, sont vues de très-loin, ternissant l'azur brillant du ciel. En approchant de Naples, tout devient lumière, vie, éclat, abondance. En descendant la hauteur qui domine cette ville, elle parut à nos regards dans toute la splendeur du soleil couchant, comme une cité orientale, le rêve d'un poète arabe. Les tours et les tourelles qui ressemblent à des minarets, les coupoles couvertes de tuiles de plusieurs couleurs, les églises qu'on pourrait prendre pour des mosquées, et les clochers brillans, sur lesquels le croissant pourrait être placé aussi bien que la croix; une immense population, sortant des portes, offrant des visages tels qu'on en peut rencontrer dans l'Arabie Heureuse, et portant des

habits qui ont l'air du pillage de la garderobe d'un sultan, tout conspirait à compléter l'illusion.

Quand on a passé la douane et le *Bourg* populeux de Santo-Antonio, on entre dans la rue de Tolède en haut du cours; mais ce n'est plus le cours de Rome, la procession funéraire de voitures de cette ville engourdie. Là, les voitures volent à travers des phalanges de piétons dont les groupes serrés et impénétrables bravent le danger. Les fenêtres et les balcons ombragés, des maisons hautes et bien bâties, étaient pleins de gens qui riaient et causaient, et faisaient l'effet d'une suite de pavillons préparée pour une fête. Sous les tentes, de nombreux cafés, une multitude d'hommes vêtus à l'anglaise, mais avec des visages vraiment méridionaux, causaient vivement en faisant beaucoup de gestes, lisaient les gazettes, ou parlaient bas en prenant leurs glaces. Le cours était abandonné aux dames; et dans ce moment la fermentation politique et l'énergie étaient à l'ordre du jour.

Le guide qui nous était envoyé par des amis anglais pour nous conduire à un logement arrêté d'avance (précaution faute de laquelle quelques voyageurs distingués se sont trouvés

presque réduits à coucher dans la rue), dirigea notre postillon vers le *largo di Castello* (1), et une nouvelle scène s'offrit à nos yeux. Cette grande place, théâtre des divertissemens populaires qui a été aussi celui de plusieurs atrocités populaires, donne sur la baie; elle a la vue du Vésuve, et se termine par le môle avec son phare pittoresque. Sur l'un des côté s'élèvent les massives murailles flanquées de tours du Castello nuovo. Le donjon est du treizième siècle, et les tours et bastions ont été ajoutés par Frédéric d'Aragon et Gonsalve de Cordoue, dans le seizième siècle. Les fortifications descendent jusque sur les rives qu'elles étaient destinées à garder, et l'arc triomphal de Frédéric termine le tout. De l'autre côté sont des petits théâtres, des petites églises et des cabarets, avec une châsse d'un côté et une échoppe de marionnettes de l'autre. Ici, un moine prêchait, le crucifix à la main; là, un paillasse

(1) Les places qui sont nommées *Piazze* à Rome, s'appellent à Naples *Larghi ;* ces termes ne doivent ni l'un ni l'autre suggérer l'idée d'une place régulière, puisqu'on les applique à tous les espaces ouverts, quels que soient leurs dimensions et leurs circonstances. Le *Largo di Castello* est un espace vaste et irrégulier, combinant les images d'une ville maritime avec d'autres qui rappellent les boulevards de Paris.

mangeait de la filasse enflammée. De toutes parts on voyait les boutiques fantastiques de la fruitière et de l'aquajolo, remplies de fleurs et de feuillage, soutenues par des cupidons et des anges, surmontées par une madone dans le ciel, ou par des pécheurs en purgatoire, et entourées de drapeaux de papier doré ou d'étoffe rouge. Des mendians demi-nus s'arrêtent là pour *ber fresco* (boire frais), ou manger une glace qui leur est confiée avec une cuiller d'argent, par le marchand dont ils sont les habitués. Près de là se tient le libraire, amplement fourni de la *Santa-Bibbia* (1), et de la *nuova Istoria della vita et morte di uno famoso banditto*. Les groupes les plus grotesques et les plus caractéristiques entourent les théâtres des bateleurs ; le pavé est couvert d'écorces d'oranges, et l'air retentit de ce bruit aigre et confus qui appartient exclusivement à Naples, où les esprits du peuple sont tous en dehors, où les voix humaines sont excitées et non surmontées par l'éclat des trompettes, le son des cors, et le tintement des guitares qui appel-

---

(1) Quoique d'après le titre on puisse prendre ce livre pour la Bible, ce n'est qu'une paraphrase abrégée, et quelques passages choisis, qui ne forment pas la quatrième partie de l'original. C'est là cependant tout ce qui en est confié aux gens du peuple.

lent les dévots au plaisir dans ces différens temples.

En tournant le coin du Largo di Castello et en arrivant à notre habitation (ancien et formidable palais près du Môle), nous laissâmes notre domestique et notre conducteur entre les mains des farouches lazzaroni, qui, s'emparant de notre voiture, ne voulurent pas souffrir que la moindre partie de nos effets fût touchée par d'autres que par eux, et se hâtèrent de les porter sur le balcon ouvert de notre grand et triste appartement. On découvrait de là, la baie, le port, les vaisseaux à l'ancre, la colline circulaire de Portici, avec ses villas et ses palais, et le mont Vésuve couronné de la lumière pourprée du soleil du soir. Mais ces riches teintes se fondirent graduellement en nuances aériennes; un léger crépuscule suivit; ce qui paraissait fumée l'instant d'avant au-dessus du Vésuve, devint une flamme brillante; des feux d'un rouge obscur perçaient de temps à autre l'atmosphère noire, et un ruisseau de lave ardente coulait comme un torrent sur la pente de la montagne, et paraissait de loin venir éteindre ses vagues vivantes dans la mer. Une pâle lueur brilla sur le phare; de distance en distance la tente transparente d'un vaisseau paraissait éclairée en dedans, et les

lumières de la ville, ou les lanternes des barques, glissant le long de la côte, dansaient sur les eaux. La lune se leva comme un soleil septentrional! les noires ombres et la lumière rouge s'adoucirent et prirent un ton grisâtre sous l'influence de son disque argenté ; de hauts mâts, des tours, des forts se peignirent de ses rayons ; et quand elle parvint toute resplendissante *à son midi*, rien ne contrastait avec ses rayons purs et brillans, hors les feux de ce Vésuve, comme elle, un splendide mystère de la création! une partie de quelque loi éternelle, de quelque nécessité incompréhensible, que l'homme, cet atome, croit dans ses rêveries avoir été faite pour lui!

CHAPITRE XXIII.

NAPLES.

Naples. — Situation. — Côte de Pouzzoles. — Baies. — Herculanum. — Portici. — Villas royales. — Madame Murat. — Musée. — La favorita. — Vésuve. — Pompeii. — Statue de la prêtresse Eumachia. — Museo Borbonico. — Galerie de Pompeii, etc. etc. — Salle de Papyrus. — Rives de Mare-Chiana. — Posilipo. — Mergellina. — Sannazar. — Tombeau de Virgile. — Grotte de Pausilippe. — Rives de Pozzuoli. — Lac Agnano. — La Solfatara. — Bains. — Monastère des Camaldules. — Cathédrale. — Église de Sainte-Claire. — Monument du roi Robert. — La reine Jeanne Ire. — Couvent de Sainte-Claire. — Palais. — Chiaia.

NAPLES est le terme ordinaire du pèlerinage de l'étranger en Italie. La mémoire surchargée des nombreux souvenirs qui lui ont été confiés, l'esprit fatigué par les appels réitérés faits à ses perceptions, la nouveauté ayant perdu son charme, la curiosité émoussée, tout dispose le voyageur même le plus déterminé à

un repos devenu encore plus moralement que physiquement nécessaire. Encore des églises à voir, des monumens à étudier, des palais à visiter, deviendrait un devoir pénible, et cesserait d'être un amusement; et l'on apprend avec plaisir que Naples contient peu de ces objets qui méritent d'attirer l'attention, que Rome et Florence ont presque entièrement épuisée. Les antiquités de Naples et de ses environs, sont les sites, les villes enterrées et les ports classiques; ses souvenirs historiques sont les horreurs perpétuelles d'un despotisme étranger, enregistrées dans son architecture moresque, espagnole et arabe; mais son principal trait distinctif est le caractère sublime et singulier qui lui a été imprimé par la nature. Sous ce point de vue, Naples, prenant sa position périlleuse sur les confins de la destruction, plaçant ses somptueuses villas sur les bords d'un cratère, élevant ses tours superbes sur la surface perfide d'un volcan éternellement actif, Naples est unique dans l'univers. Ces instrumens de destruction inévitable attirent rarement l'homme dans leur voisinage; on les trouve régnant sur la désolation, dans les lieux où les intérêts humains s'arrêtent au milieu des glaces du Kamstchatka, et des hauteurs des Andes, hors des limites de la

civilisation; mais cette cité gaie, brillante, fantastique, portant sa population animée et active jusqu'au pied du Vésuve; cette cité dont l'atmosphère est un fluide électrique, dont les phénomènes ordinaires sont des rivières de flammes et des pluies de cendres, est assez étonnante pour exciter la curiosité quand sa seule attraction serait sa situation terrible et incertaine. Là, une plaine peut le lendemain être remplacée par une montagne (1), et la nature exécute ses grandes opérations avec ses rudes matériaux. A la vue de l'homme, dans le voisinage de sa demeure, on la voit révéler ses procédés de création, changeant, combinant, épuisant, renouvelant et recréant, mais ne détruisant jamais. Ses méthodes, ses moyens sont mis au jour; mais quel est son

(1) Le *Monte Nuovo,* à une très-petite distance de Naples. Dans la nuit du 29 septembre 1538, après un violent tremblement de terre, une terrible explosion volcanique eut lieu, et après trois jours de fermentation terrible dans les élémens, la montagne nommée à présent *Monte Nuovo,* sortit du sein de la plaine. Pendant cette sublime et effrayante opération, des pluies de cendres tombaient jusqu'à vingt-quatre milles, et le spacieux hôpital de la Tripergala fut englouti dans l'abîme avec plusieurs maisons particulières. (*Voyez Marc-Antonio de' Falconi, Degli incendii di Pozzuoli.*)

objet et sa fin? La plus curieuse, la plus pénétrante de ses créatures, l'homme, n'a jamais pu encore, et ne pourra jamais le découvrir.

A Rome et dans les déserts qui l'environnent, tous les objets peignent la mort de la nature. A Naples et dans les campagnes voisines, tout montre sa vigueur et son activité, mais une activité qui se dévore elle-même, une vivacité fébrile qui consume le sujet dans lequel elle brille. L'air est de feu, le sol est une fournaise, les rayons du soleil donnent la mort (1), et la terre, quand elle est frappée, exhale des vapeurs brûlantes (2). Partout les ruines du temps et de l'homme sont mêlées à des fragmens d'une création violente; et les amphithéâtres d'Auguste et de Pompée, la villa de Cicéron, et les autels de Caligula, identifiés dans des masses de marbre sculptées et renversées, sont parsemés au milieu des

(1) Le *coup de soleil.*

(2) Quand on frappe la surface de la *Solfatara* (le forum Vulcani de Strabon), une colonne de vapeur chaude s'élève comme par enchantement. On s'attend presque à voir le génie du soufre prendre graduellement une forme et apparaître au milieu de cette fumée. Le sol, composé de soufre de diverses couleurs, offre un aspect de la nature tout-à-fait nouveau.

volcans éteints de Pozzuoli (1). Les environs de Naples (2) offrent des sujets d'étude pour l'antiquaire, le peintre, le naturaliste et le

---

(1) Pozzuoli, le plus ancien site historique d'Italie (et dans les temps les plus splendides de Rome, distingué par sa grandeur et sa magnificence), contient les ruines des temples de Diane et de Sérapis, et plusieurs autres monumens. La villa Puteolana de Cicéron, et son stadium, sont des sites plutôt que des monumens, et ils ont élevé de vives disputes entre les antiquaires. Caligula, dans son passage extravagant sur le pont de bateaux, se reposa dans le temple de Neptune pour offrir des sacrifices propitiatoires. Auguste, en allant donner bataille à Antoine, sacrifia aux vents, à Neptune et à la mer, en ce même lieu.

(2) La route de Pozzuoli conduit entre la Via Cumana et le Monte Nuovo au lac Avernus, et toute la scène du onzième chant de *l'Odyssée*, et du sixième livre de *l'Énéide*, se déploie aux regards. Mais quand nous avons visité ces rives cimmériennes, elles brillaient sous les rayons du soleil; les sites qui avaient glacé les esprits d'Hercule et d'Ulysse, étaient alors d'une gaîté séduisante; et le terrible Averne des anciens ressemblait au vivier d'un parc anglais. Cependant les superbes ruines des Thermes et du temple d'Apollon qu'on voit près de ces bords, éveillent les rêveries de l'imagination, et un passage souterrain avec son nom classique de grotte de la Sibylle, réalisait au moins l'une de ces visions poétiques; malgré la petite chapelle chrétienne dédiée à saint Janvier qui s'élève dans son centre.

philosophe. Les rives sont baignées par la mer chantée par Homère; les lacs et les montagnes fournissent la topographie de Virgile; les vignes tapissent des grottes où la sibylle de Cumes composait ses oracles, et chaque rocher, chaque coin de terre est le registre d'un crime ou la marque d'une aventure qui a rendu immortel, ou celui qui l'a contée, ou celui qui en a été le héros. (1)

Au milieu de tant d'objets dignes de description, et qu'on serait tenté de décrire, il est difficile d'en rejeter un seul, et il y aurait trop de vanité à essayer d'en rendre aucun. Les peintres, les historiens, les antiquaires, les voyageurs modernes, n'ont rien laissé à dire de nouveau; on ne trouverait pas un seul trait qui n'ait déjà été retracé, et le sujet est maintenant épuisé. Pour atteindre plutôt ces rives classiques, le nord de l'Italie a été par-

---

(1) La scène de la terrible tragédie dont Agrippine a été l'héroïne, est sur la belle côte de Baies; le monument appelé tombeau d'Agrippine, se trouve sur le rivage entre le château pittoresque de Baies et le cap de Misène. Toutes ses rives ont l'air de tableaux dont le dessin et le coloris sont également parfaits; elles sont d'un accès difficile, mais leur beauté dédommage amplement de la fatigue de les visiter. On se rappelle à chaque pas les marines de Salvator Rosa.

couru rapidement et négligemment ; on n'a fait aucunes recherches sur son histoire, on n'a point examiné ses monumens, et le voyageur actuel qui veut encore parler sur Naples, doit chercher à présenter au lecteur avec timidité et brièveté quelque objet d'une importance majeure, dont l'impression a été profonde, et dont la description, si elle n'est pas neuve, ne pourra pas au moins être entièrement dénuée d'intérêt.

Après avoir consacré des jours et des nuits aux paysages des environs de Naples, de Pozzuoli et de Baies, aux aimables collines du Pausilippe, aux rives volcaniques de Portici, les objets qui restèrent empreints dans notre imagination, ont été ceux qui frappent le plus généralement : le Vésuve et Pompeii, la grotte de Pausilippe et les déserts brûlés de la Solfatara. La route de Naples à Pompeii, le long de la baie, comprend non-seulement l'un des paysages les plus aimables qu'on puisse trouver parmi tant de paysages aimables, mais la plupart des objets pour lesquels le naturaliste et l'antiquaire visitent cette région extraordinaire, Herculanum, Portici, le Vésuve. Une longue ligne de bâtimens, formée par les habitations du peuple misérables et dégradées, et les villas des nobles, spacieuses, mais aban-

données, conduit aux palais royaux de Portici par le village de Resina. C'est la première station de cette journée de merveilles, à laquelle le goût et la curiosité obligent de s'arrêter; car les rues de ce village couvrent les ruines d'Herculanum. Une réunion de bâtimens informes, habités par des êtres dont le coloris terni est encore obscurci par la malpropreté, paraît enfoncée à droite de la route. C'est là que le visiteur quitte sa voiture, et qu'il est reçu par le guide formidable d'Herculanum, qui, après avoir donné une bougie à chaque personne, et en avoir pris une pour lui, marche vers une ouverture caverneuse d'où l'on descend par un terrain en pente, entre les tristes et noires murailles sur lesquelles tant de siècles ont passé. Une descente de quatre-vingts palmes (car l'on dit que sept couches de laves séparent les sols de Resina et d'Herculanum), mène au défilé souterrain où il y a si peu de choses à voir et tant de choses à déplorer.

La crainte qu'on éprouve de voir les lumières s'éteindre dans l'atmosphère dense de ce noir tombeau, crainte qu'augmentent encore les précautions que prend le guide expérimenté, en collant de loin à loin des bougies contre les murs de lave, à mesure qu'il avance, afin

qu'elles servent de marques pour le retour; la lueur pâle de ses lumières distantes quand on suit les détours de cet étroit labyrinthe, l'impression des ténèbres faisant naître mille horreurs, ne laissent dans les personnes à imagination vive et dont les nerfs sont faciles à ébranler, qu'un seul sentiment, le désir de revenir à la lumière du jour et à l'air frais. On a peu de choses à voir dans les profondeurs d'Herculanum, hors les ruines de l'amphithéâtre, autour de l'orchestre duquel le guide conduit ses protégés (1); mais le tout est si incomplètement découvert, et l'obscurité est si impénétrable, qu'on ne peut rien distinguer bien nettement, et l'on n'emporte qu'une im-

(1) Il est peut-être peu nécessaire de rappeler qu'en 1726, une excavation accidentelle faite par le prince d'Elbeuf, qui bâtissait une villa à Resina, donna lieu à la découverte d'*Herculanum* enterrée par une irruption du Vésuve en 79, dont les cendres tombèrent, dit-on, jusqu'en Égypte. Dans le cours des fouilles commandées par Charles III, père du roi actuel, un portique, deux temples, et un magnifique théâtre ont été découverts; mais à la honte de ce gouvernement, dont le trésor ne suffisait pas pour payer ses espions et pensionner ses favoris, ces grands ouvrages ont été abandonnés, et les excavations commencées ont été bouchées; ainsi il ne reste rien maintenant que le proscenium et quelques autres parties du grand amphithéâtre.

pression bien vague. Les monumens sont tellement enterrés sous la lave (qui doit être tombée en flots liquides, pénétrant dans tous les interstices), que les idées les plus exactes qu'on puisse se former de cette cité, conservée d'une manière si effrayante, sont données par des formes fossiles qui se dessinent au milieu de leurs matrices. Nous vîmes l'impression d'un masque comique sur la lave ; d'autres objets nous furent désignés par les guides, auxquels je suis bien sûre que l'une des personnes de la société donnait plus de foi que d'attention. Le bruit des roues des voitures que nous entendîmes passer au-dessus de nos têtes en remontant, et le premier rayon du soleil, ont été les plus agréables sensations produites par la visite à Herculanum. Toutes les réflexions inspirées par ce lieu sont d'un caractère effrayant ; et cependant les villages bâtis au-dessus de cette ville misérablement engloutie, regorgent d'habitans qui peuvent, à chaque irruption du Vésuve, éprouver le même sort.

La grande route de Portici passe à travers la cour, pavée à l'antique, de ce royal palais, fabrique lourde et massive qui commande la baie. Quoique ce soit l'une des plus considérables et des mieux situées parmi les villas royales, elle doit avoir été bien triste et bien

incommode à habiter avant les améliorations qui y ont été faites par la dernière souveraine. Le vieux gardien qui nous montra les appartemens, avait quelque peine à nommer son ancienne maîtresse madame Murat, au lieu de Sa Majesté, et il avait évidemment appris un nouveau vocabulaire pour le *nouvel ancien* régime. En entrant il nous fit remarquer que l'élégant vestibule dans lequel nous étions, l'escalier double et spacieux, les vastes corridors et le beau petit théâtre (1), sur lequel ils donnaient, étaient tous *fatti da madama Murat.* Une autre galerie ornée de superbes candélabres, et pourvue de belles ottomanes, arracha encore de notre guide le laconique *fatto da madama Murat.* En un mot, nous trouvâmes que les nombreuses suites de pièces, les bains, les cabinets, les bibliothéques, les orangeries, les serres, etc. etc. avaient été peints, décorés

---

(1) Le théâtre était encore arrangé comme il avait été laissé le dernier soir où l'on représenta, il y a trois ou quatre ans, une comédie pour le feu roi d'Espagne, qui laissa sa cellule de Rome pour venir féliciter son frère de Naples. Comme roi d'Espagne, ce digne prince ne devait pas assister à un spectacle public, et dans cette occasion on dit qu'il fit pénitence pour le plaisir qu'il s'était permis de prendre, ainsi que la reine et le prince de la Paix qui avaient participé à la fête.

et meublés, ou dessinés et érigés *da madama Murat.* Plusieurs de ces pièces montraient un goût exquis, et une appropriation bien sentie des ornemens avec le caractère de la place. Les murs étaient couverts de peintures copiées de Pompeii, et les meubles imitaient les objets découverts dans cette ancienne cité, et conservés dans le musée de Naples. Les draperies en riches étoffes de soie étaient toutes de fabrique napolitaine, car *madama Murat* avait remplacé entièrement le vieil ameublement de ce palais; aussi au retour de la famille royale, les princes reconnurent aussi peu cette demeure que beaucoup d'autres objets réformés ou améliorés par la même personne, et ils exprimèrent fort naïvement leur surprise et leur admiration. (1)

Les appartemens de l'ex-reine sont des modèles d'élégance et de goût féminin. La chambre à coucher, le cabinet de toilette, le boudoir et la bibliothéque sont remarquables sous ce rap-

(1) Le roi, à la restauration, envoya d'abord le prince son fils pour voir comment allaient toutes choses. Le prince revint enchanté des beaux palais qu'il retrouva à la place de ceux qu'ils avaient laissés dégradés et mal meublés, et il s'écria en présence de plusieurs courtisans : *Ah! papa mio, si vous étiez seulement resté absent dix ans de plus!*

port, et on les a laissés précisément comme ils étaient quand elle les occupait. Les boîtes sont encore sur sa toilette; une miniature de son neveu, le petit Napoléon, attachée par un ruban, décore la cheminée (1); son déjeuner, rangé sur un plateau anglais, est au milieu de la pièce, et quelques jolies étrennes que ses dames avaient brodées pour elle peu de jours avant ses revers, étaient étalées sur le sopha. *Niente cangiato*, disait le Cicerone, *excepté ceci!* (et il approchait du superbe lit, et montrait deux grands crucifix noirs et un vase d'eau bénite accrochés à la tête), *non è quella una moda francese* (2). Le roi et sa femme ayant passé une seule nuit à Portici, ces images sacrées ont été placées dans cette occasion (3).

(1) Dans le cabinet de toilette, on voyait un superbe buste de l'ex-roi de Rome par Canova. Le boudoir était orné de plusieurs tableaux de M. de Forbin, que la famille Bonaparte protégeait beaucoup : ces tableaux avaient été commandés au jeune artiste (comme je l'ai su par une personne de cette famille) pour encourager son talent. L'un des meilleurs représente Gonsalve de Cordoue visitant l'Alhambra au clair de lune. M. de Forbin est maintenant directeur-général du Musée de Paris.

(2) « Rien n'est changé, excepté ceci. Ce n'est pas une mode française. »

(3) Cette dame, mariée de la main gauche, n'a d'autre

Dans le cabinet de toilette, on voit encore tous les vases et coffrets en cristal et argent; même quelques brosses d'argent sont restées où la femme de chambre de la dernière et jolie propriétaire les avait posées. On dit que madame Murat a poussé jusqu'à l'affectation sa détermination de ne toucher à rien de ce qui appartenait à son état royal, et de n'emporter que ce qui pouvait être regardé comme sa propriété personnelle et privée (1). Portici était sa ré-

titre que celui de la *moglie del rè*. Les princes ses fils firent quelques objections à ce mariage; entre autres choses, le prince héréditaire avança que la réputation de la dame n'avait pas toujours été hors des atteintes du scandale. Le roi répondit en riant et en châtouillant son auguste fils au défaut des côtes : *E la mamma, caro figlio, e la mamma.* On raconte plusieurs anecdotes sur la joie de S. M. d'avoir échappé au despotisme conjugal de la *mamma;* et quand il compare la *moglie del rè* et le ministre du roi Medici, avec Caroline d'Autriche et son ministre Acton, il s'écrie souvent dans son patois lazzaroni : *Que je suis heureux! j'ai une femme qui me laisse faire tout ce que je veux, et un ministre qui ne me laisse rien à faire!*

(1) On dit qu'elle a quitté Naples, emportant une grande fortune en diamans et en bijoux; cependant elle a laissé tous les palais nouvellement et superbement meublés, avec de la vaisselle, du linge, des tableaux, etc. deux cents chevaux dans les écuries, et cent huit voitures. Le roi a trouvé la dette publique acquittée, quoi-

sidence favorite; et le grand nombre de nobles anglais et irlandais qu'elle y recevait, peuvent attester la courtoisie hospitalière avec laquelle elle faisait les honneurs de son palais.

Les appartemens de Murat étaient près de ceux de sa femme; ils étaient également splendides et commodes; toutes les tapisseries en satin ou autres étoffes de soie, et tous les tapis anglais et turcs. La toilette était aussi magnifique et aussi *recherchée* que celle de la petite maîtresse la plus vaine ou d'une royale beauté. Près de la superbe chambre à coucher du roi est un petit cabinet très-simple, avec un lit de camp de bazin blanc, où son secrétaire couchait. C'est dans ce petit lit que repose Sa Majesté actuelle, quand elle visite Portici. On dit que ce prince parcourt le palais, ne se lassant point d'admirer toute cette magnificence dont il est devenu possesseur; mais

qu'en 1789 elle montât à vingt-neuf millions, et qu'elle se fût considérablement accrue pendant l'intervalle du retour de LL. MM. de Sicile. Tout cela cependant n'a pu adoucir le souverain, dont la haine pour le nom de Murat est si invétérée, qu'à l'occasion d'un procès, le nom de madame Murat figurant dans les témoignages, l'avocat du roi, pour éviter de le prononcer, l'appela *la moglie dell' occupazione militare* (la femme de l'occupation militaire).

préférant toujours le cabinet du secrétaire, qui ressemble davantage à la chambre à coucher de son palais de Naples. Il n'a rien ajouté à l'ameublement qu'un grand crucifix.

Dans un grenier de ce palais, tous les portraits des familles Murat et Bonaparte sont entassés avec des chaises brisées et des tables vermoulues; mais il se trouve là un *cicerone* qui s'attend à recevoir un salaire, pour montrer ce grenier, égal à celui qu'il pourrait espérer en montrant le Muséum de Portici. Ce musée, si souvent décrit et si digne de l'être par ceux qui peuvent rendre justice à ses mérites, quoiqu'il soit à présent dépouillé de ses anciens bronzes qu'on voit dans le musée Bourbon à Naples, contient encore plusieurs centaines de tableaux à fresques pris dans les ruines d'Herculanum, Pompeii et Stabbia. Les couleurs de ces antiques peintures, qui ont été enterrées dix-huit cents ans, sont d'une merveilleuse fraîcheur. L'une d'elles m'a frappé plus particulièrement, c'est une *Sapho* : son style est pressé contre ses lèvres, et ses tablettes sont ouvertes devant elle. Cette figure décorait probablement le cabinet de quelque dame savante de Pompeii; car plusieurs des tableaux, qui étaient restés à leur place, étaient évidemment appropriés aux pièces qu'ils ornaient.

A un mille de Portici est la *villa* de la feue reine : cette maison si connue sous le nom de la *Favorita.* Dans la seconde fuite du roi de Naples en Sicile, comme cette *villa* était la mieux fournie de toutes, la reine en emporta tous les meubles avec elle; mais ils sont maintenant réinstallés après vingt ans d'usure. A chaque fauteuil déguenillé, couvert en damas français ou en calicot anglais, le *custode* de la *Favorita* dit avec emphase : *Ha fatto il viaggio di Sicilia* (il a fait le voyage de Sicile).

La Favorite est un édifice très-ordinaire, dont l'ameublement est commun, misérable, et qui n'offre rien de neuf et de magnifique, excepté un beau lustre de cristal fait à Naples, et dernièrement suspendu dans la salle de bal. Ce qui ajoute à la singularité de cette habitation (mais non point à son agrément), c'est que le Vésuve s'élève si directement au-dessus d'elle, qu'il nous semblait que la lave allait être poussée jusque dans les fenêtres pendant que nous y étions; car le volcan était alors dans une grande activité, et même une petite secousse de tremblement de terre se fit sentir cette nuit à Naples.

Pendant tout le temps que nous avons séjourné dans cette capitale, la montagne, sans déployer cette furie qui aurait ajouté les alar-

mes à l'admiration, était suffisamment active pour exciter un intérêt continu. Sa montée commence à Portici, où les voitures sont abandonnées pour des mules. Le chemin est rude, mais pittoresque, et l'on découvre fréquemment des vues de Naples ou de la baie, de la plus grande beauté. Quand on s'élève davantage, la route est plus souvent partiellement couverte de laves, produits d'anciennes éruptions, qui passent comme des noirs et impétueux torrens à travers les vignobles. Nous vîmes dans un endroit un petit espace enfermé entre deux rivières de lave et où la végétation n'avait pas été détruite; c'était l'*Oasis* du désert. Après avoir passé l'ermitage où des prières et des provisions, des litanies et du *lachryma Christi* sont préparés pour les voyageurs aventureux par deux moines franciscains qui habitent là constamment; une plaine étendue, noire et couverte des vagues des anciennes laves, conduit à la base extérieure du cratère. Là, on quitte les mules, et le reste du voyage se fait à pied. Le guide prend la bride de sa mule, la tourne autour de son corps, donne l'un des bouts à tenir au voyageur, et le tire après lui sur une montée presque perpendiculaire, en partie formée de lave, en partie de sable mouvant. Il faut une

heure et demie pour monter, et l'on descend en peu de minutes. En arrivant au sommet, l'on aperçoit assez près le grand cratère lançant par intervalles des pluies de pierres avec un bruit effroyable, qui nous invita à nous tenir à une distance respectueuse; et tournant à droite sur le revers de la montagne, nous cherchâmes une ouverture latérale qui vomissait dans ce moment un torrent continuel de lave. Pour parvenir à ce but, nous traversâmes une grande surface ressemblant à une mer qui aurait été congelée dans le moment d'une agitation orageuse : des masses énormes de scories couvraient le terrain, et leur chaleur était parfois assez forte pour être pénible à supporter. En parvenant à l'endroit désiré, qui, peu de jours avant, était un feu liquide, et d'où la fumée et des vapeurs sulfureuses étaient émises par des bouches nombreuses, nous nous trouvâmes tout à coup, en tournant un angle, en face d'un groupe de *dandies* anglais des deux sexes, et de notre connaissance. Les dames avaient des habits légers, qui ne s'en trouvaient pas mieux de l'aventure, et tous riaient, babillaient et coquetaient sur l'abîme, dont la lave sortait en bouillonnant à quelques pieds au-dessous d'eux. Cette rencontre était fort plaisante, mais elle était provoquante : voyager si

loin, endurer tant de fatigues, quitter toutes ses habitudes journalières de repos et d'aisance, dans le vain espoir d'éprouver une sensation forte et nouvelle (le seul enchantement qui soutienne l'existence), de voir la nature solitaire et sublime dans les progrès imposans d'un de ses plus profonds mystères, et se trouver désappointé de tout cela en rencontrant un *réchauffé* de la partie du théâtre Saint-Charles de la veille, et des visages qu'on a pu voir tous les jours dans les cercles de Paris, pendant le précédent hiver, sans se donner la moindre peine pour les chercher ! C'était un grand sacrifice à faire du sublime à l'agréable; car, après tout, il n'était point disgracieux de contempler ces belles Anglaises conduites par une louable curiosité, et une fermeté de caractère qui n'appartient qu'aux femmes de cette nation, surmontant la fatigue, bravant le soleil qui hâlait leurs joues fraîches, et la lave qui brûlait leur chaussure et brisait leurs pieds délicats. Cependant l'intention de notre pèlerinage ne pouvait plus être remplie; l'esprit cherchait en vain à se reporter à son objet terrible et majestueux; sa vue ne faisait éprouver aucune impression profonde. En vain les yeux se fixaient sur la croûte mince et tremblante qui sert de voûte au cratère, et qui sépare le

spectateur d'un abîme de flammes. L'imagination était détournée par les questions polies, les complimens, les reconnaissances qui se mêlaient au murmure profond et souterrain du volcan; des parties pour les jours suivans étaient arrangées sur les bords d'un gouffre qui pouvait amener une destruction prochaine; et la surprise la plus fortement exprimée était celle de se rencontrer d'une manière si inopinée.

Le Vésuve est un trésor inépuisable pour le géologue; et il est singulier d'observer que les produits actuels de la lave ne sont point les mêmes que ceux des anciennes éruptions. Quelles que soient les informations nouvelles que ce sujet puisse fournir, le monde savant doit les attendre de sir H. Davy, qui, avec son zèle accoutumé pour les sciences naturelles, a fait des visites réitérées à cette montagne. Le signor Monticelli, secrétaire de l'Académie royale des Sciences, est possesseur d'une collection de produits volcaniques, très-précieuse et très-étendue, dont les géologues peuvent tirer de grands avantages. Les demi-savans, ceux qui veulent se mêler de tout, peuvent acheter à Portici des échantillons suffisans pour donner une idée générale des traits les plus remarquables des formations volcaniques.

La ville de Pompeii est maintenant révélée à la vue, non plus cachée sous une voûte de cendres et de vignes, et imparfaitement découverte, mais éclairée par ce même soleil qui brillait sur elle un moment avant le mouvement convulsif qui enterra des milliers d'êtres, et porta la destruction dans ses murs par des pluies de feu. Parmi tous les grands monumens de l'antiquité, on ne voit rien de comparable à cet exemple de l'architecture domestique, du bien-être intérieur, de l'existence civile des anciens. La ville de Pompeii, après environ dix-huit cents ans d'inhumation, est ouverte et déblayée, et l'on y entre comme dans toute autre ville de l'Italie, excepté que le cri de *niente per la dogana!* ne vient pas frapper l'oreille de l'étranger, et que ses yeux ne sont point choqués à l'aspect de la police des barrières et de la *gendarmerie* (1). Les rues de Pompeii sont des pas-

(1) L'entrée de la ville est en effet la sortie, car c'est la dernière partie que les ciceroni montrent aux curieux. C'est une longue avenue pavée, bordée des deux côtés d'une rangée de tombes très-serrées. Des gravures qui représentent très-exactement cette scène sont assez communes en Angleterre; mais il serait difficile de donner une idée fidèle de l'effet moral qu'elle produit sur le voyageur, quand il la contemple assis sur l'un des bancs de pierre, dans les niches que les anciens avaient pla-

sages étroits, si étroits, qu'aucune voiture moderne ne pourrait y passer, quoiqu'elles portent les marques de roues. Elles sont bordées par les façades de petits bâtimens très-simples, exactement semblables aux maisons italiennes du moyen âge. Quand on a passé la porte qui donne sur la rue, on voit une petite

---

cées le long de la route. L'ordre des associations est renversé dans ce spectacle de désolation; et les tombeaux, qui indiquent le cours régulier de la nature, sont moins effrayans et moins mélancoliques que les habitations des vivans renversées et dispersées par une violence accidentelle. Les monumens ainsi placés par les anciens dans les lieux où ils attiraient journellement les yeux du peuple, remplissaient mieux leur objet que ceux des modernes, qui, renfermés entre les quatre murs d'un cimetière éloigné, semblent élevés pour l'oubli plutôt que pour le souvenir. Il est cependant difficile de décider quelle est celle de ces deux pratiques que l'on devrait préférer. L'ostentation a une grande part à réclamer dans ces ouvrages de la piété; et la sagesse qu'il peut y avoir à encourager ou à exclure des idées qui n'ont plus aucunes relations avec les choses existantes, doit être laissée à déterminer à la sensibilité ou à l'épicurisme du lecteur.

A l'époque de l'éruption qui détruisit Pompeii, un tremblement de terre contribua à renverser les édifices. L'apparence des rues est celle d'une ville détruite par un incendie; les étages les plus bas sont les seuls qui ne soient pas endommagés.

cour (le moderne Cortile de Florence et de Rome); elle est entourée par une rangée d'édifices divisés en petites chambres séparées, généralement moins grandes que les cellules d'un couvent. Les murs de ces petits cabinets sont très-souvent peints à fresque, et les oiseaux, les quadrupèdes, les fleurs, y sont parfois très-bien exécutés. Le pavé des plus grandes et des plus belles maisons est en mosaïque de plusieurs couleurs; mais à l'exception du bâtiment supérieur, appelé *maison de Salluste* (1), nous n'avons vu dans aucunes, des chambres assez grandes pour contenir un lit anglais. On voyait presque toujours au milieu de la cour une fontaine de marbre ou une citerne. Plusieurs des maisons ont des boutiques sur la rue, dont l'enseigne est taillée dans la pierre au-dessus de la porte. Dans une boutique de laitage, le comptoir et les places des terrines étaient restés; une boutique d'apothicaire était autrefois désignée par ses contenus, qui ont été transportés au musée, et un lieu

---

(1) Cette maison est située dans une des rues les plus spacieuses, et elle est comparativement grande; elle a un cabinet dont le pavé mosaïque est d'une beauté exquise. Je crois que c'est là que nous avons vu une cuisine bien complète.

de rafraîchissement public nous fut montré et désigné par l'un des gardes, sous le nom de *café* (1). La conséquence qu'on doit tirer de la petitesse et de l'incommodité des maisons particulières, c'est que les anciens, ainsi que les habitans de Rome et de Naples, vivaient beaucoup hors de chez eux, et que le Forum, le Temple et le Cirque, les dispensaient d'avoir un logis agréable. Le Forum excepté (2), l'existence des Italiens de nos jours se compose également du Cours, de l'Église et de l'Opéra.

Les lieux publics de Pompeii forment un contraste frappant avec la petitesse et la simplicité des édifices privés. Plusieurs monu-

(1) Un voyageur moderne ajoute que les marques des tasses à café sont encore visibles. Cette remarque nous a été faite aussi par notre guide, qui est peut-être l'auteur original de l'observation.

(2) Les Forums sont spacieux et parsemés de colonnes brisées et de fragmens de sculptures. Dans l'un d'eux, nous trouvâmes tous les ouvriers assis sur des blocs de marbre ou sur de petites brouettes : c'était l'heure de leur dîner, et ils mangeaient du pain et des fruits. Le nombre d'hommes employés à ces travaux est fort petit. Le chef d'atelier nous dit que Murat employait ordinairement une légion de soldats aux fouilles; ce qui montre comment il se trouva plus de besogne faite dans un petit nombre d'années, qu'on n'en avait achevé pendant un demi-siècle.

mens de la première classe, quoique dilapidés et privés de leur toit, donnent une idée parfaite de leur état et de leur arrangement primitif. Dans le temple d'Isis, le sacrifice semble venir de s'achever à l'instant même; et si ce n'était que le sanctuaire est maintenant ouvert aux profanes, il est précisément comme il était dans le moment terrible où la nature renversa les imposteurs qui dégradaient (1) les victimes de leurs tromperies, en les forçant à croire que le sacrifice d'une vie innocente pouvait apaiser la colère de la Divinité! la Divinité en colère! Si l'autel n'est pas taché du sang des victimes, si les instrumens du sacrifice ne sont pas encore épars sur ses marches, si les dieux (les saints de ces temps) ne remplissent plus leurs niches, si le candélabre et la lampe ne brillent plus sur les superbes colonnes doriques, ce changement n'est point l'ouvrage du temps; le temps les avait laissés comme ils ont été

(1) En déblayant ce temple, on trouva les squelettes de deux prêtres qui s'occupaient probablement de leurs fonctions sacrées quand la pluie de cendres les surprit. Les lampes, etc. etc. dont le temple abondait, et les statues de Vénus, de Bacchus et des autres divinités inférieures ont été enlevées, et le tout est nettoyé avec tant d'exactitude, qu'il semble qu'une ménagère anglaise y ait passé.

trouvés, scélés hermétiquement et parfaitement conservés; même les prêtres étaient à côté de l'autel, en habits de moines (1) (les franciscains ou les dominicains de l'ordre d'Isis), et le *lotus* fleurissait, et l'*ibis* jouait sur les murailles comme dans les temps où les genoux pliaient dévotement devant eux, où ils étaient sacrés comme le lis de saint Joseph ou le lion de saint Marc. Mais les meubles de la maison magistrale, les ustensiles sacrés des temples, même les pavés du Forum, ont été enlevés de cette grande et parfaite relique que le temps et la nature avaient léguée à la postérité. Si l'on eût laissé une seule maison meublée, un seul temple fourni de ses accessoires, une illusion qui aurait valu mille réalités eût été conservée, l'imagination aurait pu se transporter à des siècles *qui ont passé comme ceux qui précédaient le déluge;* et l'on aurait pu effectivement occuper le siége sur lequel Pline s'était reposé, ou se regarder dans le miroir qui avait réfléchi le beau visage de la patriote Eumachia. (2)

(1) Quelques portraits de prêtres en grands habits pontificaux ont été trouvés peints sur les murailles; leur tonsure et leur robe de laine ressemblent exactement au costume monastique.

(2) Nous avons eu la singulière bonne fortune de visi-

Les enthousiastes des arts et de l'antiquité ont peu d'occasions d'éprouver des sensations plus agréables que celles que produit l'entrée du *Museo Borbonico*, après une visite à Pom-

---

ter Pompeii au moment où l'une de ses plus belles statues venait d'être découverte et déterrée : elle était sur la place où on l'avait retirée de la terre, sans qu'elle eût éprouvé le moindre dommage, et soutenue par un établi de bois sur lequel on devait la transporter au Musée de Naples. L'inscription trouvée auprès d'elle annonçait que c'était la prêtresse Eumachia, dont les généreuses donations à sa ville natale étaient déjà bien connues et attestées par des inscriptions (*). Il était impossible de voir rien de plus beau que le visage (qui devait faire portrait), et la taille était pleine de grâce et de majesté. Il est remarquable que sa draperie est légèrement teintée de rose. M. de Sommariva avait été encore plus heureux que nous; il s'était trouvé là quand l'instrument d'un ouvrier se trouva tout à coup en contact avec la tête, et il fut témoin de tout le procédé de l'excavation. Il nous assura que cela lui fit une très-grande sensation; et je le croirais facilement, même d'une personne moins enthousiaste des arts. C'est sur ses représentations qu'on a renoncé au transport de la statue. Elle est maintenant placée à couvert précisément sur le lieu où on l'a trouvée.

(*) Nous avons copié l'une de ces inscriptions, qui avait été nouvellement découverte. Elle est répétée en grosses lettres autour de la frise magnifique d'un autre bâtiment :

Eumachia L. F. sacerdos. D. publ. nomine suo et M. Numistr. frontonis fili. Chalcidicum, Cryptum porticus concordiæ Augustæ pietati, sua pequnia fecit eadem, dedicavit.

peii; quand on marche à travers cette suite de pièces spécialement consacrées aux reliques de ces cités englouties par le Vésuve, et qu'on appelle *la galleria di Pesto, di Pompeii, Pozzuoli, etc., etc.*

Cette collection présente des séries d'objets dans lesquels l'histoire est enseignée par des formes matérielles, et le degré précis de civilisation auquel les anciens étaient parvenus, indiqué avec bien plus de précision par les détails de leur cuisine, de leur salle de festin et de leur toilette, que par les lettres familières de Cicéron et de Pline, et par toutes les ruines et tous les gravois de Rome. Là, rien ne manque à la suite des renseignemens laissés à la postérité, excepté la génération qui jouissait de ces objets élégans et utiles, et qui semble avoir été enterrée vive exprès pour conserver aux races futures ces modèles précieux. Une convulsion de la nature telle que celle dont les malheureux habitans de Pompeii et d'Herculanum ont été victimes, pouvait seule préserver des souvenirs aussi complets de leurs mœurs et de leurs habitudes, à travers les dix-huit cents ans qui les séparent de nous.

La première pièce de la galerie contient des ustensiles qui paraissent avoir appartenu à des maisons *bien montées*. La *batterie de cuisine*

française ne semble pas avoir ajoutéune seule *casserole* à ce magasin gastronomique de l'antiquité. Depuis l'élégante saucière de l'amphitryon parisien, jusqu'à la vaste turbotière de l'alderman anglais, tous les articles culinaires se retrouvent dans ces *débris* des cuisines de Pompeii : la destination spéciale de ces vaisseaux est évidente ; et leur travail laisse bien loin en arrière les efforts du luxe moderne. Les passoires, les tamis, les marmites, les chaudrons, les poêles, sont presque tous en bronze et en métal fin ; plusieurs paraissent avoir été argentés en dedans, et les anses avaient des formes si parfaites, que chacune d'elles pouvait fournir à des hommes de goût la matière d'une dissertation. A la cuisine, succédait les contenus du buffet, les couteaux, les fourchettes, les cuillers, etc. ; l'urne pour contenir l'eau, dans laquelle une place était ménagée pour la chauffer, était d'une beauté inexprimable, et aurait pu embellir la table à thé la plus *recherchée.* Un poêle, véritable anticipation des découvertes de Rumfort, combine la grâce de la forme avec l'économie, et sa construction est infiniment supérieure au brasier italien moderne (1) : il était probablement placé comme

(1) Ce poêle représentait une forteresse avec une

ce dernier, au milieu de la pièce. La sonnette de la maison est non-seulement d'un travail exquis, mais le son en est clair et argentin; les balances sont précieusement travaillées, et les poids sont moulés en bustes très-beaux. Plusieurs plats de bronze, argentés, parfaitement modelés, avec des anses qui s'adaptaient à des ustensiles avec lesquels on les tirait à soi ou on les éloignait, prouvaient l'heureuse organisation d'un peuple qui, jusque dans les détails les plus minutieux de la vie, cherchait à satisfaire sa vive et brillante imagination.

La chambre adjacente offrait des objets encore plus somptueux et plus ingénieux, tirés des plus beaux appartemens privés ou des temples. Ceux qui se distinguent entre les autres sont des lampes, dont les formes et les ornemens varient à l'infini. Quelques-unes, ainsi que d'autres jouets, devaient appartenir à la chambre de poupée d'une jeune Pompéienne. La plupart étaient suspendues par des chaînes délicatement travaillées; d'autres étaient po-

double muraille et quatre tours. La plate-forme sur laquelle il était établi pouvait être remplie d'eau chaude; et il y avait un robinet pour la faire sortir; cela servait en même temps à chauffer les pieds. Nous avons vu là plusieurs moyens ingénieux de chauffer l'eau; et tous tendaient évidemment à l'économie des combustibles.

sées sur leur base, ou avec des branches, etc. etc. Plusieurs étaient placées sur de beaux trépieds, comme quand elles éclairaient un vestibule ou une chambre à coucher; et l'un et l'autre étaient si délicats et si petits, qu'une belle dame française aurait pu, après avoir cacheté un billet doux à la flamme de la lampe, mettre la lampe et le trépied dans son ridicule. Le plus grand nombre des trépieds est fait pour tenir très-peu de place: la plupart sont portatifs. Les vases de bronze et d'albâtre sont dans une quantité prodigieuse, et rien ne peut les égaler dans les inventions modernes, soit pour la forme, soit pour les ornemens. Des siéges du plus beau bronze se démontent comme des chaises de jardin. Les tables à écrire pouvaient également convenir à un Pline ou à une Aspasie.

Viennent ensuite les preuves de la dissipation et de la vanité des anciens: les dés, les billets pour les théâtres, dont quelques-uns sans doute avaient appartenu à la beauté à la mode, à la lady J.... d'Herculanum; des boîtes de toilette dignes du trousseau d'une fiancée royale de notre temps; de petits miroirs portatifs en métal poli; du rouge plus solide que celui de *Martin* (1); des poinçons,

---

(1) S'il n'a pas été placé parmi les antiquités (comme

des bracelets, des peignes de toutes les dimensions et de toutes les formes, les uns d'une matière précieuse, travaillés pour les tresses dorées des beautés patriciennes, d'autres en corne et plus grands, destinés à relever les boucles négligées des plébéiennes: ces derniers objets devraient donner l'idée au gouvernement de Naples de faire une amélioration, en établissant une manufacture de peignes, et en obligeant ses sujets, par un *ukase*, à acheter et à faire usage des produits de cette fabrique.

Le nombre de vases appelés indistinctement et vulgairement *étrusques* est immense : plusieurs en terre très-fine, qui présentent de beaux groupes sur leur surface polie, paraissent avoir été la porcelaine de l'antiquité, et d'après les coupes faites de la même matière, on serait tenté d'adopter l'opinion du *cicerone* de Pompeii, et de supposer que les dames romaines prenaient le café dans leurs villas, sur les côtes de Portici et de Pausilippe. L'élégante petite couche de bronze sur laquelle les idoles étaient placées certains jours de fêtes des dieux (où l'on représentait des scènes du genre du

---

on l'a dit) par la feue reine, pour faire une mystification.

Presepio (1) de l'Italie chrétienne), donne une idée parfaite du lit domestique des anciens, et l'on conçoit bien qu'il appartienne à leurs petites chambres. Il diffère peu de ce qu'on appelle canapé grec dans l'ameublement moderne.

Une collection de vases et de figures égyptiennes qui étaient les *antiquités* des *anciens*, donne l'idée du cabinet de leurs antiquaires, et termine convenablement la collection la plus intéressante et la plus curieuse de l'univers.

Le *museo Borbonico* est un édifice noble, spacieux et très-ancien, élevé par un noble Napolitain, avant que le nom de Bourbon ait

(1) Le *Presepio* est une représentation théâtrale de la naissance du Christ, qui a lieu dans plusieurs églises et dans quelques maisons particulières à Rome et à Naples dans le temps de Noël. Nous en avons vu une dans la vieille église d'*Ara-Cœli* à Rome. Il y avait un théâtre régulier avec des coulisses, etc. etc. Le fond de la scène représentait un paysage montagneux; plusieurs paysans (de grandes marionnettes de bois) descendaient avec des paniers de fruits véritables, des flacons d'huile, etc. etc. Sur le devant se voyait l'étable; l'enfant Jésus était dans son berceau, superbement vêtu; et la Vierge, en vrai costume d'opéra, couverte de pompons fanés, recevait les sages et leurs offrandes. Plusieurs dévots de chair et d'os déposèrent des paniers de fruits pendant que nous étions là.

jamais été entendu à Naples. Il était originairement destiné à faire une *écurie*, et il fut converti ensuite en palais de l'université par le comte de Lemos, vice-roi espagnol. Ce musée est ouvert au public, et le public a rarement l'occasion de jouir d'un privilége plus délicieux. Il est divisé en plusieurs salles ou écoles, et outre celles que nous avons déjà décrites il contient des galeries, des marbres (1), des bronzes, des antiquités égyptiennes, des médailles, des ouvrages en cristal, en ivoire, en os, en plâtre, etc. etc.; la salle du Papyrus (2), et une bibliothéque contenant cent cinquante mille volumes, dont quâtre mille

---

(1) Le *Gladiateur blessé* et l'*Aristide* nous parurent les plus belles statues de cette collection, parce qu'elles semblaient les plus *vitales* (si ce terme est admissible) que nous ayons jamais vues; sans en excepter même les miracles du Vatican et du Capitole. Ces figures ont l'air de se mouvoir actuellement.

(2) Nous avons visité dans cette salle sir Humphry Davy, qui était occupé à dérouler les manuscrits qui, réduits en charbon par l'éruption, ont été ainsi conservés pour l'inspection moderne. On a déroulé en dernier lieu un traité sur la musique par Philodémus, deux livres d'Épicure, et les fragmens d'un poëme héroïque attribué à Rabirius. La plus grande partie des soixante et dix manuscrits trouvés dans Herculanum sont, à ce que l'on dit, susceptibles d'être déroulés. Ceux que l'on trouve

sont du quatorzième siècle, et trois mille manuscrits, etc. etc. etc. En montant le grand escalier, on découvre, par une fenêtre spacieuse, un cimetière greco-romain, dans un jardin. Là, plusieurs tombes grecques et romaines ont été découvertes, et il reste encore beaucoup d'excavations à faire : c'est un objet très-curieux et très-intéressant. (1)

---

journellement à Pompeii sont réduits en poussière par l'humidité, et il est impossible d'en rien sauver.

Le procédé dont on se sert pour dérouler les manuscrits est curieux. Une petite forme qui ressemble à celle des relieurs soutient le tissu auquel les écailles du volume, à mesure qu'elles se détachent, sont collées avec une forte gomme. Les caractères tracés ne se distinguent que par une teinte d'un noir plus foncé que le reste de la surface. L'opération a réussi au point de découvrir le texte., avec plusieurs lacunes il est vrai, mais suffisamment pour le comprendre. Cependant on a peu de choses à espérer de cette source en fait de découvertes intéressantes. Un très-grand nombre de manuscrits ont été déroulés au point de reconnaître ce qu'ils contenaient, et il s'en est trouvé à peine un seul qui eût une valeur intrinsèque : ils étaient tels qu'on pouvait s'attendre à les trouver dans l'obscure bibliothéque d'une obscure ville de province. On a bien plus à espérer des travaux de l'abbé Mai pour retracer les parchemins palimpsestiques.

(1) Voyez sur ce sujet, *Memoria di un antico sepolcreto Greco-Romano da Lorenzo Giustiniani.*

Le site le plus pittoresque des environs de Naples est la nouvelle route tracée d'après les ordres de Murat. Elle tourne autour des collines du délicieux promontoire de Pausilippe, au-dessus de la baie, et découvre les ruines d'anciens palais, baignées par les vagues bleues de la mer, qui réfléchissent toutes les formes d'architecture dévastées, que les peintres aiment à représenter, et qui, contemplées à la clarté de la lune, s'élèvent jusqu'à la beauté idéale du paysage romantique (1). Ces ruines, belles dans leur désolation, rappellent diverses époques de l'histoire de Naples. On voit là les derniers vestiges des pavillons gothiques de la fameuse Jeanne de Naples, dont la beauté, le génie, les crimes, peut-être supposés, et les infortunes réelles, font la contre-partie de la destinée de *Marie d'Écosse !* Les restes des

---

(1) Naples, la patrie de Salvator-Rosa, a toujours été la résidence favorite des peintres étrangers, qui, laissant leur patrie pour se fixer à Rome, finissent en général par s'établir à Naples. Angelica Kauffman y fixa son domicile; et le suisse Huber, le hollandais Pilloo, après avoir vu Naples, ne purent exister ailleurs. Si ce n'étaient les maux qu'un gouvernement despotique perpétue dans la société, et les fatales institutions qu'il a ravivées, Naples serait incontestablement la plus agréable résidence de l'Italie.

salles des vice-rois espagnols sont aussi éparses sur ces rives. C'est là que plus d'un somptueux festin a été donné aux dépens des privations d'un peuple. Les débris moins remarquables des villas qui bordent le rocher de Virgile, unissent le moderne et élégant casino d'une dame anglaise (1), aux sites de Marechiano où se trouvaient la villa de Pollion et la retraite maritime de Lucullus, à l'extrémité du promontoire de *Posilipo*, rocher agreste où l'on voit le figuier des Indes s'élever parmi des buissons épais et sauvages. (2)

Au-dessus de ce coteau enchanté, d'où la vue s'étend sur des îles et des îlots d'un intérêt classique et d'une beauté pittoresque, s'élève

---

(1) S. A. S. la margrave d'Anspach, dont le beau petit jardin et l'élégant pavillon ont l'air d'avoir été transportés *dans un étui*, des bords de la Tamise aux rives de la Méditerranée.

(2) Le site couvert de ruines appelé *Scoglio di Virgilio* contient, dit-on, les débris de la villa de Lucullus, une de celles que cet élégant voluptueux possédait le long de cette côte. On suppose aussi que le cap de Pausilippe était le lieu où se trouvaient les pêcheries de Vidius Pollion; mais tout cela est devenu un territoire contesté par les savans, depuis que la nouvelle lumière des antiquaires est venue dissiper toutes les illusions, et prouver que *nothing is but what is not* (rien n'existe que ce qui n'existe pas).

cette montagne dont le nom grec exprimait, dit-on, sa situation aimable, et qui restera toujours gravée dans la mémoire de ceux qui l'ont visitée, comme l'un des aspects les plus délicieux que l'art et la nature se soient plu à former, la montagne et le promontoire de Pausilippe. Ses ondulations entourent une grande partie de la ville, et déploient leur paradis à trois milles le long de la côte méridionale. Le plaisir et la piété l'ont choisi pour asile dans tous les siècles. Autrefois Tibère et Lucullus y donnaient leurs fêtes; maintenant le noir dominicain (1) et la rigide carmélite y tiennent leur tribunal, y conservent leurs châsses. La pieuse muse de Sannazar (2) chantait ses hymnes dans

(1) L'église et le couvent des dominicains à Santa-Brigida, et le couvent des carmélites à Santa-Maria-del-Paradiso, sont sur le Pausilippe.

(2) Sur le revers oriental du promontoire est la fameuse *Mergellina*, donnée à Giacopo Sannazaro, secrétaire de Frédéric, roi de Naples, comme la récompense de ses services, récompense que ce poète trouvait assez grande. Sa beauté, sinon sa valeur, la rendait précieuse à ses yeux; et ses palais et ses jardins rivalisaient ceux d'Armide : quand, hélas! un des généraux de l'empereur Charles-Quint (un prince d'Orange) conduisit ses barbares Germains à travers l'élysée de la Mergellina, dévasta les jardins et pilla le palais du poète. Dans le dépit que lui causa ce désastre, Sannazar abandonna le monde,

ces bois et ces jardins qui rivalisaient avec ceux de Paphos. Là, Virgile dort sous son bosquet, objet du pèlerinage de Boccace; et Minerve et Apollon reçoivent l'hommage des dévots, sous les noms vénérables de Judith et de David. De toutes parts les clochers des églises et des couvens se mèlent aux belvédères et aux villas, au milieu de paysages gracieux qui rappellent et justifient les éloges de leur possesseur inspiré, dont la tombe ajoute un nouvel intérèt au site qu'il a célébré :

O lieta piaggia! o solitaria valle!
O accolto monticel! che mi difende
D'ardente sol, con le tue ombrose spalle.
O fresco! o chiaro rivo! chi descendi
Nel verde prato, tra fiorite sponde,
E dolce ad ascoltar mormorio rendi, etc. etc.

SANNAZARO.

---

et fonda une église sur les ruines de sa villa, qu'il dédia, par une assez étrange fantaisie, *al santissimo parto della grande madre del Dio,* 1510, après avoir composé quatre livres sur le même sujet. Sa tombe est dans cette église, et l'on y voit aussi deux antiques statues de Minerve et d'Apollon, qui ont été baptisées David et Judith. Dans le seizième siècle, le général de l'empereur d'Allemagne a rasé la demeure d'un des plus grands poètes du temps, et dans le dix-neuvième, un autre empereur d'Allemagne, natif et seigneur de l'Italie, se vante de n'avoir jamais lu le plus grand poète que l'Italie ait jamais produit, l'Arioste.

Une des collines du Pausilippe est particulièrement romantique et solitaire. C'est un défilé étroit et richement boisé, bordé par des buissons et des arbustes, tapissé de clématis et de chèvrefeuille, et ombragé par de grands ormes et des chênes majestueux : il se termine tout à coup au bord d'un précipice, dans une petite prairie devant la cabane d'un ermite, ou du moins une cellule qu'un ermite aurait pu élever de ses propres mains. Des myrtes et des lauriers sortent de ses crevasses, et le lierre qui la couvre descend jusque sur l'entrée en festons fantastiques. L'intérieur répond à l'apparence agreste et romantique de l'extérieur; les murs humides sont faiblement éclairés par une petite fenêtre cintrée, à demi cachée par des plantes. De cette ouverture on découvre au-dessous une scène magique : c'est la caverne d'un enchanteur, la grotte d'une sibylle, merveilleuse à contempler, impossible à décrire. La longue perspective échapperait à l'œil, sans le rayon de lumière d'un bleu brillant, admis aux deux extrémités et réduit par la distance à un point; tandis que le centre sur lequel plonge le spectateur, est éclairé par des lampes suspendues à la voûte des rochers, jetant une lueur dorée sur les massives murailles, et tombant avec un effet encore

plus frappant sur les groupes mouvans qui passent dans une hâte silencieuse à travers cette galerie souterraine. Quelquefois les rayons tombent sur une procession de moines qui accompagne avec des torches et un crucifix un corps porté à découvert sur une bière; d'autres fois sur le paysan de Pozzuoli dans ses habits de fêtes, portant des paniers de marché, ou conduisant des mules chargées; d'autres fois sur la barouche anglaise ou la calèche napolitaine, avec leurs nombreuses et grotesques charges. L'œil se trouble en s'arrêtant sur ce panorama mouvant et magique de la hauteur qui le domine, et l'on se détourne de sa vue pour examiner la cellule d'où cette caverne se découvre le mieux : la cellule est la tombe de Virgile ; la caverne est la grotte de Pausilippe ! (1)

(1) Les gens du pays l'appellent *Grotta di Pozzuoli*. Pour éviter de passer dans cette grotte, le seul chemin qui conduisît de Naples à Pozzuoli, Murat imagina sa belle route sur le revers de la montagne. On ne peut rien dire de neuf sur ce singulier monument : on est encore en doute si c'est l'ouvrage des habitans de Cumes ou des Romains. Strabon et Senèque, qui y avaient passé, l'ont décrite; mais des changemens matériels y ont été faits par Pierre Ier d'Aragon et le vice-roi don Pedro de Tolède. Cette grotte est maintenant bien tenue et bien

La campagne de ce côté de Naples, Pozzuoli, Baies, Misène, etc. etc. occuperait plusieurs jours l'antiquaire le moins minutieux. La côte, pendant plusieurs milles, abonde en restes de temples, de villas, d'amphithéâtres, et l'on y retrouve partout les sites des anciens chants. Chaque route offre un point à examiner, ou une dispute à décider. Mais dans toute cette multiplicité d'objets, il en est cependant fort peu qui soient assez parfaits pour intéresser l'observateur philosophe, en rappelant l'économie intérieure des anciens, comme ceux de Pompeii. Mais c'est la richesse admirable des paysages qui dédommage amplement de la fatigue de descendre dans des trous nommés par dérision, grottes des sibylles, ou de se plonger dans l'atmosphère humide et froide des amphithéâtres enterrés, qui ressemblent assez à des celliers, ou bien d'errer à travers des murailles dégradées, à qui l'on veut bien donner des noms historiques. Toute cette ligne est de plus le site d'un volcan éteint, dont l'activité cessa probablement quand celle

---

éclairée; l'entrée et la sortie sont d'un effet impossible à décrire. La tombe de Virgile est toujours disputée par les antiquaires; mais ce serait une folie de douter de ce qu'on a du plaisir à croire; et l'on est tenté de prendre le laurier qui croît en ce lieu pour une couronne.

du Vésuve commença; quoique la formation du monte Nuovo soit d'une date bien plus récente. Le lac d'Agnano forme un cratère, le lac d'Averne (car c'était un lac du temps de Virgile) en est un autre, et l'œil de la science en retracerait beaucoup plus dans un espace de peu de milles. Le mont Pausilippe est de tuf, et la même substance mêlée de fréquentes veines de lave forme le sol de toute la contrée. Le lac Agnano conserve cependant deux traits de sa formation originale, dans la grotte du Chien, qui renvoie depuis des siècles un torrent d'acide carbonique continuel; et à cent pieds de distance, les bains de vapeurs de San-Germano, qui sont produits en grattant simplement la terre, ce qui en fait sortir des vapeurs chaudes, épaisses et minérales qui s'exhalent et forment une atmosphère qu'on estime très-puissante dans la cure des rhumatismes. La Solfatara, cratère qu'on peut à peine regarder comme éteint, émet en tout temps une fumée dense; et l'abîme sur lequel on marche, dont la voûte résonne comme le tonnerre quand on frappe sur le sol, renvoie assez de soufre sublimé pour que, lorsque la Sicile s'est trouvée séparée de Naples, la Solfatara ait fourni à la consommation du royaume continental. Il se trouve dans ce lieu une assez grande manu-

facture d'alun, et des bains plus efficaces que ceux de San-Germano, qu'on a, dit-on, employés avec succès dans les affections pulmonaires. Mais les objets de recherches scientifiques et antiquaires sont également étrangers au plan de cet ouvrage et aux connaissances de son auteur. Ils sont amplement détaillés dans les écrits des savans, et même dans des compilateurs itinéraires, qui sont extrêmement répandus : ainsi donc la répétition de ces détails serait aussi présomptueuse que superflue.

Sur la plus haute des montagnes qui entourent Naples, est le superbe monastère des Camaldules. Il vaut bien la fatigue qu'on éprouve en y montant, quoique le chemin soit à peine *rotabile*, comme les Italiens appellent les routes où l'on peut aller en voitures. On voit de là le Vésuve, la Solfatara, Pozzuoli, Baies, Misène, et même les rives de Cumes et de Gaëte. C'est le plus beau panorama naturel qu'on puisse imaginer; cependant il est presque égalé par d'autres montagnes couronnées de forts et de couvens qui représentent réellement le gouvernement et ses institutions, la force et l'erreur.

Il est de mode de dénigrer l'architecture de Naples et de faire écho à cette observation laconique d'un moderne voyageur français : *Ici*

pas un bon morceau d'architecture! Mais si l'architecture n'est pas bonne, elle est originale, quelquefois pittoresque, quelquefois grotesque, mais jamais totalement dépourvue des qualités qui agissent sur l'imagination, hors quand ses lourdes imitations visent au style grec. Parmi les trois cent trente églises de Naples, plusieurs sont très-dignes d'être vues, quoique leur examen ne soit pas un devoir imposé par le code ciceronique. Quelques-unes, bâties par les princes de la maison d'Anjou, sont gothiques et massives : telle est la cathédrale où le miracle de saint Janvier se fait encore, au grand amusement de la populace, et au grand dégoût des personnes plus éclairées (1);

(1) Pendant la première occupation des Français le miracle manqua, et la chose était faite à dessein pour agiter le peuple et produire une réaction ; mais le général français envoya au saint un ordre péremptoire de se conduire convenablement, sous peine de faire un exemple sur les prêtres qui le desservaient; cet ordre fut promptement exécuté. Quand le miracle manque, le peuple vomit contre le saint toutes les injures et toutes les imprécations imaginables, et malheur à l'étranger qui resterait dans l'église dans cette conjoncture : on attribuerait le manquement du prodige à sa présence hérétique, et il serait indubitablement outragé et maltraité.

et l'église de saint-Dominique élevée en 1284. D'autres ont un caractère moresque comme celle de *San Giacomo dei Spagnuoli* (de Saint-Jacques des Espagnols), où l'on voit les beaux mausolées de Pierre de Tolède et de sa femme. L'église de *San Giovanni a Carbonara* (nom qui, je suppose, sera bientôt changé, comme de mauvais augure, même pour une église) est le Westminster de Naples; elle abonde en superbes tombeaux anciens dédiés aux dominateurs de Naples de toutes les nations. Là, les princes d'Anjou et d'Aragon reposent enfin en paix, et mêlent ensemble leurs poussières.

L'église de Sainte-Claire (Santa-Clara) est la plus intéressante de Naples par son antiquité et sa magnificence; elle a été commencée en 1318, par Robert, roi de Naples, et la reine Sancia d'Aragon, sa femme. Le beau monument de son royal fondateur est son principal ornement; la grande antiquité et le beau travail en font un des plus singuliers mausolées d'Italie. On trouve encore là une inscription à l'infortunée Jeanne Ire, quoique ses cendres reposent dans l'église de Saint-François. Elle priait dans l'oratoire de sa prison de Mont-Saint-Ange, lorsque quatre spadassins hongrois, sujets de son cruel beau-frère, et agens de son protégé Charles de Duras, forcèrent son asile

sacré, et l'étranglèrent. Naples offre quantité de monumens et de souvenirs de cette reine qui était la protectrice des savans de son temps et l'amie de Boccace. (1)

Le couvent de Sainte-Claire, attaché à l'église, est un des plus riches et des plus distingués de toute l'Italie. Il était fondé exclusivement pour des dames nobles, et il était destiné à absorber le superflu de la population aristocratique féminine de Naples, où les filles aînées des nobles sont les seules qui trouvent à former des alliances convenables. Ce vaste monastère, peu de temps avant la révolution, contenait quatre cents religieuses, quoique son ordre soit le plus rigide de Naples. A cette époque le couvent fut détruit, toutes les dames, riches et nobles de naissance, furent pensionnées à dix écus par mois, et les propriétés de cet opulent établissement servirent à l'acquittement de la dette nationale et à d'autres objets. Depuis la restauration, ce couvent est rétabli, sinon dans tous ses biens, au moins dans tous ses honneurs, et le nombre de jeunes et aimables filles de rang et de fa-

---

(1) Voltaire et Mignot ont tous deux pris la défense de cette belle et spirituelle princesse, accusée d'avoir autorisé le meurtre de son mari (un autre Darnley), quand elle n'était âgée que de dix-neuf ans. Elle a fourni à La Harpe le sujet d'une tragédie très-médiocre.

mille qu'on a déjà incarcérées dans ces sombres cellules, montait déjà, pendant que nous étions à Naples, à cent quarante. Pour elles il n'existe plus de monde, plus de liens, plus d'affections humaines; les noires et hautes murailles une fois passées, les pesantes portes une fois fermées, le sort de la victime est décidé pour toujours; et l'on nous a conté des anecdotes sur des sacrifices faits dans l'intérieur du monastère, qui ont glacé le cœur de celle qui les écoutait. Plus d'un vieux noble Napolitain, pauvre, orgueilleux et bigot, renforcé dans ses anciens préjugés par l'ordre de choses actuel, a profité du rétablissement des couvens pour se défaire d'enfans dont l'établissement l'embarrassait; et plus d'une jeune et belle personne élevée élegamment et libéralement pendant les dix dernières années, a été obligée de se soumettre à un sort que l'ignorance et la crédulité seules peuvent rendre supportable.

Nous entrâmes dans l'église de Sainte-Claire par un des longs cloîtres qui mènent au couvent, et dans cet instant on y faisait quelques préparatifs pour la suivante semaine de la Passion. Ce cloître ressemblait alors au magasin de décorations d'un théâtre. On voyait des changemens de scène, des coulisses, des ornemens, un ciel, des chaumières, des étables, des vaches,

les sages de l'Orient, des offrandes en peintures, des madones fanées, et des Madeleines vraiment indignes de l'asile qui leur était offert. Deux ouvriers faisaient bouillir de la colle, et posaient des feuilles d'or sur une machine qu'on préparait pour la prochaine représentation, qui devait être la scène du Calvaire, exécutée à Sainte-Claire comme celle que nous avions vue à Rome. Comme nous adressâmes quelques mots sur ce spectacle à l'un des ouvriers, il souleva son pinceau du canevas qu'il était occupé à dorer, en disant : *Sarà una scena stupenda! Ce sera une scène étonnante.*

Derrière le grand autel de cette très-magnifique église règne une longue grille, dont chaque barreau est pourvu de pointes dirigées contre les yeux du spectateur profane, dont la curiosité cherche à voir ce *qui se passe dans l'intérieur;* c'est le chœur, spectacle qui fait une impression profonde. Les siéges distingués et les prie-Dieu de l'abbesse et des dignitaires de l'ordre, et toute la *paraphernalia* de la piété, qui décorent cette tombe vivante, sont de tristes objets à contempler. Ce chœur, où les religieuses assistent au service public, est en lui-même une belle église qui porte toutes les marques de la splendeur monastique La cage dorée des captives, galerie ou cloître

formé par des grillages de laiton doré, tourne autour de l'église extérieure et communique avec le couvent. De là, il est permis aux nonnes de jeter quelques regards (sans être elles-mêmes aperçues) sur ce monde qu'elles ont abandonné pour toujours. De là, elles voient des amis, des parens, peut-être *celui* qui était plus pour elles que les uns ou les autres; elles les voient dans la nef au-dessous, remplissant leurs devoirs pieux après lesquels ils retournent à ces scènes animées qu'elles ne pourront plus contempler. Cette galerie grillée et sa destination rappellent celles des sérails turcs où des prisonnières d'une autre espèce sont retenues par la tyrannie et la folie de l'homme; les lois de la nature également violées par les disciples de Mahomet, et ceux qui professent le christianisme.

Il y a peu de choses à dire sur le palais royal de Naples et sur les *villas* royales : le premier est spacieux, mais lourd; il est uni par un pont à l'ancienne forteresse de *Castel nuovo*, avec toutes ses dépendances, les arsenaux, les magasins et les repaires des galériens (1). Les

(1) On dit que le roi avait peine à reconnaître son palais à son retour à Naples, Murat ayant débarrassé les avenues environnantes, abattu deux couvens et leurs

villas du *Poggia Reale*, *Capo del Monte*, *Caserta*, etc. etc. sont très-remarquables par leur position. Quelques-unes servent de repos de chasse pour le roi, mais hors ces occasions, elles sont rarement habitées.

Les anciens palais des nobles, dans les ruelles obscures de la vieille ville, bâtis autour de cours claustrales, sont des fabriques sombres et tristes, mal meublées, et portant toutes les marques du temps et de la négligence. Ceux qui ont été bâtis à des époques plus récentes dans la rue de Tolède et les autres avenues comparativement spacieuses sont grands, mais peu remarquables par leur architecture; et les élégantes maisons modernes de ce site, sans égal dans l'univers, la *chiaia*, la *vaghissima piaggia* des Napolitains, présentent un contraste frappant par la fraîcheur, la commodité et l'agrément de leur distribution, avec les édifices des Angevins, des Aragonnais et ceux des vice-rois espagnols ou des sé-

cimetières qui se trouvaient directement en face, et érigé à leur place ces élégans édifices et ces colonnades qui sont encore à finir. Ce changement causa, dit-on, à Ferdinand IV une surprise agréable; le bel ameublement, les chambres soignées, les parterres arrangés par madame Murat lui plurent également, et il a plus d'une fois exprimé ce sentiment en bon Napolitain.

ditieux barons napolitains. Ces résidences sont toutes de nouvelle date; et les murailles blanches, les jalousies vertes, les balcons légers, s'accordent bien avec les beaux jardins de la *villa Reale* qui s'étendent devant elles sans leur ôter la vue de la baie sur laquelle domine cette promenade (1). La *Chiaia* est prin-

---

(1) Parmi les maisons napolitaines que nous avons fréquentées, les palais de la princesse Belmonte, du marquis Berio, et de l'archevêque de Tarente (monseigneur Capecelatro), étaient de beaux exemples des diverses époques d'architecture que nous avons citées. Le très-ancien *palazzo* de la princesse Belmonte est dans une rue si étroite, que si l'on y entre en voiture il est impossible de s'en tirer autrement qu'en la traversant toute entière, puisqu'il n'y a pas la place suffisante pour tourner. Le palais Berio dans la rue de Tolède, avec une architecture très-ordinaire, est devenu par le goût de son maître une des plus élégantes résidences de l'Italie. Les salons abondent en riches tapisseries, en tapis anglais. La spacieuse galerie contient quelques bons tableaux originaux; et le jardin délicieux et bien cultivé, vrai paradis de fleurs dans le cœur de la ville, renferme un temple grec où l'on voit le groupe de *Vénus et Adonis*, par Canova. C'est une scène de départ; *Vénus* retient encore *Adonis*, qui paraît si impatient de partir qu'on est tenté de tourner la clef sur lui. Le palais de l'archevêque de Tarente est un bâtiment très-irrégulier, placé sur une éminence qui commande la vue de la baie: les appartemens privés sont riches, commodes, élégans et propres;

cipalement habitée par le corps diplomatique et les visiteurs de tous les pays qui louent des appartemens dans les maisons des princes ou des nobles italiens, ou dans les hôtels dont ce quartier abonde : dans l'un ou l'autre cas, le prix est énorme; et, sous tous les rapports, Naples est peut-être après Londres le séjour le plus dispendieux pour un étranger.

---

les pièces d'honneur sont vastes et nobles. La galerie est enrichie de quelques tableaux de Salvator Rosa, du Titien, du Georgion, du Corrège, du Caravage, de Luca Giordano et de Morillo; mais ses médailles et ses pierres gravées sont encore plus rares que ses tableaux, et l'on peut dire du maître de tous ces objets précieux :

Né pour tous les arts, il a tous les talens.

CHAPITRE XXIV.

NAPLES.

Essais historiques. — Antiquité grecque. — Normands. — Maisons d'Anjou et d'Aragon. — Vice-rois. — Insurrection de Masaniello. — Charles III. — Ferdinand IV. — Caroline d'Autriche. — Acton. — Leur mauvaise administration et leurs proscriptions. — Révolution française. — Réaction de la populace. — Retour du roi. — Saliceti. — Murat, roi. — Restauration. — État de Naples pendant le printemps de 1820, avant la révolution constitutionnelle. — Société. — Observations générales. — Le peuple. — Son influence sur la dernière révolution. — Lecteurs. — Lazzaroni. — Classes supérieures. — Carbonari. — Academia nobile. — Sociétés particulières. — Caractères distingués. — Anecdotes. — Musique. — San-Carlo. — Pulchinello. — Commedia sagra.

Naples, avec son origine fabuleuse et sa fondation argonautique, la terre des sciences, la Parthénope de l'antiquité, a conservé la religion, les habitudes et le langage de la Grèce

dont elle était une colonie, long-temps après qu'elle était devenue une partie de l'empire romain. Dans le cinquième siècle, le territoire napolitain partagea le sort commun à toute l'Italie; et, après de longs efforts pour conserver son indépendance contre les Grecs, les Sarrazins et les princes parvenus de Bénévent, Capoue, Naples et Gaëte, tombèrent sous la domination d'une bande d'aventuriers normands : les fils de Trancrède de Hauteville devinrent seigneurs d'un sol long-temps convoité avec avidité et disputé avec férocité par les papes et les empereurs. La race des barons normands dégénéra aussi vite qu'elle s'était élevée; et les crimes de Guillaume-le-Chauve, fils et successeur du prince Roger, ne permirent pas à ses flatteurs de placer une inscription sur sa tombe (1). Les intrigues des papes et l'ambition des empereurs continuèrent toujours à prendre Naples pour objet. L'habitude perfide, adoptée par les papes, de recourir au secours de l'étranger, et d'attirer ses armées dans les plaines d'Italie, devint plus funeste à ce pays qu'à tous les autres états. La maison d'Anjou, invitée à s'opposer aux droits que réclamait celle d'Aragon, par

(1) 1166.

la jalousie de plusieurs pontifes successifs, perpétua la guerre et l'anarchie, le despotisme et la licence qui ont désolé ce royaume sous divers souverains pendant plus d'un siècle, que l'Espagne et la France gouvernèrent et spolièrent tour à tour la plus belle partie de la péninsule. (1)

A la fin du quinzième siècle, la mort d'Alfonse d'Aragon, qui mourut sans héritiers, remit en contestation les droits de son neveu Ferdinand-le-Catholique et de Louis XII, successeur des rois de Naples de la la maison d'Anjou. Moins romanesque que Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon (2), ces candidats royaux, sans égard aux droits du prince légitime Frédéric, se partagèrent les dépouilles; et le pape Alexandre VI (le fidèle allié du grand turc) consacra cet acte de violence par son approbation. Cependant il s'éleva des disputes sur le partage : Louis XII fut défait, et céda en 1505 une couronne à la-

(1) « La nation napolitaine a toujours été la victime de leurs défaites comme de leurs victoires. » *Revue encyclopédique,* vol. III. p. 294.

(2) Voyez le récit des duels que ces prétendans à la couronne de Naples eurent entre eux, dans les Mémoires historiques, politiques et littéraires sur le royaume de Naples, par M. le comte Grégoire Orloff.

quelle il n'avait aucun droit. Naples devint alors un apanage de la maison d'Autriche; et Charles-Quint, son fils, l'atroce Philippe II, et leurs descendans superstitieux et cruels, régirent cette belle et malheureuse contrée par ce raffinement des plus mauvais gouvernemens, *le pouvoir délégué d'un despotisme étranger.*

La cruauté, les exactions, la fausse politique des vice-rois espagnols jetèrent les Napolitains opprimés hors des limites de la civilisation. Les impôts sur les produits abondans de ce sol fertile, où la nature prodigue tous ses trésors, réduisirent le peuple à la famine, perpétuèrent sa misère, et le portèrent en 1647 à cette insurrection formidable qui a fait passer à la postérité le nom et les actions d'un jeune pêcheur, et légué au peuple de Naples la menace si souvent et si vainement mise en usage sous leurs oppresseurs successifs (1).

---

(1) *I Masanielli non sono morti* (les Masaniels ne sont pas morts). L'impôt sur toutes espèces de fruits nommé *gabella de' frutti*, par le tyrannique duc d'Arcos, vice-roi de Naples sous Philippe III, en 1647 causa l'insurrection du peuple, dont Thomas Anello, que le peuple appelait *Mas Anello*, fut le chef. Son histoire et son sort sont trop bien connus pour qu'il soit nécessaire de les répéter.

Pendant que nous étions à Naples, le vénérable arche-

Les souffrances excessives des Napolitains les induisirent alors à chercher et à accepter tous les secours qui leur étaient offerts, même ceux d'un aventurier grossier et féroce. Le romanesque duc de Guise devint leur champion; et une république, semblable à celle de Hollande, fut rêvée à Naples, et par le chef et par le peuple. Il est curieux de remarquer que l'on avait presque atteint cet objet, et que le parti de Guise était assez fort parmi les nobles et le peuple, quand, par une *ruse de guerre*, les

---

vêque de Tarente (qui a tant de droits à l'estime et à la célébrité) nous montra un portrait original de *Masaniello* et de sa bonne femme, fait le jour où il força le vice-roi à souper avec lui à Posilipo, où sa femme et ses sœurs firent une visite de cérémonie à la vice-reine au Palais-Royal. Il y a quelque chose de barbare dans l'expression de ces figures qui fait contraste avec leur grotesque parure.

Le cardinal Fesch nous a montré un autre portrait de ce pêcheur démagogue, dans l'habit simple et pittoresque de son état. Je crois me souvenir que son éminence nous a dit que ce portrait était de Salvator Rosa. Cela est du moins très-possible, car cet esprit vraiment napolitain avait pris une part active à la révolte de Masaniello, et s'amusait dans la caverne des conspirateurs à esquisser leurs visages fiers et sauvages à la lueur des torches. (*Voyez Vie de Salvator Rosa, publiée avec ses satires.*)

Espagnols s'emparèrent de sa personne et l'emmenèrent prisonnier à Madrid.

Les rois d'Espagne régnèrent paisiblement sur la plus belle portion de l'Italie, jusqu'au moment où le faible petit-fils de Louis XIV occupa le trône de Charles-Quint, où l'Autriche réclama des droits qui ne valaient pas la peine d'être discutés : ces deux puissances désolèrent l'Europe pendant des années par la guerre qu'elles se livraient pour régner sur une terre éloignée, dont les mœurs et le langage leur étaient étrangers, et sur lesquelles leurs souverains n'avaient aucuns droits légitimes. Il suffit de dire qu'après des traités conclus et rompus, par lesquels un petit nombre d'individus disposaient du sort des nations, et livraient d'un trait de plume les libertés et les droits de millions d'hommes, D. Carlos, fils du roi alors régnant en Espagne, déjà duc de Parme, prit possession du royaume de Naples en 1734; et cette monarchie lui fut garantie en 1736 par le même pacte qui, sorti du Troppau de ce temps, assurait (ou était censé assurer) la Lorraine à la France ; Parme et Milan à l'Autriche ; la Toscane au duc de Lorraine, et les villes de Tortone et de Navarre au nouveau roi de Sardaigne ; tandis que la Pologne, la malheureuse Pologne, restait pour la spo-

liation future d'autres souverains envahisseurs. Quand Charles III monta sur le trône de Naples, le peuple de ce pays infortuné vit pour la première fois, depuis plusieurs siècles, un roi résidant au milieu d'eux. Ce souverain montra une disposition à la réforme dont les impulsions étaient dirigées avec beaucoup de sagesse; et pendant un règne très-court, il avait fait assez pour donner de grandes espérances dans l'avenir. Il diminua les priviléges féodaux, plus oppressifs à Naples que dans aucune autre partie de l'Italie, et il borna le pouvoir des barons, qui avaient laissé le peuple privé de propriétés réelles ou personnelles. L'énergie nationale commençait à se développer; il était plus facile de se procurer des moyens d'existence; le peuple moins opprimé devint plus soumis aux lois. Cependant, plusieurs abus enracinés depuis des siècles, demeuraient encore; l'administration restait dans les mains des légistes (un corps qui, sous le nom de Paglietti, montait à trente mille), et les délais judiciaires continuèrent à embarrasser les procédures. Chaque ministre agissait dans son département indépendamment des autres branches du gouvernement, et sans déférer à aucun conseil. Tous les rangs de la société ne voulaient être responsables

que devant leur propre tribunal, et d'interminables disputes sur la compétence des différentes cours, occupaient constamment les trente mille hommes de loi.

Quand la mort du roi d'Espagne appela son frère le roi de Naples sur son trône, en 1759, Naples ayant eu à peine le temps de respirer un instant, après tant de maux, entra dans une ère nouvelle de souffrances et d'humiliations. Charles III avait trois fils; l'aîné était destiné à succéder, et il a, en effet, succédé au trône d'Espagne; le second fut mis de côté pour son incapacité reconnue, et le troisième enfant de sept ans, d'assez faible espérance (1), fut proclamé roi des Deux-Siciles au moment où son père s'embarquait pour son nouveau royaume.

---

(1) Une anecdote de l'enfance de ce roi prouve que tout négligé qu'il était, il avait une vocation précoce pour son métier de monarque. Le roi son père hésita quelques momens sur celui de ses fils auquel il donnerait le royaume de Naples. Quand sa décision fut connue, le prince des Asturies qui jouait avec son frère, lui dit : *Alors je suis destiné à gouverner le plus grand état du monde;* le petit souverain de Naples répliqua : *Oui, vous serez roi, mais je le suis.* Le prince des Asturies était le feu roi d'Espagne qui mourut presque moine à Rome.

La sagesse de don Carlos sembla décliner par l'accroissement de sa puissance, et *son ambition parut augmenter en se nourrissant d'alimens plus substantiels.* Souverain d'un vaste empire qui embrassait les territoires les plus fertiles des deux hémisphères, il ne pouvait se résoudre à céder tout-à-fait l'Éden de son petit royaume de Naples. Son fils était destiné à n'être que l'ombre d'un monarque, et les Deux-Siciles à se trouver encore gouvernées par les conseils lointains de l'Escurial.

On ne peut savoir quelles auraient été les dispositions naturelles de Ferdinand IV, si elles avaient été développées et cultivées; on ne peut savoir s'il serait devenu un Henri IV ou un Louis XV. Traité dès le berceau comme une marionnette destinée à figurer dans les représentations royales, privé et de l'éducation qu'on puise dans les livres, et de celle qui s'obtient par l'observation des faits, condamné à la négligence (1) par un système arrêté, tenu dans l'ignorance de tout ce qui concernait les intérêts de l'état, deux seules occupations lui

(1) Son gouverneur, le prince de Saint-Nicandre, alla probablement au-delà des restrictions imposées par son père, et le laissa dans la plus grossière ignorance sur les événemens les plus communs.

furent laissées, l'Église et la chasse; l'une absorbait toutes ses facultés physiques, et l'autre s'empara de toute sa puissance intellectuelle. Son zèle religieux le rendit souvent la dupe des intrigans (1), et ses habitudes de Nemrod le mirent en relation avec les êtres les moins civilisés. Il prit bientôt les manières des gens du peuple, qui l'aimaient par la ressemblance qu'il avait avec eux; il parlait et parle encore le patois des lazzaroni; et ce rapport et quelques autres lui attachèrent cette corporation féroce par des liens qui subsistent encore. Malgré tous ces désavantages, fruits de la politique de son père, aussi fausse que cruelle, désavantages que le temps a confirmés, des lueurs de dispositions dignes d'un meilleur sort, se montraient quelquefois en lui, et son intelligence naturelle, supérieure à toutes restrictions, aurait peut-être triomphé des erreurs de son éducation; quand, pour son malheur et celui de son pays, il devint l'époux et l'esclave d'une fille de Marie-Thérèse d'Au-

(1) Les chevaliers de l'ordre de Constantin, sur un prétexte absurde de parenté entre le roi et saint Antoine l'abbé, l'assurèrent que toutes les propriétés qui dépendaient des couvens sous l'invocation de ce saint, lui appartenaient. Le roi les crut, et chassant ceux qui occupaient ces biens, il les donna aux chevaliers.

triche. Ah! si quelque esprit prophétique avait annoncé au roi et à la nation les maux qui suivraient ces noces fatales, jamais les rites n'en auraient été célébrés; que de vies auraient été sauvées, que de tortures épargnées, que de vertus et de talens conservés pour le bonheur de l'humanité! Ombres du brave Caraccioli, de l'héroïque Carafa, du savant Cerillo, de tant d'autres êtres méritans, indignement assassinés! on ne vous invoquera pas comme des martyrs; cependant vos vertus vous ont rendus dignes d'être révérés comme des saints.

Caroline d'Autriche, reine de Naples, si fatale aux intérêts de l'Italie par ses relations de famille, si dangereuse pour le pays sur lequel elle devait régner, par ses dispositions vicieuses, unissait aux passions violentes de plus d'une princesse de sa famille, l'amour de l'intrigue et le caractère impérieux de sa despotique mère. Fragile sans être sensible, accessible à l'engouement, et incapable de sympathie, opiniâtre et ignorante, quelquefois menée et jamais convaincue, cette femme (car elle était femme au moins par la beauté et les grâces) devint l'instrument principal de trois coalitions : son influence, ses intrigues et son intelligence avec l'Autriche, contribuèrent puissamment à modifier les affaires

d'Italie et de toute l'Europe. Sa domination sur son faible époux commença aussitôt après leur union, et elle devint l'unique souveraine des Deux-Siciles au moment où elle devint épouse de leur roi (1). Le premier acte ouvert de sa puissance a été la violation des lois fondamentales du royaume, un outrage aux préjugés saliques des Bourbons. Elle entra dans la salle du conseil, et voulut y occuper une place qu'elle n'a jamais quittée qu'avec le trône. Tennuci, ami fidèle et ministre de Charles III, chef de la régence pendant la longue minorité

---

(1) Un gentilhomme (de qui je tiens cette anecdote) résidant à la cour de Naples comme envoyé, avait gagné la confiance du roi par les attentions qu'il avait pour lui quand personne ne lui rendait aucun soin; et se trouvant une fois par hasard seul avec ce prince, il lui dit *que le soir précédent il avait entendu parler au souper de la reine d'un certo messer Voltaire*, qui avait écrit des histoires très-comiques, et qu'il serait bien aise de les lire sans que la reine le sût, parce qu'elle lui avait dit que Voltaire était un méchant philosophe dont il ne devait pas avoir les ouvrages. Le gentilhomme lui promit de lui procurer *Candide;* il le fit, et le roi le reçut avec une joie d'enfant; mais peu de jours après il prit à part son ami, et lui dit qu'il trouverait le livre sous le coussin d'un canapé où il l'avait caché; et que la reine le surveillait si exactement, qu'il n'avait plus aucun moyen d'échapper à sa vigilance.

de son fils, dont il était encore ministre, s'opposa à cette innovation. Il fut persécuté et renvoyé; car les cours de Vienne, de Madrid et de Versailles soutenaient la reine. Depuis ce moment le gouvernement de Naples, toujours purement et franchement despotique, prit un caractère de tyrannie orientale; et quoiqu'il y eût une forme de conseil (composé de six conseillers et de six secrétaires d'état), l'avis de ces jouets de cour était rarement suivi, et les affaires de la nation et ses relations avec l'Europe étaient discutées et décidées dans le cabinet de toilette de la reine. Zambuca, l'un des secrétaires d'état, assistait quelquefois aux délibérations; le roi y était aussi occasionnellement présent; mais l'âme de ce divan diplomatique était *Acton*, ministre de la guerre et de la marine, favori du roi, et qui était pour la reine tout ce que pouvait être un homme qui servait d'agent à son ambition politique, à celle qui mettait son pouvoir comme souveraine, même au-dessus de ses triomphes comme femme. John Acton, fils d'un médecin anglais, établi dans le midi de la France, et petit-fils d'un baronnet anglais, était un aventurier politique dans toute l'étendue du mot. N'appartenant à aucun pays, n'étant attaché à aucun

système, n'ayant ni principes de conduite, ni expériences, ni lumières, sans caractère et sans passions, il devint ministre par hasard (1), et il ne soutint point la cause de la tyrannie par l'effet de notions précédemment empreintes dans son esprit, mais parce qu'elle le conduisait par un chemin rapide à un pouvoir permanent et personnel. Recommandé au roi de Naples par le duc de Toscane, à qui il avait rendu quelques services maritimes, il fut employé par le premier à créer une marine capable de résister aux pirates barbaresques (les ennemis naturels de ces côtes). Il excéda sa mission au point de ruiner les finances de l'état, en créant une marine inutile et extravagante, et une puissante armée de terre dans un temps de profonde paix. Au moment où les dépenses de la cour et la mauvaise administration des affaires publiques avaient presque amené une

(1) On dit qu'il était complétement dénué de talens, et incapable d'avoir des vues qui s'étendissent au-delà des occurrences journalières. « Non aveva altro talento « (dit Cocco) che la scelleragine; sarebbe mille volte « caduto se avesse avuto in fronte un altro scellerato. » « Il n'avait d'autre talent que la scélératesse, et il serait tombé mille fois s'il s'était rencontré un autre scélérat pour lui faire tête. »

banqueroute, les efforts maladroits d'Acton pour couvrir ses folles prodigalités (1), avec

(1) Les dons annuels ne suffisant plus pour les besoins de l'état, furent suivis d'opérations de banque. Il y avait sept banques privées à Naples, qui possédaient un capital de 13,000,000 de dollars auquel la nation en avait confié encore 24,000,000. Jusqu'en 1793 le dépôt avait été sacré, mais alors la reine réussit à convertir ces banques privées en banques du gouvernement, pour se donner le moyen de pensionner ses favoris sur ces établissemens, de prêter de l'argent à ses protégés, et de fournir des sommes considérables à Acton dans ses projets extravagans. Ainsi commencèrent une suite de transactions iniques, qui ne pouvaient être effectuées que sous un gouvernement despotique; elles furent accompagnées de la soustraction du capital, et quand il fut épuisé, de la fabrication de trente-cinq millions de papier-monnaie qui n'était garanti par aucune propriété. Le papier tomba graduellement jusqu'à deux tiers de sa valeur nominale, et l'agio s'accrut par les opérations de la cour, qui continua à vendre de nouveaux papiers pour toutes les sommes qu'elle pouvait recueillir. Pour remédier au mal la cour appliqua trop tard les propriétés allodiales de la couronne; mais elles ne pouvaient être vendues avec assez de facilité, et n'étaient pas en assez grande quantité pour couvrir la dette. Une partie des biens ecclésiastiques fut aussi vendue, et douze millions cinq cent mille ducats de papier ainsi rachetés, étant remis immédiatement en circulation, la dette se trouva doublée. Un acte de fraude personnelle de la reine mérite d'être rapporté. Ayant levé une taxe de trois

les deniers de sa nation, ne servirent qu'à ajouter aux embarras des finances royales. Le premier moyen de séduction qu'il employa auprès de la reine, fut une indifférence apparente pour des charmes auxquels personne n'avait paru insensible, excepté lui, dans la cour sybarite de son époux (1). Le second était sa qualité d'étranger, et sa coïncidence réelle ou affectée dans sa haine profonde, son mépris invétéré pour le peuple sur lequel elle régnait. Par leur

---

cent mille ducats, pour ouvrir des routes dans l'intérêt du commerce, on paya cet impôt avec joie; mais elle prit l'argent, et les routes ne furent jamais construites: telle était la fille de Marie-Thérèse.

(1) La princesse***, ancienne amie de la reine, et l'une des premières dames de sa cour, m'a assuré qu'elle avait vu naître la passion de la reine pour Acton, et qu'elle croyait pouvoir l'attribuer à son insensibilité naturelle pour les charmes féminins : sa figure sans expression était aussi froide que son cœur; et quand la reine s'adressait à lui dans son cercle, il était le seul dont l'œil n'étincelait pas de joie à cette distinction. *Piquée au jeu*, elle commença à mettre en œuvre tout l'art de la coquetterie, art dans lequel elle était adepte; et Acton, flatté sans être subjugué, allait céder à la séduction, quand un ami lui suggéra que s'il se soumettait à son empire, au lieu d'être souverain il ne serait qu'un des *mille et un de la reine :* il profita de l'avertissement, et la reine, peu accoutumée à une semblable cruauté, devint toujours plus dévouée à mesure qu'il lui restait moins d'es-

influence, la cour et tous les emplois de l'État furent inondés d'étrangers, et le mérite national était trop heureux d'échapper à la persécution en se vouant à l'oubli. Les produits des manufactures anglaises, allemandes et françaises, étaient substitués à ceux de l'industrie nationale. Les Anglais étaient invités à la cour, dont les Napolitains étaient bannis. Le français devint la langue des cercles distingués; les modes françaises remplacèrent le costume napolitain, et les auteurs français étaient tellement préférés aux écrivains italiens, que lire le Tasse ou l'Arioste, était considéré comme une marque d'éducation et de goût vulgaires. Mais en introduisant la littérature française, les habitudes et les modes françaises, la reine et Acton ne voyaient pas qu'ils ouvraient le chemin à ces principes français qui devaient bientôt troubler leur repos; et quand il s'aperçurent que l'épidémie révolutionnaire avait déjà gagné la banlieue de la cour, ils regardèrent cela comme un événement inattendu et surprenant, et ne virent point qu'eux-mêmes avaient donné les

---

pérance; enfin elle se compromit tout-à-fait en écrivant à cet Adonis ministériel. Depuis ce moment elle devint son esclave, et le roi, par elle, n'était plus que l'agent de ses plans, qui aboutirent presque à la ruine de tous, mais surtout à celle du peuple malheureux et opprimé.

moyens par lesquels le miracle s'était opéré. Cependant, quand Acton trouva un rival dans l'un de ceux que l'on soupçonnait de principes libéraux, il étouffa dans son berceau la préférence qui commençait à naître, en cherchant à perdre celui qui en était l'objet. Le jeune Medici (1), accusé de jacobinisme par le ministre auquel il devait succéder un jour, fut jeté dans les cachots d'une prison d'état par celui qui voulait surtout l'éloigner de la présence royale. La reine, et par son caractère et par son éducation, était livrée à la défiance; et Acton, maître de toutes ses passions, sut découvrir celle qui dominait en elle, et en fit l'instrument d'une influence que son cœur léger aurait bientôt cessé de reconnaître. Mille personnes innocentes ont été condamnées à souffrir ou à mourir pour qu'il pût conserver son ascendant; car c'était le modèle abstrait de ces ministres qu'aucun crime n'arrête quand il s'agit de conserver leur pouvoir.

La révolution française avait déjà commencé, quand quelques jeunes gens à la mode prirent l'habitude de se promener à cheval au

(1) Le comte de Medici, favori et premier ministre de Ferdinand IV en 1820; mais qui n'est plus soupçonné de jacobinisme, même par les plus furieux ultras.

cours ; et l'on ne passait point pour un homme du *bon genre* à Naples, si l'on n'était point vu à *Chiaia far il corso a cavallo*. Cette innovation, qui s'éloignait de l'ancien usage efféminé des promenades en voitures, fut convertie par Acton en attentat politique ; et il persuada la reine que cette pratique était un renouvellement des jeux olympiques. Aussitôt son imagination prit l'alarme, et l'on ordonna à la police de surveiller les mouvemens des jeunes imitateurs de l'antiquité républicaine. Il était devenu de mode de lire les journaux français et de suivre les progrès des événemens qui y étaient détaillés : leur contenu, discuté dans la loge d'une maîtresse le soir à l'Opéra, ou commenté avec un valet de chambre pendant qu'on était le matin entre les mains de son perruquier, devinre une nouvelle matière de suspicion. De tels faits, recueillis par les espions gagés de la reine et exagérés au roi, furent bientôt considérés comme des sujets d'accusation contre les jeunes étourdis qui, à leur grand étonnement, et à celui de leurs parens et amis, se trouvèrent sous une accusation de haute trahison. On créa un tribunal terrible, sous le nom de *Giunta di stato*, pour juger les délinquans. Le caractère bien connu de quelques-uns de ces inquisiteurs,

alarma ceux qui avaient plus de probité, et qu'on avait associés avec eux. Plusieurs des magistrats les plus sages, tremblant sur le sort des accusés, tâchèrent de se jeter entre les ministres et le souverain, et de lui prouver que le mot de trahison ne pouvait s'appliquer à des jeunes gens, dont la langue imprudente était une preuve de légèreté et non de conspiration. La reine, cependant, était victime de ses craintes et de ses préjugés. La haine qu'elle avait inspirée était augmentée à ses yeux par ses conseillers; et se croyant dévouée à la vengeance nationale, elle résolut de punir les ennemis que sa conscience et son imagination troublée avaient évoqués. Quiconque essayait de lui prouver la fidélité de ses sujets, encourait son animadversion: elle avait soif de sang; et ses ministres, qui régnaient par ses terreurs, se hâtèrent de la satisfaire jusqu'à la satiété.

La *Giunta* siégea enfin pour prononcer les jugemens, et trois malheureux jeunes gens, choisis pour victimes après une ombre de procès, furent condamnés à mort sur les charges les plus frivoles et les plus mal fondées. Le jour de l'exécution fut un jour de deuil pour les Napolitains, et de frayeur pour leurs souverains. Le rapport d'un soulèvement général pour les sauver, jeta l'a-

larme dans le palais, et des troupes parcourant tous les quartiers, donnèrent à la capitale l'aspect d'une garnison. Deux de ces jeunes gens furent exécutés en présence du troisième, le jeune et brave Emmanuel di Deo: comme il montait sur l'échafaud, on lui offrit de lui donner la vie, s'il voulait découvrir le reste de ses complices; il répondit courageusement qu'il préférait la mort à l'infamie, et qu'il n'avait rien à révéler. Cette réponse décida son sort, et la mort fut le prix de sa généreuse intrépidité. Les germes de défiance entre le souverain et les plus éclairés de ses sujets, furent alors profondément plantés pour n'être jamais déracinés; et ceux qui avaient si long-temps inspiré la crainte et la haine à leurs gouvernemens, apprirent à leur tour à craindre et à détester. La première *Giunta* ayant accompli son œuvre de sang, elle fut dissoute; et l'on créa bientôt une nouvelle conspiration pour donner prétexte à l'organisation d'une autre inquisition d'un caractère plus terrible. Ce tribunal était composé d'hommes dont les noms font encore frémir les Napolitains: Castel-Cicala, Vanni et Guidobaldi. Vanni, le principal inquisiteur, conduisit les affaires sous la direction d'Acton. Les conspirations se multiplièrent avec les

craintes de la reine ; tout ce qui s'opposait à la rapacité du ministre était stigmatisé de l'épithète qui entraînait après elle la persécution, celle de *révolutionnaire* ou *jacobin*. Le royaume fut couvert d'espions jusqu'à ses frontières les plus reculées, et la reine, du milieu de ses cercles de cour, les assurait ouvertement de sa protection (1), et les reconnaissait pour ses émissaires : leurs dénonciations suffisaient au moins pour faire incarcérer, sinon pour *prouver* le crime de leur victime. Les forts et les prisons se remplirent de malheureux auxquels il n'était pas même permis de connaître la nature de leur accusation (2). Quoique plusieurs, après quatre ou cinq ans, aient été délivrés de leurs cachots malsains (3), faute de trouver le plus léger

(1) Ses propres paroles étaient (et les cours de l'Europe ont réalisé depuis sa prophétie) « sarebbe un giorno « giunto a distruggere quell' antico pregiudizio per cui si « riputava infame il mestiere di delatore. » « Un temps viendra où le vieux préjugé qui faisait regarder comme infâme le métier de délateur sera détruit. »

(2) *Voyez Saggio Istorico sulla rivoluzione di Napoli.*

(3) Lady Hamilton, dans une lettre à lord Nelson, datée de Naples, juin 1798, disait : « Les jacobins ont tous été déclarés innocens après quatre ans d'emprisonnement ; et je sais qu'ils auraient tous mérités d'être pendus depuis long-temps, etc. etc. etc. »

prétexte pour les détenir, ou la moindre preuve pour les condamner; cependant, la santé détruite et le courage abattu apprenaient à la jeunesse vertueuse cette leçon terrible : *Quand le vice peut triompher, la vertu doit obéir au vice*, et l'on restait sans espoir pour l'avenir, et découragé par l'exemple du passé. (1)

Quatre années d'oppression et de cruautés de tous genres, qui attaquaient les propriétés, la liberté, la vie, avaient presque réduit au désespoir, mais non pas dégradé, les classes les plus respectables. Les légistes qui avaient courageusement entrepris la défense des innocens emprisonnés étaient incorruptibles, et

(1) Le cri que Vanni faisait retentir aux oreilles de la reine qui n'était que trop disposée à l'entendre, était : *almeno dovevano arrestarsene venti mille* (nous devons au moins en faire arrêter vingt mille). Le roi interrompait quelquefois les plaisirs qu'il prenait à la chasse pour intercéder en faveur de ses malheureux sujets, même il demanda une fois à Vanni de lui rendre compte de sa conduite ; mais la reine répondit pour son ministre, et le roi, réduit au silence par cette voix à laquelle il obéissait implicitement depuis tant d'années, affecta de croire tout ce qu'elle disait, passa une pate de héron dans sa boutonnière, pour se garantir du mauvais œil, et partit tranquillement pour la chasse, laissant la reine *maîtresse au logis jusqu'à la mort.*

les résultats de leur instruction libérale, leur intégrité et leurs talens brillèrent dans chaque procès où la tyrannie n'avait pas pu colorer suffisamment ses accusations pour détruire les objets de sa vengeance. La classe persécutée n'était point celle du peuple; c'était les plus jeunes nobles, les membres les plus distingués des professions libérales; en un mot, tous ceux que leur éducation éclairait sur les abus du gouvernement, et que l'esprit, le patriotisme et la considération rendaient formidables dans le moment où la révolution française frappait de terreur tous les despotes féodaux de l'Europe.

Le roi, malgré le pouvoir que la reine et Acton exerçaient sur lui, ne pouvait pas fermer ses oreilles aux gémissemens des millions de victimes. Le murmure devint violent et général. Le tribunal vit qu'il avait été trop loin, et Castel-Cicala se tourna contre Vanni par haine personnelle et par crainte d'une réaction publique. La reine, pour jeter l'odieux sur d'autres que sur elle et son favori, sacrifia son agent fidèle; Vanni fut renvoyé et exilé. Porté au désespoir par le triomphe de ses rivaux, il tomba dans une maladie de mélancolie; et, après avoir écrit une note qu'on supposait des-

tinée à la souveraine qui l'avait trahi (1), il se détruisit lui-même. Sa mort laissait Castel-Cicala à la tête de l'inquisition de la reine, quand les progrès de la révolution donnaient des sujets de crainte mieux fondés que ceux qui avaient servi jusque-là à justifier les persécutions. Le malheureux état du royaume avait disposé les Napolitains (du moins les classes supérieures) à recevoir avec joie tous les changemens que pouvaient amener les circonstances politiques. Le peuple était ce que des siècles de despotisme, d'anarchie et de superstition l'avaient fait, la population la moins civilisée et la plus dégradée de toute l'Italie. Les élémens de la société amalgamés d'une manière si discordante, prouvaient le malheureux état

(1) Cette note écrite d'une main ferme était ainsi conçue :

« L'ingratitudine di una corte perfida, l'avvelenamento « di un nemico terribile, la mancanza d'asilo, mi han « determinato a togliermi una vita che ormai mi è di « peso ; non s'incolpa nessuno della mia morte, ed il mio « esempio serva a rendere saggi gli altri inquisitori. »

« L'ingratitude d'une cour perfide, les calomnies d'un ennemi terrible et le manque d'asile, m'ont déterminé à m'ôter la vie qui n'est plus qu'un fardeau pour moi ; qu'on n'accuse personne de ma mort, et que mon exemple soit un avertissement pour les autres inquisiteurs. »

de la nation, et motivaient tout ce qui s'était passé précédemment, et tout ce qui manquait alors dans les efforts qu'une partie faisait pour sauver le tout.

La reine, dans son voyage en Allemagne à l'occasion du mariage de ses filles (1), a été, dit-on, la première à provoquer la ligue des souverains de l'Europe contre la France; mais quand le roi de Naples et ses poltrons furent battus dans leur première expédition contre les Français, les conseils et la cour furent en proie à l'irrésolution et à la frayeur. La couardise et l'indécision prédominaient universellement; et, à la première invasion française, avant que le danger menaçât les frontières, avant que la nécessité obligeât à la retraite, le roi, entraîné par ses craintes ou par les représentations d'un ministre perfide et d'une femme qui avait depuis long-temps sacrifié tous ses sentimens à ses passions, s'enfuit (2). La Sicile

(1) Son neveu, l'empereur actuel d'Allemagne, avait épousé une de ses filles.

(2) Dans cette fuite, la cour, aidée par lady Hamilton, emporta tout ce qui avait quelque valeur dans les palais de Naples et de Caserte, les principaux objets du musée de Portici et de Capo di Monte, les joyaux de la couronne, et environ vingt millions d'or en lingots ou en monnaie.

fut choisie comme un asile momentané pour laisser passer l'orage ; et la vieille cour, avec tous ses vices, se rassembla à Palerme. Les Napolitains, abandonnés à eux-mêmes, délivrés d'un despotisme qui avait duré mille ans, portant encore les marques de leurs chaînes, et la bassesse de l'esclavage agissant encore puissamment sur leur caractère, sentirent seulement qu'ils étaient libres ; mais, peu accoutumés à jouir de la liberté, leurs vues étaient les résultats de l'instinct plutôt que des principes. Après la fuite du roi, un corps municipal, appelé la *città*, prit possession de l'autorité publique. Ce corps était composé de six nobles et d'un bourgeois, qui étaient élus par les cinq *sedili* dans lesquels la noblesse était divisée ; ces *sedili* étaient un reste des *fratriæ* ou divisions de la ville sous le gouvernement Grec. Quand les parlemens avaient été supprimés, la *città* avait été le dépositaire des priviléges nationaux, mais elle était graduellement tombée dans la nullité. Cependant, telle qu'elle se trouvait, la conduite des affaires lui fut confiée, et l'on forma une garde nationale qui se remplit rapidement des meilleurs citoyens de toutes les classes.

Les Français cependant avançaient sur Capoue, et Pignatelli traita avec eux, leur céda

tout le royaume au nord de cette ville, et consentit à payer deux millions cinq cent mille francs pour deux mois d'armistice. Le peuple vola aux armes qu'il saisit dans les arsenaux. Pignatelli et le général autrichien, Mack, suivirent l'exemple du roi et s'enfuirent; le dernier, en s'échappant, tomba entre les mains des Français. L'anarchie prévalut alors, et au milieu d'une confusion inexprimable, la populace criait: *Viva la santa fede! viva il popolo napolitano!* Moliterna et Rocca Romana, deux jeunes soldats, essayèrent de se faire reconnaître comme chefs, afin de contenir la fureur populaire, et ils réprimèrent les violences pendant deux jours; mais une députation envoyée aux Français, alors aux portes de Naples, pour les conjurer de ne pas avancer, ayant été repoussée avec menace et insulte, le peuple devint enragé, une soif de pillage se joignit bientôt aux autres impulsions, et des prêtres fanatiques, bénissant leurs armes, les encouragèrent à se porter aux derniers excès. Dans cette confusion la municipalité cessa ses fonctions, et le peuple ainsi livré à lui-même, la ville devint le théâtre de toutes les horreurs imaginables. Le duca della Torre et son frère Filomarino furent les premières victimes, parce qu'on les supposait anti-royalistes; d'au-

tres partagèrent leur sort; enfin les républicains (c'est-à-dire ceux qui avaient de l'éducation ou de la fortune) se mêlant à la populace, en feignant d'adopter ses sentimens, vinrent à bout de modérer un peu sa furie, et Moliterna et Rocca Romana parvinrent à faire sortir les lazzaroni du château Saint-Elme. Cependant le peuple privé de chef continua à se défendre contre une armée triomphante, avec un courage digne d'une meilleure cause (1); et quand ils se virent chassés de la forteresse et placés entre deux feux, ils se retirèrent moins abattus par leurs pertes qu'enragés contre leurs concitoyens.

Les esprits à cette époque étaient complétement désunis; les Napolitains, il est vrai, n'aimaient plus leur roi, mais ils étaient très-atta-

---

(1) Il y eut assurément beaucoup de courage déployé dans cette occasion. L'on dit que la reine comptait beaucoup sur la réaction des lazzaroni, et elle avait laissé des agens pour entretenir leur esprit de résistance et les pousser au désespoir. On fit courir le bruit que les jacobins visaient à la destruction de l'Église et de la dévotion à la Vierge; et la rage du peuple était portée à un tel point, qu'une éruption du Vésuve ayant eu lieu dans le moment où les Français avaient obtenu quelques avantages, les lazzaroni s'écriaient: *Ahi! Vesuvio, tu sei giacobino!* « ah! Vésuve, tu es jacobin! »

chés à leur pays, et plus encore à leur religion. Leur haine pour les Français était héréditaire, et la conduite du directoire les aliéna tout-à-fait de cette nation dont ils avaient si souvent souffert les invasions. Le mépris du peuple pour les barons était peut-être plus grand encore que son aversion pour les Français; ainsi plusieurs causes s'opposèrent aux favorables résultats que pouvait avoir la révolution. D'autre côté, un parti nombreux composé de presque toutes les classes éclairées, croyait la présence des Français nécessaire pour l'établissement de la nouvelle république; et la séparation, entre eux et la populace, devint tous les jours plus grande. (1)

La nation se trouvant mal préparée pour

(1) L'absence de tout sentiment national était le résultat nécessaire du précédent gouvernement. Tout ce qui tendait à la civilisation et à l'instruction était français ou anglais; et de là les classes éclairées en vinrent à un mépris trop grand pour leurs compatriotes. Dans les sociétés naissantes, les progrès de la civilisation marchent de front avec le développement du sens moral, et un système de lois se forme spontanément par la force des choses. Mais chez les nations corrompues, les bonnes lois doivent précéder les bons sentimens, et elles ne peuvent résulter que d'une force morale étrangère à la population.

une révolution, aucun plan de gouvernement n'avait été arrêté. Les Français entrèrent à Naples, le 22 janvier, et vingt-cinq personnes formées en six comités, furent mises à la tête de l'administration. Les griefs, suites naturelles de cet ordre de choses, se multiplièrent rapidement, augmentèrent le nombre des mécontens, et divisèrent le pays entre l'armée française et le peuple insurgé. Le corps de la nation, attaché aux formes et aux fêtes de sa religion, était indifférent à ses dogmes, ou les ignorait; et le clergé, déjà en guerre avec la cour de Rome pour le recouvrement des libertés de l'Église nationale, n'était pas tout-à-fait adverse à certaines réformes (1); mais l'affaire

(1) Immédiatement avant la révolution, les prétentions féodales du pape sur le royaume de Naples avaient été vigoureusement repoussées, et la *haquenée* annuellement offerte avait été refusée. Parmi les écrivains les plus habiles qui ont écrit à cette époque contre les usurpations du saint-siége, était l'archevêque maintenant *l'ex-archevêque* de Tarente, homme d'état éclairé, qui joint la politesse du grand monde à un savoir dirigé par le goût. Son ouvrage lui attira la malveillance de la cour de Rome; et le pape, pour lui montrer son mécontentement, négligea de renvoyer quelques dispenses de formes que l'archevêque avait demandées *ex officio*. Après une seconde demande, l'indépendant théologien déclara qu'ayant le droit canonique de donner lui-même

fut confiée à des agens subalternes, et poursuivie avec une violence et des spoliations qui indisposèrent toutes les classes. La suppression des droits féodaux et des tribunaux provinciaux laissa huit ou dix mille personnes sans emploi (les *armigeri* attachés aux barons et à leurs cours); et l'on ne pensa point à pourvoir à leur existence : ils se joignirent immédiatement aux insurgés. On fit une proclamation extravagante, par laquelle on déclarait *que ceux qui avaient servi un tyran n'avaient rien à espérer d'une république;* et cela ajouta encore un grand nombre de familles aux partisans du roi. Les deux millions et demi, levés par le général français Championet, et les quinze millions imposés sur les provinces, furent distribués entre les contribuables, en ayant égard aux opinions plutôt qu'à la fortune; et l'on prenait les diamans et les bijoux quand on ne trouvait point d'argent. Le territoire fut divisé en départemens en contraste avec la géographie établie; et des commissions démocratiques errantes heurtaient tous les préjugés, et blessaient tous les inté-

---

ces actes, comme archevêque, il avait l'intention d'user de ce droit; et les papiers demandés arrivèrent par le retour du courrier.

rêts. Cependant *la république* effectua quelques changemens avantageux. Dans l'espace de cinq mois les revenus de deux provinces seules servirent à éteindre un million cinq cent mille ducats de dettes ; mais le malheureux état auquel le peuple avait été réduit par l'effet d'un si long despotisme se montra pendant tout le progrès de leur révolution.

Le petit nombre de Français occupant Naples, et la multiplicité des causes de mécontentement, donnèrent naissance aux insurrections dans les Abruzzes, Sora et Castel Forte. Cette révolte instiguée par la cour de Palerme, fut mise sous la direction d'un prêtre calabrois, le trop fameux cardinal Ruffo, qui, connaissant le caractère et le dialecte des habitans de la Calabre, parcourut leurs montagnes et sonna le tocsin de cette réaction terrible, sans parallèle dans les annales de l'humanité. Mais jusque dans ces solitudes reculées, ce prêtre guerrier trouva les sauvages habitans divisés en royalistes et en républicains, et capables de se former des opinions et de les défendre. Le succès finit cependant par couronner ses efforts. Altamura, une ville tenue par les républicains, fut prise et saccagée; et les morts et les mourans étaient jetés dans le feu et brûlés en présence du cardinal. Les Français se retirè-

rent à la fin, et les forts de Naples (après que les patriotes eurent été défaits par Ruffo et sa bande de brigands sur le pont Maddelena) furent rendus d'après la fameuse capitulation, à Ruffo, à Micheroux, et aux commandans des flottes turque et anglaise.

Ce traité (comme on ne le sait que trop bien) a été indignement violé par lord Nelson, sous l'influence de lady Hamilton et à la prière de la reine. Trente mille personnes furent arrêtées (1); et la junte formée pour les juger n'étant pas trouvée assez sévère dans les punitions qu'elle infligeait à ceux qui avaient adhéré à la république, fut éliminée. Guidobaldo, pour épargner le trésor public, prit de nouveaux arrangemens avec le bourreau, qui ne fut plus payé comme auparavant, à six ducats par tête (2), mais à tant par mois. Par

(1) En parlant de cette affreuse époque, le comte Orloff dit dans son admirable ouvrage sur Naples : « Il approche le dénoûment de l'un des plus déplorables drames politiques dont l'Italie ait été le théâtre. » (*Mémoires historiques, etc.* du comte Grégoire Orloff.)

(2) Il n'y avait plus dans cette grande cité que deux classes d'habitans, des bourreaux et des victimes. Ceux-ci étaient déchirés en lambeaux par une foule de cannibales qui devoraient leurs chairs palpitantes. D'autres, après avoir été traînés dans les rues, étaient jetés, ou

une loi *ex post facto*, tous ceux qui avaient occupé des places sous la république, ceux qui avaient chassé les lazzaroni du fort Saint-Elme, ou combattu à Capoue, ceux qui s'étaient opposés au cardinal Ruffo, ou qui avaient aidé (au nombre de 15,000) à élever le pavillon national sur le largo Santo-Spirito, à la vue des vaisseaux anglais, quand la statue de Charles III fut renversée; ceux qui avaient contribué à la fête nationale, où les drapeaux anglais et ceux du roi furent déchirés; ceux qui, en parlant ou en écrivant, avaient offensé la famille royale ou montré par des actes quelconques leur attachement à la république, furent tous condamnés à mort. Par cet acte, madame San-Felice fut exécutée au bout d'un an, pour avoir empêché les massacres, en révélant une conspiration royaliste. Les listes de proscription étaient envoyées de Palerme, par la reine. Toutes les formes judiciaires étaient

---

morts, ou mourans, dans les bûchers allumés sur les places publiques. (*Mémoires historiques, etc.* du comte Grégoire Orloff.)

Ces horreurs presque incroyables relatées par le comte Orloff, sont si loin d'être exagérées, qu'on nous a assuré qu'elles étaient encore au-dessous de la vérité; et que cent mille personnes actuellement existant à Naples en ont été témoins.

violées, tous les moyens de défense étaient refusés : des enfans de douze ans furent mis à mort par cette loi, et ceux qui étaient acquittés par la junte, étaient souvent exécutés par ordre du roi. (1)

(1) Plusieurs traits héroïques ont été remarqués pendant cette violation détestable de la foi publique. Cerillo, quand on lui demanda sa profession, répondit « médecin. — Qu'avez-vous été sous la république? — Représentant du peuple. — Et maintenant en ma présence qu'est-ce que vous êtes (lui dit Speziale, le féroce ministre de la police)? — In faccio a te (dit Cerillo), un eroe. «Devant toi, je suis un héros.» Manthone répondait à toutes les questions, J'ai capitulé, et si cette défense ne suffit pas, je rougirais d'en offrir une autre. On trouva le jeune Vitagliani jouant de la guitare dans son cachot, quand on alla lui annoncer sa condamnation ; et il continua de jouer jusqu'au moment où on le conduisit au supplice. Carlomagna et Granali s'arrêtèrent sur les marches de l'échafaud pour reprocher au peuple sa joie féroce. Comme Nicolo Palomba était prêt à être exécuté, on lui offrit la vie s'il voulait révéler ses complices. « Vil esclave (répondit-il), je n'ai jamais appris à racheter ma vie par l'infamie.» *Je vous condamnerai à mort,* dit Speziale à Velasco dans la salle de jugement. *Je mourrai* (répondit-il), *mais non par votre ordre;* et il se précipita de la fenêtre près de laquelle il était placé. Éléonora Pimentale était une jeune personne célèbre par ses talens, ses grâces et son patriotisme. Elle fut accusée d'avoir écrit quelques effusions patriotiques dans le *Moniteur*

Un autre changement dans la fortune des Français les ramena à Naples; et Napoléon

---

napolitain, et condamnée à mort; elle supporta son sort avec un courage héroïque. Elle prit du café quelques minutes avant son exécution, et disait en souriant à ceux qui exposaient leur vie en témoignant de la pitié pour sa fin prématurée : *Forsan et hæc alius meminisse juvabit!* Rosso Vincenzo, fameux orateur patriote, auteur d'un ouvrage politique de quelque célébrité (*Pensieri politici*), pendant qu'il était sur l'échafaud, attendant que l'exécuteur eût préparé les instrumens de mort, causait avec tant d'esprit et d'éloquence, que l'officier qui l'accompagnait ne prononçait jamais son nom, même plusieurs années après sa mort, sans répandre des larmes. Pendant cette horrible période de vengeance, les plus nobles familles de Naples, celles de Carafa, Torilla, Pignatelli, Néri, etc. etc. etc. perdirent leurs membres les plus méritans (*). Le sort de l'amiral Caraccioli est bien connu. La reine était impatiente de voir la destruction de ce brave marin, qui, comme les Napolitains avaient coutume de le dire, *valait à lui seul une flotte;* et la jalousie de Thurn, et la faiblesse de Nelson (*la viltà di Nelson*, disent les Napolitains), signèrent sa condamna-

(*) Le jeune prince Carafa mourut avec une gaîté et un courage qui sont encore rappelés souvent et avec larmes par ses amis. Nous avons eu l'honneur de connaître ses plus proches parens, et nous avons pu juger de son mérite d'après le leur. Outre ces nobles patriotes, trente ou quarante évêques, vingt magistrats, et un grand nombre de médecins, de jurisconsultes et de littérateurs, succombèrent dans cette réaction, et 80,000,000 de capitaux sortirent du royaume avec les familles qui l'abandonnèrent à cette époque pour se réfugier dans les autres parties de l'Italie ou dans l'étranger.

cherchant à pourvoir sa famille, assigna le trône de ce pays à son frère Joseph. Le roi se

---

tion, quoiqu'il eût été solennellement absous par le roi lui-même, qui lui avait permis de rentrer à Naples. L'amiral se promenait sur le pont de son vaisseau, raisonnant sur la construction d'un vaisseau anglais qui était placé près du sien, quand on lui apporta sa sentence de mort. Il l'écouta, puis finit le discours qu'il avait commencé. Les matelots à qui l'on avait commandé de fixer la corde pour le pendre, pleuraient et tardaient toujours à remplir leur triste tâche : alors il leur dit d'un air serein, *sbrigatevi, sbrigatevi*, dépêchez, dépêchez; puis après une pause il ajouta : *Pendant que je dois souffrir, il faut encore que je vous voie pleurer*. Il fut pendu à la vergue d'un vaisseau sicilien, et sa mort a entaché pour toujours la mémoire de Nelson. L'anecdote de son corps flottant sur les eaux pendant que le roi et lord Nelson étaient sur le pont du vaisseau de l'amiral anglais est très-vraie. Dans le temps où l'auteur de ces pages était trop jeune et trop ignorante pour s'intéresser aux transactions politiques d'aucun pays, elle a souvent écouté avec ravissement lady Hamilton décrivant les beautés des rivages de Naples, et la position où elle se trouvait quand elle était assise pendant le calme d'une belle nuit éclairée par la lune, à la droite du héros du Nil sur le vaisseau amiral, chantant sur les vagues de la Méditerranée l'hymne national de *Rule Britannia*, répété en chœur par tout l'équipage; mais si elle avait su alors que tandis que la sirène chantait, des milliers de personnes périssaient, et que ces nuits de fêtes terminaient des jours de sang, elle aurait fui la présence de l'enchanteresse, et

réfugia encore en Sicile, où, sous la protection de l'Angleterre (protection telle que le plus fort l'accorde toujours au plus faible), il conserva l'ombre de la royauté, pendant que le pouvoir était exercé par les agens diplomatiques et militaires du gouvernement anglais. Napoléon épousa une princesse autrichienne; et la reine, perdant alors ses anciens préjugés, commença à coqueter avec le vainqueur, jusqu'à ce qu'elle fût enfin obligée d'abandonner son trône et de quitter l'île. On créa un parlement, on donna une constitution modelée sur celle d'Angleterre, et les barons furent dépossédés de leurs priviléges féodaux; le peuple ayant été presque poussé à la rébellion contre son roi légitime, par les agens anglais qui voulaient effectuer la révolution. Dans cette occasion Ferdinand déploya une fermeté et une dignité qu'on attendait peu du *laissez aller* de son caractère; et il protesta au ministre anglais que la force seule pourrait l'obliger à descendre de son trône. (1)

---

l'aurait abhorrée comme elle abhorre maintenant sa mémoire (surtout depuis son séjour à Naples) : ceux qui se réjouissent de la défaite des Napolitains en 1821, devraient se rappeler le sort de ceux qui ont été livrés à la clémence royale en 1799.

(1) Le roi, persécuté par l'intervention injuste des An-

Un nouveau changement dans les combinaisons politiques produisit d'autres vues dans le cabinet britannique; et ce roi, que nos

---

glais (qui avaient voulu l'obliger à accepter leur constitution), s'était retiré dans un vieux château (*la Zisa*), pour éviter leurs importunités. Apprenant qu'un corps armé marchait pour le forcer de retourner à Palerme, il fit élever un dais dans une des salles, et là, entouré du peu de courtisans qui l'avaient suivi, il attendit sur son trône l'arrivée du commandant anglais. Dans l'entrevue qui suivit, l'obstination lui tint lieu de courage et de politique. Il refusa positivement de retourner; et quand ses amis anglais lui insinuèrent de céder la couronne à son fils, il répliqua : Montrez-moi votre autorisation pour me faire cette demande; si le gouvernement anglais exige ce sacrifice, je n'ai aucune force à lui opposer et j'obéirai. *La réponse du diplomate fut parfaitement caractéristique;* on n'entendait point user d'aucune force, et la mesure n'était suggérée que comme l'avis personnel d'un individu. *Alors*, dit le roi, *je n'abdiquerai point.*

A la restauration, plusieurs nobles Siciliens qui avaient pris part aux changemens provoqués par les Anglais, réclamèrent la médiation et la protection de notre ministre. J'ai peine à croire ce que je suis obligée d'écrire d'après des autorités respectables. La note officielle a été remise au roi, et la vie et la liberté de ces amis et alliés de la nation anglaise ont été ainsi trahies et livrées entre ses mains. C'est une justice à rendre au roi Ferdinand, que de dire qu'il n'a fait aucun mauvais usage de ces informations.

ministres ne voulaient pas laisser régner dans son royaume de Sicile, pendant le temps de la puissance de Napoléon, fut choisi par eux après sa chute, pour être rétabli avec tous les anciens abus despotiques, à Naples qui l'avait rejeté. Alors la constitution anglaise, que des hypocrites et des jongleurs s'étaient vantés d'avoir donnée à la Sicile, s'évanouit dans les airs. Les nobles, privés de leurs anciens droits, et le peuple, replongé dans son esclavage primitif, laissèrent le roi plus absolu qu'il ne l'avait jamais été; et ces malheureux Siciliens qui, se confiant aux promesses des ministres et à l'honneur des nations, s'étaient prêtés à la politique anglaise, furent abandonnés pour être perdus ou sauvés, suivant que la bonté habituelle de Ferdinand ou les craintes du roi domineraient en lui. Partout également, les mêmes vues courtes de la politique du cabinet anglais, qui va toujours d'expédient en expédient, a nécessité de pareils manquemens de foi, de pareilles violations des engagemens solennels; et il est maintenant impossible à un Anglais de sortir de son pays sans être exposé aux reproches et à l'exécration des nations déçues et enchaînées, qui se dispensent de remplir envers lui les rites de l'hospitalité

quand des liens personnels ne surmontent pas les antipathies nationales.

Le règne de Joseph Bonaparte à Naples a été court et troublé par les intrigues de Saliceti, ministre qui régnait, en abusant de la crédulité de son maître, par une succession de conspirations imaginaires, et qui l'engageait à faire des injustices et des persécutions.

Le règne de Murat qui succéda à Joseph, quand celui-ci fut appelé au trône d'Espagne, est assez récent pour être très-connu du public. Le bien et le mal qu'il a fait appartiennent également au système qui l'avait élevé à la puissance souveraine. Hardi, franc et gai, son courage brillant sur le champ de bataille, n'était pas soutenu de talens capables de donner de l'éclat à un homme d'état. Formé pour plaire plutôt que pour gouverner, il était plus propre à représenter dans sa cour qu'à diriger son conseil. Le système, cependant, travaillait de lui-même; il faisait respecter le roi et donnait de la confiance au peuple. La civilisation française opérant sur la *sauvagerie* comparative que des siècles de mauvais gouvernement avaient imprégnée dans le caractère napolitain, ne pouvait être que très-avantageuse. L'activité des conseils révolutionnaires agissant

sur l'indolence et l'inertie des agens de l'ancien despotisme, ranimait et renforçait les institutions usées de ce pays. Toutes les branches de l'administration, les finances, la guerre, l'éducation, la justice, reçurent des développemens et des améliorations. La société se forma sur le modèle de celle de Paris; la littérature française fut importée, le Code français fut établi à la place de la jurisprudence embrouillée et vicieuse de l'ancienne Naples; et la nation, quoique subordonnée à la politique impériale et forcée de participer aux guerres de Napoléon, sortait rapidement de son état de barbarie, et prenait sa place parmi les nations européennes, quand la chute de Bonaparte la rejeta dans les institutions des princes d'Anjou et d'Aragon, et dans le mauvais gouvernement du seizième siècle.

Murat qui avait apporté avec lui une immense fortune personnelle, la dépensa tout entière dans son nouveau royaume; et les taxes qu'il leva, quoique très-fortes, pesaient moins sur le peuple, à cause de l'accroissement de leurs moyens : les dépenses, d'ailleurs, portèrent sur un grand nombre d'améliorations, sur l'ameublement splendide des palais, les fouilles de Pompeii, des routes ouvertes pour les communications intérieures, des écoles, etc., et

la propagation des arts et des lumières dans tout le pays. Parmi tous ces bienfaits, le plus grand manquait encore; Murat négligea de donner la constitution qu'il avait promise, qui pouvait seule consolider la civilisation qu'il affectait de vouloir avancer; et la presse resta toujours complétement enchaînée.

Quand les revers des Français et les succès de l'armée d'Autriche renversèrent le gouvernement de Murat, la ville de Naples se trouva encore sur le point de tomber dans l'anarchie, le pillage et les massacres qui avaient signalé la première révolution. Les lazzaroni montrèrent ces dispositions à la révolte, inhérentes à des castes qui vivent au milieu de la société, sans propriétés, sans participer à aucun de ses avantages. Si les Napolitains ont échappé aux malheurs qui les menaçaient, ils avouent avec reconnaissance qu'ils le doivent à la reine, épouse de Murat (1), qui, avec une énergie

(1) Il restait une force armée très-peu considérable pour garder la ville et la protéger contre les lazzaroni qui s'ameutaient déjà pour piller et dévaster. Les maisons des banquiers et des négocians anglais étaient particulièrement marquées pour le pillage, quoique les lazzaroni aussi-bien que le peuple des Abruzzes et de la Calabre affectent toujours de se considérer comme les alliés de l'Angleterre. *Madame Murat* assembla elle-même la

digne de son frère, resta tout le jour à cheval, et visita tous les postes, s'assurant par elle-même de la vigilance des autorités, jusqu'au moment où les Autrichiens approchant, elle monta dans son vaisseau. Il ne reste plus rien à dire de la misérable fin de Murat, de son expédition fatale, de sa punition sommaire; un seul fait peut être ajouté à cette singulière histoire, c'est que Ferdinand s'était préparé à une troisième fuite avant de faire partir l'ordre de l'exécution de Murat, et qu'il était déterminé à se sauver encore, si cet ordre rencontrait la moindre opposition.

La restauration du souverain légitime (1) fut extrêmement coûteuse : l'Autriche reçut une année entière du revenu de l'état. Metternich et d'autres ministres reçurent, dit-on,

---

garde nationale, prit leur uniforme, et leur adressa un discours plein d'esprit et d'éloquence. Sa vie était en danger dans le moment où elle capitula avec le capitaine Campbell du *Tremendous*, qui la reçut sur son bord avec ses enfans; et les lazzaroni l'y suivirent en l'insultant et en blessant ses oreilles par des chants licencieux, en dépit de l'intervention du capitaine Campbell, qui se conduisit dans cette occasion comme un brave et galant homme.

(1) La reine Caroline n'a pas vécu assez pour partager ce triomphe. On sait qu'elle est morte errante, détestée, et n'inspirant aucune pitié.

des sommes considérables. L'armée d'occupation fut maintenue pendant trois ans. On pourvut à l'existence de la femme du roi, et d'un grand nombre de ses suivans qui revinrent de Sicile dans une extrême pauvreté. Les revenus des Deux-Siciles avaient été de sept millions de ducats. Murat éleva ceux de Naples seuls à vingt et un. Cependant, ces sommes furent bientôt absorbées. Murat avait vendu des biens nationaux, dont les payemens avaient été reculés, et l'argent se trouva accidentellement tomber dans les coffres du roi, qui obtint ainsi environ dix millions. Sept ou huit millions furent encore gagnés par la révocation des concessions accordées par Murat, qui furent reprises, quoique la propriété eût été souvent transférée plusieurs fois. A ces causes de mécontentemens se joignirent les lois prohibitives qui affectaient les intérêts du commerce et des droits disproportionnés sur les importations et les exportations. Ces abus et la perte totale de toute espérance de liberté constitutionnelle (1), ont déjà disposé les es-

---

(1) Au retour du roi on balança quelques instans entre le système français, ou celui qu'on avait adopté en Sicile ; mais les avantages financiers du premier lui firent donner la préférence.

prits à de nouveaux changemens; et ils auraient probablement donné à l'expédition de Murat un autre résultat, si elle avait eu lieu à une autre époque. (1)

La malheureuse révolution qu'on appellera maintenant révolte, se préparait évidemment pendant notre séjour à Naples, quoiqu'il fût impossible de prévoir le temps de son explosion.

Si cette révolution n'avait pas été dérangée par l'intervention injuste des nations étrangères, elle aurait conduit aux plus heureuses

---

(1) La justice oblige d'ajouter que le ministre Medici était bien éloigné de pousser le despotisme jusqu'à ses dernières limites, et que le roi (instruit par l'expérience des mauvais effets des proscriptions de sa femme, et trop heureux d'être délivré de son esclavage pour penser à adopter ses plans) avait montré beaucoup d'indulgence aux partisans de Murat. En 1816 le prince Canosa, napolitain et ministre du roi d'Espagne, fut rappelé et mis à la tête de la police. Il se lia avec une bande de misérables, le rebut du peuple, et il commença ses fonctions en persécutant et emprisonnant les *Muratistes*. Son système fut découvert et il fut exilé. Toutes les fois que les choses vont mal dans les provinces, et qu'il arrive quelques tumultes, le roi les attribue toujours à ses anciens suivans qui y remplissent des emplois, et il a coutume de dire : *Ci sono i miei fedeli!* « C'est l'ouvrage de mes fidèles. »

conséquences ; on peut expliquer aisément sa déplorable catastrophe. La révolution (comme toutes celles qui arrivent chez un peuple dont la civilisation est concentrée dans les classes supérieures d'une capitale) a été effectuée par un nombre de personnes comparativement petit, et elle ressemblait sur ce point à la révolution anglaise de 1688, qui ne causa aucune effusion de sang. Dans celle-ci, tous les talens du pays étaient mis en action, et les connaissances tirées de la France et de l'Angleterre auraient été appliquées au bien de tout le royaume. Cette révolution ne pouvait admettre ni égalité théorique, ni mépris pour les droits de propriétés, ni proscriptions; c'eût été une simple communication des lumières intellectuelles de quelques individus à la masse de la nation.

Mais quand une invasion étrangère rendit nécessaire l'appel de la force physique du pays, le sort de la nation dépendit de la discrétion, du courage, de la bonne volonté d'une populace corrompue, avilie, superstitieuse, et brutalement ignorante, qui ne pouvait, ni apercevoir les objets qu'elle était appelée à défendre, ni concevoir même la nécessité de combattre. Les esprits généreux et intrépides qui se sont hasardés dans cette révolution, avaient à tra-

vailler avec de mauvais outils, et conséquemment leurs opérations ont manqué. L'Autriche est encore une fois maîtresse du pays; les progrès des lumières sont arrêtés, le patriotisme est mis à prix, le commerce est chassé des rivages par la terreur, et le peuple est rejeté dans la barbarie, renvoyé à ses *vierges et à ses sages de bois*, livré aux turbulens lazzaroni et aux brigands des montagnes.

C'est une calomnie contre la Providence que d'affirmer qu'il existe des nations marquées pour le mal par leur tendance physique, et si inévitablement dévouées à des vices particuliers qu'il soit impossible de les en corriger par de bonnes lois et de bonnes institutions. Presque toutes les nations civilisées se sont montrées sous différentes phases morales, suivant la direction que leur ont donnée leurs institutions politiques. Les héros des Thermopiles ont été dans un autre siècle les esclaves des barbares, et un moine gouverne dans le même lieu où César tremblait de se décorer de la moindre marque extérieure de pouvoir. Le véritable instrument de la dégradation de l'homme, est son ignorance; la nature qui lui permet trop fréquemment d'errer, ne lui apprend jamais à s'avilir, et l'histoire de tous les

pays démontre la philosophie de cette observation du Dante, que,

> Se'l mondo laggiù, ponesse mente
> Al fondamento che natura pone,
> Seguendo lui avria *buona la gente.*
>
> Paradiso, *canto ottavo.* (1)

Il a été de mode d'accuser les Napolitains d'une perversité inhérente, sur laquelle les circonstances extérieures ne pouvaient rien; mais ce préjugé ne s'est répandu en Europe que depuis le temps où ce pays devint l'esclave de l'Espagne. Les nations conquises sont toujours en butte aux calomnies de leurs maîtres étrangers, qui cherchent à colorer leur injustice en proclamant l'indignité de leurs victimes. Les faibles et superstitieux descendans de Charles-Quint, après avoir dégradé et désespéré les Napolitains par un odieux gouvernement délégué, bien calculé pour produire un tel effet, assignèrent les résultats de leur despotisme au caractère particulier du peuple. Cependant, ces Napolitains accusés de lâcheté et d'incapacité, avaient dans les siècles passés aidé les Romains à chasser Annibal de l'Italie,

(1) « Si les hommes voulaient examiner les dispositions que la nature a mises en eux, et suivre ses impulsions, ils deviendraient meilleurs. »

et maintenu leur indépendance à une époque où le reste de la péninsule ne jouissait plus de la sienne. Le royaume de Naples a donné à l'ancienne Rome Ennius, Cicéron, Horace, Ovide et Stace; et à l'Europe moderne, le Tasse, Sannazar et Salvator Rosa (1). Naples, dans les temps barbares, a été l'asile du peu de savoir qui restait, et la plus grande partie des classiques conservés à la postérité, sont dus à la docte industrie des bénédictins du mont Cassin et d'Otrante. La flamme de la science se ralluma dans l'école de Salerne; les Pandectes de Justinien (le code de la légitimité) ont été trouvées à Amalfi, et dans le seizième siècle (suivant Apostolo Zeno) les lettres y étaient tellement cultivées, que les littérateurs de tous les pays auraient pu choisir cette terre pour asile, comme elle avait été sous Auguste la retraite favorite de Virgile, de Sénèque, de Tite-Live et de Claudien. Mais ce qui élève Naples au-dessus de tous les autres états de l'Europe, c'est sa résistance à la puissance papale dès le temps de sa fondation, c'est d'avoir disputé dans tous les siècles les pré-

---

(1) Salvator Rosa est cité ici comme élégant poète satirique; il était de plus excellent auteur comique, et le meilleur improvisateur de son temps.

rogatives que le saint-siége voulait s'arroger, et surtout d'avoir invariablement refusé, et refusé avec succès, d'admettre le plus puissant de tous les instrumens de dégradation et de terreur, l'inquisition.

La première impression donnée par la nation napolitaine, après un coup-d'œil rapide jeté sur toutes les classes, vues dans les rues, dans les vignes, sur le *largo di Castello*, ou dans le salon d'un palais, est celle d'un peuple formé des élémens de leur région brûlante et splendide, pour lequel le mot de *génie* (1) semble avoir été inventé; d'un peuple dont le caractère est aussi volcanique que leur sol. Les feux du Vésuve semblent circuler dans leurs veines, et le brillant de leur ciel se réfléchir sur leur imagination; leurs organes sont plus fins, leurs impressions plus vives que celles des autres nations; et leur surabondance de vie, que des institutions inertes laissent sans emploi, se répand en sons perçans, en mouvemens rapides, en gestes animés qui rendent inutile le langage qu'ils sont appelés à aider et à seconder.

---

(1) Veux-tu donc savoir si quelque étincelle de ce feu dévorant t'anime? cours, vole à Naples, etc. (*Dictionnaire de musique de Rousseau.* GÉNIE.)

Une sage législature, en travaillant sur de tels matériaux, pourrait créer le plus noble caractère national. Quand ces qualités sont détériorées par des institutions pernicieuses, elles sont calculées en effet pour rendre la barbarie plus barbare, pour donner au crime sa dernière nuance d'atrocité ; mais sous un ordre de choses bienveillant et bien entendu, elles peuvent aller avec une force égale dans la direction contraire. Un caractère ardent est le sol des grandes vertus et des grands talens; et des sentimens profonds, une imagination inflammable, n'ont jamais été l'étoffe de la médiocrité.

Cette grande portion de la population du royaume de Naples, appelée le *peuple*, se présente plutôt à l'observation de l'étranger, que toute autre classe des autres nations civilisées. Leur pauvreté leur laisse à peine un toit pour s'abriter; et leur climat rend un domicile, un luxe plutôt qu'une nécessité : ils ne cherchent un abri que contre les inclémences de la nuit. Le rebut du peuple, sous le nom de *lazzaroni*, n'en a même pas besoin; un banc ou un bateau leur servent de lit, et le ciel est leur seul pavillon, excepté pendant ces orages violens et passagers si fréquens à Naples : alors le portique d'un palais ou la colonnade d'une église

leur offre la retraite momentanée qui leur est nécessaire. (1)

La lumière du jour, qui, suivant la philosophie de Comus, *fait seule le péché*, n'est jamais évitée sous aucuns prétextes par les Napolitains des dernières classes. Tous les devoirs, tous les offices de la vie sont remplis à la face du soleil et sous les yeux du public. Des groupes, assis à tous les coins des rues, et sur le seuil des plus pauvres maisons, sur les rives du *Scoglio*, de *Mare-Chiano*, sur le *Mole* ou le *Largo*, riant, causant, menaçant ou chantant, sont tous domestiquement (sinon sentimentalement) occupés : les besoins sont

(1) Le temps a été quelquefois très-mauvais pendant notre séjour à Naples, et il arrivait souvent qu'en revenant tard de l'opéra ou des soirées, nous trouvions le sale portique de notre vieux palais rempli de lazzaroni. Les uns étaient couchés à terre, les autres montés sur des coffres, ou rassemblés autour d'un brasier dont les tisons donnaient juste assez de clarté pour éclairer leurs figures grotesques et marquées. Rien de plus courtois et de plus cordial que leurs manières : ils se levaient tous pour nous faire place, nous souhaitaient la bien-venue au logis et une bonne nuit, et même un ou deux qui avaient appris quelques phrases anglaises, s'en servaient au hasard pour se montrer plus particulièrement polis. Une des phrases les plus populaires sur le môle, c'est *want a boat, sir* « avez-vous besoin d'un bateau, monsieur ? »

satisfaits, les professions sont exercées; on lit le Tasse à haute voix, on se nettoie la tête, on se fait la barbe, le tout au bénéfice du public (1). Un polichinelle et un prédicateur, l'un à côté de l'autre, appellent au même instant les dissipés et les dévots, et se partagent la multitude toujours prête à rire, à prier, à

(1) Dans toutes les rues de Naples, on voit une ou plusieurs toilettes publiques à l'usage des dernières classes. L'arrangement en est tout-à-fait classique et antique. Un trépied qui pourrait avoir été modelé sur un de ceux du temple d'Isis, est surmonté d'un petit brasier de cendres chaudes, et un ministre officiant se tient auprès : son seul habit est une tunique de canevas attachée autour du corps par une ceinture. La saleté de ce grotesque personnage fait un contraste curieux avec les rites de purification qu'il remplit pour les autres. Les dévots de tout âge et de tout sexe se succèdent à son autel, et approchent leur tête du feu du sacrifice. La célébration d'un acte accompli, en Angleterre, avec moins de solennité, mais plus de célérité, par des peignes de corne, est suivie d'une ablution partielle; on verse sur les mains de l'eau chauffée sur le brasier, et les cheveux sont tressés ou la barbe rasée, suivant le sexe des parties. De tels spectacles sont, ainsi que plusieurs autres, des *indécences morales;* mais la police n'intervient jamais dans ces matières, et le gouvernement ne fait rien pour tirer cette immense population (encore belle malgré tous ses vices) des habitudes les plus révoltantes, les plus brutalement immorales.

s'émouvoir, qui cherche les sensations en proportion de son manque d'idées, et qui, livrée sans contrôle à l'influence de ses passions véhémentes par l'absence ou la faible administration des lois, est aussi dénuée de principes moraux, qu'éloignée des causes dont ils dérivent, la propriété et l'éducation. La dissimulation et la friponnerie, attribuées aux Napolitains et toujours exagérées, sont les résultats inévitables de leur position sociale. Ils sont nécessairement étrangers à la beauté abstraite de la vérité, par les effets d'un système religieux et politique, qui leur défend toute recherche et les prive de toute connaissance; et l'avantage de la dissimulation leur est enseigné journellement par la sécurité qu'elle leur donne dans leurs petites fraudes envers les étrangers crédules ou leurs compatriotes insoucians. Leur friponnerie, qui produit rarement des actes de violence, excepté dans les temps de commotions politiques, et qui est généralement accompagnée d'esprit et entretenue par la pauvreté, est le vice naturel d'un peuple privé de principes de conscience par un gouvernement dont les lois ont toujours été esclaves du pouvoir et des priviléges, et dont la religion a une absolution toute prête, avec un prix établi pour chaque péché. L'honnêteté et la

probité dérivent de la propriété; ceux qui connaissent la valeur de la possession la respectent dans les autres par un principe d'intérêt personnel. Prendre ce qui nous est nécessaire est un instinct; et quand on résiste à son impulsion d'après un principe, c'est le résultat de réflexions renforcées par la crainte de l'opinion, et par la connaissance de l'existence de lois justes, également bienfaisantes et protectrices pour tous les membres du pacte social.

La grande masse de la population du royaume de Naples (en y comprenant les Abruzzes (1) et la Calabre) (2) est arabe par

(1) Il y a vingt ans, les gentilshommes qui avaient des fermes et des villas dans les Abruzzes vivaient dans un état de siége, leurs maisons fortifiées et leurs domestiques armés; cependant c'est là que Virgile naquit et reçut sa première éducation; *Sulmone*, sa ville natale, existe encore.

(2) Masséna ayant à envoyer un courrier en Calabre, fut obligé de lui donner une escorte de cent cinquante hommes. On trouve là peu de chemins publics et d'auberges, grande preuve du manque de civilisation. Les classes distinguées sont hospitalières et généreuses; elles vivent comme les chefs arabes. Les bandes de voleurs de cette province, qui ont servi si utilement le cardinal Ruffo, sont très-souvent fortes de cinq cents hommes. On nous a conté une anecdote qui montre leur férocité

les habitudes et les principes, et grecque par la subtilité et les talens : ils sont dévoués à une

et leur espèce de point d'honneur. Un parti de ces bandits, à peu près un an avant qu'on nous fît ce récit, s'était emparé d'un jeune Napolitain, héritier d'une famille opulente, et ils envoyèrent dire à son père qu'ils voulaient dix mille ducats pour sa rançon. Le père leur en envoya quatre, avec une lettre par laquelle il s'excusait de ne pouvoir donner le tout : ils renvoyèrent l'argent, et ne firent aucune réponse. Le père, terrifié, envoya la somme demandée après quelques délais; mais elle lui fut renvoyée intacte avec l'horrible nouvelle que son fils n'existait plus. Un Napolitain de talens éminens, qui avait eu pendant long-temps un commandement militaire en Calabre sous le régime français, nous a assuré que les Calabrois étaient, non-seulement la plus belle race d'Italie, mais la plus susceptible de civilisation et de perfectionnement intellectuel. Les premières classes sont entièrement grecques par leurs goûts et leurs talens, et sont remarquables pour leurs affections domestiques et leur hospitalité sans bornes. Un Calabrois ne trahit jamais la confiance qu'on a placée en lui. Des routes ouvertes, des manufactures et des écoles établies, pourraient en peu de temps arracher ce peuple à son existence sauvage; mais le gouvernement, après avoir levé de lourdes taxes sur eux, ne fait rien de plus; et l'on dit que quelques-uns des bandits sont à sa solde, et sont même regardés comme des alliés utiles, dans certains cas où on pourrait les lâcher contre les sujets qui désireraient une constitution. On n'a pas oublié les services qu'ils ont rendus sous le cardinal Ruffo.

religion qui leur assure leurs *feste popolari*; et ils sont attachés à un gouvernement qui permet leurs violences et leur indolence, et qui non-seulement autorise leurs bandes déprédatrices, mais s'allie avec elles (1). Telles sont les causes qui ont mis la révolution en défaveur auprès des derniers ordres de la société, et qui, lorsqu'ils ont eté forcés à prendre parti dans la contestation entre l'indépendance et le despotisme, les ont fait incliner vers le dernier. Tous les gouvernemens sont, abstractivement parlant, égaux pour les hommes qui vivent hors de la loi; mais celui qui favorise le mieux le désordre moral et politique est celui qui conviendra le mieux au bandit des Abruzzes ou au brutal *lazzarone* de Naples. Telle était la machine avec laquelle le patriotisme et l'intelligence devaient travailler, et qui paraît, d'après des événemens récens, avoir été au-dessous du noble but auquel on voulait l'appliquer. Mais on ne peut former aucunes conjectures sur ce sujet, jusqu'à ce que les diverses circonstances soient mieux connues.

---

(1) Les bandes de brigands de la Pouille, conduites par les Vardarelli (deux frères, célèbres chefs de voleurs), ont traité avec le gouvernement, et ont été quelque temps à sa solde.

Il est notoire que les mêmes hommes qui ont déserté l'étendard de la liberté sous un Pepe et un Filangieri, se sont révoltés dans d'autres occasions contre un impôt exorbitant, qu'ils ont défendu leurs foyers, leurs maisons, avec un courage de tigre, et résisté à l'invasion française avec une énergie et une ténacité dont le Piémont et Naples ont seuls laissé des exemples.

Les motifs présentés aux dernières classes du peuple de Naples depuis si long-temps avilies et enchaînées, pour les sacrifices qu'on exigeait d'elles, n'étaient pas assez puissans à leurs yeux. L'indépendance politique ne pouvait être pour eux qu'un être de raison. Ils n'en connaissaient ni la théorie, ni la pratique, ni les résultats bienfaisans. Accoutumés depuis des siècles à être mal gouvernés, ils ne sentirent la force du principe qui produisait la révolution que dans ses causes immédiates, et ne saisirent point la chaîne qui unissait le mouvement révolutionnaire à leurs intérêts personnels. Si on leur eût donné une Madone à défendre, quelque objet sensible autour duquel ils pussent se rallier, on les aurait trouvés plus fermes à l'heure du danger; mais ils n'étaient pas préparés à combattre pour la liberté, ce mot que le despotisme espagnol,

autrichien, et les rois de la maison de Bourbon, leur avaient fait oublier. Une population pauvre et ignorante peut être fanatisée, mais elle ne peut être activée par la raison ; car la propriété, ce grand objet de toutes les institutions civiles, qui en détermine le caractère d'une manière si précise, est en même temps le motif qui engage les hommes à s'élever au-dessus de leurs impressions sensitives, et qui les oblige à sacrifier le présent à l'avenir. Les connaissances, la liberté et le bien-être général forment un cercle de causes et d'effets, dans lequel aucun n'est parfait tant que les autres sont matériellement défectueux.

Le mauvais succès du dernier effort, loin de fournir un argument favorable aux vues du despotisme envahisseur, est une preuve de plus de l'égoïsme inhumain d'un gouvernement qui réduit la grande majorité d'un peuple à une insensibilité d'esclaves pour les souffrances de leurs concitoyens et la dégradation nationale, qui rend les sujets trop ignorans pour comprendre la cause de leurs maux, et trop insoucians pour chercher à les diminuer. Cependant, l'objet avoué par la dernière croisade, était la restauration d'un pareil gouvernement. En prenant la population napolitaine dans son ensemble, elle possédait assez

de vertus et de talens pour soutenir un régime constitutionnel, si l'injuste intervention des étrangers ne s'y était pas opposée ; et soit que les carbonari fussent en grand ou en petit nombre, soit qu'ils fussent des conspirateurs ou les organes de la volonté générale, leurs intentions étaient favorables aux intérêts de l'humanité ; et leur but avait été atteint sans violence et sans effusion de sang : le danger était passé, et les biens étaient presque sauvés quand le spoliateur est tombé sur eux, et que l'ennemi commun de l'indépendance dans tous les pays les a fait reculer de plusieurs siècles dans la barbarie et l'ignorance.

La langue, la religion, le costume de ce peuple plein d'imagination et demi-civilisé (en comprenant toujours les dernières classes par ce terme) sont en harmonie. Leur dialecte est une sorte de texte poétique, commenté par des gestes expressifs ; le premier est tout en figures, les seconds sont remplis de grâces. Leurs salutations ont quelque chose de coquet, et la facilité avec laquelle ils causent ensemble à une grande distance, par certains mouvemens télégraphiques des bras et des mains, a une apparence magique.

La mobilité de leurs visages pointus et de leurs traits proéminans, toujours remarqua-

ble, est encore plus frappante quand leur corps est en repos et que leur attention est fixée par un de leurs improvisateurs ou narrateurs. Pendant notre séjour à Naples nous demeurions si près du Môle, que nous étions souvent tentés, par la proximité, de nous y promener, surtout les dimanches où le bas peuple se partage presque entièrement entre cet endroit et les marais de *Ponte della Maddelena*, quand ils ne s'entassent pas dans un calessino pour aller à Resina ou à Pozzuoli (1). Le Môle présente alors généralement plusieurs cercles, chacun de deux ou trois rangs de personnes, composés des derniers des lazzaroni, quelquefois assis sur des bancs de bois, d'autres fois sur la terre, suivant le prix payé à quelque philosophe péripatétique, ou à quelque lecteur qui occupe le centre et qui lit très-haut le Tasse (2), ou Mastrillo, les histoires de la

---

(1) La calèche napolitaine est un petit cabriolet peint, décoré avec un luxe de mauvais goût et des étoffes de clinquant fané. Le cocher est souvent assis sur la flèche de la voiture, qui est chargée en dedans et en dehors d'hommes, de femmes et d'enfans, tous en habit de gala, en bonnets écarlates, et en vestes couvertes de galons d'or avec une profusion de corail.

(2) Les gens du peuple appellent le Tasse, *il Rinaldo*, d'après le héros de son poëme. Ils s'intéressent si pro-

Bible, ou des légendes d'un caractère moins édifiant. L'image d'un de ces *académiciens* restera long-temps gravée dans ma mémoire, car elle ne manqua jamais d'attirer mes regards pendant plusieurs dimanches successifs : c'était une figure large, courte et grotesque, avec un visage calqué sur celui du polichinelle français, tout en sourcils, en nez et en menton; il portait une immense perruque, un grand chapeau retroussé, une veste ou les fragmens d'une veste de courrier italien, et des culottes de peau d'un jaune brillant, débris de la garde-robe d'un postillon anglais; avec cela il n'avait ni bas, ni souliers; il portait des lunettes énormes, et il tenait d'une main un *Tasse* tout sale et tout déchiré, et de l'autre une baguette avec laquelle il gesticulait d'une manière très-imposante et très-variée. A chaque vers qu'il récitait il joignait un commentaire de son crû

---

fondément aux divers personnages de *la Jérusalem*, que leur préférence pour certaines dames et certains chevaliers donne lieu à des combats tels que ceux qui étaient anciennement soutenus pour prouver le mérite ou la beauté de quelque Dulcinée. Ces êtres, dont les habitudes sont le moins civilisées, et qui savent rarement lire, apprécient, dit-on, les beautés de leur poète national avec un tact qui ferait honneur au goût épuré du plus profond critique de journal.

qui aurait pu remplir une page, tantôt pathétique, tantôt plaisant, mais même dans ce dernier cas, toujours prononcé d'un air si gravement sentencieux, qu'il excitait irrésistiblement le rire. Cependant ce n'était point là l'effet qu'il produisait sur ses auditeurs. Je n'ai jamais observé des physionomies exprimant plus fortement une attention marquée et un intérêt profond. Leurs sourcils étaient contractés, leurs lèvres distendues, leurs têtes s'agitaient, en écoutant les faits et les aventures du *Goffredo* et du *Rinaldo*, contre lequel en vain

S'armo d'Asia e di Libia il popol misto.

Les uns se levaient à demi, dans leur émotion, d'autres proféraient une sourde exclamation; et les *bravo*, murmurés doucement, circulaient avec l'émotion retenue de gens qui craignaient d'interrompre, par leurs applaudissemens, les chants qui excitaient leur enthousiasme! Quand la *séance* était levée, ce qui arrivait au bout d'une heure, pour le bénéfice d'une nouvelle audience (1) et d'un nouveau profit, les auditeurs congédiés se rassemblaient autour d'un marchand d'oranges qui leur vendait de

---

(1) Le cercle extérieur entend ordinairement ces lectures pour rien, et l'on donne rarement plus d'un liard par personne.

ces fruits qui baignaient dans leur jus sur son comptoir, et dont ils étanchaient leur soif brûlante, pour la valeur d'un liard. D'autres prenaient des glaces à l'acquaiuolo, et trois ou quatre sols de plus employés en pain et en *macaroni* complétaient probablement la dépense de leur journée.

Les *feste popolari*, ou fêtes religieuses, sont tellement nombreuses qu'il se passe à peine un jour qui ne soit consacré par quelque cérémonie qui sert d'excuse à la paresse et à la dissipation, et que le gouvernement autorise fréquemment en y prenant part. Pour le temps de Noël, outre les rites déjà décrits dans les fêtes romaines, les Napolitains ont leurs représentations du *presepio* (1) dans presque toutes les maisons, les couvens et les églises. Ne point visiter *i presipi* sent le jacobinisme et l'athéisme dont les ordres supérieurs sont accusés par le peuple et le gouvernement. La *festa di Santo Antonio* est chômée par tout ce qui a vie dans Naples, brutes et gens, et les écuries du roi fournissent la plus grande partie de la pompe (2).

---

(1) Le *Presepio*, ou scène de la nativité de Jésus, consiste en une étable, des vaches, etc. etc. Le berceau et toutes les figures sont de grandeur naturelle.

(2) Ceux qui observent le cours des choses en Angle-

Cette fête est un reste des cérémonies que les Gentils remplissaient autour du fameux cheval de bronze, dont la superbe tête colossale, conservée dans le musée Bourbon, est une des merveilles antiques de Naples, et la constante étude des artistes.

Le dimanche de Pâque est distingué par une procession composée de toute la *populace* d'Antiguano, qui se rend de là au *Poggio reale*, où l'on se livre à tous les plaisirs avec excès. Des cérémonies appropriées aux fêtes successives, sont réitérées au point de faire négliger toute occupation utile; enfin le jour de l'Ascension le roi et sa cour célèbrent la fête de la saison en se joignant au peuple au *Carditello*. La Pentecôte a ses *feste* qui suivent celle-ci; et le plus curieux de tout cela, c'est que ces rites sont célébrés avec des formes si exactement semblables à celles de l'idolâtrie des anciens Grecs; les groupes sont si parfaitement ressemblans par le costume et les traits à ceux qui nous ont été conservés dans les sculptures antiques, que même les couronnes de lierre de Bacchus n'y sont pas oubliées. Le pipeau rus-

---

terre, doivent apercevoir les efforts violens par lesquels le gouvernement cherche à ramener des formes qui faisaient partie du système continental.

tique et la danse avec des mouvemens gracieux, des gestes pantomimes, rappellent les bacchantes célébrant des rites qui n'ont aucune affinité avec les époques sacrées de cette religion, de longues souffrances et de sacrifices, dont on veut retracer les événemens. Il est cependant certain que si d'autres sectes ont pris des routes plus sûres pour aller au ciel, aucune n'en a choisi une plus agréable que celle qui est suivie par les membres de l'Église napolitaine.

La religion des dernières classes à Naples, est à peine du catholicisme. Ce n'est point une croyance, c'est une tradition qui leur vient plutôt de leurs ancêtres grecs que de l'Église romaine à laquelle ils se sont toujours opposés. De toutes les Églises chrétiennes, celle de Naples est peut-être la plus idolâtre, et en même temps la moins intolérante. Elle ne cherche pas à scruter trop minutieusement les principes religieux de ceux qui se conduisent extérieurement avec décence. Trop sûrs dans leur foi pour admettre aucun doute, et trop enclins au plaisir pour suivre l'étude des dogmes, ils ne voudraient pas entendre à la persécution (1); et même leurs évêques ensei-

(1) On dit que le feu roi et le roi actuel de Naples ont tenté vainement d'introduire l'inquisition.

gnent que les premiers chrétiens n'étaient que des réformateurs éclairés qui tâchaient, dans les temps les plus pervers, de purifier la société corrompue (1). Les esprits grossiers et les imaginations ardentes du peuple négligé et impétueux ne comprendraient rien aux doctrines religieuses abstraites; il leur faut et ils possèdent en effet une croyance tangible, quelque chose qui se voit, qui se touche, qu'on peut adorer et maugréer tour à tour. Le sauvage Calabrois traite son saint tutélaire selon ses mérites, et il lui prodigue les louanges et les honneurs, ou le jette en bas de sa montagne, suivant qu'il le trouve propice ou contraire à ses vœux. On nous a assuré que saint Gologaro (patron de la Calabre) n'avait le complément de ses membres et de ses traits que quand de bonnes récoltes l'avaient mis en faveur auprès du peuple. Alors on lui demande pardon de l'avoir maltraité, on rétablit son nez cassé,

(1) « E probabile che i primi cristiani nella loro « origine non fossero che persone le quali volevano in « tempi corottossimi redurre la più superstiziosa idolatria alla simplicità della pura ed eterna ragione : ed il « piu orribile despotismo che mai abbia oppresso il « genero umano (tal era quello di Roma) alle norme « della giustizia. » Telle est l'opinion d'un archevêque napolitain.

on repeint à neuf son visage, et on le fait rentrer dans tous ses honneurs (1). La religion

(1) Dans la partie la plus ancienne de Naples, où toutes choses restent comme les Angevins et les Aragonais les ont laissées il y a des siècles, les rues obscures et étroites abondent en boutiques d'idoles; là, se trouvent des offrandes qui ont l'air d'être préparées pour les autels de Flore et de Pomone, comme dans le temps où Naples était une colonie grecque; de gros bouquets de fleurs en papier, en étain, en plume, des fruits en cire, des chapelets de nez, d'oreilles et d'yeux, des *salvatori* de toute grandeur et de tout âge, depuis le berceau jusqu'au sépulcre. Nous vîmes dans une de ces échoppes, un vilain petit garçon qui sculptait une Madone dans un bloc de bois avec son couteau, et un vieil homme qui mettait des yeux de verre à un saint Janvier, tandis que la maîtresse, assistée d'une vieille femme, se disputait sur les prix de ses saints, comme une marchande de jouets d'enfans. Une des dévotes acheteuses balança longtemps entre un crucifix et un saint Sébastien percé de flèches; enfin elle choisit le premier, et l'emporta enveloppé dans le coin de son mouchoir, pour l'accrocher au chevet de son lit et lui adresser toutes ses prières, qui remplissent le temps et satisfont les désirs continuels des dévots; car, de même que les courtisans, ils ont toujours quelque chose à demander.

Si le lecteur était tenté d'attribuer tout cela au naturel des Napolitains, plutôt qu'aux institutions que soutient la politique moderne, nous le renverrions à un Mémoire que sir Horace Walpole avait tiré d'un livre conservé à Sainte-Marie Radcliffe de Bristol, dans lequel on fait

d'Angleterre, il y a trois siècles, était presque aussi matérielle. Dès l'instant où la religion prend des formes palpables, on ne peut savoir jusqu'à quel point la folie et le fanatisme peuvent aller.

Naples, qu'on dit être la ville d'Europe où la population est le plus entassée, contenait avant la révolution cinq cent mille âmes, parmi lesquelles on comptait dix mille moines ou religieuses (1), et quarante mille (2) *lazzaroni* ou gens dont l'existence dans la société consiste en une misère extrême, et qui n'ont ni demeure, ni propriétés quelconques. Ce fait est le commentaire de toute l'histoire de Naples pendant les trois derniers siècles; car les *lazzaroni* ne semblent pas exister comme corps, avant l'assujettissement de l'Italie par Charles-Quint. Citoyens de la nature, vivant dans le sein de la société, et condamnés par leur pauvreté à ne jouir d'aucuns de ses avantages, l'intérêt commun de leur situation précaire les réunit bientôt en un corps qui de-

---

mention d'articles semblables fournis à cette église en 1470.

(1) Voyez *St. No*, *Voyage Pitt.*

(2) Montesquieu dit 60,000; Lalande, 40,000. Le même nombre maintenant spécifié dans le *Guide royal.*

vint formidable par le nombre et la position désespérée de ceux qui le composaient. En limitant leurs besoins à leurs moyens, ils devinrent cyniques sans le savoir, et leurs habitudes d'indolence et de frugalité mirent en pratique la philosophie de Diogène, sans y ajouter l'ostentation de son tonneau. Ceux qui n'avaient rien ne pouvaient pas être taxés; ceux qui étaient placés au-dessous de l'opinion ne pouvaient pas la craindre. Les deux *grani*, qui servaient à leur procurer leur ration journalière de *macaroni;* les deux autres, qu'ils employaient à des eaux glacées et à des marionnettes, étaient sûrement et aisément gagnés; et quelque peu de travail de plus leur donnait le moyen de se pourvoir d'un morceau de toile à voile avec lequel ils forment toute leur garde-robe (une chemise et des chausses), en y ajoutant même leur ceinture et leur bonnet écarlate. Ces besoins satisfaits, il ne leur restait plus qu'à se livrer au délicieux *far niente* (1), à s'étendre au soleil

(1) Plusieurs Napolitains nous ont assuré que le reproche de paresse qu'on fait aux lazzaroni et au bas peuple est tout-à-fait mal fondé : ils sont toujours disposés à travailler; ils sont patiens et industrieux; mais sous le système actuel, la population est disproportionnée à la quantité de travaux à faire. La bonne volonté

ou à l'ombre suivant la saison, à rire indistinctement des amis ou des ennemis, à prier devant une châsse, ou à maudire *lo scrivano* qui a trouvé en eux quelque offense, dont la pauvreté ne leur permet pas de se racheter. Les misérables enfans des *lazzaroni* sont les victimes de la paresse et des vices de leurs parens ; car leurs malheureuses mères, dans leurs abris ou plutôt dans leurs repaires, aigries par les privations et la détresse, s'en vengent sur les pauvres créatures qu'elles ont mises au monde, et leur font endurer les effets d'une perpétuelle irritation.

Le gouvernement ne fait aucun effort pour une classe nombreuse et forminable qui dévore l'état comme un cancer placé dans son sein. On n'a ouvert aucune source d'industrie; on a arrêté les manufactures par des restrictions, et l'on se contente de sourire aux *lazzaroni* et de parler leur langage.

Pendant l'occupation des Français sous Murat, des ouvrages publics étaient exécutés dans l'intérieur, et des guerres extérieures employaient une grande partie de la popu-

---

qu'ils ont de s'occuper, quand ils en trouvent l'occasion, ne les empêche cependant pas de goûter les plaisirs de l'indolence, dont leur climat fait une jouissance.

lation. Des routes ont été ouvertes dans toutes les directions; Pompeii presque entièrement découverte; les travaux de la Solfatara poussés avec activité; des églises, des couvens, de vieux bâtimens ont été abattus et remplacés par de nouveaux édifices; les manufactures de soie et de porcelaine étaient encouragées par le gouvernement; et (plus que tout le reste) la conscription, ce moyen expéditif de nettoyer l'accumulation de corruption physique et morale qui pouvait faire comparer Naples aux écuries d'Augias, contribuait à diminuer la population, et tombait avec un poids inattendu et inconnu sur les *lazzaroni* comme sur les autres classes. Chassés de leurs trous, tirés de leur inertie, envoyés dans des climats opposés au leur, le mécontentement qu'ils éprouvaient était partagé par les classes du peuple qui leur ressemblaient par les habitudes et la dégradation. Pendant la fatale réaction de 1799, cet ordre s'était montré un allié puissant du parti royaliste. Accoutumé pendant les vicissitudes de la révolution à se soulever à la moindre commotion, et à commettre les actes les plus atroces sur leurs concitoyens, ils témoignèrent leur joie du retour de leur roi légitime avec des marques non équivoques de leurs

espérances et de leurs intentions, qui glacèrent d'effroi les habitans plus civilisés de la plus malheureuse des villes. Les services qu'ils avaient rendus à l'état sous l'archi-lazzaroni cardinal Ruffo, les avaient relevés dans leur propre estime. Ils se considéraient comme un des corps du royaume, tellement mêlé dans ses intérêts, qu'ils n'attendirent pas à leur ordinaire l'arrivée du roi pour le recevoir sur le rivage avec des *vivats;* ils envoyèrent une députation avec leur chef en ancien costume pour rester près de Sa Majesté sur le vaisseau anglais qui la ramenait dans sa capitale (car il est remarquable que les Anglais sont les *portantini* royaux de l'Europe). Dans cette occasion, les *lazzaroni* affectèrent une solennité qui montrait l'importance qu'ils croyaient avoir; et, dans leur adresse au roi, ils ne laissèrent échapper aucun de ces *lazzi* avec lesquels ils amusaient autrefois leur souverain. Cette adresse fut reçue par Sa Majesté comme toutes les adresses royales sont reçues par les Majestés, avec de *gracieux sourires ;* mais quand les *lazzaroni* découvrirent que ces marques de bienveillance ne signifiaient rien de plus que ce qu'elles ont coutume de signifier en pareil cas, et que les scènes de 1799 ne recommenceraient point; qu'on ne brûle-

rait point les jacobins, que les *muratistes* ne seraient point pillés, et que le ministre prenait de sages précautions pour prévenir une insurrection populaire; alors Ferdinand IV devint aussi impopulaire que Joachim 1er, et ils déclarèrent que le roi n'était bon à rien qu'à manger des *macaroni*.

Cependant ces ultras de Naples, ainsi que ceux de France auxquels ils ressemblent à plusieurs égards (les premiers étant la lie comme les derniers sont l'écume du peuple), ont eu récemment des raisons d'être plus satisfaits de leurs gouvernemens, et une tendance à la réaction s'est déclarée par des signes assez marqués; mais il est impossible de se fier aux rapports qui se font actuellement sur la situation de Naples, et très-inutile de raisonner d'après eux. L'Italie est enveloppée d'un épais nuage que le temps seul pourra soulever. Le sera-t-il plus ou moins promptement? c'est la seule question qui reste à décider.

Entre le peuple du royaume de Naples et les classes supérieures (comprenant la noblesse, les propriétaires, les membres des professions libérales, et une grande partie des ecclésiastiques), la distance est immense; un gouffre incommensurable sépare ces deux ordres, et c'est dans cette disparité que gisait le mal

inhérent dont on a récemment senti les funestes effets.

Le royaume de Naples et l'île de Sicile ont été habités dans les temps les plus reculés par une race purement ionienne, par les formes et le caractère. Leur esprit fin, subtil, rapide dans ses perceptions, était philosophique ou sophistique, suivant la tendance du siècle. Pythagore, réformateur hardi, et sage à quelques égards, choisit ce peuple comme l'instrument le plus propre à faire réussir son plan de régénération universelle; et il trouva, même dans les femmes, des admirateurs enthousiastes de sa doctrine, et des disciples actifs et habiles pour en disséminer les principes qui visaient à renverser les superstitions sanguinaires, les corruptions morales, et le despotisme politique de son temps. (1)

---

(1) Le dogme fondamental de la religion de Pythagore, était que Dieu ne voulant pas qu'on répandît le sang, les sacrifices sanglans offensaient la divinité, pour laquelle la vertu et la vérité étaient les meilleures offrandes. Une de ses maximes était que celui qui niait l'existence de Dieu, ou celui qui cherchait à le séduire par des sacrifices, étaient également coupables. C'était là attaquer les tromperies de l'Église de ce temps. A son arrivée en Italie, il prêcha la tempérance et la justice, et tout ce qui a été ajouté depuis à ses doctrines n'en était que l'exa-

C'est un fait incontestable que les Italiens du sud, les Napolitains et les Siciliens, ont encore le même caractère que dans le temps de Pythagore; c'est la même intelligence, la même finesse d'instinct, la même tendance aux disputes métaphysiques, le même zèle pour les recherches philosophiques, et la même résistance à l'imposture et aux prétentions mal fondées (1). Ceux qui jouissent des

---

gération. Le silence qu'il recommandait se rapportait à la bavardise notable des Tarentins. Pythagore a été réellement un réformateur d'anciens abus; et quand il visita l'Italie, le luxe et la corruption étaient parvenus à leur apogée, sous le despotisme des tyrans sybarites et d'Aristodème de Cumes.

(1) Les prétentions et le charlatanisme ne trouvent aucun refuge a Naples, même parmi le peuple. Un fameux escamoteur arriva de Paris à Naples : deux jours après sa première représentation, tous ses tours étaient imités par les lazzaroni sur le Largo di Castello. Après que l'homme incombustible eut déployé ses propriétés *non inflammables*, la moitié de Naples se trouva composée d'incombustibles, et chaque rue eut son salamandre. La fille invisible n'a montré, dit-on, qu'une seule fois son *invisibilité ;* car le second jour, la marchese *** invita toutes les personnes du grand monde à *voir* sa fille invisible, qui, jouant gratis, eut bientôt la préférence sur son prototype. Le bon évêque de Tarente donnait chez lui une sorte de divertissement particulier au talent

avantages de l'éducation, les jeunes nobles, les personnes qui exercent les professions libérales, et les ecclésiastiques distingués, comptent parmi eux les hommes les plus éclairés d'Italie. Philosophes exempts de préjugés, ils sont versés dans les théories de la science politique, et très-dévoués à la liberté. Leur ardeur a, en effet, dépassé leurs moyens, et leur ignorance des habitudes d'un gouvernement libre a contribué, avec la timidité et la corruption de la populace (sans laquelle ils ne pouvaient rien opérer), à empêcher le succès des diverses tentatives qu'ils ont faites pour arriver à un gouvernement constitutionnel.

La presse, sévèrement restreinte en Italie comme en France sous les Bonaparte, à l'égard de tous les sujets politiques liés avec les intérêts personnels ou l'ambition de l'empereur, était libre sur tous les autres. La philosophie et la science n'ont jamais eu un champ plus vaste ouvert devant elles, que pendant les vingt dernières années. Les classes éclairées se retrouvèrent encore une fois dans leur élément. Les jours de Pythagore semblaient re-

napolitain ; on appelait cela *l'Oracle*. Des questions étaient proposées à un magicien, qui y répondait avec beaucoup d'esprit et de promptitude. Cet *improvisateur de pensées* était, dit-on, le signor B***.

naître, et leur esprit fin et subtil était remis en activité.

Les carbonari (1) ont été d'abord une association particulière formée pour la culture de la

(1) Après la terrible réaction qui suivit la première rentrée du roi, une association secrète fut organisée par le cardinal Ruffo, sous le nom de *Société de la Santa-Fede ;* son objet était de maintenir l'ascendant d'une secte, de veiller sur tous les anciens systèmes de domination, et de s'opposer à toutes les réformes. Elle était composée de vieux ultras courtisans, de la populace et des anciens employés déplacés. Cette association, qui florissait au commencement du règne de Murat, entretenait une division perpétuelle, et l'anarchie dans le peuple. Les libéraux, qui n'étaient ni muratistes, ni bourboniens, mais qui penchaient pour le premier, comme le moindre de deux maux, se réunirent sous le nom de *Carbonari* pour s'opposer à la *Santa-Fede* en particulier, et à tous ceux qui étaient favorables au despotisme en général. Murat les soutenait, et l'on prétend qu'il était *au fond* un *bon carbonaro*. A la restauration du roi, le marquis Canosa ressuscita la *Santa-Fede* sous le nom de *Calderoni* (ou chaudronniers), en opposition aux carbonari (ou charbonniers). Aussitôt que cette association fut découverte, le gouvernement la désapprouva. On ne voulut pas permettre à un parti de s'arroger exclusivement la loyauté, et d'établir des principes d'intolérance religieuse. Les calderoni furent dissous, et l'agitateur qui avait cherché à diviser le peuple et à propager des élémens de discorde religieuse fut exilé.

science politique d'après les principes de la liberté constitutionnelle, et leur résistance à un parti contre-révolutionnaire fut encouragée par leur chef étranger Murat; de même que la feue reine de Naples affecta d'autoriser les francs-maçons en devenant grande-maîtresse d'une loge. Le nom de *carbonari* devint bientôt le nom générique de tout ce qui était éclairé ou libéral dans le royaume; mais il représenta pendant long-temps une opinion plutôt qu'une société organisée. Dans la formation originelle il n'y avait ni mystères à cacher, ni rites à célébrer, ni dogme, ni secret (1). Leur ligue était celle de l'esprit, du zèle dans la cause de la liberté et de la vérité; et, comme celle de Lombardie, elle embrassa bientôt tout ce qui désirait ou méritait d'être libre.

La tendance apparente du gouvernement de Ferdinand IV vers les anciennes formes et les anciennes institutions, donna une nouvelle impulsion aux principes des carbonari; ils

(1) L'on nous a assurés que les carbonari ont subsisté pendant long-temps sans loges; un membre en enrôlait un autre sans qu'il existât de point de réunion. Il était fort difficile d'obtenir des renseignemens sur les faits concernant cette association politique; ses membres, ayant été calomniés et surveillés, étaient extrêmement défians et craintifs.

avaient commencé à s'opposer; bientôt ils eurent à défendre, et ils finirent par réformer, ou du moins tenter de réformer. Le malheureux résultat de leurs efforts patriotiques est maintenant connu; mais on doit toujours des éloges à ces hommes braves et désintéressés qui ont entrepris de défendre leur indépendance, et qui n'ont pas désespéré du succès quand les rois de l'Europe ont opposé à leurs milliers de soldats inexpérimentés les millions de guerriers disciplinés des armées impériales et royales. La vile poltronnerie de la soldatesque napolitaine (quoique en face d'une force supérieure) ne peut être ni excusée ni palliée; mais l'intrépidité, l'intelligence, le dévouement que les nobles, les personnes fortunées et les gens éclairés de Naples ont apportés dans la cause de leur patrie et de leurs droits, méritent une gloire immortelle. L'histoire et les générations futures la leur accorderont malgré les préjugés et l'indolence de leurs contemporains, qui confondent leurs efforts héroïques avec la faiblesse des instrumens qu'ils ont été forcés d'employer.

Quand nous avons visité Naples, à la fin de l'hiver de 1820, aucun symptôme d'une commotion prochaine ne paraissait à la surface de la société. Les murmures de mécontentement

qui se faisaient quelquefois entendre sourdement comme le bruit des vagues dans les mers du pôle, semblaient un moyen d'évaporation qui devait empêcher une explosion précipitée. L'irritation se répandait en ironies amères, en philippiques générales contre le despotisme, que la tolérance de la société et du gouvernement permettait, et qui s'accordent si bien avec l'esprit satirique des Italiens, et surtout des Napolitains. Les librairies étaient pleines d'ouvrages libéraux français, anglais et italiens. Avoir écrit un ouvrage *anti-ultrà* sur la France (quelque léger et insignifiant qu'il pût être) était un motif suffisant d'introduction dans la société napolitaine de tous les rangs. L'auteur de ces pages a dû à un écrit qui lui a attiré les persécutions de la littérature ultra en France et en Angleterre, son admission au milieu de cercles, dont les lumières et l'urbanité seront long-temps conservées dans son souvenir comme les impressions les plus douces qu'elle ait reçues dans son voyage d'Italie. C'est en vain que les critiques périodiques calomnient, que les journaux dénoncent, que les *Quarterly* et les *Quotidiennes* fulminent des bulles et lancent des anathèmes : leurs *brefs* de condamnation (ainsi que tous les autres *brefs*) sont maintenant du papier perdu ; et

les journées et les soirées passées dans les sociétés de Genève, de Milan, de Florence, de Bologne et de Naples, resteront gravées dans le cœur, et sont en même temps une récompense et un encouragement pour des travaux qui, quoique faibles, n'ont jamais été faits que dans la pleine conviction qu'ils tendaient à servir la cause de la vérité et de la vertu.

L'approche du printemps, quand nous arrivâmes à Naples, amenait le départ de la première volée *des hirondelles.* La multitude d'Anglais qui avaient littéralement occupé Naples pendant l'hiver, était alors préparée à prendre son vol: plusieurs étaient déjà partis, d'autres partaient; les uns allaient se nicher à Rome, s'ils pouvaient y trouver encore un colombier pour les recevoir; les autres s'embarquaient pour la Grèce, pour la Turquie ou les îles Ioniennes : un petit nombre retournait en Angleterre sur une frégate anglaise, et beaucoup regagnaient les bords de la Tweed et du Shannon par la voie lente, mais sûre, des *vetturini* napolitains. Cependant, le peu qui restait, et qui était stationnaire, continuait l'hospitalité de l'hiver par des dîners et des soirées (1),

(1) Parmi les principaux *agrémens* de la société de Naples, on peut citer le théâtre de la *margravina* d'Ans-

suivant l'exemple donné par leur ambassadeur(1). La maison de l'ambassadeur de Russie, une des plus splendides et des plus élégantes parmi les cercles diplomatiques d'Italie, était toujours ouverte; et malgré les brillans divertissemens qu'elle offrait, son principal motif d'attraction était les grâces et l'aménité de ses maîtres, le comte et la comtesse Stakelberg.

A Naples comme dans toute l'Italie, le carnaval est la saison de la joie, et c'est dans ce temps que se déploie toute l'hospitalité que les Italiens sont disposés à offrir. Nous trouvâmes la ville plongée dans la retraite du carême. Il n'y avait point de cour; le roi, pour montrer sa piété, avait abandonné les salons et les levers, pour se livrer au seul amusement de la

---

pach, où nous avons vu les meilleurs acteurs de société que nous ayons jamais rencontrés.

(1) Les assemblées de sir William et de lady A'Court étaient brillantes et nombreuses, et nous devons exprimer notre reconnaissance pour les attentions polies dont ils nous ont comblés. Les négocians anglais ne se mêlent point avec la haute société : plusieurs d'entre eux se sont plaints amèrement à nous de leur position, et de la gêne à laquelle ils étaient assujettis par le gouvernement de Naples, et la négligence du leur. Des vaisseaux anglais étaient astreints à faire quarantaine : un seul en fut exempté, parce qu'il portait un perroquet envoyé par un ministre anglais au duc de ***.

chasse, et il passait ses jours à chasser des sangliers au lieu de recevoir tels gens qui leur ressemblent sous plus d'un rapport. (1)

L'*Academia nobile* était encore ouverte, et la première impression agréable que nous avons reçue de la société napolitaine, nous a été donnée dans ses cercles élégans et nombreux. L'*Academia nobile* de Naples, ainsi que le *Casino* des autres villes italiennes, est la cour où la classe étendue de l'aristocratie fait les honneurs de la capitale aux étrangers, et nulle part ils ne sont faits avec plus de grâce et d'amabilité. Cet établissement est infiniment supérieur à tous ceux du même genre sur le continent. Le local est un palais, beau et

---

(1) Le roi ne va jamais à la chasse sans s'armer d'une pate de héron, pour se préserver du *monacello* (le loup-garou des Italiens), ou du mauvais sort que la rencontre d'un moine ou d'une vieille femme, en passant le seuil de sa porte, pourrait présager, l'un et l'autre étant de tristes présages pour le reste du jour. Quand lord *** vint prendre congé de S. M. avant de retourner en Angleterre, le roi lui dit qu'il avait un *bouquet d'adieu* pour lui; et dans le moment où ce seigneur rêvait sans doute à quelque boîte d'or avec le visage royal entouré de diamans, on lui présenta une pate de héron, comme un charme pour le garantir de tous les accidens de la chasse aux renards en Angleterre, et un souvenir de l'amitié du souverain, et des exercices pris avec lui dans les champs napolitains.

vaste, brillamment éclairé et bien entretenu. Toutes les pièces sont richement meublées. Le grand salon où se trouve l'orchestre est très-noble; et l'ordre, le bon goût qui règnent partout, et l'extrême attention des directeurs pour leurs hôtes, unissent la liberté d'un lieu de divertissement public, avec les soins et les convenances d'une société privée. L'académie n'admet ni *demi-illumination* ni *demi-toilette* dictées par l'économie ou l'indolence italienne : tout y est splendide et complet comme dans un *rout* anglais, et toutes sortes d'amusemens sont présentés suivant la saison; les cartes, le billard, les bals, les concerts (1). Quand nous

---

(1) Une académie littéraire donna une séance en l'honneur du Tasse dans ce même local pendant que nous étions à Naples, et nous y fûmes invités. On couronna le buste du Tasse avec des lauriers, et le nombre de sonnets, de canzoni et d'odes, ordinairement produits dans de telles occasions, fut adressé à l'auteur de *la Jérusalem*. Il était curieux de remarquer que presque toutes ces pièces étaient des philippiques contre la protection avilissante des princes, et la conduite des *Esti* envers le plus grand poète d'Italie. En face de nous était placé le prince héréditaire de Danemarck et sa suite; et quand il se trouvait quelque passage particulièrement sévère contre le despotisme, le lecteur se tournait souvent du côté de S. A. R. L'un des poètes lui adressa personnellement quelques vers, où il lui disait qu'il avait

avons fréquenté ces soirées, elles étaient bornées à la musique, à cause du carême; et plusieurs des premiers sujets des meilleurs opéras de l'Europe, pour le chant ou les instrumens, contribuaient, par leurs talens, à ces beaux concerts. La musique est suivie d'une promenade animée par des symphonies d'instrumens militaires. Cet établissement très-libéral est soutenu par les souscriptions des nobles, parmi lesquels plusieurs n'y assistent jamais, mais qui n'en sont pas moins désireux de le maintenir convenablement : toutes les attentions possibles y sont prodiguées aux hôtes, et les étrangers y trouvent une ressource délicieuse contre l'ennui des longues soirées dont ils se plaignent si souvent en Italie. Les divertissemens ont lieu toutes les semaines, et chaque personne présentée à son ambassadeur, y est invitée. Parmi les maisons particulières ouvertes à Naples, pendant cette saison, celles qui nous ont le plus intéressés et que nous avons le plus fréquentées, sont les palais

---

l'occasion d'observer les hommes, les lois et les gouvernemens dans le cours de ses voyages, occasion que les princes trouvent si rarement; et qu'on espérait qu'à son retour dans son royaume, il mettrait à profit l'expérience qu'il aurait acquise.

de monsignor Capecelatro, ex-archevêque de Tarente, des marquis Berio, de la princesse Belmonte et quelques autres.

Le vénérable ex-archevêque de Tarente est un des caractères les plus distingués que l'Italie moderne ait produits, et que les circonstances extraordinaires des dernières années aient développés. Dès sa première jeunesse il obtint une grande célébrité par la hardiesse et le talent déployés dans un ouvrage très-ingénieux où il prouvait l'illégalité du tribut de la *haquenée* que la couronne de Naples payait au saint-siége par la bassesse d'un de ses conquérans étrangers. Il publia un autre écrit encore plus étonnant pour un auteur qui était parvenu rapidement aux premières dignités de l'Église ; c'était un ouvrage plein d'éloquence et d'érudition, où il cherchait à prouver que le célibat du clergé était un crime contre la nature et la morale, qui n'était nullement autorisé par les saintes Écritures, et que la plus grande partie de l'odieux jeté sur le catholicisme, qui avait enfin produit la réforme, était due à cette institution, favorable à toute espèce de dépravation. Les premiers ordres de l'Église s'armèrent promptement contre une telle doctrine; mais le clergé inférieur

(toujours le meilleur) la lut avec avidité, et l'adopta avec franchise.

Quoiqu'il eût été pendant un certain temps l'ami personnel de la reine de Naples (et souvent son mentor peu écouté), l'archevêque eut le courage, à l'approche de la révolution, de déclarer que si elle avait lieu à Naples, on devait l'attribuer à la mauvaise administration des affaires, aux crimes des ministres et à la misère du peuple. Pendant cette époque, sa popularité l'obligea d'accepter un emploi public très-important, auquel il fut nommé à son insu. Au retour de la famille royale, Ruffo le marqua parmi les victimes les plus distinguées. Il fut jeté dans un cachot, sans aucune forme de procès, sans la moindre accusation pour colorer cet acte; et il devait expier sur l'échafaud le crime de n'avoir pas abandonné son pays dans le moment où il avait le plus besoin du soutien des hommes tels que lui. Cependant, comme on sut que le peuple de tous les partis se réunirait pour sauver un des prélats les plus révérés, on lui annonça sa délivrance comme une *grâce de son souverain.* Il était déjà sur le seuil de son cachot, quand cette formule de pardon lui fut répétée: il rentra dans la prison et refusa d'en sortir si son innocence

n'était pas reconnue, et ce qui lui avait été offert comme *indulgence* lui fut donné comme *justice*. Pour satisfaire le peuple ou sa propre conscience, le roi acquitta l'archevêque, et lui fit généreusement des excuses de ce qu'il voulut bien appeler son injuste arrestation.

Les talens, l'expérience, l'activité et l'estime universelle que l'archevêque de Tarente avait acquis attirèrent l'attention du gouvernement français, et on le fit ministre de l'intérieur, place pour laquelle son esprit et ses connaissances le rendaient éminemment convenable. La plupart des nombreux et grands ouvrages publics entrepris par Murat, l'ont été par la suggestion ou sous le ministère de l'archevêque. Mais le meilleur et le plus utile de tous, est une maison d'éducation pour les jeunes filles, établie par les ordres, et même par les soins personnels de madame Murat, dont les dernières paroles aux Napolitains qu'elle a vus avant son embarcation, ont été, *Conservez mon école*, veillez sur les *Miracoli.* (1)

(1) Le pensionnat des *Miracoli*, par son importance, son étendue et sa magnificence, ressemble si parfaitement à ceux de Milan et de Lodi, qu'il serait superflu d'en répéter les détails. Ce sont les mêmes soins pour la santé des enfans, et les mêmes connaissances élégantes

Le palais de ce noble ecclésiastique a été déjà cité par rapport à sa galerie et à ses collections; mais parmi ses chefs-d'œuvre de peinture, parmi ses pierres précieuses et ses médailles empreintes de portraits de héros grecs et d'empereurs romains, on ne trouve pas une tête plus digne d'être admirée que la sienne. C'est une de ces physionomies où la

---

et utiles données aux élèves, depuis l'art de faire une robe jusqu'à l'étude de la harpe ou de l'anglais.

Le couvent des Miracles a été un des plus importans d'Italie, à en juger par son *local*. Il semble plus grand que le Palais-Royal, et ses murailles formidables ont l'air de celles d'une ville forte. Nous découvrîmes, des fenêtres de l'appartement de madame la directrice, situé au cinquième étage, une vue magnifique sur le Vésuve, la baie, etc. etc., ce qu'on ne voit point de la partie inférieure du bâtiment, autrefois la prison perpétuelle où de malheureuses victimes languissaient dans le bon vieux temps. Depuis la restauration, les enfans ne quittent jamais ces murs jusqu'à leur sortie de l'école, excepté deux fois l'année, où on les mène en parade promener par la ville, dans des voitures de louage. On nous a assurés que le roi avait refusé de voir ce bel établissement, parce qu'il était l'ouvrage des *Murats*, et purement révolutionnaire. De grands changemens y ont eu lieu depuis son retour; les enfans ne peuvent plus voir leurs amis qu'à travers la grille, comme avant la révolution; mais les parens sont encore admis au-delà de cette triste barrière, jusqu'à présent.

nature a imprimé l'expression de la bonté sous la forme la plus heureuse, pour réconcilier l'homme avec son espèce ; une de ces têtes que la Grèce et l'Italie ont seules produites à des époques reculées, pour l'inspiration d'un Phidias ou d'un Raphaël.

Depuis la restauration, un autre archevêque a été nommé au siége de Tarente ; mais le titre reste et restera toujours à celui qui l'a rendu illustre dans les annales de l'Église. L'archevèque, à cette époque, a dit un éternel adieu aux affaires publiques, et il achève sa vie active et pénible dans la douce retraite du repos domestique. Encore attaché aux lettres et aux sciences avec toute l'ardeur de la jeunesse, ses matinées sont consacrées à ses livres et à ses médailles ; il est rare qu'un hôte aimable ou instruit ne partage pas son dîner, et ses soirées sont remplies par les visites successives des amis qu'un long et respectueux attachement rassemble autour de lui, et celles des étrangers qui, désirant connaître un des hommes les plus distingués d'Italie, sont assez bien recommandés pour être admis à sa *prima sera.* A ce temps de réception vraiment agréable, qui commence et finit de très-bonne heure dans le palais Capecelatro, succède le *crocchio ristretto* de ses amis intimes des deux sexes, qui com-

prend les personnes les plus marquantes par le rang et les talens ; alors une ou deux tables de jeu, où l'on ne joue presque rien, varient les ressources de la soirée.

Nous avons eu le bonheur d'être admis à différentes heures chez ce prélat ; nous avons passé des matinées dans son cabinet de médailles ; il nous a reçus à sa table élégante ; nous l'avons vu tantôt au milieu de son cercle de l'après-dîner, d'autres fois faisant sa partie avec sa petite société du soir ; et dans tous ces instans sa belle et douce physionomie exprimait constamment cette bienveillance qui s'étend à tout ce qui vit et souffre, et ses manières avaient toujours cette sérénité, résultat nécessaire de la douce paix que donne la bonté parfaite.

Les salons du marquis Berio présentent un autre aspect également favorable aux idées qu'on peut se former de l'intelligence et de l'instruction napolitaines. A Rome, une *conversazione* est une assemblée où personne ne converse, comme un boudoir à Paris est un endroit *où l'on ne boude pas*. La *conversazione* du palais Berio, au contraire, est une réunion de gens aimables et spirituels, où tout le monde cause, et cause bien, où celui qui cause le mieux (sinon le plus) est le maître du logis.

Le marquis Berio est un seigneur d'un rang et d'une fortune considérables, et ses connaissances littéraires comprennent la philosophie et les belles-lettres d'Angleterre, de France, d'Allemagne et de son pays natal ; il a tout lu et continue à tout lire ; et j'ai vu son cabinet rempli d'une nouvelle importation de romans et de poésies anglaises, pendant qu'il s'occupait à écrire *à l'improviso* une belle ode à lord Byron dans les premiers transports que lui avait causés la lecture de ce chant de *Childe Harold* si admiré par toute l'Italie (1). Le temps et

(1) C'est le quatrième chant. Cette ode élégante est, en même temps, poétique et patriotique, et les dernières stances, où il invite le noble poète anglais à célébrer Naples comme il a chanté Rome, décrivent si bien la topographie de Naples, que j'espère le pardon de l'auteur si je me permets de citer ici des vers qui, je crois, n'ont jamais été au-delà de son cercle :

Ma poiche sparso tu t'avrai su quella
Urna, deh! lascia la città di Marte,
Qui vieni in questa dell' Italia bella
Più bella parte.

Ove sepolta per tant' anni, e tanti,
Pompei risorge nuovamente al giorno,
Odi.... ancor suona d' ululati, et pianti
L'Eco d'intorno.

Ove di Stabia sol col nome resta
Sconvolto avanzo che la valle ingombra,
E ancor ne cerca la cagion funesta
Di Plinio l'ombra.

une longue infirmité patiemment endurée n'ont eu aucune influence sur l'imagination vive, les sentimens ardens, le zèle pour l'étude, qui distinguent cet homme accompli; son esprit et ses manières feraient envie aux *ci-devant jeunes gens* de tous les pays, qui achèteraient son secret à tout prix, si un tel secret (que la nature seule communique) pouvait être acheté.

Pour donner l'idée des assemblées du palais Berio, il suffit de dire que son cercle comprenait Canova (1); Rossetti, poète et improvisa-

---

Vieni ove s' erge la magione Augusta
De' Rè, cui sempre primavera arride,
Sotto cui giace la città combusta
Sacra ad Alcide.

Vieni ove Maro spesso a Mergellina
Che in mar si specchia dall' opposto lido,
D' Ilio cantava l' ultima rovina,
Gli amor di Dido.

O' di Sincero la silvestre avena
Concorde a quella del cantor d' Enea
D' Arcadi accenti risuonar l' amena
Spiaggia facea.

Qui ancor di Baja l' incantato seno,
Caro alle Muse, caro a Roma intera,
Del piacer t' offre, sotto un ciel sereno,
L' immagin vera.

(1) Canova était alors à Naples pour finir sa fameuse statue équestre dans le portique de la strada Medina. Le

teur célèbre (1); le duc de Ventignano, le poète tragique de Naples (2); Delfico l'histo-

cheval est superbe; le cavalier doit être maintenant Charles III. On dit que ce beau morceau de sculpture avait été d'abord commandé par Joseph pour y placer la statue colossale de son frère, puis par Murat dans la même intention, et à présent par le roi Ferdinand pour y mettre l'effigie de son père.

(1) Rossetti est un des meilleurs, et certainement l'un des plus amusans improvisateurs d'Italie. Il nous a assurés que ses inspirations une fois proférées, il lui serait impossible de les écrire, ou même de s'en rappeler un seul mot : il est également bon poète. Après Rossetti, l'improvisateur le plus divertissant que nous ayons entendu était le signor Giacomo Ferretti de Rome. Dans une soirée chez la baronne de B....s, dame hanovrienne distinguée par son esprit, quelqu'un me fit la guerre sur ma passion pour Polichinelle et les marionnettes, que je suivais assidument; Ferretti improvisa sur ce sujet, et il le traita non-seulement avec beaucoup de gaîté, mais il donna un précis rapide et savant sur les *sept masques italiens.* Il ne s'arrêta pas un seul instant, et chantait en s'accompagnant sur le piano.

(2) Cesare della Valle, duc de Ventignano, auteur d'*Ippolito* et d'*Ifigenia*, l'une et l'autre dédiées à son *ami* l'archevêque de Tarente. Ces tragédies ont été publiées à Naples (depuis le retour du roi) par Trani; mais la correspondance, à la fin du volume, entre l'éditeur, le chancelier, le secrétaire-général de la chancellerie, et le *regio-revisore*, est curieuse à parcourir; et la lecture en doit être recommandée aux journalistes ministé-

rien, le philosophe, le patriote; Lampredi et Salvaggi (1), écrivains élégans, et tous deux hommes très-aimables. Le signor Blanc, un des esprits de conversation les plus brillans, avec lesquels l'auteur se soit jamais trouvé; le chevalier Micheroux, membre distingué des premiers cercles de Naples; et des princesses, des duchesses avec des titres aussi romantiques que celui qui a fait écrire à Walpole sa délicieuse nouvelle du Château d'Otrante, remplissaient les rangs de la littérature et des talens. Rossini tenait le piano, accompa-

---

riels anglais. Si les principes qu'ils préconisent étaient établis, cela diminuerait un peu leurs bénéfices comme marchands de livres; et au lieu de faire fortune avec les Œuvres de Byron, de Moore et de Scott, ils seraient réduits à vendre pour deux sous les ballades de Robin Hood (le Mastrillo anglais), et à demander la permission de réimprimer le sacrifice d'Iphigénie, ou les amours infortunés de Phèdre et d'Hippolyte, comme le pauvre Angelo Trani.

(1) Le signor Lampredi, né toscan, a déjà été mentionné dans le cours de cet Ouvrage. M. de Stend'hal dit à propos de son journal *il Poligrafo*, qu'il a publié en 1811 : *C'est l'auteur du seul bon journal littéraire depuis Barretti.* Le signor Salvaggi a fait un ouvrage très-savant sur la musique, et quelques excellentes canzonetti, etc. etc. Sa collection d'ancienne musique est estimée l'une des plus précieuses d'Italie.

gnant alternativement les improvisations de Rossetti, et madame Colbrun, prima donna de Saint-Charles, dans quelques airs favoris de son Moïse. Rossini est presque aussi bon exécutant sur le piano qu'il est excellent compositeur. Tout cela était vraiment délicieux et rare; mais ce qui était encore plus rare et plus délicieux, c'était l'image du plus parfait bonheur domestique au milieu de cette réunion brillante; un grand-père et une grand'-mère sortant à peine de leur automne, deux jeunes demoiselles charmantes et bien élevées comme des Anglaises du même âge et du même rang, et une fille mariée, la bonne et aimable duchesse d'Ascoli, toujours accompagnée de ses filles, dont l'âge tendre les excluait de la société, même en Angleterre où l'on est si enthousiaste de l'enfance. (1)

(1) La part que le patriotisme du duc d'Ascoli lui a fait prendre dans les derniers événemens de Naples, a été fréquemment citée dans les journaux. En parlant des talens et du patriotisme qui se joignent à une haute naissance à Naples, il serait impardonnable de ne pas rappeler les princes Pignatelli Strongoli. Il y a des circonstances dans l'histoire récente de cette illustre et excellente famille qui fourniraient des sujets tragiques du plus profond intérêt. Quand la première révolution éclata à Naples, il s'y trouvait quatre frères du nom de Pignatelli, tous jeunes, ardens et patriotes. Ils prirent

Telles sont les scènes de vertu privée qu'on trouve à Naples, résultant (on ne saurait trop le répéter) de ces institutions qui ont aboli les ordres monastiques, et fermé les cellules où la jeunesse était emprisonnée pour obéir à un système politique et religieux, qui obligeait les parens à briser les liens les plus sacrés de la nature, à sacrifier leurs enfans à l'ambition ou à l'avarice. Puissent des cercles tels que ceux de la maison Berio se former souvent dans les palais des nobles napolitains ! et puisse la dernière calamité tombée dernièrement sur ce malheureux pays d'une manière si terrible, épargner des groupes tels que ceux-ci, et se contenter d'empêcher que d'autres

---

tous un vif intérêt aux changemens politiques du royaume; et au retour du roi, la reine ordonna à ses sbires ministériels de prendre deux des Pignatelli et de les faire pendre ; elle fut obéie à la lettre. Le plus jeune des deux, quand le moment de l'exécution arriva, fut trouvé jouant et chantant une belle canzone de sa composition où il décrivait son sort et ses sentimens. Cette composition est bien connue en Italie, et je ne l'ai jamais entendu chanter sans arracher des larmes à ceux qui l'écoutaient. Nous avons eu l'honneur de connaître le prince Pignatelli actuel qui a survécu à ses frères. Il unit leurs belles qualités à des talens politiques et littéraires très-remarquables; et ses vertus domestiques sont à l'unisson de ses principes patriotiques.

ne suivent leur exemple! Puissent les horreurs de la réaction de ce moment, s'arrêter aux portes qui renferment des sentimens si nobles et si doux; que les Acton et les Vanni du jour, Ruffo ou Canosa, ne traînent point au tribunal et à l'échafaud les membres de ces illustres familles qui se sont encore placées dans les rangs du patriotisme pour conserver à leur pays les biens qu'il avait nouvellement acquis, et le sauver des anciens maux en dépit de la ligue de ceux pour lesquels la vertu n'est qu'un nom!

Les soirées de la princesse Belmonte nous ont paru tout-à-fait françaises. La princesse, célèbre par son esprit et sa beauté, qui ont fait long-temps l'ornement de la cour de Naples, est maintenant avancée en âge, et naturellement entourée d'amis dont la conversation et les souvenirs se rapportent aux jours brillans de la *favorita*. Cette princesse a passé une partie de sa vie en France, et ses manières et sa conversation rappellent les dames de la cour de France dans le temps de la belle et infortunée Marie-Antoinette, bien plus que les dames italiennes de nos jours. Outre la bonté avec laquelle nous avons été reçus chez cette dame, nous lui avons encore l'obligation de nous avoir fait connaître une famille de la

seconde classe à Naples, classe d'un accès plus difficile que les autres, là comme dans le reste de l'Italie. Le terme de *seconde classe* ne s'applique cependant qu'à l'égard des distinctions respectées dans les almanachs de cour, et la famille de l'*avvocato*........ était de la première classe, et par le goût et par l'éducation. Nous vîmes à une assemblée, à laquelle nous avons été invités chez cet éminent légiste, tout ce ce que Naples avait de plus distingué par le rang et les talens. Un très-beau concert auquel les voix exquises de ses charmantes filles contribuèrent pour beaucoup, fut suivi d'un bal où les quadrilles français étaient exécutés avec une précision qui aurait pu être admirée même à Paris. Parmi les amusemens de la soirée, celui qui donna le plus de plaisir aux hôtes étrangers, fut l'examen d'une belle collection de vases étrusques et d'antiquités, à laquelle *il signor avvocato* avait dépensé des sommes immenses, péniblement recueillies par des *brefs*, dans des causes que le barreau napolitain a tant de peine à terminer.

Quand des cercles semblables abondent dans une capitale (et nous avons choisi ceux-ci pour les citer comme de beaux, et non de rares exemples), on doit supposer qu'il y existe beaucoup de mérite et de vertus pri-

vées, et la conscience de ce fait fait naître un sentiment de sympathie, chez les personnes capables de penser et de sentir, pour une nation qui, après avoir traversé le passage difficile d'une civilisation désorganisée, était enfin presque parvenue à s'en tirer; et se trouve encore rejetée en arrière pour languir et gémir sans espérance dans une dégradation permanente.

Cours, vole à Naples (dit Rousseau dans son ravissement de la musique napolitaine); *écoute les chefs-d'œuvre de Leo, de Durante, de Jomelli et de Pergolese!* Et un auteur dont les agréables rapsodies ressemblent quelquefois à celles de Rousseau, observe à propos du génie musical de Naples, que l'opéra *est décidément une affaire de parti pour les Napolitains; l'orgueil blessé s'est réfugié là.* L'orgueil blessé des Napolitains avait cependant trouvé une voie plus dangereuse pour s'exhaler; et dans le temps où nous avons visité la ville des sciences, la musique n'était pas *l'affaire de parti* dont on s'occupait le plus. Les compositions de Leo et de Pergolese étaient moins étudiées par les amateurs les plus ardens, que la *Minerve* et le *Morning Chronicle* (1). Le pays qui a vu naître

(1) Deux papiers reçus par toutes les personnes distin-

Sacchini, Piccini, Guglielmi, Jomelli, Cimarosa, Paesillo, et les meilleures cantatrices et chanteurs, doit cependant produire une race dont les organes sont heureusement disposés pour le plus délicieux et le plus puissant des arts; et même en ce moment où l'intérêt public est dirigé sur des objets plus importans, Naples est toujours le grand marché pour les productions musicales italiennes. L'opéra national de Saint-Charles, par la beauté de son architecture et de ses ornemens, sa construction bien adaptée pour l'effet des sons, ses excellens acteurs, ses chœurs bien composés, et l'illusion scénique, est assurément supérieur à tous les théâtres du monde. Comme *salle de spectacle* il est peut-être moins imposant que la *Scala* de Milan; mais il est infiniment plus brillant, et les jours de grande illumination, sa splendeur magique n'a rien d'égal; au prix de ce temple de l'harmonie, si pur, si frais, si brillant, si élégant, l'Opéra de Paris n'est qu'un vilain taudis.

---

guées qui pouvaient se les procurer. On nous prêtait l'*Examiner* pendant notre séjour à Naples, et parmi les Napolitains qui nous visitaient il en était peu qui ne le lussent avec avidité, l'anglais étant maintenant presque aussi généralement étudié que le français.

Dans le temps de carême à Naples, quoique les rois puissent passer leurs journées à chasser des sangliers ou à enfiler des petits oiseaux comme les enfans enfilent des marguerites, on ne permet aucuns spectacles, excepté ceux qui sont *ordonnés par l'Église*, et pris dans les saintes Écritures. Alors les patriarches et les prophètes composent le corps dramatique : Pharaon est puni pour avoir manqué à la répétition; on transporte Élie dans les airs à tant par soirée, le peuple acquiert le peu de connaissances qu'il possède de l'histoire de sa religion, et il est édifié par les chants de David ou les grâces de la belle Dardinella.

Mais soit que le sacré ou le profane, le sérieux ou le bouffon, dominent à l'Opéra de Naples, le seul compositeur reçu avec des applaudissemens sans fin, est Rossini. Son Moïse a été joué pendant tout le temps de notre séjour; et quoique nous l'ayons entendu presque aussi souvent qu'on l'a donné, nous avons toujours vu ses belles scènes avec un plaisir nouveau.

L'opéra de Moïse offre les événemens les plus marquans de la mission de ce prophète guerrier, tels qu'il les a racontés lui-même; mais on y a ajouté tout ce qui peut augmenter

l'effet dramatique des divers caractères. Quand la toile se lève, le divin mandat, devant lequel le cœur de Pharaon devait s'endurcir, venait d'être reçu ; mais dans un théâtre royal, on conçoit que toute la délicatesse et toute l'indulgence possibles sont déployées à l'égard du roi d'Egypte, comme s'il était plutôt la victime que l'ennemi du pouvoir qui le dépouillait du droit divin de suivre sa volonté. Cependant, tandis que le cœur de Pharaon *s'endurcit* dans un beau solo, celui de son fils *s'attendrit* dans un duo exquis avec une jolie Israélite, introduite pour faire l'intrigue de la pièce, et qui y donne beaucoup d'intérêt par les combats éprouvés par le prince et cette jeune fille, qui est une protégée de Moïse. Les grandes scènes sont toutes entre le roi et le prophète. Moïse est toujours sévère, impérieux et plein d'audace ; il menace avec sa voix de basse profonde, l'obstiné Pharaon detous les fléaux qu'on montre de temps en temps sur la scène. Enfin l'on permet aux Israélites de partir ; et quand ils se rangent aux portes de la ville pour commencer leur marche miraculeuse, ils offrent un spectacle vraiment touchant. Leur aspect misérable, leur mine hagarde, les haillons dont ils sont couverts, rappelaient à mon esprit irlandais les *spal-*

peens émigrans de mon pauvre pays ; et la sympathie qu'ils excitaient eût été peut-être trop profonde pour une sensation d'opéra, si les petits havresacs qu'ils portaient derrière eux n'avaient pas rappelé aux spectateurs le pillage des confians Égyptiens. La scène et les chœurs en ce moment étaient d'une magnificence et d'une mélodie inexprimables. Les harpes de Sion dans les champs de Babylone n'ont jamais pu égaler de tels accens. Au moment où Aaron s'apprête à donner le mot d'ordre, quand Moïse s'est assuré de la présence de sa belle pupille qu'il force à suivre ses malheureux compatriotes, le jeune prince d'Égypte arrive, saisit sa maîtresse, et par les ordres de son père, il arrête la fuite des Juifs. Moïse qui n'a jamais connu l'amour (comme le lui dit fort bien le prince) perd toute patience à ce nouvel acte de tyrannie ; et, furieux, il tombe à genoux, invoque la colère du Très-Haut, et appelle le feu du ciel, qui consume à l'instant le prince sous les yeux de son amante ; celle-ci devient folle et chante un *requiem* frénétique sur le corps de son amant. Moïse l'écoute avec l'air composé d'un amateur ; puis il donne le mot, l'on se met en marche ; il remue sa baguette, la mer s'ouvre, et il conduit ses suivans sur ses sables mis à sec, au milieu des

applaudissemens de l'assemblée, qui se retire en vociférant dans les rues *mi manca la voce* (1). Le quatuor le plus à la mode de cette pièce et l'un des chefs-d'œuvre de Rossini.

Il ne nous a pas semblé surprenant que le théâtre royal de l'état, visité par le souverain et présidé par un duc, fût astreint à l'observation rigide du carême; mais que les interdictions aient été jusqu'au théâtre de Polichinelle (qui après le roi et la Madone est le plus puissant personnage de Naples), c'est ce qui nous étonna et nous désappointa fortement, surtout quand nous étions assis dans notre loge, préparés à voir les grimaces accoutumées, et ne sachant point que *Pulchinello* (2), se soumettant à la puissance à laquelle les rois eux-mêmes n'ont pu résister, avait cédé

---

(1) « La voix me manque. »

(2) Il est peut-être peu nécessaire de rappeler que le *Pulchinello* d'Italie n'est pas une marionnette comme le Polichinelle français et le punch anglais; mais que c'est le caractère napolitain de la basse comédie, comme le Pantalon de Venise, et le Docteur de Bologne. Le nom de *maschere* dérive des masques qu'ils portent sur la partie supérieure du visage. Ce sont les restes des masques des théâtres grecs et latins; et ils sont maintenant destinés à représenter les vices et les sottises particuliers à certaines provinces.

sa place au prophète Élie. La pièce était la *commedia sagra* d'Achab, qui commence par un dialogue entre le prophète et la veuve dont il guérit l'enfant, et de laquelle le fils de Jésabel est amoureux. La scène d'Élie, dans la cour du roi, est très-curieuse. Le roi l'accuse d'hérésie et de sédition ; en un mot, d'être un réformateur radical, qui trouble les anciennes lois et la religion établie dans l'état, et confirmée par des siècles, religion qui avait couvert la terre d'une constante prospérité. A tout cela, Élie répond que sa mission vient du ciel, qu'il est envoyé pour détruire la religion régnante, et qu'il fera des miracles pour prouver la vérité de ses assertions qui ne laisseront aucuns doutes dans l'esprit du roi. Là-dessus, le grand-prêtre de l'idolâtre Achab est appelé pour soutenir son maître : à sa vue, Élie ne peut contenir sa colère ; et un dialogue, qui excite les transports de l'assemblée, a lieu entre ces personnages. Élie, dans une attitude menaçante, appelle son antagoniste *scellerato impio*. Le grand-prêtre le traite à son tour de *scellerato ingannatore* (1) ; et il ne leur reste plus

(1) *Scélérat impie, scélérat imposteur :* phrases qui, je le suppose, ont été prises par la moitié des spectateurs pour des phrases de l'Écriture. Chacun de ces person-

qu'à se gourmer, quand le roi, pour sauver un scandale à l'Église, les sépare avec peine, et l'on convient qu'ils se trouveront l'un et l'autre dans une certaine caverne où leur supériorité respective sera décidée par des miracles. Cette scène découvre les tromperies du faux prophète, qui reste *tutto confuso*, quand on trouve dans la grotte tous les matériaux de ses miracles, consistant en bâtons, allumettes, poix, etc. etc. etc. Cependant une longue prière du vrai prophète, non-seulement fait tomber le feu du ciel qui consume le roi, la reine et l'héritier présomptif de la couronne, mais qui fait paraître en même temps un bel ange de toute grandeur, se balançant dans l'air entre quatre poulies. Le prophète s'assied alors dans un fauteuil pour sa translation; cependant avant de partir, il s'avance sur le bord du théâtre pour annoncer le spectacle du jour suivant; puis se plaçant sur son siége, il jette une vieille redingote sur la tête de son successeur, qui, par sa mine et son costume, ressemble parfaitement aux fripiers qui parcourent les rues de Londres.

---

nages accuse l'autre de ruse ecclésiastique, et ils laissent échapper dans la dispute des secrets du métier, qui ne sont pas tout-à-fait propres à édifier le public qui les applaudit vivement.

Le théâtre était rempli de femmes avec leurs enfans, de familles entières de la dernière classe de la bourgeoisie, sans excepter le petit laquais et la bonne; car on se fait une espèce de devoir religieux d'assister aux drames sacrés en carême, et ce que les étrangers trouvent singulier et même profane dans ces représentations, est écouté avec respect et intérêt par les gens du pays. Quand le faux prophète prie ses faux dieux, et qu'Élie lui dit d'un ton moqueur : *Piu forte, non t'ascoltano* (crie plus haut, ils ne t'entendent pas), les spectateurs claquèrent des mains, et s'écrièrent, bravo, Élie! bravo! Notre domestique toscan, qui avait assisté au spectacle derrière notre loge, persuadé qu'il voyait le *Pulchinello* napolitain qu'on lui avait dit qu'il verrait là, ne fut désabusé de son erreur qu'à la longue prière d'Élie; et quand il vint annoncer la voiture, il me dit : *Credo, signora, che c'é una commedia piu tosto sagra.* « Je crois, madame, que cette pièce est plutôt une comédie sacrée. »

CHAPITRE XXV.

ROUTE DE FOLIGNO A VENISE.

Route de Foligno à Venise. — Colfiorito. — Serravalle (pèlerins). — *Tolentino. — Macerata. — Loretto. — Église et maison de la Vierge. — Offrandes depuis la révolution. — Ancône. — Sinigaglia. — Fano. — Pesaro. — Rimini. — San-Marino. — Cesène. — Le Rubicon. — Forli. — Faenza. — Imola. — Ferrare. — Padoue. — Bords de la Brenta. — Venise.*

La route de Naples à Venise (deux extrémités de la péninsule) suit jusqu'à Foligno le chemin déjà parcouru dans le voyage de Florence; mais quand l'aimable vallée et l'antique ville de Foligno sont passées, une nouvelle contrée se déploie devant les voyageurs qui prennent la route de Bologne. On monte une chaîne des Apennins, plus escarpée et plus sauvage que toutes celles qu'on a déjà traversées dans ces puissantes montagnes. Le chemin rude, brisé et négligé, coupé à travers les hauteurs les plus effrayantes, et qui parcourt quarante milles entre Foligno et Tolentino,

quoiqu'on lui donne le nom de grande route, était, quand nous y avons passé, presque impraticable. Les scènes qui s'offraient aux regards étaient d'un caractère hardi et sublime; c'était l'image la plus pittoresque de désolation physique et de malheur moral que nous eussions encore contemplée, même dans les états du pape. A la fertilité d'une des plus riches vallées d'Italie succède tout à coup les plus stériles déserts; à mesure qu'on s'élève, les roches nues et le sol pierreux, avec des torrens qui portent la destruction dans leurs cours, laissent apercevoir peu de traces de l'humanité, hors le misérable village de *Case Nuove*, dont les habitans avouent qu'ils n'ont pas d'autres moyens de subsistance que la charité des passagers. Là, se présente la montée de Colfiorito, si difficile et si dangereuse, que nous fûmes obligés de la monter en grande partie à pied, quoique notre voiture légère fût tirée par quatre mules et trois bœufs. Cependant la fatigue excessive était presque compensée par la terrible sublimité de la vue. Des rochers empilés sur des rochers, des précipices dont le souvenir seul fait encore frémir, des torrens s'élançant des roches escarpées dans des vallées couvertes de brouillards, étaient les traits principaux de ces frontières

que la nature s'étaient créées. Après avoir passé le sommet, des ondulations aussi sauvages, mais moins précipitées, se succèdent, et l'on aperçoit quelques habitations encore plus attristantes pour l'esprit et pour le cœur ; ce sont des réunions de chaumières grises et informes, où des malheureux mourant de faim et demi-nus étaient entassés. Les voitures passent avec peine dans ces étroits passages artificiels ; les roues frottent de chaque côté les habitations des infortunés qui risquent de se faire écraser ou de tomber dans un abîme pour courir, les yeux et les mains élevés, demander la charité au nom de la Madone à laquelle ils promettent de recommander le *buon cristiano*, qui fera ce que la Madone n'a jamais fait, qui les empêchera de mourir de faim. Le chemin conduit au périlleux défilé et au village frontière de Serravalle. (1)

Le village de Serravalle (vallée étroite) sem-

---

(1) Nous avions heureusement rejoint sur la route une très-agréable société anglaise, et cette compagnie aimable dissipa un peu la mélancolie de ce voyage pénible. Un jour ou deux avant notre arrivée à Serravalle, deux jeunes seigneurs allemands que nous avions souvent rencontrés dans les cercles les plus gais de Rome, s'étant imprudemment confiés aux chevaux de poste fournis sur cette route, avec un jeune garçon pour conducteur,

ble coupé dans les deux montagnes qui le dominent, qui ne sont séparées que par une distance de cent cinquante toises. C'est la limite qui sépare l'Ombrie d'Ancône. Ce passage a été autrefois d'une grande importance militaire, comme l'attestent les ruines des murailles et des châteaux qu'on dit avoir été élevés par les Goths (1). Des brouillards de montagnes et des torrens de pluie ajoutaient aux horreurs de ce site caverneux. Le premier objet que nous aperçûmes à l'entrée était un grand chien, semblable au chien-loup irlandais, qui dévorait un agneau sur la cîme d'un rocher, sa gueule toute dégouttante de sang : cette image était appropriée au reste de la scène. Le dernier royaume d'Italie s'arrêtait à Serravalle, et il paraissait avoir poussé ses limites jusqu'aux derniers confins où la civilisation pouvait arriver.

---

avaient été renversés sur les bords d'un précipice à l'entrée du village. Nous trouvâmes l'un d'eux au lit, et très-malade, dans la *Spezeria* (pauvre petite boutique d'apothicaire), qui offrait heureusement quelques moyens de se faire soigner, et il y passa plusieurs semaines.

(1) Cet ancien château a été habité par le légat du pape pour la province de Romagne jusqu'en 1739. Ce fut de là que le cardinal marcha à la tête de ses sbires pour s'emparer de la république de Saint-Marin.

Le chemin continue à travers les rochers et les précipices jusqu'à *Valcimara*; et quand on a traversé sur le *ponte della Trave* le torrent écumeux qui bouillonne le long de la route, le paysage, toujours romantique, devient moins sévère; et rien n'est plus frappant que les ruines qui couronnent les rochers perpendiculaires de Belforte. Là, nous rencontrâmes un groupe qui convenait parfaitement à cette scène de souvenirs féodaux : c'était une bande de pèlerins retournant de Lorette dans leurs montagnes natives des Abruzzes. Le visage pointu des Napolitains, si facile à reconnaître, les habits de couleurs riches et tranchantes, les vestes écarlates, et les jupes avec plusieurs bordures de diverses couleurs, le bâton, le chapeau avec la coquille, le rosaire et la croix brillante, donnaient l'apparence la plus fantastique à ces dévots qui marchaient gaîment, déchargés de tous leurs péchés, et disposés (à en juger par les regards farouches des hommes et par ceux des femmes qui avaient une expression opposée) à ouvrir un nouveau compte avec la Vierge, à la châsse de laquelle ils venaient de se purifier. Notre postillon, qui était un plaisant et un Toscan, dit en les regardant aller : « Il n'y a pas un de ces hommes qui n'ait au moins deux ou trois meurtres sur

la conscience. » Pendant l'occupation française, un pèlerinage à Lorette était aussi rare qu'un pèlerinage à Saint Thomas à Beckett de Cantorbéry. Un des premiers pèlerinages qui se soient faits depuis la restauration, a été celui du feu roi d'Espagne, de la reine sa femme, et du prince de la Paix!!! Les pèlerinages de Cantorbéry n'ont point encore recommencé.

Tolentino est une assez jolie petite ville sur la rivière de Chiento. L'église des Augustins est célèbre à cause du sépulcre de saint Nicolas, saint très fameux et grand faiseur de miracles. Tolentino est maintenant remarquable comme ayant été le théâtre d'un événement provoqué par un autre faiseur de miracles qui n'était pas un saint: car c'est là que fut signé le traité entre Pie VI et Bonaparte, par lequel sa sainteté cédait aux Français, non-seulement l'Apollon du Belvédère et d'autres images idolâtres des Gentils, mais les richesses de la châsse de Lorette et la toilette de la Vierge, à laquelle tous les souverains de l'Europe avaient contribué à diverses époques. Le traité de Tolentino a déjà pris sa place parmi les événemens les plus singuliers des temps les plus singuliers que l'histoire ait jamais eus à consigner.

La campagne devient toujours de plus en plus cultivée depuis Valcimara, où les arbres

sont déjà abondans; et toutes les marques possibles de richesses et de fertilité se déploient quand on arrive à Macerata. On s'aperçoit déjà qu'on approche des *Légations*, de l'ancien et du moderne royaume d'Italie, en un mot de la Lombardie; et la civilisation commence à se montrer et à donner au voyageur l'espoir consolateur de se retrouver bientôt entouré de ses bienfaits. Les Marais-Pontins, la Campagne de Rome, Itri, Fondi, Otricoli, et Serravalle, tous les terribles monumens de la mauvaise politique, du despotisme, de l'ignorance et de l'erreur, qui couvrent les territoires romains et napolitains, s'effacent de l'esprit; et chaque pas semble trop court quand on a la perspective de revoir Bologne et Milan.

Il reste cependant encore quelques postes à passer où l'on retrouve la civilisation, la misère et l'erreur qui sont pour un instant oubliées à Macerata(1), une des plus jolies et des

(1) Macerata Ancona, et tout le département du Metauro, avait été cédé par le traité de Tolentino; mais le pape déclara que tous ceux qui achèteraient des biens nationaux seraient excommuniés. Les terres furent cependant achetées, et les avantages qui ont résulté de cette espèce de loi agraire sont parmi les causes les plus efficaces de la prospérité de la première de ces villes. Nous n'y avons point vu une surabondance de moines et

plus florissantes cités des domaines du pape. Ses maisons, belles, bien bâties, ses rues commodes, son auberge d'une propreté anglaise, sont dignes de son site enchanteur; elle couronne une montagne et domine une vallée pittoresque et fertile, parsemée des chaumières des petits propriétaires, et l'on découvre de là une vue étendue sur l'Adriatique. Macerata a été autrefois capitale de la Marche d'Ancône; elle a été comprise dans le royaume d'Italie; et l'on y trouve encore des marques d'une ancienne prospérité.

La route de Macerata à la ville de Recanati, comme nous la vîmes pendant le printemps de ce pays, plus riche qu'un été du Nord, montrait les aspects les plus délicieux que puisse offrir la fertilité naturelle augmentée par la culture. On approche de Recanati par une des montées les plus escarpées que nous ayons passées, sans en excepter celles des villes étrusques. Cette ville, quoique d'assez bonne apparence, ne nous offrit rien qui pût nous

---

de mendians, mais des citoyens biens vêtus marchant sur une route superbe et plantée d'arbres (faite par les Français), et des groupes de paysans dans leur habit de gala; car c'était un dimanche, et le dimanche le plus *gai* que nous ayons vu en Italie.

arrêter et fixer notre attention, excepté le monument de bronze élevé en l'honneur de Notre-Dame de Lorette, devant le *palazzo publico*, édifice commun; et nous nous hâtâmes d'arriver, avec une impatience de pèlerin, à la châsse la plus notable de la chrétienté après Saint-Pierre de Rome et Jérusalem.

L'aimable et riche scène de montagnes et de vallées que nous avions traversées depuis Macerata se termine à Loretto, et quand on monte la colline escarpée dont elle couronne le sommet, les mêmes images de pénurie, les mêmes cris de détresse qui offensaient les yeux et les oreilles, et perçaient le cœur dans les chaumières des Apennins, se présentent encore. La mendicité, dans cette région, placée sous la protection spéciale du ciel, prend un caractère dramatique, inconnu même aux mendians *histrions* de Naples. Une jeune mendiante, souvent même encore enfant, sort d'une chaumière au bruit des roues d'une voiture; elle lève sa tête et ses yeux, ouvre ses bras à demi couverts par une draperie en lambeaux, qui flotte au gré du vent à mesure qu'elle paraît voler le long de la route, tombant par intervalles à genoux sur la terre qu'elle baise dévotement, et relevant son visage pâle couvert de boue ou de poussière; elle continue ses supplications mêlées d'excla-

mations pieuses qui recommandent le charitable voyageur à tous les saints du calendrier, pour la valeur de quelques sous. C'est ainsi que l'on est accompagné quand on entre dans les rues étroites de Lorette, et tels sont les sujets de la Madone, quoiqu'ils habitent sur les confins des plus fertiles vallées d'Italie.

Loretto, la plus sainte et la plus pauvre des cités, est presque entièrement composée de petites boutiques et d'édifices ecclésiastiques; les premières sont les bijouteries de l'Église, exclusivement consacrées à la vente des jouets religieux, chapelets, rosaires de toutes qualités, depuis les grains de bois ou de verre jusqu'aux rangs d'ambre ou d'autres matières précieuses; crucifix d'étain, de cuivre et d'or, reliquaires et reliques, de fleurs ou de plumes, etc.; plus, des nez, des yeux, des bras; enfin tous les objets matériels qui peuvent plaire au ciel et le rendre favorable, et qui sont offerts au dévot pèlerin et au voyageur curieux.

Les édifices sont la *Chiesa della Santa Croce*, et ses bâtimens adjacens, occupés par l'évêque, les chanoines, les prêtres, les moines, les pénitenciers et le gouverneur; tous ces bâtimens sont vastes et commodes, leur ordre est dorique et corinthien, et ils ont été élevés d'après les dessins de Bramante et de Sanso-

vino : la place qu'ils décorent est ornée de plus par une belle fontaine.

Nous étions à peine arrivés dans l'auberge, à une heure assez avancée de la soirée, que plusieures boîtes de *rosaires* nous furent apportées par l'aubergiste, qui tenait un magasin de ces articles sacrés, pour la commodité de ses hôtes et pour accroître ses profits. Ils étaient tous très-jolis et très-brillans, et je dis à notre hôte que je regrettais que mon hérésie me rendît indigne d'acheter aucuns de ces bijoux : *Non importa, signora mia* (répliqua-t-il vivement); *si non per devozione compratene per la* toiletta (1). J'acceptai le parti, et je me procurai une douzaine de jolis petits colliers, sinon de talismans bien efficaces; et, en les assortissant avec des amulettes d'argent et des croix d'or, je fis un choix assez agréable, que j'allais placer dans une de mes boîtes, quand le *cicerone* qui nous avait offert ses services comme nous descendions de voiture, entra et m'avertit de ne pas enfermer ces objets avant qu'ils eussent été bénits dans l'*écuelle sacrée*, m'assurant que sans cette cérémonie, ils ne seraient bons à rien. Pour cet effet, il fallait

(1) « Cela ne fait rien ; si vous ne les achetez pas par dévotion, vous pouvez les acheter pour la toilette. »

nous rendre à l'église à cinq heures du matin, à l'heure où les pèlerins y vont faire leurs dévotions. J'agréai sans balancer la proposition; et, chargés de mes ornemens sacrés, nous nous rendîmes un peu après le lever du soleil à l'église de Lorette depuis si long-temps célèbre, l'objet de tant de pèlerinages royaux, de tant de magnifiques offrandes.

L'église de Lorette, bâtiment vaste et imposant, ressemble tellement à plusieurs autres églises déjà citées, par son architecture et ses ornemens (1), qu'on pourrait s'en épargner la description, même quand elle ne se trouverait pas dans tous les voyages anciens et modernes qui ont été écrits sur le sujet usé de l'Italie. Cependant la chaumière qu'on voit au-dessous du dôme somptueux de ce temple magnifique, est un trait qui lui est particulier, quoique le mauvais goût et la piété mal entendue l'ait privée d'une partie de sa simplicité originale. L'histoire de l'*adorabile Albergo* est inscrite sur les murs de l'église, dans presque toutes les langues connues; et une nouvelle édition en a été dernièrement publiée dans un petit

(1) Le trait qui distingue cette église est son caractère asiatique et son approximation des formes architecturales de Venise.

volume qui se vend à Lorette, chez *Rossi,* imprimeur de la sainte maison, avec la permission du gouvernement, et des preuves irréfragables (*irrefragabili provi*) que cette maison est la même dans laquelle « la Vierge Marie est née, qui se trouvait dans une des rues de Nazareth, où le Christ a demeuré, et qui, après une longue suite d'années, a été transportée par les anges à Lorette, pour devenir le plus bel ornement de l'Italie. » (1)

La *santissima casa di Nazarette*, placée au milieu de l'église, n'a pas plus de dix-neuf palmes (2) de hauteur et quarante-deux palmes de longueur : elle doit avoir été assez semblable à une cabine irlandaise, telle qu'elle existait à Nazareth ; mais dans l'état où elle paraît maintenant, elle ne peut être comparée qu'à elle-même. L'extérieur est incrusté de marbre travaillé en bas-reliefs, et orné de colonnes corinthiennes et de statues de prophètes et de sibylles, groupes des plus hétérogènes, et non moins mal assortis qu'une alliance entre les Muses et les Martyrs. Les portes sont en bronze, et des lampes d'argent brillent et

(1) *Relazione istorica*, *etc.* troisième édition corrigée et augmentée.

(2) La palme a huit pouces français et trois lignes. *Voyez* Lalande.

en dedans et en dehors, toutes offertes à la Vierge depuis la restauration. Dans le centre de l'intérieur est le maître-autel, tellement éclatant d'or et de pierres précieuses, que l'ecclésiastique officiant avait l'air d'un grand-prêtre de Plutus, et non d'un serviteur de celui qui habita si long-temps cette humble chaumière. Les pèlerins étaient prosternés autour et sur le seuil de la maison sacrée, leur bâton et leur chapeau à côté d'eux.

En considérant la brièveté du temps qui s'est écoulé depuis la restauration de la Madone, la réunion était passablement nombreuse : ils paraissaient généralement pauvres; et comme ils sont logés (et je crois même nourris, s'ils le demandent) pendant leur séjour, leur vocation s'explique facilement. Derrière le grand-autel est un espace qui parut à mes yeux éblouis (seulement à demi ouverts à une heure si matinale) entièrement couvert d'or (1), si les lampes dorées et leur vive flamme ne m'ont

---

(1) Dans l'Histoire de la *Santa Casa*, par dom Vincenzio Murri (1820), on affirme que cette *vaga nicchia* est doublée de *plaques d'or :* c'est ce que nous avons cru voir. De chaque côté de la Vierge étaient deux anges de figure colossale, qui paraissaient du même métal; ils soutenaient de superbes candélabres avec des lampes; l'effet était magnifique.

pas déçue. Là, dans une niche où la Vierge elle-même l'a placée, on voit la miraculeuse statue. Il est évident que la sculpture n'avait pas fait de grands progrès à Nazareth dans le temps où cette figure en bois de cèdre a été taillée, quoiqu'on prétende que saint Luc en est l'auteur.

La couronne que portait anciennement la Madone et l'enfant (1) était un présent de Louis XIII ; c'était l'accomplissement d'un vœu fait par ce prince pieux à la Vierge, en cas qu'elle lui accordât un fils ; et Louis XIV a été ainsi acheté au ciel par son père pour le prix de trois mille trois cents diamans (le nombre de pierres contenu dans la couronne), marché dans lequel il est clair que la Madone a un grand avantage, comme la France a pu s'en apercevoir. Cependant les couronnes et tous les joyaux qui n'avaient pas été préalablement enlevés, ont disparu au traité de Tolentino ; et l'aveuglement des Français était tel, qu'ayant pris avec le reste, comme objet de curiosité, la statue elle-même dont *le prix était au-des-*

(1) Le *Bambino* tient sa main en l'air, comme pour faire valoir une bague superbe qu'il porte à son doigt et qui lui a été présentée par le cardinal Antonelli : elle est d'un seul diamant qui pèse trente grains.

sus de tous les rubis, ils la rendirent en 1811, sur les instances du pape actuel, qui la garda dix mois, puis la renvoya à Lorette où elle resta dans le sanctuaire que peu de personnes avaient violé depuis les derniers vingt-cinq ans. (1)

Cependant, à la restauration, Notre-Dame de Lorette a été réinstallée dans toute son ancienne splendeur, et couronnée par les mains de Pie VII. Plus d'un brave Anglais est resté dans la plaine de Waterloo pour qu'elle puisse encore briller, entourée de diamans, au milieu de ses dévots pèlerins, qui ne se seraient peut-être jamais rassemblés devant cette châsse sans l'événement de cette journée. Quand nous l'avons vue, elle était habillée d'une robe de velours noir toute neuve et parsemée de diamans (2); son collier, ses bou-

---

(1) Le révérend P. Vincent dit dans sa *Relation historique*, page 25, que « le seul objet des conquêtes des Français était de s'emparer de Notre-Dame de Lorette, et qu'on l'a recouvrée miraculeusement par l'intervention spéciale de la providence; » et il ajoute : « Tout ceci ne démontre-t-il pas évidemment le soin particulier que la providence a toujours eu de cette statue, et que Dieu a continuellement les yeux fixés sur elle ? »

(2) Les deux couronnes sont d'or pur, richement parsemées de diamans, de perles et de pierres de couleurs; le

cles d'oreilles et son diadème, avec les joyaux entassés sur l'enfant (un peu moins noir et moins horrible que sa mère), auraient pu nourrir pendant plusieurs années les misérables dont les cris de besoin accompagnent l'étranger à l'entrée et à la sortie de la sainte cité. Mais que les enfans de Luther et de Calvin ne se détournent point avec dédain de cette ancienne image de superstition, qu'ils ne se récrient point contre la folie et les er-

---

collier est de toutes sortes de pierres, avec neuf perles d'une grosseur prodigieuse et un gros cœur de rubis. Outre ces galanteries qu'elle tient du pape, la Vierge porte une croix de saphir et des boutons de diamans donnés par le cardinal Calcagnini; une bague de diamans, don de l'archevêque de Lorette après la bataille de Waterloo en 1815 (car tous les présens sont enregistrés avec leur date dans le livre de Murri); deux topazes en bagues et un brillant avec plusieurs diamans roses, présentés en 1818 par le signor Bastianello de Leghorn; les signore Teresa Crivelli de Milan, et Fannetti de Loretto, dames ultrà d'un rang distingué, et amies intimes de la Madone, ont donné une superbe aigrette de diamans; un fil d'émeraude avec un énorme cœur d'or a été offert par un noble Autrichien en 1819. Cent autres ornemens précieux, dons récens de l'Église ou de la politique dévote, couvrent cette figure de momie, et deux cents lampes d'or et d'argent, offertes par des prélats et des seigneurs opulens, sont suspendues sur les murs du sanctuaire, qui a l'air d'un magasin d'orfévrerie.

reurs du catholicisme; qu'ils songent que ce sont eux qui, les premiers, ont tâché de ressusciter un ordre de choses favorable à toutes ces erreurs, et que le gouvernement protestant d'Angleterre a contribué plus qu'aucun autre à replacer Notre-Dame de Lorette dans sa châsse, et à sceller avec le sang et la fortune de ses sujets la ligue dont tous les membres ont fait des offrandes à cette image, afin que leur exemple servît la cause de l'ignorance, et replongeât l'humanité qui commençait à se tourner vers la lumière, dans les ténèbres sans lesquelles leur système ne serait plus qu'une *fabrique sans base.*

Outre la Vierge dans sa niche, on voit aussi son buffet (1), juste comme il devait être dans l'humble maison de Joseph de Nazareth. Le prêtre qui présidait à ce sanctuaire l'ouvrit et en tira une écuelle (2) renfermée dans une châsse : *C'était là* (disait-il avec emphase) *tout ce qui composait le ménage de la mère de Dieu ;*

---

(1) Une prière est prescrite à ceux qui entrent dans le sanctuaire ; elle commence ainsi :

« Vierge très-sainte , mère de Dieu , mère très-belle et très-miséricordieuse , ma douce espérance , vous qui d'un seul de vos regards d'amour , » etc. etc.

(2) Cette écuelle est faite de terre moderne de Faenza, ce qui ajoute beaucoup au miracle.

elle nourrit l'enfant Jésus avec ce simple ustensile. Il me demanda si je n'avais rien à bénir; je lui présentai mes emplettes de la veille; il les mit dans l'écuelle, pria sur elles pendant deux secondes, puis me les rendit, referma le buffet, et nous conduisit au trésor ou garde-robe de la Madone, fourni pendant les cinq dernières années, et contenu dans des armoires autour d'une vaste et riche salle qu'on appelle *salle du trésor.* Les murs des petites galeries adjacentes sont ornés de quelques tableaux précieux; mais le contenu des saintes armoires enlève les spectateurs aux ouvrages du Parmesan et de Zucchero, pour les ramener aux donations des rois et des princes de l'Europe à la Vierge, ou, pour nous servir des phrases techniques de Loretto : *Li doni dei fedeli alla santa Madre.* Parmi ceux-ci l'on remarque:

Un calice d'or offert par Pie VII dans sa visite à Lorette en 1814.

Une robe rose, offerte par les religieuses d'Inspruck. (1)

---

(1) Le pendant de la robe rose de ces religieuses est l'offrande de la signora Lavinia Liberali de Gaeta. Je donne la traduction littérale du précis de cette offrande :

« Le 27 mai 1819 ont été présentées à la Vierge les généreuses dépouilles de Lavinia Liberali de Gaete, pour une guérison très-prompte, consistant en une robe de

Un calice d'argent orné de rubis, un encensoir d'argent et d'autres articles offerts par le prince Eugène Beauharnais et sa femme, fille du roi de Bavière, en 1819.

Un calice d'argent, entouré de brillans, offert par la même princesse de Bavière, en 1815.

Des bagues de diamans et des pendans d'oreilles de rubis offerts par les nobles dames Massarotti et Sassoferrato.

Un bouquet de diamans offert par Marie-Louise, ex-duchesse de Parme et reine d'Etrurie, sœur du roi d'Espagne, et maintenant duchesse de Lucques, en 1815.

Une grande croix d'or et de diamans, avec sept petites, offertes par le feu roi d'Espagne et la reine son épouse, à l'occasion de leur dernier pèlerinage à Lorette, et reçues par la Madone en février 1816. Plus, une couronne

---

soie avec trois chaînes d'or, trois bagues de turquoises, montées en or, autant en rubis, perles et grenat, une chaîne d'or, une couronne, avec des médailles d'argent et une paire de boucles d'argent. » Ce don était le payement d'une cure expéditive; mais pendant le dernier gouvernement d'Italie de telles cures n'étaient pas opérées, et maintenant les signora Lavinia d'Italie sont reportées au bon vieux temps où les comtesses de Warwick en Angleterre offraient leurs vieux habits à N. D. de Worcester, *faute de mieux.*

d'améthystes, de rubis et de diamans, reçue même jour de Sa Majesté d'Espagne.

Un superbe collier de perles, une chaîne et un cœur d'or, et des croix du même métal, offerts en personne à la châsse de la Vierge par S. A. S. Marie, princesse de Wirtemberg.

Deux vases de jaspe et or, un bassin et une urne d'or et de cristal, avec d'autres objets précieux, envoyés de la cour de France en 1815 (on suppose que c'est une partie des dépouilles enlevées par les Français).

Un portrait de la sainte Mère avec son enfant (*fait d'après nature*), monté en pierres précieuses et suspendu à trois chaînes d'or, rendu par le roi de France à Pie VII, pour le restaurer à cette châsse.

Une paire de candélabres d'ambre, offerts par Son Eminence le cardinal Quarantotti, le 10 juillet 1819. Mais on voudrait en vain énumérer les pierres précieuses qui, à en juger par leur valeur, doivent être les dons de rois ou de princes anonymes, sous le nom de *dono di una pia personna*, etc. etc. etc. (1);

---

(1) Par exemple, en 1819 un noble Autrichien (incognito) présenta à la Vierge un immense cœur de l'or le plus pur, avec une pierre précieuse dans le milieu, suspendu à une chaîne d'émeraudes et d'améthystes montée

et nous terminerons ce petit extrait du brillant catalogue, comme la liste des offrandes est résumée par le vénérable historien de Lorette. « Nous pourrions spécifier ici d'autres dons, tels que des montres d'argent, des bagues et autres offrandes en argent, des robes de prêtres, des surplis, du linge de table, etc. présentés par la piété des fidèles à la grande mère de Dieu ; mais n'étant point qualifiés pour faire ces détails, nous nous dispenserons de cette description. (1) »

Le docteur Moore et d'autres voyageurs de la fin du dernier siècle ont dépeint Lorette comme dépouillée de sa gloire; son trésor devenu insignifiant, et cette grande châsse de pèlerinage déclinant visiblement (2). D'après le

---

en or; plus, une chaîne d'or, deux belles améthystes, etc. On suppose que ce cœur, qui renferme *une pierre dans son centre*, et les autres offrandes pieuses et royales ici notées, ont été faites par l'empereur d'Autriche à l'occasion de son troisième mariage. Quel tribut la Vierge ne doit-elle pas espérer depuis la victoire de S. M. I. sur les Napolitains !

(1) *Relazione istorica*, p. 49.

(2) Il est difficile de savoir à quel point la spoliation avait été portée avant la révolution ; mais il est certain qu'une grande quantité de bijoux avait été prise dans plusieurs occasions, et remplacée par des pierres fausses;

cours naturel des choses et les progrès des lumières, cela paraissait inévitable. Maintenant Notre-Dame de Lorette se trouve réinstallée par la réaction momentanée du despotisme, de l'ignorance et de la superstition : ses trésors se sont remplis, et l'histoire de sa miraculeuse maison a été publiée de nouveau par un révérend docteur et dignitaire de l'église.

En descendant la montagne sur laquelle Lorette est située, pour aller à l'ancienne ville d'Ancône, les montagnes s'inclinent graduellement vers l'Adriatique, qu'on voit du haut d'une de ces collines se déployer majestueusement. Des côtes sablonneuses et unies succèdent au site montagneux. Le voyageur qui désire voir Ancône, capitale de la *Marca*, doit retourner quelque peu sur ses pas. Le Môle et l'arc de triomphe de Trajan sont les objets qui méritent le plus d'être examinés; car cette ville, d'un aspect assez imposant, vue de loin du côté de la mer ou du côté de la terre, est dans l'in-

---

et la voix publique accuse Pie VI d'avoir été l'un des plus grands dilapidateurs des trésors de l'Église. Tout ce qui restait à l'époque de l'invasion fut enlevé; et l'on dit que quelques-uns des joyaux, après avoir figuré dans les cercles de Paris, ont été engagés à un banquier, et qu'ils ont par là repris leur chemin vers l'Italie.

térieur une des plus tristes et des plus pauvres de celles qui portent ce nom en Italie ; même sa grande rue ne peut admettre deux voitures, et son état de ruine et de dégradation paraît encore plus évident aux yeux du passager, par les difficultés qu'il éprouve avant d'entrer dans ses murs. Pour obtenir la permission de marcher dans cette ville (car nous avions laissé notre voiture à l'auberge hors des portes), il fallut de grandes cérémonies. Les passeports devaient être visés, et d'autres formes remplies, qui rendent ce *port franc* des temps anciens et modernes, le port le moins libre de l'Europe. De tout ce qui a été dit sur Ancône par les voyageurs et les guides des voyageurs, nous n'avons trouvé que ceci de vrai : Ancône est une *città fortificatissima ed inespugnabile, tanto per terra quanto per mare* (1) ; son port était sans vaisseaux, et sa population offrait les proportions papales accoutumées, de moines, de mendians et de douaniers.

La route d'Ancône à Sinigaglia longe la côte de l'Adriatique. D'un côté la mer tranquille réfléchissait le bleu foncé du ciel ; de l'autre des collines s'élevaient doucement, couvertes

(1) « Une ville très-fortifiée, inexpugnable par terre ou par mer. »

d'une verdure printanière. On voyait çà et là quelques bâtimens démantelés, habités par des pêcheurs qui tendaient leurs filets ou lançaient leurs barques ; mais la côte est en général dépeuplée et inculte jusqu'aux faubourgs de Sinigaglia.

Sinigaglia, qui n'est qu'une ville du second ordre, a un air de gaîté et d'arrangement rare dans les grandes cités d'Italie, et son itinéraire la décrit fort bien comme une ville petite, mais florissante et agréable. Son port à l'embouchure de la *Misa*, est bon quoique petit ; un commerce de blé, de chanvre et de soie, soutient l'industrie de ses habitans ; mais sa principale source d'opulence est une foire où l'on vend toutes sortes de marchandises pour la consommation intérieure de cette partie de l'Italie, et qui amène des marchands de presque toutes les villes commerciales de l'Europe. Cette ville, comme celle d'Ancône, faisait partie du dernier royaume d'Italie, et les habitans se plaignent amèrement de la chute du commerce depuis la restauration.

Les rues de Sinigaglia sont assez larges, et l'on voit sur les balcons de leurs maisons bien bâties quelques visages aimables et sereins, plus agréables à contempler que les églises qui, à l'exception de la cathédrale, sont pau-

vres et mesquines pour une ville papale. Pendant que nous étions à souper, deux ou trois compagnies de donneurs de sérénades passèrent devant les fenêtres de l'auberge, jouant de leurs guitares; et, trouvant leur jeu meilleur que celui des musiciens des rues en Italie ne l'est ordinairement, nous demandâmes au domestique qui nous servait si la ville était renommée pour la musique : il nous répondit, « qu'on n'y était pas meilleur musicien qu'ail« leurs; mais que ceux que nous avions enten« dus chanter étaient les jeunes marchands qui « donnaient des sérénades à leurs maîtresses tou« tes les nuits où il faisait clair de lune. » Nous lui demandâmes encore si la ville de Sinigaglia avait produit quelque célèbre chanteur ou cantatrice; il se recueillit un instant, puis il répliqua froidement en changeant une assiette : « Mais oui, Madame, il y a une certaine Cata« lani, et quelques autres. » La maison du père de madame Catalani, qui était un petit marchand, était assez près de l'auberge. Elle avait été adoptée très-jeune par des dames de Sinigaglia, et mise dans une école de musique d'où elle est sortie pour faire société avec les rois et les empereurs; et, comme les autres prophètes, elle est encore dans son pays *una certa Catalani*.

La route continue le long de la mer; la campagne est quelquefois sauvage, mais généralement admirable par la beauté des rives ombragées par les riantes collines qui commencent la chaîne des Apennins. Fano, quoique partiellement ruinée et négligée, quand on la voit éclairée par un soleil brillant au bord des vagues bleues, à côté de sa rivière classique (le Metauro, site de la défaite d'Annibal par les consuls Livius Salviator et Claudius Néron), avec ses fontaines dégradées, ses statues, et son arc de triomphe brisé, réalise presque l'image d'une ancienne cité italienne; et dédommage le voyageur qui fait ce que font peu de ses confrères, qui descend de voiture pour parcourir ses rues et visiter sa bibliothéque. Fano a été autrefois célèbre par son superbe théâtre, estimé pendant un temps le plus beau de toute l'Italie.

A une poste de Fano, entre la mer et les riches coteaux qui bordent ses rives, s'élève Pesaro, une des plus anciennes villes de l'*Urbinato :* quoique ses rues soient assez larges, et qu'une d'elles soit exclusivement consacrée aux palais de la noblesse, elle a un air de province, et sa place, remplie de paysans endimanchés (parce que c'était un jour de marché), lui donnait une apparence de mouvement rus-

tique et de gaîté, qui ne devait pas lui être ordinaire. Dans les autres parties de la ville tout était silencieux et solitaire, et la plupart des maisons nous parurent inhabitées, ou du moins, d'après leur aspect, inhabitables. Pesaro a été dans l'an V de la république française, le quartier-général de l'armée d'Italie, et pour un temps, la résidence du général Bonaparte et de son état-major. Cette ville a ses églises de *montre,* ses palais, son opéra, ses tableaux, ses antiquités, son aristocratie et sa *populace.* Nous n'avons pas eu l'occasion de juger de sa société. La famille Perticari, qui aurait pu nous retenir à Pesaro, était à Rome quand nous y avons passé, et nous n'y sommes restés qu'un jour. Pesaro a contribué, pour sa part, à la somme des talens nationaux dans tous les siècles; elle a produit dans le nôtre un Passeri (1), un Perticari, et *il maestro Rossini.*

De Pesaro la route conduit à Bologne à travers des scènes dont la beauté et la culture augmentent toujours. L'ancien caractère des Légations, toujours comparativement libres, et les améliorations modernes des Français,

---

(1) Le signor Passeri, célèbre philologue et naturaliste : une de ses meilleures productions est un ouvrage sur les *Fossiles.*

sont visibles de toutes parts. Le voisinage immédiat de Pesaro est enchanteur. La prospérité rurale de l'Angleterre sous le brillant éclat du ciel italien, s'offrait à chaque pas, et l'illusion devint complète pour nous à l'aspect d'une petite ferme ornée qui attira nos regards, à droite du chemin, entre Pesaro et *Cattolica*, sur la grande route appelée la *Pantalone.* Cette ferme élégante couronne une colline, dont la pente s'élève doucement; sur sa verte surface ombragée de riches plantations, se dessinent les blanches murailles, les jalousies et les volets peints en vert, et les simples draperies d'un édifice champêtre, entouré de parterres et de jardins décorés d'une manière rare en Italie. Une voiture anglaise, précédée par des coureurs, passa rapidement à côté de nous pendant que nous étions arrêtés à contempler cette élégante retraite. La voiture entra dans les cours; une dame descendit à la porte du *cottage*... C'était la reine d'Angleterre, et cette ferme était son habitation de Pesaro, si souvent citée dans une occasion récente.

La petite ville de Cattolica, ainsi nommée pour avoir été le refuge des prélats orthodoxes qui, dans le temps du concile de Rimini, se séparèrent des ariens ou évêques hétérodoxes, n'est réellement qu'un village. A son entrée,

en venant de Pesaro, se termine le duché d'Urbin; la Romagne commence, et l'on regagne les bords de l'Adriatique sur le chemin de Rimini.

Cette ville riche en souvenirs historiques et poétiques, depuis le Dante jusqu'à Pellico, ce siége de la domination féodale de ces fiers et braves *condottieri*, les *Malatesti*, porte toutes les marques de sa grande antiquité et de son importance militaire, sous les Romains et dans le moyen âge. Les deux routes consulaires, Émilienne et Flaminienne, se terminent à ses portes. L'arc de triomphe d'Auguste qui orne la porte romaine et le pont de marbre achevé par Tibère, monumens d'un grand intérêt classique, sont entourés des preuves du pouvoir et de la richesse des chefs féodaux qui ont succédé en Italie aux dictateurs et aux empereurs.

Les *Malatesti*, seigneurs de Rimini, étaient des *suzerains* actifs et remuans. Quand ils n'étaient pas occupés au dehors à guerroyer et à spolier, ils bâtissaient et faisaient des améliorations au dedans; et les nombreuses églises et fabriques en marbre d'Itri, ruinées ou conservées, qui bordent les rues longues et étroites de Rimini, ont presque toutes été construites par eux.

La vieille église sépulcrale de Saint-François, qui renferme les tombes des Malatesti, est du quinzième siècle, et c'est l'un des plus anciens et des plus intéressans édifices de Rimini, après le château et la citadelle érigés en 1446 sous Sigismond Malatesta. C'est à ce chef qu'un célèbre historien et architecte de Rimini (Vallurio), attribue l'utile invention des bombes et des canons; et l'aspect formidable de cette vaste forteresse gothique, atteste son habileté dans l'architecture militaire.

Ce grand capitaine avait cependant d'autres droits à la renommée; il a été une espèce de philosophe, de ceux que la nature seule forme quelquefois, et son hérésie à l'égard de quelques points importans maintenus par l'Église, obtint les honneurs de l'excommunication du pape Pie II. Malatesta ayant d'abord dirigé ses argumens contre l'Église, tourna bientôt ses armes dans le même sens, et il répondit aux foudres du Vatican avec ses bombes et ses canons. Son entreprise fut cependant sans succès, quoiqu'il eût précédemment, étant employé au service de Venise, mis Sparte et d'autres places de la Morée aux pieds des fiers marchands de l'Adriatique. Cette race brave et hardie des *mauvaises têtes* (malatesta) dégénéra dans des temps moins rudes et plus corrom-

pus ; et l'un des derniers de ce nom qui ait eu quelque célébrité, était un moine de l'ordre des minimes à Palerme qui a publié un vocabulaire sicilien en 1665.

Le beau et ancien château de Rimini, avec son aspect romantique (même en dépit de la caserne papale qu'on y a établie), n'est point la demeure où la *Francesca* du Dante passa le *tempo dei dolci sospiri.* Ce n'est point le site de cette faiblesse décrite avec un charme qui laisse bien loin en arrière les pages éloquentes de Goethe et de Rousseau, et toute leur magie sentimentale. La voluptueuse délicatesse avec laquelle le Dante a peint dans un court épisode les amours de Francesca da Rimini et de Paolo dei Malatesti, a été souvent imitée, mais jamais égalée, et encore moins surpassée (1). C'est une touche qui porte l'empreinte d'un de ces génies originaux qui paraissent si rarement, et à de si grandes distances, et qui n'appartiennent exclusivement à aucun siècle. Tout ce passage est contenu dans six vers du

---

(1) Pellico s'est éloigné de la vérité du fait, en conduisant son intrigue avec une extrême délicatesse : il a conservé l'innocence des amans sans affaiblir l'ardeur de leur passion. La scène entre les deux frères est d'une belle conception (scène IV, acte IV, page 42).

cinquième chant de l'Enfer ; et cependant il arrête les pas du voyageur impatient quand il arrive à Rimini, et il donne à cette ville antique un intérêt que l'arc d'Auguste et le pont de Tibère ne lui auraient jamais donné.

L'amante du brave et infortuné Paul est cependant moins connue à Rimini que la savante maîtresse de Sigismond Pandolphe Malatesta, la *dona Isotta*, dont le portrait paraît si effrayant sur les murs de la bibliothéque de Bologne, et dont le buste, avec celui de son amant belliqueux, remplit un médaillon parmi les ornemens d'architecture du château. Elle est aussi laide à Rimini qu'à Bologne, mais elle est encore citée, même parmi le peuple, comme ayant fait beaucoup de bien et bâti quelques édifices magnifiques. Il ne reste aucuns vestiges du palais Signorile des Malatesti dans lequel Pellico place la scène de sa tragédie; le *collegio delle celibate* couvre maintenant le sol où il s'élevait.

A Pesaro et Rimini nous observâmes que la police était devenue plus rigide et plus ennuyeuse. Nous fûmes non-seulement retenus par les délais inutiles des douaniers du pape dans ces deux villes; mais dans la dernière il nous fallut payer pour la peine qu'on avait prise en inscrivant nos noms, etc., formalité remplie dans toute l'Italie, mais qui n'est nulle part ac-

compagnée d'une taxe, excepté en approchant de ces confins de l'État de l'Église. (1)

A dix milles de la *cortese città* de Rimini, et à droite du grand chemin, s'élève un rocher blanc, hardi et perpendiculaire. Il était anciennement désigné par le terme classique de mont Titan, nom commun à tous les lieux élevés, à cause de la guerre des Titans qui trouvèrent une tour de Babel sur toutes les hauteurs d'où ils voulurent défier le pouvoir de Jupiter. Ce *monte Titano* est maintenant le site de la seule république existant encore en Italie, la république de Saint-Marin.

La fondation de la plus libre et de la plus vertueuse des combinaisons sociales connues est attribuée à un simple et honnête maçon de Dalmatie, nommé Marino, qui dans le quatrième siècle, ayant souffert quelque persécution dans son pays, vint exercer son métier à Rimini. Dans le cours de ses promenades, à ses heures de loisir, Marino fut frappé de la hauteur solitaire du mont Titan, où il trouva une retraite sûre contre de futures persécutions, et des matériaux pour suivre ses an-

(1) La fuite du gouverneur de Rome, dont quelques péculats avaient été découverts, fut connue à cette époque, et accrut momentanément la vigilance de la police.

ciennes occupations. Il se tailla lui-même une maison dans ces rochers sauvages, et il arrangea un petit jardin : son adresse et ses vertus d'anachorète attirèrent l'attention de l'archevêque Gaudentius de Rimini, qui l'employa dans des missions pieuses, par lesquelles il acquit les moyens de devenir propriétaire de la montagne stérile et sauvage à laquelle il donna enfin son nom. Le rocher de Saint-Marin devint bientôt connu et fréquenté par les dévots et les amis du repos, qui, suivant l'exemple du maçon dalmate, bâtirent des maisons, plantèrent des jardins, et prièrent.

Tels ont été les premiers élémens de cette société libre et paisible qui, fondée sur une industrie constante et sur la probité, s'est conservée intacte pendant treize siècles; tandis que les plus puissans empires, les républiques les plus magnifiques, sont tombés autour d'elle. Ainsi commença cette république qui, quoique circonscrite dans son territoire et limitée dans ses moyens et sa population, a prouvé par les vertus, la simplicité et le bonheur de son peuple, la puissante influence des institutions fondées sur les vrais intérêts et les droits inaliénables de l'humanité.

La ville de San-Marino (car le souvenir des vertus du maçon lui a procuré une apothéose)

couronne son rocher isolé au milieu du territoire papal, porte le nom d'état libre, jouit de tous les bienfaits d'un gouvernement libre, et le mot de *Liberté* est écrit sur les portes et sur le portail de sa cathédrale. C'est en même temps un miracle et une anomalie dans l'ordre des choses. Les guerres d'Italie ont déployé leurs fureurs de siècle en siècle au pied de cette roche; mais les Guelphes et les Gibelins ne troublèrent point la tranquillité de ceux qui habitaient son sommet. Les Condottieri, les Masnadieri ont rarement escaladé ses précipices, ou si les circonstances de la guerre amenaient par hasard les esclaves des tyrans féodaux sur les hauteurs de Saint-Marin, il est remarquable que les droits de cette petite société ont toujours été sacrés, sans excepter celui que les plus puissans souverains violent si souvent dans leurs contestations, le droit des nations pour choisir leurs propres gouvernemens.

La petitesse et l'insignifiance d'un territoire qui ressemblait à celui de Rome quand elle occupait une seule de ses sept collines, et qui n'avait de valeur que par l'industrie de ses vertueux habitans, est sans doute ce qui a protégé son indépendance. Cependant ce motif n'a pas toujours été suffisant pour garantir cette répu-

blique ; car est-il rien d'assez peu important pour que l'ambition ne désire pas se l'approprier, pour que la puissance ne cherche pas à s'en saisir? Pendant un instant le rocher de Saint-Marin devint l'objet de la cupidité de Rome elle-même, et sa ruine fut presque achevée par un petit tyran délégué, le cardinal Alberoni, légat du pape pour la Romagne, dans laquelle la république de Saint-Marin est enclavée (1). Ce hautain *porporato* conçut, dans son château de Serravalle, une haine invincible contre la petite république qui, seule dans l'étendue de sa juridiction, refusait de reconnaître son influence, de rendre hommage à l'orgueil ecclésiastique d'un des plus puissans princes du conclave. Son premier acte d'injustice fut d'accorder sa protection à une bande de malfaiteurs, condamnés par le gouvernement de Saint-Marin pour des crimes qu'il se trouvait rarement obligé de punir. Il demanda leur pardon, et le peuple de San-Marino le refusa.

(1) Voyez l'intéressante Histoire de la république de Saint-Marin, par le plus distingué de ses citoyens, le chevalier Melchior Delfico, des mains duquel l'auteur de ces essais a eu le plaisir de la recevoir en 1820. Cette Histoire a été publiée en 1804, sous le titre de *Memorie storiche della republica di San-Marino*, etc.

Ce fut alors qu'abusant de la faiblesse et de la crédulité du pape Clément XII, il insinua qu'il était de bonne politique de réunir au saint-siége, Saint-Marin (qu'il représentait comme une autre Genève, ennemie naturelle de Dieu et du pape); et il obtint facilement la permission de placer cette république sous la protection de l'Église, et d'ajouter ce rocher aux vastes domaines pontificaux. Avec ce bref de conquête, le cardinal Alberoni sortit de son château de Serravalle, en octobre 1739, à la tête de ses troupes, composées des bandits des montagnes environnantes, et de quelques sbires romains et soldats du pape. Ayant séduit un paysan qui le conduisit, par un chemin qui n'était point gardé, sur le rocher de Saint-Marin, il parut tout à coup la nuit au milieu de la petite ville, à la grande consternation des habitans qui ne se doutaïent de rien. Il prit possession du petit nombre de postes de défenses qu'ils avaient, et le matin suivant il rassembla le conseil et les chefs du peuple dans la grande église, où, comme ils l'appellent, l'église du saint protecteur de la liberté, San-Marino.

Ce fut dans ce temple dédié à Dieu et à la Liberté, qui était alors entouré d'une troupe armée, que le cardinal, au milieu d'une congré-

gation désarmée, ordonna aux habitans de reconnaître le pape comme leur souverain, de renoncer aux formes de leur ancien gouvernement, et de prêter le serment de fidélité que lui-même allait dicter. Le capitaine Giangi, l'un des principaux personnages de l'état, s'avança de quelques pas, et après avoir écouté la formule de ce nouveau serment d'allégeance, dit d'une voix forte : *Je jure fidélité au prince légitime de cette république, à San-Marino.* Ce serment fut répété par ses amis qui l'entouraient. *Evviva San-Marino! evviva la liberta!* retentit dans les ailes de la vénérable cathédrale, et le peuple, hors des murs, y répondit par des cris mille fois répétés. Ce cri national d'un peuple libre, entendu pour la première fois, étonna le ministre du despotisme; sa consternation fut suivie d'une rage impuissante, et il se vit enfin obligé à descendre la montagne aussi vite qu'il y était monté.

Le mauvais succès d'Alberoni fit que personne n'osa le défendre à la cour : le pape, le cardinal-secrétaire, la *curia Romana*, tous étaient honteux d'une infâme entreprise.... qui avait manqué! On fit faire des excuses aux citoyens de Saint-Marin, sur la conduite du légat; tout l'odieux de l'affaire fut rejeté sur lui; et Alberoni, transféré de la légation de

Romagne à celle de Bologne (sa ville natale), publia des volumes pour sa défense ou pour calomnier les citoyens de Saint-Marin, mais peu de personnes les lisaient, et aucunes ne les croyaient. (1)

Depuis ce moment on laissa la petite république jouir en paix de ses vertus et de sa liberté, jusqu'au temps où vers la fin du dernier siècle les armes des Français parcoururent l'Italie et brillèrent jusque sous les rochers élevés de Saint-Marin. Les plus anciens républicains du monde considéraient du haut de leur roc, les armées de la nouvelle république française; et, respectée par les envahisseurs révolutionnaires, San-Marino (si long-temps une châsse de la liberté, isolée au centre du plus puissant despotisme de l'univers) se trouva tout à coup une république dans une république !

Quand le général en chef de l'armée d'Italie marcha sur la Romagne, en conquérant, on

---

(1) Les scribes romains payés par Alberoni pour défendre son agression honteuse, justifiaient sa conduite en disant que Constantin et Charlemagne avaient fait présent de Saint-Marin au saint-siége, et l'avaient jeté dans la balance avec les autres grands domaines, comme un léger poids pour la faire pencher.

dit que, jetant les yeux sur un rocher nu et stérile, éclairé par le soleil couchant, qui se distinguait seul dans l'immensité de l'espace, il demanda son nom ; on lui répondit que c'était Saint-Marin : Bonaparte s'arrêta, et contemplant le site sauvage où pendant treize cents ans la liberté avait trouvé un asile au milieu de ces roches agrestes, lui qui avait déclaré la guerre à tous les despotismes de l'Europe et qui devait bientôt les voir tous prosternés devant le sien, résolut de respecter une république dont l'exemple avait été aussi beau qu'inutile pendant le cours de tant de siècles, et qui paraissait comme une abstraction sublime. Un fait encore plus singulier, c'est que Napoléon qui ne passa jamais en Italie les confins de la Romagne et refusa d'aller à Rome, voulut voir San-Marino, et la visiter au nom de la grande nation (car elle était grande alors), qui marchait en apparence à l'empire universel. Mais comme les circonstances de la campagne le retenaient à Pesaro, quartier-général de l'armée d'Italie, dans son impatience de témoigner son respect à cette république, et même, dit-on, d'obtenir le suffrage de ses dignes citoyens, il écrivit à son gouvernement, et par Berthier et de sa propre main ; et pour hono-

rer le mérite intellectuel de ce peuple (1), il lui envoya au nom de la république française une députation à la tête de laquelle était le célèbre Monge, de l'Institut national, et de la commission des arts et des sciences en Italie (2).

---

(1) « J'ai vu à peine un seul homme dans cette ville, qui n'eût pas au moins quelque légère teinture de savoir : le médecin actuel (la quatrième personne de l'état) est un homme plein d'esprit, qui connaît parfaitement nos auteurs, Harvey, Willis, Sydenham, etc. etc. (ADDISON's *Italy*, p. 60.)

(2) Les notes qui furent envoyées entre Bonaparte et la république de Saint-Marin, sont trop curieuses et trop caractéristiques du style et des manières des premiers et des meilleurs temps de la révolution française, pour qu'il soit nécessaire de faire aucune apologie en les ajoutant à la fin d'un ouvrage déjà si volumineux.

ARMÉE D'ITALIE.
ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Au quartier-général de Pesaro, le 19 pluviôse an V de la république française, une et indivisible.

LE GÉNÉRAL DE DIVISION, CHEF DE L'ÉTAT-MAJOR.

Le général en chef Bonaparte député le citoyen Monge, commissaire du gouvernement français pour les sciences et arts, auprès de la république de San-Marino, pour l'assurer de la fraternité et de l'amitié de la république française. ALEX. BERTHIER.

DISCOURS PRONONCÉ DE LA PART DU GÉNÉRAL EN CHEF, ETC. A LA RÉPUBLIQUE DE SAN-MARINO.

La liberté qui, dans les beaux jours d'Athènes et de Thèbes, transforma les Grecs en un peuple de héros, et

Les représentans de la république répondirent au discours de Monge dans les termes de l'ad-

---

qui, dans les temps de la république, fit faire des prodiges aux Romains, qui depuis, et pendant le court intervalle qu'elle a lui sur quelques villes d'Italie, renouvela les sciences et les arts, et illustra Florence, la liberté était bannie de l'Europe presque entière; elle n'existait qu'à San-Marino, où, par la sagesse de votre gouvernement, citoyens, et surtout par vos vertus, vous avez conservé ce dépôt précieux à travers tant de révolutions, et défendu son asile pendant une si longue suite d'années.

Le peuple français, après un siècle de lumières, rougissant de son long esclavage, a fait un effort, et il est libre. Toute l'Europe, aveuglée sur ses propres intérêts, et surtout sur les intérêts du genre humain, se coalise et s'arme contre lui. Ses voisins conviennent entre eux du partage de son territoire; et déjà de toutes parts ses frontières sont envahies, ses forteresses et ses ports sont au pouvoir de l'ennemi; et, ce qui l'afflige le plus, une partie précieuse de lui-même allume la guerre civile, et le force à porter des coups dont il doit ressentir toutes les atteintes.

Seul au milieu d'un si grand orage, sans expérience, sans armes, sans chefs, il vole aux frontières; partout il fait face, et bientôt partout il triomphe.

Parmi ses ennemis, les plus sages se retirent de la coalition; le succès de ses armes force successivement les autres à implorer une paix qu'ils obtiennent; enfin, il ne lui en reste plus que trois; mais ils sont passionnés,

miration la plus enthousiastique pour la nation française et le chef de ses armées (admiration

---

et ils n'écoutent de conseils que ceux de l'orgueil, de la jalousie et de la haine. Une des armées françaises entre en Italie, anéantit l'une après l'autre quatre armées autrichiennes, ramène la liberté dans ces belles contrées, et se couvre presque sous vos yeux d'une gloire immortelle.

La république française, qui ne verse tant de sang qu'à regret, contente d'avoir donné un grand exemple à l'univers, propose une paix qu'elle pouvait dicter.

Le croirez-vous, citoyens? partout les propositions ont été, ou rejetées avec hauteur, ou éludées avec astuce.

L'armée d'Italie, pour conquérir la paix, est donc obligée de poursuivre ses ennemis, et de passer près de votre territoire.

Je viens de la part du général Bonaparte, au nom de la république française, assurer l'ancienne république de San-Marino de la paix et d'une amitié inviolable.

Citoyens, la constitution politique des peuples qui vous environnent peut éprouver quelques changemens. Si quelques parties de vos frontières étaient en litige, ou même si quelque partie des états voisins, non contestée, vous était absolument nécessaire, je suis chargé par le général en chef de vous prier de lui en faire part. Ce sera avec le plus grand empressement qu'il mettra la république française à portée de vous donner des preuves de sa sincère amitié. Quant à moi, citoyens, je me félicite d'être l'organe d'une mission qui doit être agréable aux deux républiques, et qui me procure l'occasion de

que partageaient alors les libéraux de tous les pays); mais ils refusèrent l'extension de territoire qui leur fut offerte par le conquérant de l'Italie, résolus de se maintenir dans ces

---

vous témoigner la vénération que vous inspirez à tous les amis de la liberté.

MONGE, membre de l'Institut, etc.

A San-Marino, le 19 pluviose de l'an V de la république française, une et indivisible.

BONAPARTE, GÉNÉRAL EN CHEF, ETC. ETC.

AUX REPRÉSENTANS DE LA RÉPUBLIQUE DE SAN-MARINO.

Le citoyen Monge m'a rendu compte, citoyens, du tableau intéressant que lui a offert votre petite république. Je donne ordre que les citoyens de San-Marino soient exempts de contributions, et respectés, dans quelque endroit des états de la république française qu'ils se trouvent. Je donne ordre au général S.....t, qui a son quartier-général à Rimini, de vous remettre quatre pièces de canon de campagne, dont je vous fais présent au nom de la république. Il mettra également à votre disposition mille quintaux de blé, qui serviront à l'approvisionnement de votre république jusqu'à la récolte.

Je vous prie de croire, citoyens, que, dans toutes les circonstances, je m'empresserai de donner au peuple de San-Marino des preuves de l'estime et de la considération distinguée avec laquelle je suis, BONAPARTE.

Je n'ajouterai rien à cette longue note, sinon que la petite république eut la sagesse de refuser, et l'agrandissement territorial, et les canons.

« Contenta della picciolezza non ardisce di accettare

étroites limites qui avaient été en grande partie la cause de la prolongation de leur indépendance.

L'armée d'Italie qui avait déjà passé *le Rubicon*, marcha en avant. Bientôt l'étendard tricolore flotta sur le château Saint-Ange et le dôme de Saint-Pierre; le roi de Naples, à la tête de ses lazzaroni, repoussé jusque sur les bords de la Méditerranée, chercha un asile sur la flotte britannique; mais la république de San-Marino resta paisible. Les souverains coalisés de l'Europe n'ont cependant pas encore attaqué ce rocher; ils ne l'ont pas encore compté parmi les dons de Constantin ou de Pepin au saint-siége : ils ne peuvent en effet ôter à ses habitans que leurs libertés; et soit vergogne, soit négligence, ils les ont respectées jusqu'à présent. Le gouvernement de ce petit état a réalisé la théorie du suffrage universel, car chaque maison envoie un représentant au grand conseil du *Aringo*. Quelques modifications ont cependant été faites; on trouva les hommes d'état trop nombreux pour le bon ordre des délibérations, le conseil a été ré-

---

« l'offerta generosa che le vien fatta, ne entrare in viste « di ambizioso grandimento che potrebbero col tempo « compromettere la sua libertà. » *Riposta della repubblica a Monge.*

duit à soixante, et l'*Aringo* ou assemblée du peuple est réservée pour les grandes occasions. Cependant, quelle que soit la forme que ce gouvernement ait prise, ses principes dominans ont toujours été favorables à l'indépendance et aux bonnes mœurs. « Honnête, rigoureux dans l'exécution de la justice (dit Addison), le peuple de Saint-Marin semble plus heureux parmi ses neiges et ses rochers que tous les autres Italiens dans les plus charmans vallons de l'univers. Rien n'est plus propre à prouver le penchant naturel de l'homme pour la liberté, et sa haine pour les gouvernemens arbitraires, que cette sauvage montagne couverte d'habitans, tandis que la Campagne de Rome est presque dépeuplée. »

Césène, assez belle ville bien située au pied d'une montagne près de la rivière Sairo, est à deux postes italiennes de Rimini. C'est en approchant de cette cité que l'on passe un des ruisseaux auxquels on donne le nom tant disputé de Rubicon : une ancienne inscription qui a élevé autant de disputes que le ruisseau lui-même, est placée sur ses bords, et défend *à tous centurions ou commandans militaires, de passer ce ruisseau en armes*, etc. etc.

---

(1) Addison's *Travels through Italy*, p. 61.

Au-dessus de ce ruisseau *classique ou non classique*, sur le sommet d'une colline délicieuse couverte de vignes et de peupliers, s'élève le couvent et l'église de Notre-Dame *del Fuoco*. C'est là que le pape régnant a fait son noviciat de bénédictin, et même alors il pouvait voir briller la tiare dans ses rêveries; car un des grands secrets de cette religion puissante a toujours été de montrer le plus splendide des trônes à la portée du plus humble de ses enfans; et les principes démocratiques qui régnaient dans le despotisme même de cette Église, ont été au nombre des causes les plus influentes de sa grandeur. Notre-Dame *del Fuoco* ayant été vendue pendant la révolution, aussi-bien que Notre-Dame de la *Neige*, le pape, à son retour, a racheté ces beaux domaines sur le Rubicon, et leurs bosquets retirés pourront être encore le berceau des papes futurs.

Césène, long-temps gouvernée par de petits chefs militaires, tomba, par les chances des guerres de déprédation, dans les mains des entreprenans Malatesti. Le dernier seigneur de ce nom, Malatesta Novello, légua cette ville, par testament, au siége de Rome, auquel elle eut l'honneur de donner un pontife dans la personne de Pie VI, dont la statue décore le palais public. Césène, en conséquence, devint,

après la restauration, le centre de plusieurs tentatives des ultras pour rétablir l'ancien ordre. Les prêtres prêchaient ouvertement contre ceux qui retenaient les terres de l'Église vendues pendant la révolution; et non-seulement ils refusaient l'absolution aux sacriléges qui résistaient, mais ils promettaient à ceux qui rendraient les champs et les vignes enlevés aux saints, une augmentation de territoire.... de l'autre côté du Styx. Cependant comme les Césenois n'étaient pas ambitieux, ils se contentèrent de leurs possessions mondaines, et le mécontentement devint si violent entre le clergé et son troupeau rebelle, que le pape fut obligé d'intervenir pour rétablir l'ordre. Cette ville a si peu profité de l'avantage d'être encore une fois placée sous la protection du saint-siége, qu'un vieux prêtre, avec lequel nous avons causé chez un libraire, nous a assurés que les jeunes gens fréquentaient les cafés et les billards plus que les églises, et qu'ils lisaient plus souvent la gazette que le catéchisme. Il ajouta, « heureusement le gouvernement a défendu l'entrée de tous les papiers publics, excepté le *Diario di Roma* et le journal de Milan; » mais cette bonne fortune n'a cependant pas empêché les nouvelles de la révolution d'Espagne d'arriver là avant qu'elles aient été officiellement

annoncées; et quoique nous eussions été témoins de la joie que ces nouvelles ont excitée à Naples et à Rome dans toutes les classes, nous avons été surpris qu'elles fussent un si grand sujet de triomphe dans une petite ville de province, reculée comme *Cesena*. En traversant les villes des Légations nous avons pu reconnaître que les sentimens des Bolonais prédominaient généralement dans toutes ces belles provinces.

La bibliothéque de Césène, la seule chose à voir dans cette ville, occupe une longue suite de pièces, d'un aspect ancien et monastique, dans un vieil édifice. Elle a été fondée par Malatesta Novello, en 1450; étrange fondation pour un condottiere illettré. Le bibliothécaire, qui était un moine, et je suppose un bénédictin, paraissait très-instruit; mais ses manières avaient une si douce simplicité d'ermite, et sa physionomie était si bienveillante, qu'indépendamment de la complaisance avec laquelle il nous montrait tout ce qui méritait d'être vu parmi les anciens manuscrits dont la bibliothéque abonde, sa personne nous intéressa infiniment. Comme il nous échappa quelque chose en anglais à ce sujet, une legère rougeur passa sur son visage; il sourit, salua, et tâcha

de balbutier quelques mots anglais; puis il ajouta : « J'ai presque oublié mon anglais, et même mon irlandais. » Le bénédictin de Césène était un Irlandais, un natif de Kilkenny. Quand je me fis connaître pour sa compatriote, sa première question fut: « Les catholiques ont-ils quelque espoir d'émancipation ? » Il nous dit qu'il avait quitté son pays depuis quarante ans pour l'amour de sa religion; et l'on voyait clairement que sa vocation ne l'avait pas abandonné; car comme nous lui offrîmes d'attendre pour prendre ses commissions pour l'Irlande, il hésita, puis il dit avec un peu d'émotion : « Mon pauvre vieux père était un respectable fermier des environs de Kilkenny; on le nommait Cooke; peut-être est-il encore vivant! » Mais après une pause il nous remercia, et refusa de nous embarrasser de lettres, avec un regard qui semblait dire que le monde et tous ses liens n'étaient plus rien pour lui. Il voulut écrire nos noms et nous donna le sien. Les derniers mots qu'il nous adressa furent : « Je prie tous les jours pour l'émancipation de mes compatriotes catholiques. »

De Cesena à Forli et à Faenza, les paysages sont enchanteurs, mais leur aspect fertile et riant est moins satisfaisant à l'œil du voya-

geur, que le perfectionnement progressif du peuple, le même ordre, la même industrie qui étonnent et charment dans le Bolonais. Des chaumières propres, des fermes bien garnies, des routes larges et plantées d'arbres, annoncent la tendance vers l'amélioration qui existait dans les Légations autrefois libres, tendance qui a reçu tous les encouragemens possibles sous le dernier gouvernement. Un fermier de Forli nous dit que les ouvrages publics, dans ce district, se faisaient aux dépens des communes. Comme nous faisions quelques questions sur les petits chemins plantés de peupliers, les jardins avec des pavillons pour la récréation publique qui se voient hors des portes de la ville, sa réponse était toujours : *Roba della communità* (tout cela appartient à la commune). En un mot, le gouvernement romain n'a rien à faire là, hors de lever les impôts et d'envoyer un légat. Le district est chargé, comme sous le régime précédent, de tous ses arrangemens intérieurs, et l'état florissant de la *Roba della communità* prouvait l'absence des spéculateurs, et les effets bienfaisans de l'esprit public, quelles que soient les limites de la sphère où il agit. Le pape Pie VII a certes très-bien fait d'acheter de l'Autriche, arbitre de l'Italie, ses belles Légations à tout

prix (1), quoiqu'il pût sembler assez dur, au milieu de la restauration générale, que Rome dût payer l'Autriche pour régner sur des domaines qui lui avaient appartenu.

Forli, l'ancien *forum Livii*, est une ville très-jolie et très-gaie, qui n'est ni antique ni italienne, excepté dans un ou deux de ses palais et autant d'églises. Les rues sont propres, le peuple est actif; et la maison de poste, champêtre, située hors des portes, paraissait tellement anglaise, que nous fûmes tentés d'y passer une journée.

Des champs de blé, de chanvre et de lin, et quantité de vignobles, bordaient la belle route de Faenza, et l'on voyait s'élever de tous côtés des fermes et des chaumières. Faenza est une ville assez grande, bâtie sur l'Amone. La place, au milieu de quatre belles rues, contient tous les objets que les *guides du voyageur* et les ciceroni déguenillés, qui attendent à la porte de

(1) L'article secret du traité de Vienne, qui enlève chaque année au pape une grande partie de son revenu, si péniblement arraché, n'est plus *secret* maintenant. Les Romains en parlent avec indignation. Par ce subside, le pape a racheté la possession des trois Légations; mais un marché si dur ne l'a pas dispensé de voir les soldats de l'empereur tenir garnison dans Ferrare, sa ville frontière, et tout son territoire ouvert à une invasion.

l'auberge pour saisir les arrivans, désignent comme dignes d'attention, le *palazzo publico*, le théâtre (*teatro nuovo*), la *torre dell' orologio*, la fontaine, et le *duomo*, qui tous ressemblent aux édifices du même genre dans les autres grandes villes d'Italie.

Mais la célébrité de Faenza est fondée sur une base plus fragile que des tours, des palais et des églises; c'est son ancienne et fameuse manufacture de faïence, qui (comme le disent avec orgueil les historiens statistiques de Faenza) *merita una speciale attenzione pel credito che ha questa manifattura anche presso gli* oltramontani *che la conoscono sotto il nome francese* faïence (1). Cependant, malgré sa célébrité et son antiquité, la faïence de Faenza est grossière, et les objets sont de mauvais goût, quoique plusieurs des *vasellame* de Gasparo Ferniani soient dignes d'attention.

Faenza, je ne sais trop pourquoi, est nommée la Florence de la Romagne.

Imola, qui sépare la Romagne du Bolonais,

---

(1) « Elle mérite une attention spéciale par la réputation qu'elle a acquise, même chez les ultramontains, qui la connaissent sous le nom français de *Faïence.* »

Faïence, par la tendance accoutumée des Français vers la corruption, vient (et c'est venir de loin en effet) de *Faenza*.

est à une poste de Faenza. Cette ville, fort ancienne, occupe la place de *forum Cornelii*, et elle se distingue par ses portiques ou arcades sombres, mais pittoresques, qui caractérisent les villes bolonaises. Le bénédictin, cardinal Chiaramonti, évêque d'Imola, Pie VII, prêcha son fameux sermon républicain, que nous avons déjà cité, pendant qu'il gouvernait ce diocèse. Imola se trouvant sur les confins des Légations de la Romagne et du Bolonais, nous fûmes arrêtés long-temps pour la révision de nos passeports, et ce délai nous parut d'autant plus pénible, que nous étions plus impatiens de gagner Bologne, où nous arrivâmes en traversant des campagnes si belles et si prospères, qu'elles préparaient parfaitement notre esprit à l'accueil aimable que nous reçûmes de ceux que nous avions rencontrés peu de mois avant comme étrangers, et que nous venions chercher avec empressement comme des amis.

. . . .
. . . . (*)

Le chemin direct de Bologne à Ferrare est une grande et belle route faite par le dernier gouvernement, à côté de l'ancienne. Elle est bien entretenue, et passe à travers des plaines

---

(*) Cette lacune est dans le texte.

qui sont unies et peu pittoresques, mais très-fertiles et susceptibles d'une culture extrêmement productive. A une petite distance de la poste de Malalbergo, la nécessité de passer le Reno sur un *radeau*, est le premier des nombreux *désagrémens* qu'on éprouve entre Ferrare et Venise, parce que le pays est tout-à-fait plat, et que les Alpes y versent une énorme quantité d'eaux qui se rendent par là dans la mer Adriatique.

Ferrare, la *città ben aventurosa* de la muse adulatrice de l'Arioste, étend sa vaste solitude au milieu de ces plaines insignifiantes, dont la nudité en fait un site bien approprié à cet ancien siége de domination féodale, et à ses fortifications encore formidables qui sont maintenant dans les mains des troupes autrichiennes. C'est ainsi que la prophétie de l'Arioste est accomplie : *Ch' anco la gloria tua salirà tanto, etc.* Le premier aspect de Ferrare, en approchant de sa grande place (*Piazza Nuova*), est extrêmement imposant : ces rues longues et larges, silencieuses, solitaires, où l'herbe croît dans les pavés, lui donnent l'air solennel d'une ville abandonnée; et cette superbe et gothique structure, le *castello* des ducs de Ferrare, avec ses tours et ses donjons, situé au milieu de la place dans le cen-

tre de la cité qu'il domine, convient bien à l'ancienne capitale des princes d'Est. Ce spacieux palais ou château a été le théâtre de beaucoup de crimes et de beaucoup de fêtes. Il contenait les cachots où périssaient les disciples de Calvin (1), et le théâtre où les drames de l'Arioste, du Tasse et du Guarini, étaient joués. C'est là que Lucrèce Borgia (2), dont le nom et la vie ont été consacrés à l'infamie, tenait ses coteries savantes, et que la nouvelle convertie, Renée de France, assemblait ses conciles disputeurs, en dépit de son époux orthodoxe (3). A chaque pas que nous faisions dans

---

(1) Calvin, ayant été forcé par la persécution à quitter la France, chercha un asile en Italie (fait très-curieux). Par l'entremise de *Marot,* secrétaire de la duchesse de Ferrare, il obtint une grande influence sur son esprit, et la convertit entièrement, ainsi que plusieurs Ferrarois que le duc Hercule persécuta avec une fureur implacable.

(2) Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, digne fille du pape Alexandre VI. Ce qu'on peut dire de plus avantageux de cette femme savante, et si généralement supposée infâme, est qu'elle a trouvé un défenseur dans l'élégant biographe de Laurent-le-Magnifique.

(3) Renée, duchesse de Ferrare, fille de Louis XII et de la fameuse Anne de Bretagne. Elle était également savante dans les mathématiques et la théologie; et elle troubla, par des disputes religieuses, la cour de Ferrare,

ces corridors sans fin et ces passages humides, les images de l'Arioste, du Tasse (1), d'Éléonore, semblaient presque flotter devant nous.

Nous foulions un sol dont toutes les places avaient reçu l'empreinte de leurs pas; dans chacune de ces chambres, Cellini avait pu attendre impatiemment les ordres (2) de ses patrons, ou Calvin pousser des argumens; car le château de Ferrare est plein de souvenirs terribles ou déli-

---

qui ne s'était jamais occupée jusque-là que de pastorales, et d'éloges poétiques sur sa propre splendeur. Brantôme attribue la protection que cette princesse accorda à Calvin à sa haine personnelle pour le saint-siége. « Se ressentant peut-être des mauvais tours que les papes Jules et Léon avaient faits au roi son père, en tant de sortes, elle renia leur puissance, et se sépara de leur obéissance, ne pouvant faire pis, *étant femme.* »

(1) Le Tasse, en revenant de Turin à Ferrare en 1579, y trouva tout le monde occupé à préparer l'arrivée de la jeune épouse du duc, Marguerite de Gonzague. Tout était magnificence et activité; pas un courtisan n'avait l'air de le reconnaître; il errait de chambre en chambre dans ce vaste palais, sans trouver un lieu pour reposer sa tête fatiguée. Enfin, quand les fêtes des noces furent passées, le duc trouva le loisir de l'envoyer à l'hôpital des fous.

(2) Benvenuto Cellini, appelé de Rome à Ferrare par le cardinal Hippolyte, frère du duc Alphonse, fut longtemps parmi les suivans qui remplissaient les antichambres des princes d'Est, et il ne put jamais parvenir à se faire payer de ses ouvrages.

cieux, et l'on ne peut le traverser sans éprouver des émotions profondes et variées. C'est des dômes somptueux, de la magnificence voluptueuse, mais semi-barbare, de ce palais-forteresse, que l'Arioste, fatigué par les persécutions, découragé par l'oubli (1), pauvre après avoir passé sa vie sous la protection des princes; se retira pour aller habiter l'humble toit sous lequel il écrivit un distique exprimant si bien son amour inné pour l'indépendance, et l'amertume avec laquelle il sentait combien il avait peu joui de ce bonheur suprême (2). Quand l'empereur Joseph II passa par Ferrare, en 1789, il ne s'y arrêta que pour visiter la tombe de l'Arioste dans l'église des Bénédictins (3); et les voya-

---

(1) Quand il abandonna la cour où il avait longtemps traîné péniblement son favoritisme, toute sa fortune consistait en cent écus de rente. Telle était la récompense libérale des ducs de Ferrare pour des années de service et des siècles d'immortalité.

(2) Le latin de l'Arioste a été heureusement traduit par feu M. Ginguené :

> Petite, mais commode, elle est faite pour moi,
> Rien de honteux ne l'a souillée;
> Personne ne m'y fait la loi,
> Et de mes propres fonds, enfin, je l'ai payée.

(3) En 1801 les restes de l'Arioste ont été transférés du vieux cloître des bénédictins à la bibliothèque de Ferrare. « La translation de ces reliques sacrées, dit lord

geurs qui connaissent l'histoire des détestables princes d'Est, se hâtent de quitter leur splendide habitation et tous ses souvenirs pénibles, pour voler à ce petit édifice, tombant en ruine, où le nom immortel de l'Arioste est encore inscrit.

Du palais des Alphonse et des Hippolyte, qui persécutaient les poètes et volaient les artistes (1); de l'humble et précieuse demeure

---

Byron, a été un des plus beaux spectacles de la république italienne, dont l'existence a été de si courte durée; et pour consacrer le souvenir de cette cérémonie, les fameux *intrepidi,* depuis long-temps tombés dans l'oubli, ont été ressuscités sous le nom d'*Académie de l'Arioste.*»

Outre l'inscription de ce poète, que les Français ont fait replacer sur la porte de sa maison, ils en ont ajouté une autre, faite, je pense, par ce grand fondateur d'inscriptions, cet enthousiaste littéraire, le brave général Miollis.

(1) Cellini ayant terminé une belle médaille pour le duc de Ferrare, ce patron du *Tasse,* le magnifique Alphonse lui envoya en payement une bague de diamans et un beau compliment; mais nonobstant les *maravigliose parole* du duc, comme Cellini les appelle, il découvrit en le regardant au grand jour que le diamant était faux (un *diamantaccio sottile*); le duc rejeta la méprise sur son trésorier qu'il affecta de punir, et il renvoya à Cellini une autre bague valant bien le quart de la somme qui lui était due; mais il lui ordonnait en même temps de quitter Ferrare. Cellini s'enfuit au plus

de l'Arioste, les pas se dirigent naturellement vers l'hôpital Sainte-Anne et sa cellule consacrée. L'hôpital, quoique rebâti en partie, présente en général le même aspect en 1820, qu'il pouvait offrir quand le Tasse fut renfermé dans ses cachots en 1579. C'est un édifice vaste et sombre : ses salles principales, toujours dévouées aux infirmités morales et physiques, se déployèrent à nos yeux quand nous passâmes devant elles dans un étroit passage, pour arriver à la rampe qui mène à la petite cour à murailles hautes et noires, qui renferme la cellule du Tasse. Le guide ouvrit les doubles portes, autrefois puissantes, maintenant vermoulues et ruinées. La cellule humide n'est éclairée que par une petite fenêtre grillée. Nous n'y avons passé que quelques minutes ; car l'émotion suffocante qu'elle produisait ne pouvait être long-temps supportée (1). Là finit le patronage des Est, et là commença la

---

vite, *sempre trottando,* et charmé de se voir hors de cette ville.

(1) M. Hobhouse dit que cette cellule a neuf pas de long sur cinq à six de large, et environ sept pieds de haut. Ce n'est pas affecter une sensibilité trop excessive que d'affirmer que le cœur manque en entrant dans ce cachot, et que l'on satisfait une curiosité mélancolique aux dépens d'une sensation bien pénible.

folie de celui qui a fait leur gloire et leur honte. L'inscription au-dessus de la porte a été placée sous la direction du général Miollis.

La maison de Guarini, où son pédantesque *Pastor fido* a été d'abord représenté, n'excite ni réflexions profondes, ni intérêt puissant. Elle est cependant visitée dans la tournée topographique de Ferrare. La bibliothéque de l'université (ou lycée), malgré ses collections de médailles et ses inscriptions, n'a rien de plus précieux que les manuscrits du Tasse et de l'Arioste, quoique l'œil scrupuleux de l'empereur d'Autriche se soit détourné avec horreur des pages sublimes du dernier (1). Le siége et l'encrier de l'Arioste sont parmi les reliques les plus révérées de la bibliothéque; on y voit aussi un portrait de ce grand écrivain : c'est une tête d'une beauté frappante.

Après un long et brillant despotisme (pour des princes de province), l'ancienne maison d'Est fut dépouillée de ses domaines de Fer-

(1) Pauvre Arioste! son premier patron, le cardinal Hippolyte d'Est, paraît avoir fait aussi peu de cas de son Roland furieux que l'empereur d'Autriche lui-même; car dans le dépit que lui causait la négligence de quelques petits devoirs que le poète remplissait auprès de lui en qualité de *gentilhomme*, il lui reprocha aigrement de perdre son temps avec son poëme.

rare par l'impérieux Clément VIII, dans la personne de César d'Est, sous prétexte de son illégitimité : ce légitime illégitime devint feudataire du saint-siége, et ses états furent circonscrits à Modène et Reggio, où ses descendans règnent maintenant. Le 8 mai 1598, le pape Clément VIII, à la tête de son armée victorieuse, fit son entrée solennelle à Ferrare, et y reçut les hommages des ducs de Mantoue et de Parme, et d'autres petits souverains qui baisèrent ses pieds et reconnurent sa suprématie. Ferrare, gouvernée par un préfet militaire sous les Français, et par un gouverneur pendant l'existence du dernier royaume d'Italie, est maintenant sous la conduite d'un cardinal comme légat du pape. Le *Porporato* réside dans l'ancien palais où il avait dernièrement ordonné que la galerie de tableaux serait fermée aux étrangers, et cette mesure et quelques autres l'avaient rendu assez odieux à toutes les classes.

Les Français, là comme partout, ont fait beaucoup de bien, et sont fort regrettés. Une rue magnifique, formant une promenade publique ou *corso*, qu'ils ont laissée aux Ferrarais, est encore appelée *Strada Napoleona* ou *Bonaparte*.

Le voyage de Ferrare à Venise prend un

caractère très-singulier, par les fréquentes embarcations auxquelles on est obligé pour traverser les nombreuses rivières et canaux qui coupent le pays, et contribuent à sa fertilité sans ajouter à sa beauté. *Rovigo* est une assez jolie ville; mais la beauté des femmes que nous avons vues sortant de vêpres, était cependant ce qu'elle offrait de plus frappant. Rovigo a donné un titre à l'un des ducs de Bonaparte, dont l'élévation à des distinctions si incohérentes avec le système qui avait fait sa fortune, a été l'avant-coureur de sa ruine. (1)

C'est une sorte de présomption de parler de Padoue, la plus ancienne, autrefois la plus docte ville d'Italie (et maintenant encore, à en juger d'après le peu de personnes que nous avons eu l'honneur d'y connaître, une des plus agréables), ayant eu si peu de temps pour

---

(1) Pendant que Bonaparte distribuait les titres italiens entre ses maréchaux qui garnissent maintenant les antichambres des Tuileries, un prince italien vint tout en colère se plaindre à M. de Talleyrand que l'un de ses plus anciens titres eût été donné au fils d'un cuisinier ou d'un tailleur : le ministre exprima son regret, et après avoir prononcé en hésitant un plaintif *voyons, voyons*, il ajouta tout à coup, le *Bacchiochi* est vacant, le voulez-vous? Le *Bacchiochi* venait d'être échangé contre le duché de Lucques!

l'observer. Des circonstances tout-à-fait indépendantes de notre volonté ne nous laissent pas beaucoup plus à dire sur cette cité, que ce qui peut se trouver dans tous les livres de voyages. Nous ne pouvons cependant pas oublier que c'est là que nous avons eu le plaisir de voir, mais trop peu, la comtesse Abbrizzi (1), qui nous a reçu de la manière la plus aimable à notre arrivée ; le professeur Gallino, qui nous a accompagnés dans notre tournée à travers cette vénérable ville, et quelques Mantouans, dont les invitations cordiales rappelaient la franche hospitalité que Shakespeare attribue aux Padouans, et l'invitation qu'Hortensio fait de si bon cœur à Petrucchio. (2)

Quand on veut juger du *matériel* d'une ville, on doit éviter de parcourir ses monumens avec une société trop attachante ; et je confesse qu'après avoir erré quelques heures dans Pa-

(1) Madame Abbrizzi, Grecque de naissance, et digne de l'être par son esprit, est l'auteur d'un ouvrage très-piquant qui n'est encore connu que de ses amis intimes. Tous ceux qui ont eu le plaisir d'être admis dans le salon du baron Denon à Paris ont vu un beau portrait de cette dame, intitulé : *Portrait d'une dame grecque*.

(2) Shakespeare. *Taming of the Shrew*.

doue (en exceptant son singulier *salone* gothique dans le Palais de Justice, la magnifique église de son saint patron, et les vénérables cloîtres de son ancienne université), j'ai emporté une idée très-imparfaite de la cité d'Antenor et de Tite-Live, et une impression très-vive et très-douce des aimables personnes qui nous accompagnaient.

Le *Palazzo della Giustizia* a été commencé en 1172 par Pietro Cozzo, et fini en 1306; c'est donc une des plus anciennes fabriques d'Italie, et son aspect l'annonce bien. Le *salone* ou grande salle est un monument des mœurs du temps. C'était une sorte de change, un bazar, où l'on venait acheter des articles de luxe étrangers, qu'on exposait des deux côtés de ce grand espace couvert. Le toit, de trois cents pieds de long sur cent de large, n'est soutenu que par les murs massifs qui ont résisté à près de six siècles, et sont encore ornés des fresques de Giotto, contemplées par tant de générations. Un monument élevé à Tite-Live ajoutait à l'intérêt qu'inspirait ce forum du moyen âge, dont l'immensité n'était occupée, quand nous l'avons visité, que par des artistes qui peignaient des décorations pour l'Opéra. (1)

---

(1) Padoue est la ville natale de l'ingénieux Belzoni:

Le palais de l'université est d'une date bien plus récente. Il est de Palladio, et il contient les écoles publiques, l'amphithéâtre d'anatomie, et le muséum d'histoire naturelle, rassemblé par Vallisnieri. Un beau jardin botanique est attaché à l'établissement.

Le cortile humide et obscur de l'université et ses arcades ou portiques n'ont pas le caractère ordinaire de l'architecture de Palladio, dont le style grec est généralement froid : peut-être les inscriptions et les bas-reliefs dont les murs sont couverts, lui ôtent un peu de son antique sévérité. Les effigies, les noms, les âges, les pays de plusieurs étudians de Padoue ont été consignés sous ces portiques, quand on venait de toutes les parties du monde profiter des études qu'on y suivait. Là, plus d'un *Lucentio* arriva avec son valet *Tranio*, *par le grand désir qu'il avait de voir la belle Padoue, la nourrice des arts* (1). Là, plus d'un jeune Anglais, abandonnant les *Alma-Maters* d'Angleterre et d'Édimbourg, est venu dans ce pays

quelques monumens égyptiens qu'il y a envoyés comme tribut de son *amor patriæ*, occupent une partie du salon : son mérite et ses talens sont estimés comme ils doivent l'être par ses compatriotes, qui n'en parlent qu'avec éloge.

(1) Shakespeare. *Taming of the Shrew.*

éloigné *sucer le miel d'une douce philosophie*, sous le beau ciel italien. Parmi les noms que nous avons vus inscrits au-dessous de jeunes têtes grossièrement esquissées, nous avons trouvé quelques noms anglais et écossais bien connus : l'un était *Thomas Erskine, Scotus;* un autre *A. Henley*.

Après la révolution d'Angleterre, la mode d'envoyer les jeunes gentilshommes catholiques étudier dans les universités étrangères s'établit par plusieurs raisons évidentes : presque tous étaient alors élevés sur le continent comme les Irlandais l'ont été jusqu'à la révolution française.

Saint Antoine de Padoue est un des plus grands saints du calendrier; et son église, une des plus brillantes d'Italie. Nous l'avons visitée dans un heureux moment, pendant la célébration de la grand'messe, un dimanche. C'était la première fois que je voyais une église italienne remplie d'une congrégation italienne, dont le tiers paraissait appartenir aux classes supérieures; car les femmes étaient élégamment vêtues à la *française*, et bâillaient, ajustaient leur lorgnette et regardaient autour d'elles avec un air d'ennui, de si bon ton, que j'ai cru un instant être dans un temple anglais protestant. A la sortie, des familles entières,

avec les livres de prières, les parasols, et suivies par des laquais en belle livrée, complétaient l'illusion.

La partie ancienne de Padoue, avec ses rues étroites et sombres, et ses hauts et antiques palais, a un intérêt qui lui est propre, et qui vaut bien les spacieuses avenues et les façades palladiennes de la ville moderne. C'était là, sans doute, que la maison de *Gremio* était située dans le cœur de la cité (1), cette maison *richement fournie de vaisselle d'or et d'argent*, *d'aiguières et de bassin à laver les mains*, *de tapisseries de Tyr;* et il ajoute en continuant l'inventaire de ce riche mobilier : *J'ai renfermé mon argent dans des coffres d'ivoire; des boites de cèdre contiennent mes couvertures, mes tapis, toutes mes précieuses draperies, le linge fin, les coussins à la turque ornés de perles, les dentelles de Venise et de Valenciennes, les broderies d'or, les ustensiles d'étain et de cuivre; enfin, tous les objets nécessaires à une maison.*

C'était là le vrai catalogue d'une noble maison italienne dans le siècle de Shakespeare,

(1) Gremio, personnage de la pièce de Shakespeare déjà citée : c'est un marchand de Padoue, et il fait l'énumération des richesses de sa maison à la fin du deuxième acte.

et tout ce que le temps et les changemens ont épargné prouve son exactitude; il n'y a pas un de ces articles que je n'aie retrouvé dans l'un ou l'autre des palais de Florence, Gènes ou Venise, les républiques marchandes, et jusqu'au *coussin turc relevé en perles.*

Il a été de mode un instant de contester le *savoir* à Shakespeare; mais ses *connaissances* étaient étonnantes, son œil rapide embrassait d'un seul regard les cieux et la terre, et telle était l'application parfaite de chaque chose qu'il indiquait, que depuis le Capitole jusqu'à la maison du marchand padouan, les détails sont des faits aussi incontestables qu'ils sont minutieux. Ces connaissances sont celles du génie, acquises par la prompte perception, l'appréciation intuitive, qui distinguent une organisation physique et morale supérieure. Ce n'est pas en effet du *savoir;* mais les images que de tels esprits ont créées seront encore adorées par la postérité, quand tout ce que la Sorbonne a produit par son érudition profonde sera voué à l'oubli. Un des plus grands délices d'un voyage en Italie, c'est que Shakespeare et Milton sont les compagnons inséparables de ce pèlerinage, pour ceux qui, comme l'auteur de ces pages, font de leurs ouvrages le missel de leur méditation journalière.

Les paysages italiens n'offrent rien de beau et de sublime qui ne puisse être retrouvé plus beau et plus sublime encore dans les descriptions du *Paradis perdu.* Il n'y a rien de caractéristique dans les habitudes, dans les costumes, dans la physionomie nationale des Italiens, qui n'ait pas été touché de main de maître dans les délicieuses comédies italiennes de Shakespeare. La voluptueuse douceur vraiment vénitienne de Desdemona, le zèle scientifique si fraîchement décrit du jeune pédant Lucentio et de son valet Tranio, tous les traits de gaîté ou de passion italienne répandus dans *les deux Véronnais, le Marchand de Venise*, et *Romeo et Juliette*, tout est vérité, tout est individualité nationale. Shakespeare et Milton, la réforme et la révolution, *tout se suit de près ;* l'humanité était alors en pleine vigueur, ses rejetons étaient puissans, sa séve riche. C'était le beau temps de l'Angleterre! Qu'est-elle à présent?

C'est une délicieuse chose de rouler le long des rives de la Brenta, de Padoue à Fusina, pendant une belle et brillante matinée du dimanche. Pas un nuage sur le ciel, pas une image de tristesse, rien n'obscurcit le brillant paysage, rien ne refroidit la gaîté de l'esprit. Le canal à droite coule à travers une cam-

pagne aimable, riante et fertile, où les champs de blé, les vignes, déploient leurs trésors, en dépit de tous les despotes de l'univers. A gauche, les élégantes *villas* de marbre, avec leurs façades palladiennes, leurs jalousies vertes, leurs parterres et leurs orangeries, semblent encore habitées par les Foscarini et les Bembi des grands et libres jours de la république vénitienne. La *barca corriera*, la première gondole aperçue, le barchiello pesamment frété, glissent, passent, repassent, et les airs du *Carnaval de Venise*, avec lesquels le voyageur a fait connaissance à l'Opéra de Paris, frappent harmonieusement son oreille pendant ce délicieux petit trajet. Mais les groupes parsemés sur le chemin, sont plus délicieux encore, avec leurs habits et leurs visages de fête, toutes les femmes jolies, tous les hommes agréables, tous les sons balbutiés mollement, et le rire même tout mélodie.

Il eût été doux de terminer le voyage d'Italie sur les bords de la Brenta. Et là, donnant une pensée à la brise qui soupire sur ses eaux, supposer qu'aucun souci ne peut habiter sous ces pavillons légers et frais, et que la prospérité répandue par les rayons du soleil et la nature, ne peut être détruite par les fausses combinaisons de la politique et le renverse-

ment de l'indépendance nationale; mais la vue de la grande douane de Fusina, qui se montre comme une prison temporaire sur les rives de l'Adriatique, remplie de figures allemandes, gardée par les armes autrichiennes, dissipe les visions de la Brenta. Là, il faut endurer formalités sur formalités, et le voyageur découragé quitte la côte solitaire et nue pour monter sur une gondole noire, avec l'apparence, sinon les sentimens d'un prisonnier d'état. Cependant à mesure que la barque s'éloigne du rivage, et que la ville des vagues, cette Rome de la mer, paraît sur l'horizon, l'esprit se ranime; la mémoire, cessant d'être comprimée par les impressions extérieures, renvoie de ses *cellules mystérieuses* mille souvenirs fantastiques; et quand les clochers et les dômes de Venise brillent sous l'éclat du soleil de midi, et que ses palais à demi voilés par les teintes aériennes de l'éloignement, déploient graduellement leurs superbes proportions, les rêveries de plus d'une veille de la jeunesse sont réalisées. Des scènes, depuis long-temps connues par les pages poétiques ou romantiques, prennent une existence réelle, et viennent en même temps enchanter les yeux et délecter l'imagination.

En approchant de la cité, on passe devant

une petite île où un seul arbre solitaire ombrage une muraille fortifiée; la barque glisse le long d'un autre îlot; mais on y distingue à peine quelques traces de végétation. Un petit fort insulaire se dessine de loin en loin sur les vagues, à mesure que les ombres s'agrandissent; enfin, on entre dans un faubourg, une rue d'eau : des bâtimens ruinés s'élèvent de chaque côté, bizarres, grotesques, mais évidemment habités par l'humble indigence, et non par l'opulence déchue. Comme il n'y a point de chemin, il n'y a point de passagers, et l'on ne voit pas un seul visage pointer à travers les fenêtres ou s'allonger sur les balcons. Aucun son ne trouble le silence de mort qui règne de toutes parts, excepté le bruit des rames des gondoliers. La première impression est celle de l'apparition d'une ville qui aurait survécu au déluge universel, dont les habitans auraient péri, et dont les habitations commenceraient à reparaître sur la profondeur des eaux.

CHAPITRE XXVI.

VENISE.

Premières impressions. — Rialto. — Rues. — Boutiques. — Place et église Saint-Marc. — Cafés. — Casins. — Fêtes. — La Sensa. — Dédale de Canova. — Restauration des chevaux. — Piazzetta. — Palais ducal. — Couvent arménien. — Palais. — Ca Barbarigo. — Tombe du Titien. — Églises. — Saint-Sébastien. — Tombe de Paul Veronèse. — San-Giovanni e Paolo. — Santa-Maria della Carità. — Collection, Assomption du Titien. — Arsenal. — Societé. — État actuel des affaires publiques. — Conclusion.

Toutes les idées qu'on se fait par avance sur Venise, soit comme ville, soit comme société, appartiennent uniquement à l'imagination. On est disposé à la considérer comme le siége de quelque pouvoir fantastique qui assemble ses conseils au milieu des festins et des orgies, où le temps se consume en divertissemens sans fin, où l'amour est la seule religion, le plaisir, la seule loi ; où les nuits sont toutes éclairées par les doux rayons de la lune et les

jours brillans du pur éclat du soleil; où la vie se passe dans un carnaval perpétuel sous le déguisement fantasque du domino.

Il fut un temps où l'aspect extérieur de Venise présentait à l'œil de l'étranger un tableau qui approchait de ces images brillantes, quand le joyeux *regatta* de la journée, et les assemblées dissipées de la nuit, cachaient le noir système politique par lequel une faction aristocratique, sous le nom de république, foulait les libertés et corrompait les mœurs du peuple. Mais si le voyageur quittait autrefois les lagunes et les divertissemens de la place Saint-Marc, avec les mêmes illusions qu'il y avait apportées, ce moment est passé: des images de ruine et de désolation se rencontrant dans tous les détails moraux et physiques, dissipent toutes les visions de l'imagination, et jettent dans l'âme une tristesse qui la fait symphatiser avec le malheur de cette ancienne et superbe reine de la mer. Cependant, si l'intérêt avec lequel Venise était visitée a changé de nature, il est plutôt accru que diminué; et sous un point de vue pittoresque, elle n'a peut-être jamais été plus belle et plus frappante qu'en cet instant.

Quand on passe le long de ses grands canaux, les palais patriciens qui s'élèvent du

sein des eaux dans leur ruine majestueuse, offrent des images si touchantes de splendeur passée et de déclin actuel, que leur beauté matérielle est augmentée par une expression morale; et quand on jette les yeux sur ces fabriques si singulières et si imposantes par leur architecture particulière, on croit lire une histoire, une histoire sans parallèle dans les annales de l'humanité.

Venise dans toutes ses relations est unique: son origine, sa prospérité, sa chute, n'ont rien d'égal dans l'univers. Comme ville, son aspect réel fait encore l'effet d'un fantôme, d'une illusion, et l'on doute de la réalité d'un spectacle qui approche de l'impossibilité : une cité de marbre, magnifique, puissante, qui repose sur la surface onduleuse de l'Océan, dont les vagues s'impriment sur le pavé de ses immenses fabriques. (1)

Venise est celle de toutes les villes d'Italie qui a été le plus souvent et le plus exactement décrite et peinte. L'impression que son originalité doit faire sur l'esprit le plus obtus, les traits de son architecture, la mode qui, pen-

(1) Ce fait curieux est particulièrement évident dans l'église de Saint-Marc, où le pavé en mosaïque est devenu inégal par la pression de l'eau pendant la marée.

dant des siècles, y conduisait des visiteurs étrangers de tous pays, et particulièrement des Anglais, qui ont écrit des volumes sur ses détails (1); tout a contribué à épuiser le sujet sous les rapports historiques ou pittoresques. Deux hommes d'un talent distingué se sont occupés avec un grand succès de son existence matérielle et politique, même jusqu'au temps actuel; et le magnifique ouvrage national sur Venise et ses édifices, par le comte Cicognara, qui s'achevait pendant que nous étions en Italie, et l'*Histoire de Venise*, par M. Daru, actuellement dans les mains de tous les lecteurs libéraux (2), ne permettent point de

---

(1) La peinture la plus animée et la plus fidèle de la topographie de Venise donnée par les voyageurs modernes, est celle qu'on trouve dans les *Essais sur l'Italie* de feu M. Scott. Il ne laisse rien à dire sur l'aspect général de la ville, excepté ce qui ne peut que servir de relief à ses admirables descriptions. La mort de ce gentilhomme est une perte, et fait époque dans la littérature actuelle.

(2) Voyez aussi un ouvrage récent par un historien national, le signor Sebastiano Crotta : *Memorie storico civili sopra le successive forme del governo de' Veneziani*. Venise, 1818. Quand Amelot de La Houssaie, secrétaire de l'ambassade française à Venise, publia son *Histoire de la république*, les Vénitiens se plaignirent au gouvernement français, et le malheureux historien fut mis à la Bastille.

parler sur l'un ou l'autre sujet sans tomber dans l'imitation, ou sans être taxé de présomption. Les essais légers et rapides copiés littéralement dans ces pages, d'après le journal dans lequel ils ont été tracés en courant, sont peut-être plus que suffisans, et le lecteur et l'auteur pourront se féliciter mutuellement si, à la fin d'un volume aussi étendu que celui-ci, la routine habituelle de tout voir est abrégée, et que parmi tant d'églises, tant de palais si souvent et si bien décrits, on se contente d'en citer deux ou trois. Même ce petit nombre ne sera pas toujours choisi d'après le mérite supérieur, mais d'après les impressions que le hasard leur a fait faire sur une imagination trop souvent influencée par les circonstances accidentelles, et qui variait avec l'état du soleil et de l'atmosphère, ou quand le *cicerone* de la tournée du matin se trouvait, soit *Giovanni*, le valet de place, soit une personne plus propre que toute autre à jeter de l'intérêt sur l'architecture et les arts de Venise (1), à l'illus-

(1) Nous avons eu l'occasion de renouveler connaissance à Venise avec le comte et la comtesse Cicognara; et nous avons profité des renseignemens du premier sur les objets les plus dignes d'être vus, renseignemens bien utiles quand le temps est exactement mesuré, et que la curiosité est presque épuisée

tration et à l'encouragement desquels elle a si grandement contribué.

Nous arrivâmes à Venise par l'un des moins fréquentés et des moins intéressans de ses quatre cents canaux ; et à une heure de la journée où la chaleur du soleil et le dîner avaient laissé l'extérieur de cette cité étonnante et à demi déserte, dans un morne silence.

Quelques gondoles des nobles (et l'on dit qu'il en reste fort peu maintenant) étaient amarrées à des perches placées devant leurs palais pour garantir la façade, et surmontées d'armoiries. Les gondoles pour le service du public sont rangées dans leurs stations ordinaires, toutes drapées de noir comme pour se joindre à une procession funéraire, qui porterait un mort dans la tombe de l'Océan. Les gondoliers étaient dans leurs maisons, ou dormaient dans le fond de leurs barques. Les affaires, les plaisirs, étaient également suspendus, et la scène avait l'expression de solitude et de silence, qui rendait son effet plus complet. En quittant le sombre et étroit *Rio*, pour entrer dans le large et tournoyant *canale grande*, nous fûmes avertis du passage par le cri perçant et plaintif des gondoliers, qui ont l'usage d'en user ainsi en tournant un angle, pour prévenir la rencontre d'une autre barque; et nous

vîmes se déployer la scène la plus originale, la plus superbe qui puisse être contemplée; naviguant dans un profond silence, au milieu de palais magnifiques, mais dégradés, qui, avec leurs beaux et légers balcons, et leurs fenêtres arabesques, leurs portiques de marbre, leurs bizarres cheminées, paraissaient avoir été transportés de quelque cité de l'Orient, ancienne demeure des chefs musulmans. Une de ces noires façades était parsemée de fenêtres irrégulières; les perches devant son portique, étaient surmontées d'une couronne et d'un écusson anglais; il était maintenant désert et silencieux comme tout le reste. *Palazzo di lord Byron* (1), dit le maître gondolier en passant devant cet édifice. L'objet qu'on nous annonça ensuite, fut le Rialto, et nous débarquâmes dans un petit *campo* qui n'était éloigné que de quelques pas de cette arche unique et majestueuse, devant un noble et antique palais portant des marques d'une ancienne splendeur, autrefois le palais de l'un des *dix*, maintenant l'hôtel de la Grande-Bretagne.

L'imagination s'est si souvent portée sur les habitudes aquatiques des Vénitiens, et les

(1) Lord Byron, pendant notre séjour à Venise, était à Ravenne.

livres ont rendu les détails des canaux et des gondoles si familiers, que la curiosité se dirige plutôt sur les rues de Venise que sur ses lagunes; et avant de nous livrer tout-à-fait à la vie délicieuse de la gondole (et peu de modes d'existence sont plus agréables), nous résolûmes d'aller tant que le terrain artificiel de Venise pourrait nous porter. Le soir de notre arrivée nous ne nous sentîmes aucun besoin de faire la *siesta* après dîner, et nous commençâmes notre tournée pédestre par le Rialto, vers lequel mes yeux s'étaient déjà portés si souvent. La forme de ce pont et son architecture sont des sujets d'admiration générale; mais l'effet pittoresque ne répond pas à l'idée qu'on s'en fait d'après les livres et les gravures. Il est encombré de deux rangs de pauvres boutiques, et les parties les moins soignées de ces édifices mesquins, étant tournées du côté de l'eau, donnent un air misérable à l'ensemble.

La largeur du pont est divisée en trois chemins pour les passagers, l'un au milieu, et les autres le long des boutiques, sur un parapet. A l'une des extrémités, à main gauche, réside à présent un *signore* Antonio, un *marchand de Venise*, qui, s'il ne possède pas les *argosies* de ses ancêtres dramatiques, apporte à l'imagination des richesses qui valent toutes les leurs.

Il ne manquait pas non plus de figures qui pouvaient passer couramment pour des Shylocks, et la gentille *Jessica* se retrouve dans toutes les faces féminines hâlées qui passent dans les rues, et jettent, en passant, un regard de leur œil noir sous le *zendaletto* élégant. Jusque-là notre valet de place, qui avait déjà arrêté une gondole pour la semaine, ne fit aucune objection; mais quand nous lui ordonnâmes de continuer à nous conduire, son indolence vénitienne et sa routine de *cicerone* montrèrent à quel point un tel ordre le choquait, par des exclamations à demi proférées sur notre goût singulier, qui nous faisait préférer une promenade fatigante entre les murailles étroites et brûlantes des rues, à la fraîcheur des canaux et au repos voluptueux de la gondole.

Les rues de Venise, quelquefois sur pilotis, d'autres fois fondées sur les rochers ou les îlots, et réunies à chaque pas par de petits ponts quand elles sont traversées par des canaux, ressemblent, par leurs dimensions, au passage parisien ou à l'*alley* de Londres; elles sont peut-être un peu plus étroites et beaucoup plus propres que l'un et l'autre. L'homme étant le seul animal qui les parcourt, aucune voiture ne sillonnant le pavé, leur netteté et leur

silence sont extrêmement caractéristiques, et le dernier n'est interrompu que par un petit nombre de cris qui ne sont jamais durs dans le dialecte vénitien, ou par le murmure des conversations dans les boutiques et les cafés, où les gens parlent toujours comme s'ils balbutiaient des niaiseries avec des petits enfans. Chaque nom est prononcé dans un diminutif de familiarité ou de tendresse (1). Les boutiques ont l'air de chambres de poupées, et sont consacrées aux friandises ou aux bijoux et ornemens de verre. La perle vénitienne, appelée *conteria* ou *margherite*, est maintenant tout ce qui reste de cette manufacture de glaces et de verreries autrefois si renommée, qui, la première, a rendu l'Europe indépendante des sables de Tyr, en établissant à Venise, en dépit de la nature, les fabriques qui fournissaient le monde d'un des articles de luxe les plus splendides. Les magasins vénitiens n'offrent plus ces girandoles éclatantes de diamans imités, et ces fleurs plus brillantes et plus fragiles que celles du printemps; ni ces miroirs qui ont les premiers remplacé les lames de métal par le lustre du cristal; cependant les jolies baga-

(1) Comme *Nene* pour *Elena*, *Tonino* pour *Antonio*, *Catte* pour *Cattinetta*.

telles en verre qui sont encore travaillées à Venise (1), pour le goût puéril des Orientaux, égayent les rues, et, quand on les voit le soir, leur donnent l'air de la capitale d'un prince Titi, dans le temps amusant des fées.

Le soleil n'était pas encore couché, ses derniers rayons rougissaient encore les dômes et les clochers, et se brisaient en points des plus riches couleurs sur les façades et le pavé, quand, en sortant du demi-jour de ces étroits passages, nous nous trouvâmes dans la place la plus frappante et la plus magnifique d'Italie, la place Saint-Marc. Après avoir passé le grand portail du milieu, l'église de Saint-Marc paraît directement en face, et l'on voit un édifice tel qu'on n'en a jamais vu, une mosquée, un temple, une cathédrale; elle pourrait être dédiée à Mahomet, à Isis, au Christ! C'est une sorte d'abstraction de l'architecture religieuse, vénérable, mystérieuse, magnifique; ses ordres, grec, arabesque, ou gothique, mêlés d'une manière si barbare, produisent cependant un si bel effet, que toute idée d'harmonie et de proportion est mise en défaut. Les porches,

(1) Les Vénitiens étaient si jaloux de ce travail, que les lois veillaient avec soin à le conserver à l'état, et qu'un ouvrier qui aurait trahi le secret de cette manufacture aurait encouru une peine très-sévère.

les dômes, les minarets, les dessins moresques, les arceaux gothiques, les colonnes grecques, étaient colorés par des incrustations d'or et d'outremer, ornés de mosaïques, de pierres précieuses de toutes les couleurs et de toutes les régions. Les arcades arrondies qui s'élèvent sur la principale entrée, sont couvertes d'ornemens sculptés, aussi minutieux, aussi grotesques que les statues de saints et les autres figures qui décorent les pinacles au-dessus d'elles. On voit sur les premières de ces arcades les quatre chevaux de Lysippe, dépouille de chaque conquérant, qui ont orné successivement les arcs de triomphe de Rome, de Constantinople, le portail de Saint-Marc, et la place des Tuileries! jusqu'alors toujours considérés comme un trophée, et maintenant replacés comme un *item* ajouté à un marché.

Au-dessus de la seconde arcade (qui est remplie par une grande fenêtre de glace dépolie), saint Marc, patron de la cité, paraît sur un fond bleu et or, non dans son caractère de douceur apostolique, mais fier et terrible comme dans la vision mystique d'Ézéchiel, et sous la forme d'un lion rampant, la crinière flottante, et les ailes déployées, tenant un peu de l'enseigne d'une ménagerie, un peu du dragon de Wantley à la foire de Saint-Barthélemi. L'inté-

rieur de cet ancien temple est enrichi des dépouilles des nations conquises, des trésors de l'Orient; mais sa sombre magnificence est à peine visible, même le jour. Les mosaïques d'onyx et d'émeraudes, le pavé d'albâtre et de turquoise (1) se distinguaient à peine à l'heure où nous les avons visités, excepté dans les places où la faible clarté d'une lampe votive se concentrait sur une châsse, ou lorsque des flambeaux brillaient autour des autels devant lesquels le service ambrosien est duement célébré, quoique les chats sacrés d'Isis aient pu autrefois être nourris par leurs prêtres sur ces marbres égyptiens. En dedans comme en dehors, Saint-Marc offre un mélange hétérogène des images de toutes les croyances, et rien ne rappelle purement la foi chrétienne et l'Église catholique, que le petit espace de porphyre sous le portique où l'empereur Barberousse se prosterna pour baiser les pieds du pontife, qui représentait ainsi l'humilité de celui qui ne foula jamais le porphyre, et qui ne marcha point sur la tête des empereurs. (2)

(1) Nous avons remarqué un morceau de turquoise dans le pavé mosaïque de la nef. Le *cicerone* nous dit que plusieurs pièces de cette matière précieuse étaient disséminées dans l'église.

(2) Le pape Alexandre III, en 1177. Le pape mit son

De l'autre côté de la place est une rangée de bâtimens qui s'élèvent au-dessus des portiques ou arcades qui sont le rendez-vous des affaires et des plaisirs. Les cafés qu'ils garantissent du soleil sont nombreux et bien fournis, soit pour la récréation, soit pour le repos, et ils conviendraient également au Palais-Royal ou à la ville de Bagdad. Ils étaient, d'après ce qu'on nous a dit pendant notre séjour, tristes et abandonnés aussi-bien que la place, en comparaison de ce qu'ils avaient été même dans des temps que se rappellent encore des milliers de personnes existantes (1). Cependant quand ils étaient tous éclairés, et que leurs tentes étaient aussi garnies de lampes et de monde, la scène nous parut très-brillante et très-nouvelle. Ces cafés, ainsi que tout ce

---

pied sur le cou de l'empereur, qui, plein de honte et d'indignation, tâcha de diminuer son humiliation en disant : *Non tibi sed Petro. — Et mihi et Petro*, répliqua le pontife hautain. Cette scène est le sujet d'un beau tableau dans le palais ducal.

(1) Les lampes des boutiques et des cafés (qui sont bien éclairés) sont à présent la seule illumination de la place Saint-Marc, qui, pendant l'occupation française, offrait un brillant spectacle, étant illuminée tous les soirs aux frais du gouvernement; mais les grands éteignoirs de l'Europe ont passé par là.

qu'on voit à Venise, sont plus orientaux qu'italiens, et ils sont toujours très-agréables pour les étrangers, à cause de la douceur et de la politesse naturelle des natifs; car les Vénitiens sont moins sujets que les autres Italiens à la maladie nommée *il duro di schiena* (la roideur de col). Les traits les plus frappans de la place Saint-Marc sont les Levantins qui y abondent; et même à présent que leurs rangs sont très-éclaircis, ils ne laissent pas à cette place un caractère plus européen que le faubourg de Péra ne doit l'avoir, malgré ses hôtes diplomatiques des cabinets du nord et de l'ouest.

Là, nous vîmes des Turcs étendus sous des tentes qui ressemblaient à leurs kiosques; des Barbaresques qui nous rappelaient l'amant de Portia, portant *la livrée obscure du soleil brunissant;* des Grecs et des Arméniens qui rêvaient peut-être à leur émancipation en humant le moka de leurs maîtres barbares; et des Esclavons dont le costume et la figure fixaient l'œil de la curiosité au-delà du terme prescrit par la civilité. Quelques-uns causaient à voix basse près d'une table couverte de papiers, d'autres étaient plongés dans l'ivresse de l'opium ou dans les spéculations mercantiles, d'autres encore discutaient dans des dia-

lectes variés ; mais le plus grand nombre prenait des glaces ou du sorbet en silence, puis s'en allait en agitant une longue pipe, au lieu d'un cimeterre qui aurait été mieux assorti à des formes si nobles, à des mouvemens si majestueux. Ces enfans de l'Orient, quel que soit leur rang dans la vie, ont toujours l'apparence de l'aristocratie de la nature ; mais de tels visiteurs sont maintenant assez rares à Venise ; et si l'on voit de temps à autre un gallion ou une argosie à l'ancre dans son port, elles ne font que rappeler faiblement les flottes de bâtimens marchands qui y venaient en foule échanger les épices de l'Arabie, ou les diamans et l'or de l'Asie et de l'Afrique, pour les étoffes, les soies, les armes et les miroirs des manufactures vénitiennes, quand des perles étaient données pour des grains de verre, et les riches produits des mines pour ceux de l'industrie et du génie humain.

Les appartemens élégans et nombreux qui surmontent les boutiques et les cafés des portiques dans les bâtimens nommés *Procuraties*, étaient autrefois consacrés à la noblesse : c'était là que le plus grave sénateur, et le cavalier servant le plus gai, avaient leur *casino*, le rendez-vous de leurs amis intimes, le véritable empire de la *dama del cuore*. Là, le plaisir ne

connaissait aucune restriction, et la licence des esclaves (car tels étaient les Vénitiens dans les derniers siècles), la licence d'être vicieux était facilement accordée par un gouvernement dont le pouvoir était fondé sur la corruption du peuple.

Le centre de la place Saint-Marc, ce noble espace entouré d'objets si imposans et si brillans, a toujours été le théâtre des fêtes publiques, de ces simples et primitives époques de réjouissances nationales, le *feste veneziane*, fondées pour célébrer quelque événement lié à la gloire ou à la prospérité de la république. Parmi ces fêtes, la plus splendide et la plus ancienne était la *fiera dell' Ascensione* ou la *Sensa*, instituée en 1180 quand la liberté et la prospérité de Venise étaient à leur plus haut degré, et que son commerce et ses manufactures amenaient toutes les nations à ses marchés. Cette foire ou fête, qui servait en même temps au trafic, à l'orgueil national et au plaisir, commençait à l'Ascension, et durait huit jours (1). Des boutiques temporaires, de l'architecture la plus fantastique, étaient élevées autour de la place; les étoffes de soie, de

(1) Voyez *Origine delle feste veneziane*, par Giustina Renier, Michele.

laine, les velours de Venise, les chaînes d'or, les glaces, les bijoux, les armes à feu, les instrumens de musique, étaient mêlés avec tout ce que les arts produisaient de meilleur d'âge en âge; enfin l'exposition de la *Sensa* offrit des ouvrages tels que ceux d'un Titien ou d'un Tintoret, et les beautés vénitiennes contemplaient, à demi voilées par leur zendale, la réflexion de leurs charmes dans les productions des artistes qu'elles avaient inspirés.

Mais le Titien et le Tintoret avaient passé depuis long-temps, et les ouvrages semblables aux leurs n'enrichissaient plus depuis bien des années la fête de la *Sensa,* quand on vit paraître récemment au milieu des objets d'art, un groupe de marbre qui rappelait le ciseau de Praxitèle : il représentait Icare et Dédale. La foule se portait autour de cette belle production, et l'on demandait à grands cris le nom du sculpteur. C'était un jeune Vénitien qui travaillait encore, *inconnu à la renommée,* dans l'atelier de son maître Storetti (1) : son nom était Antonio Canova.

---

(1) Ce vénérable sculpteur vivait encore pendant que nous étions à Venise. Nous avons été voir l'atelier où il apprit à Canova à manier le ciseau destiné à faire renaître le plus sublime des arts.

On célébrait cette ancienne fête nationale, en 1796, quand ses honneurs et ceux du Bucentaure tombèrent sous le poids destructeur des changemens révolutionnaires. La couronne ducale, le livre d'or, le masque, les divertissemens, tout disparut. On doit regretter que la faiblesse et la tyrannie qui accompagnaient alors ces restes d'un meilleur temps n'aient pas disparu avec eux : mais l'Autriche règne, et Venise rampe ! La première fête publique de quelque importance, célébrée après une longue période, et qui sera probablement la dernière jusqu'à des temps assez éloignés, a été ordonnée par le gouvernement impérial pour honorer le retour des fameux chevaux. Rien ne fut oublié pour donner de l'éclat à un événement qui démontrait les bienfaits produits par la restauration et la chute de l'usurpateur. On érigea un magnifique amphithéâtre sur la place, dans le lieu où la machine de la *Sensa*, superbe construction de l'architecte Macaruzzi, s'était élevée. Cet emplacement était destiné à la noblesse, aux descendans des Contarini, des Morosini, des Rezzonico, des Quirini, aux ombres des *Pregadi*, des *Avogadori*, et du conseil de *dix*. On avait laissé un espace pour le peuple, qui remplissait ordinairement la place dans les fêtes populaires. Près de l'horloge de Saint-

Marc, on construisit une superbe *loggia* qui surpassait celle où le doge contemplait les combats de chiens et de taureaux dans les réjouissances républicaines. La couronne impériale, qui la surmontait, marquait qu'elle était réservée à l'empereur d'Autriche et à sa famille, qui voulurent être présens à la réinstallation de ces trophées de la conquête de Constantinople, et recevoir l'hommage de la gratitude vénitienne. Les canons des ports et des arsenaux annoncèrent l'arrivée de l'empereur. Les chevaux de Lysippe étaient prêts à être replacés dans la station qu'ils avaient occupée pendant six cents ans, et rien ne manquait pour compléter l'imposante splendeur de la fête.... que des spectateurs!! Quelques curieux étaient parsemés de loin à loin sur l'*Arena*; mais l'amphithéâtre resta vide. La musique joua, les cloches sonnèrent, le signal fut donné. Les chevaux furent montés dans leurs niches, et pas un seul *vivat* ne vint réjouir les oreilles impériales; l'empereur et sa famille jouirent à eux seuls de tout le spectacle sans être troublés par la participation plébéienne. (1)

---

(1) Quand nous allâmes à l'Opéra, le public, supposant que l'ex-impératrice de France était avec son père, commença à applaudir à l'entrée de l'empereur; mais

La place Saint-Marc tourne à angle droit du côté de la mer, et forme ainsi une seconde place aussi belle que la première, et qui porte le nom de *Piazzetta*, étant comparativement plus petite. Elle est bordée d'un côté par l'excellente façade gothique ou moresque du palais ducal, et de l'autre par une rangée de nobles édifices, ouvrages de Sansovino. La *Piazzetta* donne sur la mer, et se termine par deux superbes colonnes de granit, trophées de la république apportés de Grèce en 1174. Elles sont surmontées du lion de saint Marc et de la statue de saint Théodore; et quand on oublie les terribles exécutions qui ont eu lieu au milieu d'elles, on ne les voit point sans éprouver un profond intérêt; elles achèvent noblement la vue de la plus riche scène d'architecture qu'il soit possible d'imaginer.

C'est en vain que les critiques rigoureux trouvent des fautes innombrables dans le palais

---

on cessa subitement quand on vit qu'elle n'était pas arrivée; et sitôt qu'elle parut, les applaudissemens furent vifs et prolongés. A Padoue, ils ont été ensemble visiter l'Université : en sortant ils se séparèrent, l'un pour aller à Santo-Antonio, l'autre à l'École de chimie. La foule qui les avait accompagnés jusque là suivit les pas de Marie-Louise, et l'empereur resta seul avec le petit nombre de ceux qui n'osèrent pas le quitter.

ducal. Pour le peintre, et le poète dont l'imagination aime à parcourir les périodes romantiques du moyen âge, à s'égarer dans les champs de la Palestine et de Roncevaux, à errer au milieu des fêtes des Dandoli et des Falieri, c'est l'édifice *par excellence.* L'arène du Colisée n'inspire pas une vénération plus religieuse à l'artiste classique, que la *Corte del palazzo Ducale*, à ceux dont les associations sont fondées sur les temps de vigueur, de courage, de passions romanesques qui ont inspiré les chants du Tasse et de l'Arioste, et produit les marchands guerriers de Venise.

On entre dans l'immense fabrique du palais ducal (dont l'église de Saint-Marc était primitivement la chapelle) par huit portes; ce palais couvre une partie de la piazza, de la piazzetta et du grand canal. La porte principale, érigée dans le quinzième siècle, ouvre sur la cour qui paraît une scène détachée de l'Allambra. Le riche mélange des architectures arabesques et gothiques, les portiques claustraux élevés les uns sur les autres qui pourraient également servir de retraite à des moines musulmans ou chrétiens, offrant en même temps la magnificence et l'ornement d'une résidence royale, tout paraît imposant et splendide. Quand on monte *l'escalier gigantesque*, les terribles gueules de

lion où les fatales *dénonciations secrètes* étaient jetées, se présentent d'abord à la vue. Ce corridor extérieur conduit aux salles d'état.

Les murs de la *Sala di quatro porte* sont couverts des ouvrages des Tintoret, Vicentino et Titien; mais ils représentent principalement de froides allégories qui font allusion à la gloire de la république, aux succès de ses armes et de son commerce, sous les hiéroglyphes de blondes et grasses déesses et de nymphes à la chevelure dorée, les véritables Vénus vénitiennes, les Junon du Titien et de Paul Veronèse, qui n'étudiaient point le *beau idéal.* Plusieurs pièces succèdent, spacieuses, riches en tableaux, et anciennement consacrées aux affaires d'état, aux séances des divers conseils.

La salle des Pregadi (où s'assemblait autrefois le sénat, composé de deux cent trente membres qui décidaient de la guerre et de la paix) est une pièce superbe, principalement décorée par les peintures de Palma. Le plafond est du Titien : noble distinction!

La salle la plus frappante par son ancienne destination, est la *Sala del consiglio di Dieci*, ce divan de mort! qui sous prétexte de veiller à la sûreté publique, et de juger les criminels d'état, ne laissait aucune sécurité, ni pour la

vie, ni pour les propriétés, et commettait les plus grandes atrocités contre l'une et les autres. Le conseil de dix était une bande de Nérons; et comme lui, ils ont été victimes d'un pouvoir enivrant, de la sombre défiance, d'une position illégale, hors des limites de la sympathie humaine. On ne peut entrer dans cette salle sans frémir! On y voit encore le tribunal où siégeaient les juges, et la porte par où la victime (jugée dans un profond secret) disparaissait pour n'être plus vue ni entendue! Les ciceroni la désignent sous le nom de *porte fatale.* Combien de cœurs se sont brisés dans cet affreux repaire du pouvoir! Un bien petit nombre le quittaient pour être rendus à la liberté, ou livrés à l'exécution publique; mais la plupart étaient réservés pour les horreurs prolongées des brûlans *Piombi* au-dessus, ou des *Pozzi* noirs et humides au-dessous! Il est impossible de s'arrêter en ce lieu; mais passant à la hâte sans intérêt et sans curiosité (même à travers la salle magnifique du grand conseil, fantastiquement décorée des portraits des doges et des peintures des prouesses vénitiennes), l'œil et l'esprit échappent avec joie à ces monumens qui rappellent les véritables causes de la dégradation de Venise, le pouvoir illimité, et l'ambition insatiable! Il est doux

en sortant de cette puissante fabrique, *d'un côté palais et de l'autre prison*, de se lancer sur l'Adriatique, d'où l'on voit diminuer par degrés cette masse noire et imposante, son *pont des soupirs*, son immense escalier; et perdant peu à peu les émotions qui attristaient et troublaient le cœur, de se laisser aller à l'influence de sensations plus aimables, et enfonçant dans les coussins d'édredon d'une gondole qui glisse sur les eaux tranquilles avec un mouvement balancé, découvrir à demi la lumière du jour, à travers des draperies de soie. On éprouve alors une suspension momentanée des pensées et des soucis, et le seul sentiment de l'existence devient un plaisir.

C'est dans un moment semblable, qu'en passant le long de la *riva dei Schiavoni*, nous nous laissâmes conduire, d'après les suggestions de notre gondolier, à l'île Saint-Lazare, où sont situés l'église et le couvent des moines arméniens de l'ordre *Mechitaristica*, en nous éloignant des bords *où Venise règne sur ses cent îles.*

Un des aspects les plus remarquables de cette singulière ville se déploie graduellement à la vue; les tours, les tourelles, les dômes, les clochers, se dessinent sur l'eau; et des jardins artificiels qui fleurissent dans le château

de Lamotte (1), et qui paraissent comme des îles flottantes de verdure, donnent quelques traits de paysages terrestres aux faubourgs aquatiques de cette capitale de la mer.

A mesure que la barque avançait, les palais arabes du *Canale grande* prenaient un aspect aérien. On passait une île, puis un îlot; l'église de Saint-George, bâtie sur les dessins de Palladio, élevait son dôme au-dessus des arbres et des buissons baignés par l'écume de la mer, et plantés par les moines dans leur retraite insulaire. Les dômes de l'église du Rédempteur, chef-d'œuvre de Palladio, succèdent, quand on a doublé la pointe de l'*isola della Zueca ;* un fort ou un lazaret semblait sortir des eaux par intervalles, et flotter sur leur surface, plutôt que reposer sur les rochers qui leur servent de base. C'était, je pense, en côtoyant une *isoletta* occupée par un de ces *lazaretto*, qu'un incident qui aurait pu prendre beaucoup d'intérêt sous la plume qui a tracé l'histoire de Lefèvre, nous a frappés. En nous approchant de l'île pour y chercher un peu d'ombrage (car la chaleur était excessive), nous parvînmes tout près d'une des ailes sombres et tristes du *lazaretto*, et si près que nous entendîmes distinctement

(1) Élevé et planté par les Français.

une petite voix argentine répéter plusieurs fois : *Venite per me? Venite per me, cari amici* (1)? Conduits par le son, nous aperçûmes un visage pâle qui se collait contre les barreaux de fer d'une fenêtre sans châssis, dans une partie élevée du bâtiment. Une main qui paraissait au soleil d'une blancheur de neige, était parvenue à passer en dehors de la grille, et accompagnait de son mouvement impatient la question souvent et vivement réitérée de *Venite per me?* Quand notre barque s'éloigna, le son qui arrivait encore jusqu'à nous avait perdu sa sérénité, les accens paraissaient étouffés par le désappointement, et le vent qui nous les apportait ne s'évanouissait pas sur les eaux avec un murmure plus douloureux que les derniers sons que nous recueillîmes des *Venite per me.*

Poverina, dit le gondolier d'un ton de compassion, *Poverina*, si nous passions vingt fois dans la journée, elle nous demanderait vingt fois, si nous venons pour elle. Nous demandâmes ce que c'était que la *Poverina*. Il nous dit qu'il ne le savait point; que c'était une jeune maniaque; qu'il avait entendu dire qu'elle était folle d'amour : on l'avait confinée

(1) « Venez-vous me chercher, mes chers amis? »

depuis plusieurs mois dans cette chambre de l'aile du lazaretto, destinée aux insensés; mais l'hiver ou l'été, le bruit des rames l'attirait toujours aux barreaux de sa cellule, et provoquait la demande qu'elle répétait dans des tons si variés et si touchans, d'espérance et de découragement. Nous arrivâmes à l'isola San-Lazzaro, qui paraissait comme un parterre sur la mer, et nous descendîmes sur un porche du couvent, plus occupés de la jeune aliénée, que des moines de l'Adriatique.

Nous passâmes de la gondole dans les cloîtres, aidés de deux frères lais, qui nous laissèrent dans une chambre propre et jolie, pour aller chercher le moine chargé de faire les honneurs. Ils revinrent au bout de quelques minutes, et nous présentèrent au bibliothécaire don Pasquale Aucher, qui nous reçut avec l'aisance et la politesse d'un homme du monde, mais avec une tête et une barbe telles qu'on en rencontre rarement dans le monde. L'une, qui n'était point défigurée par un capuchon gras, était singulièrement belle, et l'autre était moins grotesque, plus gracieuse que celles des moines ne le sont ordinairement; une expression spirituelle et tout-à-fait grecque animait un visage d'une couleur olivâtre et transparente, et la barbe d'un noir brillant

comme les cheveux, aurait pu convenir au grand-prêtre du temple de Salomon.

Frà Pasquale nous conduisit immédiatement à la bibliothéque, qui passe pour riche en manuscrits arméniens; et pendant que nous causions auprès d'une fenêtre dont la vue ne s'étendait que sur la mer, nous nous sommes crus un instant sur une frégate missionnaire, frêtée par la société biblique, de salut et de lois pour les régions lointaines plongées dans les ténèbres.

Cette bibliothéque, au milieu des vagues, renferme un objet encore plus curieux qu'elle-même : c'est une presse à imprimer; et pendant que nous étions là, on tira plusieurs feuilles qui devaient bientôt circuler dans les parties les plus reculées de l'Asie. Je ne pus m'empêcher de dire à Frà Pasquale, que si une presse pouvait être considérée comme libre dans le monde, ce devait être la presse océanique de Saint-Lazare. Il répondit en souriant, « qu'elle était libre, en effet ». Je lui demandai s'il voudrait imprimer pour moi un livre qui exigeait une presse libre. « Oh! dit-il, très-volontiers; je suis sûr que je pourrais imprimer avec impunité tous les ouvrages que vous pourriez écrire. — Quoi! dis-je, même quand je parlerais mal de l'empereur d'Au-

triche? » Le sourire de Frà Aucher s'évanouit à ce mot. « Certainement non, dit-il. » En 1815, S. M. I. et R. avait honoré leur couvent de sa présence, et voyant le terrain exigu qu'il occupait, il avait donné aux moines une petite île qu'ils allaient planter et cultiver. « Bien, lui dis-je; mais pourrais-je dire quelque chose du pape? » C'était encore pis; les papes avaient pris leur congrégation, quoique hérétique, sous leur protection spéciale, depuis l'établissement de ce monastère insulaire, par son grand fondateur Mechitar di Pietro, jusqu'à nos jours. Ne voulant pas perdre mon marché, je me rabattis sur le grand-seigneur, ce terrible Turc qui exerçait dans ce moment même les plus atroces barbaries sur les Grecs de Constantinople, parce qu'une famille grecque, employée dans les charges de l'état, était soupçonnée de péculat. Il secoua la tête, et répliqua : « Le grand-seigneur est un puissant voisin. » En un mot, il était évident que la presse de l'île Saint-Lazare était aussi libre que toutes celles de l'Europe, où *l'on peut tout imprimer librement sous l'inspection de deux ou trois censeurs.*

Le principal objet de cette imprimerie est la conservation de la langue arménienne, en faisant circuler les livres écrits dans cet

ancien dialecte, qui sont colportés dans le Levant par les caravanes d'Alep, de Smyrne et de Constantinople. Pendant l'année 1818, outre un grand nombre de grammaires et de dictionnaires, ils ont imprimé la chronique d'*Eusèbe de Césarée*, en trois langues, l'arménien, le latin et le grec (le texte grec était perdu depuis long-temps); ils étaient occupés alors à l'impression de quelques-uns de leurs manuscrits arméniens. En même temps que l'Asie profite des produits de la presse de ce couvent, les moines en tirent un revenu assez considérable.

Quand nous traversâmes les cloîtres et les corridors du monastère, on disait vêpres dans l'église. Plusieurs jeunes Arméniens, élèves de l'établissement, passèrent près de nous avec leur missel à la main; l'abbé parut ensuite; nous lui fûmes présentés; il s'arrêta poliment pour nous adresser quelques mots; mais il ne perdit rien de sa dignité habituelle et de sa gravité en exerçant sa civilité; et il avait plutôt l'air d'un calife en retraite, que d'un moine de l'humble congrégation *Mechitaristica*. C'est en effet un Arménien de très-haute naissance, et il avait été nommé archevêque à Rome en 1804.

Quand on nous eut montré tout ce qui mé-

ritait d'être vu dans le couvent et la bibliothéque (qui contient quelques tableaux), nous nous promenâmes long-temps avec notre aimable bibliothécaire dans le petit vignoble qui entoure les cloîtres, et qui baigne dans la mer; et sa conversation aimable et spirituelle, sa politesse cordiale, jointes à l'ordre, à la propreté, au bien-être que nous voyions régner dans cette retraite, nous laissèrent les impressions les plus favorables que nous ayons jamais reçues des institutions monastiques. Là, on ne voyait aucunes traces de cette bigoterie, de cette paresse, de cette malpropreté (hôtes ordinaires des monastères), et il est évident que mille et un contes ne sont pas nécessaires pour bannir l'ennui d'une société d'hommes qui, rassemblés des villes de l'Arabie et de l'Arménie dans le sein de l'Adriatique, s'occupent de l'éducation de leurs jeunes compatriotes, de leur imprimerie, de leurs vignes, et de leur bibliothéque vraiment nationale.

Le fondateur du couvent de Saint-Lazare, *Mechitar*, a fait de l'éducation des jeunes Arméniens la règle fondamentale de l'ordre. On n'y admet que des élèves de ce pays, et on les prend dans le premier âge. Les études comprennent la grammaire, l'histoire, la géographie, les ma-

thématiques, la rhétorique, la poésie, la philosophie et la théologie. Leur table est amplement servie; on lit la Bible pendant le dîner. On les fait travailler dans le petit jardin, et prendre tous les exercices que ce terrain limité peut admettre, et il leur est permis une fois l'année, pendant leurs longues vacances, de visiter Venise et la terre-ferme. Quand toutes les institutions monastiques ont été abolies par les Français, en 1810, on laissa subsister celle-là par un décret particulier; et les moines de San-Lazzaro ont échappé à toutes les vicissitudes qui ont dispersé pour un temps leurs confrères moins respectés et moins respectables.

Les *fabbriche pubbliche* de Venise sont de nobles édifices; mais leur architecture grecque est moins frappante que celle de plusieurs bâtimens privés avec leurs façades moresques, tels que les palais Bressa, Bembo, Pisani, Donado, et autres, qui n'ont pas senti la touche glacée du goût corinthien de Palladio.

Le vieux palais *di Ca Barbarigo*, et plusieurs autres résidences ruinées des nobles vénitiens, contiennent quelques beaux tableaux. On dit que le Titien a long-temps habité le Barbarigo, et la galerie porte encore le

nom de *Scuola di Tiziano*. Dans ces salons dévastés, nous avons vu quelques-uns de ses premiers ouvrages et ceux de Jean Bellin son maître. Les nombreux portraits des doges que cette illustre famille a donnés à Venise, sont dus au pinceau de ces deux artistes. C'est là aussi que s'efface tous les jours la fameuse Madeleine du Titien, avec ses yeux en pleurs. Le temps et le manque de soin l'ont altérée d'une manière irréparable, quoiqu'un vieux rideau vert soit continuellement tiré devant elle, et que le gardien qui fait les honneurs du palais, la montre avec toutes les cérémonies convenables qu'il a apprises de son prédécesseur. On voit aussi là le premier ouvrage du même peintre (un saint Jérôme), et le dernier (un saint Sébastien) : celui-ci n'est pas terminé; car le Titien y travaillait quand il fut atteint de la peste à quatre-vingt-dix ans.

De ce berceau de son génie où il réalisa son premier rêve de beauté féminine dans sa Vénus si souvent répétée, il était triste, mais naturel, d'aller visiter son tombeau dans l'église des Cordeliers. Là, après avoir passé devant le monument somptueux du grand doge Foscari (sous le règne duquel la république a fait ses plus brillantes conquêtes en Italie), nous nous hâtâmes d'arriver au pied de l'*autel du crucifix*,

où, sur une pierre du pavé sans aucun trophée funéraire, on lit cette inscription :

Qui giace il gran Tiziano. (1)

Cependant, quand cet immortel artiste fut consigné dans cette humble sépulture (2), il était si considéré de ses concitoyens, que, malgré la fureur de la peste qui régnait alors, on trouva le temps de lui faire une pompe funèbre telle qu'on ne l'accordait qu'aux premiers des nobles.

Tiziano Vecelli, le chef, sinon le fondateur de l'école vénitienne, le peintre lauréat des rois, mais qui dédaigna la protection royale de

---

(1) « Ci gît le grand Titien. »

(2) Dans un moment où, pour quelque motif particulier, on imposa aux Vénitiens une taxe extraordinaire, le Titien et son ami Sansovino en furent exemptés, pour marquer le respect qu'on avait pour leur génie. Charles-Quint disait qu'il avait reçu l'immortalité trois fois des mains du Titien ; car il avait trois fois fait son portrait. Il disait à ses courtisans, qui affectaient de traiter cet artiste comme un plébéien : *Je puis créer des centaines de ducs, de barons et de comtes tels que vous ; mais hélas! il n'est pas en ma puissance de créer un seul Titien!* « Rien au monde, dit un des biographes de ce génie éminent et indépendant, ne put l'engager à quitter sa chère Venise, où il vivait magnifiquement et dans une entière liberté. »

tous les souverains de l'Europe, l'ami de Sansovino, de Michel-Ange, de Bembo, du Tasse, de l'Arioste, de Speroni, et de Cellini (1), dont les cardinaux recherchaient la société, à qui les empereurs accordaient leur confiance, unissait l'indépendance du génie au travail constant de la médiocrité. Comme artiste, sa vie et ses ouvrages sont des modèles; peu de ses confrères l'ont surpassé dans les uns, et bien moins l'ont imité dans l'autre. Après avoir fait les portraits de tous les princes, il refusa les offres par lesquelles ils voulaient l'attirer dans leurs cours, et il mourut maître de lui-même dans sa propre maison (2), en dépit des sollicitations successives de Charles-Quint, François Ier, Henri VIII, Philippe II, Paul IV, et Léon X.

Les églises de Venise sont nombreuses et même encore magnifiques. Celle de Saint-Sé-

---

(1) Cellini, aussi enthousiaste des hommes d'un vrai génie qu'il était impitoyable pour les *prétentions*, se vante de la réception cordiale que lui fit à Venise *quel maraviglioso Tiziano*. Le Titien, quoiqu'il ne soit pas né à Venise, se fixa de si bonne heure dans cette ville, comme élève de Jean Bellin, qu'elle devint sa patrie adoptive, et les Vénitiens le réclament avec orgueil.

(2) Cette maison est située près de l'église des Miracoli; mais personne ne peut la désigner bien exactement.

bastien serait toujours visitée avec intérêt, quand elle ne contiendrait aucun autre objet pour attirer les pas de l'étranger, que le tombeau de Paul Véronèse, qui a décoré de ses ouvrages brillans le plafond et les murs de ce temple. Là, il peignit dans sa première jeunesse; là, ses obsèques furent célébrées, en 1588, quelques années après la mort du Titien.

L'église de Saint-Jean et Paul, qui appartient aux Dominicains, est une vénérable structure gothique; c'est le grand mausolée de soixante et dix doges, dont les monumens lourds et magnifiques sont épars dans ses cloîtres sombres et son sanctuaire. Sur la place, devant cette église, est la statue équestre, en bronze, d'un chef condottiere, un Barthélemi de Bergame, général de l'armée de la république. On dit que c'est la seule statue équestre qui existe à Venise.

Dans cette église on voit le fameux tableau de saint Pierre martyr, du Titien, dans lequel le Dominiquin a pris l'idée de son beau tableau sur le même sujet, maintenant dans la galerie de Bologne. La pensée originale appartient au Titien, mais le Dominiquin l'emporte par l'effet dramatique; son moine qui fuit en abandonnant saint Pierre à son sort au milieu des montagnes boisées de Côme, est une des plus belles

choses que la peinture ait jamais produites. Nous nous arrêtâmes long-temps dans ce superbe et ancien édifice ; mais nous y serions restés plus long-temps encore si nous eussions lu alors *le Doge de Venise.* (1)

La plus ancienne église de Venise est celle de Santa-Maria della Carità, dont la première construction date du douzième siècle. Elle devait son ancienne célébrité à sa *festa* et aux indulgences que lui accorda le pape Alexandre, qui y trouva un refuge contre la persécution de Barberousse. La fête de Sainte-Marie de la Charité, honorée de la présence du doge et de sa suite, a continué d'être célébrée avec splendeur jusqu'à l'année fatale à tant d'autres fêtes antiques, 1796.

L'église et le couvent furent supprimés par les Français, mais le souvenir de la confrérie des beaux-arts, qui y était attachée, la sauva d'une ruine et d'un oubli complets, et l'emplacement d'une des plus anciennes académies de peinture de l'Europe, fut choisi pour le rétablissement d'une société qui était tombée dans une décadence totale, et pour rassembler les ouvrages de l'art ancien et moderne. Sous la direction spéciale du comte Cicognara, l'école

(1) *Voyez* acte III, scène 1re, de *Marino Faliero.*

du Titien fut encore ouverte, et Venise doit à l'intelligence, à l'activité, au génie de cet homme accompli et de son secrétaire Antonio Diedo, non-seulement le renouvellement des arts, mais plusieurs trésors précieux de l'école vénitienne, qui ont été recouvrés par leurs soins.

L'assomption de la Vierge, le chef-d'œuvre du Titien, était depuis long-temps abandonné et couvert de poussière et de saleté dans l'église où il avait été originairement placé; le comte Cicognara le découvrit, et le fit porter dans la galerie de l'académie, où, par un procédé curieux, mais qui demande une grande patience (1), il fut rendu à sa primitive beauté, à toute cette fraîcheur de coloris qui a rendu le Titien si cé-

(1) Ce procédé est extrêmement simple dans ses moyens, mais fastidieux dans sa pratique. Il consiste à laver la surface avec une solution alkaline. Pour cet effet, on se sert de petits flocons de coton, et la friction est aussi légère que possible. Quoique la crainte d'altérer la peinture ait empêché de la nettoyer au point d'enlever toute la fumée et tout l'enceus qui la couvraient, plusieurs balles de coton ont été employées dans l'opération. Les teintes de cet ouvrage remarquable, encore partiellement ternies, sont cependant encore les plus vives que nous ayons vues en Italie; et le coloris est poussé, dans ce tableau, au plus haut degré où l'art est peut-être susceptible d'arriver.

lèbre, et qu'on dit plus évidente dans ce grand tableau que dans aucun autre de ses ouvrages.

La grande église de la Charité est convertie en salles pour les écoles de gravure, de peinture et de dessin. Le couvent est occupé par les appartemens des professeurs, du secrétaire, et des autres employés de l'établissement, et par la bibliothéque, les salles d'exposition, etc.; et l'ancien édifice de la confrérie est consacré à l'exposition des ouvrages des élèves, et à la distribution des prix annuels. A l'exception du rétablissement de son ancien nom, l'institution est entièrement due à la munificence du gouvernement français.

Galilée a dit « qu'un esprit méditatif trouverait de grandes occasions d'exercer ses facultés dans la multitude d'ouvrages de tous genres auxquels on travaillait continuellement dans le fameux arsenal de Venise. » Même à présent au milieu de sa solitude silencieuse et désolée, les fragmens massifs qu'on voit épars dans ce vaste séjour attestent sa grandeur passée, quand on le regardait comme le puissant boulevard de l'Italie, et même de l'Europe, contre les infidèles. Isolé et entouré de hautes murailles, cet arsenal paraît comme une ville de tours et de forteresses. Le lion qui gardait le Pirée d'Athènes est encore à ses portes: en entrant dans ses murs,

l'immensité des détails, l'industrie intelligente avec laquelle l'homme s'est appliqué à inventer et exécuter des moyens de se détruire, étonnent et effrayent. Mais ce lieu où seize mille ouvriers travaillaient, où trente-six mille matelots étaient quelquefois rassemblés, ces vastes chambres où des centaines de femmes travaillaient aux voiles des vaisseaux, contribuant ainsi aux conquêtes vénitiennes, la fonderie de canons (ces véritables et légitimes souverains du monde), les forges vastes et nombreuses, dignes de la caverne de Vulcain, et les magasins de bombes, de boulets, de toutes sortes d'instrumens destructeurs, tout est maintenant solitaire et abandonné. Rien ne rappelle le grand arsenal de la république, le puissant armement naval lancé de ces spacieux bassins; on n'y voit qu'un Bucentaure dégradé, qui ne portera plus le doge souverain à son épouse Adriatique, une galère non achevée sur le chantier, et l'ancien dépôt d'armes; cependant il n'existe aucun objet à Venise plus caractéristique, plus digne d'être vu que cet arsenal d'où sortaient ces forteresses flottantes, alors sans rivales, qui faisaient la terreur des Arabes et des Sarrazins, et l'envie des Génois moins puissans! De là le commerce envoyait ses vaisseaux chargés aux rives de la Suède, de

l'Espagne, et même de la Perse; et des barques plus petites remontaient le Pô, l'Adige et le Mincio. Même sous les Français, cinq mille ouvriers étaient constamment employés dans l'arsenal de Venise; et maintenant sept à huit cents suffisent amplement pour les travaux: dispersés dans cette immensité, ils y laissent l'apparence d'un désert.

L'état de la société, des mœurs, des manières vénitiennes, depuis la décadence de la république, par l'abaissement de son commerce et le despotisme croissant de son gouvernement, n'a été que trop fréquemment et trop fidèlement décrit dans les ouvrages des voyageurs et des historiens, depuis le railleur Amelot jusqu'à l'impartial Daru, et la somme de ses corruptions a été philosophiquement démontrée par le dernier dans une observation qui en dit plus que des volumes (1). Une société où les femmes n'ont aucune influence est en effet dégradée au dernier point, et même désorganisée; car cette influence est un *droit*

---

(1) En parlant des femmes, M. Daru observe que « la corruption des mœurs les avait privées de tout leur empire; on vient de parcourir toute l'histoire de Venise, et on ne les a pas vues une seule fois exercer la moindre influence. » (*Hist. de la Rép. de Venise*, vol. 5.)

divin dérivé de leur noble vocation d'épouses et de mères; et ce n'est que sous l'empire des plus fausses combinaisons, quand les lois immuables de la nature sont négligées, qu'elles peuvent perdre une immunité inhérente à la fin de leur existence. Cependant s'il existe une contrée où la beauté, les attraits, la tendresse du cœur, se voient plus souvent réunis, cette contrée est Venise! Le doux regard, l'œil caressant, la gaîté et l'affabilité féminines qui charment l'étranger dans toutes les Vénitiennes qui s'offrent à sa vue, donnent l'idée d'une race créée pour les affections aimables, pour recevoir et inspirer les sentimens les plus vifs et les plus tendres. Mais les couvens, les casino, la tyrannie politique, la superstition, sont les ennemis des vertus annoncées par ces physionomies enchanteresses; et les charmes qui, mêlés à de plus hautes qualités, auraient fixé le siége de l'empire féminin dans les lagunes de l'Adriatique, ont survécu long-temps à la pureté; mais pour faire de celles qui les possèdent des esclaves ou des sultanes destinées à être asservies ou à dominer par les moyens les plus dégradans. La société privée de Venise, telle qu'elle était autrefois, est tout-à-fait rompue, et les seules maisons ouvertes dans cette ville si gaie et si brillante, sont, je pense,

celles des comtesses Benzoni, Michele et Albrizzi. Il semble que Venise, dans le naufrage de sa splendeur sociale, ait conservé quelques exemples propres à effacer les idées désavantageuses qu'on a pu se former sur elle, en offrant dans les représentans actuels de ses anciens cercles, un *échantillon* des talens, de l'amabilité, de la beauté, qui devaient être l'héritage des femmes et des filles des libres citoyens de la république.

Les *conversazioni* de minuit de madame Belzoni (car elles commencent à peine après l'opéra), ne donnent point du tout l'idée des assemblées dissipées du casino vénitien. Nous les trouvâmes composées d'hommes très-spirituels, et de femmes très-jolies; mais la séparation des sexes, dont chacun formait un cercle distinct, offrait une étiquette au prix de laquelle la liberté des manières anglaises passerait pour de la licence. De temps à autre un gentilhomme se détachait de son groupe et venait causer sur le dos du fauteuil d'une dame; mais ce procédé avait plutôt l'air d'une innovation que d'une habitude, et la décence même aurait pu se plaindre de l'*ultra-formalité* de la société d'une des beautés les plus célèbres d'Italie. Les charmes de la comtesse Marina Benzoni ont été chantés par tous ceux

qui ont joué sur une guitare l'air délicieux de *la Biondina ;* mais l'enchantement de sa manière vénitienne, sa douceur, sa naïveté, sont moins susceptibles d'être décrits. Rappelant par des anecdotes piquantes et contées avec esprit, le souvenir des cercles brillans et agréables sur lesquels elle présidait, et retournant souvent au triste état actuel de son malheureux pays, dont elle fait les honneurs jusqu'à la fin aux visiteurs étrangers; offrant encore les traits et le coloris des portraits du Titien et du Georgion, elle ressemble à la prêtresse d'un temple dévasté, qui reste fixée auprès d'un autel dont les feux sont éteints et les fêtes éclipsées pour toujours.

Dans l'un des plus jolis casino des canaux de Venise, attrayant pour le passager anglais quand il contemple de sa gondole les buissons et les fleurs qui décorent les balcons de la comtesse Giustina Michele, on trouve une société qui rappelle bien plus les soirées de Paris, que les *conversazioni* italiennes. Le traducteur de Shakespeare, l'auteur des *Feste Veneziane* doit naturellement rassembler autour d'elle tout le talent (1), le goût et l'instruction qui

---

(1) Le poète Pindemonti, traducteur d'Homère ; Mus-

restent encore dans la patrie de Bembo, de Zeno, de Goldoni, de Chiari et de Gozzi. Mais au milieu de la réunion intéressante qui se forme chez madame Michele, rien ne peut attirer l'attention auprès d'elle. Le génie et le patriotisme, ainsi que l'âme, n'ont point de sexe; et les manières et la conversation de cette dame prouvent combien ils peuvent se mêler heureusement à la douceur engageante d'une femme. (1)

---

toxethi, un Grec savant et plein de mérite (que nous eûmes le bonheur de retrouver à Paris à notre retour); Casti, le docte fils du poète célèbre; Pietro Poli, auteur de plusieurs ouvrages légers, et quelques autres littérateurs vénitiens, étaient absens; mais on voyait chez la comtesse Michele, *Vittore Benzoni,* auteur de *Nella*, poëme rempli de patriotisme et de souvenirs *delle glorie passate della republica,* autant que l'état actuel de la presse le lui a permis; *Alviso Quirini,* son parent, homme très-distingué; le comte Rangoni, auteur des *Orazioni Masoniche,* et le comte *Cicognara.*

(1) Dans son élégant petit ouvrage sur les fêtes vénitiennes, madame Michele tâche de cacher la dégradation de Venise, en rappelant sa gloire, sa liberté passée, et toutes les vertus qui les avaient primitivement accompagnées. Nous avons eu à regretter l'absence de madame Albrizzi (la *Saggia Isabella* de Pindemonti); car on nous avait beaucoup parlé de l'aisance et de l'agrément de sa conversation : notre entrevue à Padoue était bien faite pour justifier tous nos regrets.

L'indifférence passive des Vénitiens sur le renversement de leur ancienne république a mis en garde une grande partie de la société contre la sympathie, que leur misérable situation devrait naturellement exciter; et l'opinion publique en Europe semble prendre le ton de cette classe dont les intérêts avaient été blessés par la soumission de Venise aux armées françaises, et qui se trouvaient ainsi disposées à regarder comme crime, ce qu'un jugement plus calme appellerait simplement malheur.

Mais sans nous arrêter sur les circonstances fatales, mais inévitables, qui accompagnent la dégénération d'un peuple et un gouvernement usé, et qui sont en même temps les causes et les conséquences de la décrépitude nationale; il suffit de remarquer que la pusillanimité, la corruption, l'absence de patriotisme, sont plutôt des maux héréditaires que des vices personnels, et qu'il n'existe aucune condition plus misérable et plus digne de compassion que celle de l'homme qui naît sous des combinaisons politiques défavorables au développement de l'indépendance et des vertus publiques.

Ainsi donc, quelque coupables que les Vénitiens aient pu paraître, quand ils n'ont point enterré leurs femmes et leurs enfans sous les

ruines de leur ville, pour le service des ennemis de la France, et pour prolonger de peu de jours l'existence de leur république; ce crime a été assez sévèrement puni par la cruelle et méprisante cession de cette cité et de ses dépéndances, faite par Napoléon à l'Autriche. Sous le despotisme actif de la France, les Vénitiens avaient au moins une chance pour recouvrer quelques-unes des qualités dont le temps et les événemens les avaient privés; mais le gouvernement de plomb de l'Autriche, même quand il est dirigé par les meilleures intentions, n'est jamais propre à améliorer la condition de l'humanité; et à Venise, toute sa politique est évidemment funeste.

Le cabinet autrichien, dans la conscience intime que sa domination en Italie est encore plus précaire que les conquêtes ne le sont ordinairement, a dirigé, depuis sa première prise de possession du territoire vénitien, tous ses efforts vers la destruction d'une ville dont le voisinage peut devenir un jour dangereux pour ses autres domaines; et l'on emploie tous les moyens possibles pour annuler son commerce, et le porter dans des canaux plus certainement sous l'empire de l'aigle impérial.

Le gouvernement autrichien de Venise est

donc non-seulement un despotisme pur, mais une aggrégation étudiée et intentionnée de tous les abus qui tendent à opprimer, à briser l'esprit des sujets, à éteindre l'industrie et l'espérance. Les Allemands président exclusivement sur tous les départemens de l'état. A l'époque de notre visite à Venise, il n'y avait pas un seul de ses citoyens à la tête d'une administration, hors le président de l'Académie des arts, qui joint à son mérite personnel, et parfaitement analogue à son emploi, celui de servir *gratis*. Tous les juges étaient étrangers, ignorant également les usages et la langue du pays.

Les procès criminels sont conduits dans le plus grand secret : l'accusé ne peut pas avoir de défenseur, et on lui laisse ignorer son accusateur. Il peut être détenu six mois sans procès; et quand on le rend à la société, il y rentre avec la conviction qu'il a un secret ennemi dont il ne peut prévoir ni prévenir les futures machinations. Vingt-quatre juges (car on leur donne ce nom par civilité) siégent autour d'une table dans une chambre bien fermée, et, sous le manteau des lois et de la justice, décident de la réputation et de la vie des citoyens, sans être arretés par la crainte de l'opinion publique ou l'obligation de motiver leur jugement.

Le refus d'un avocat pour l'accusé n'est point un oubli; ce sujet a été la matière d'une discussion formelle, et le conseil aulique de Vienne s'est décidé sciemment et volontairement à refuser une faveur que le bon sens et l'honnêteté naturelle font reconnaître à tous les hommes comme un droit.

Mais quand le silence et l'obscurité dans lesquels les opérations légales sont conduites, ne suffiraient pas pour garantir les juges, et leur donner toute latitude dans l'exercice de leurs fonctions, une autre porte est ouverte à l'injustice, dans le pouvoir qu'ils ont de décider dans les cas où la loi est incertaine ou se tait, d'après l'usage, et quand celui-ci manque, suivant les lumières de leur conscience.

Les restrictions commerciales apportent tous les empêchemens possibles dans les moyens de gagner de l'argent, et de lourds impôts ont progressivement épuisé les capitaux fournis par le territoire. Les taxes sont envoyées à Vienne jusqu'au dernier sou, et même les fonctionnaires publics qui sont obligés de résider à Venise, dépensent assez peu de leurs revenus pour que leur salaire ne rentre pas entier dans la circulation. Tous les détails de l'accoutrement militaire sont apportés de Vienne, et l'on n'emploie aucun artisan véni-

tien pour le service de l'état, quand on peut y suppléer par des importations d'Allemagne.

La conséquence de ce mode de gouvernement cruel et tyrannique, c'est que le numéraire disparaît peu à peu ; une monnaie basse et presque sans valeur est presque tout ce qu'on voit circuler à Venise ; et c'est en si petite quantité, que pendant notre séjour, le change d'une pièce de cinq francs exigeait trois sous de retour. L'agio sur l'or y était aussi beaucoup plus fort que dans aucune autre ville d'Italie. (1)

Les Vénitiens ainsi dépouillés de leurs derniers sequins, sont incapables d'entreprendre les grands ouvrages publics absolument nécessaires pour la conservation de leur ville. Les lagunes se remplissent graduellement, et les maisons tombent dans les canaux par l'impossibilité de réparer les pilotis. La population qui jusqu'à l'extinction de la république était

(1) L'ancienne monnaie de la république était si pure et si renommée, que des voyageurs ont trouvé des anciens sequins vénitiens au-delà du Gange et sur la côte de Malabar. Cooper dit que, depuis la Méditerranée jusqu'à la Chine, les Asiatiques ne connaissent pas d'autre monnaie. Bruce raconte que les Arabes lui demandaient si les Vénitiens étaient les seuls Européens qui possédassent des mines d'or.

de cent quarante mille âmes, est réduite à cent mille. Entre les années 1813 et 1817, elle a diminué de deux mille, et d'après les derniers recensemens, il paraît qu'il faut compter maintenant trois mille de moins. Pendant les vingt dernières années, vingt-quatre grands palais ont été vendus et démolis, et l'état d'abandon et de dégradation de ceux qui restent, fait présager leur sort prochain.

Le commerce de Venise annulé, ses ressources coupées, et ses richesses dilapidées, il est naturel de supposer que des sentimens bien amers règnent dans le peuple à l'égard de leurs injustes oppresseurs, et que des soupçons mutuels et bien fondés multiplient les espions, et contribuent avec la puissance croissante de la noblesse, à rompre les liens de la société. A mesure que les moyens d'attraction qui dérivaient des amusemens publics diminuent avec les moyens de les soutenir, les étrangers sont moins tentés de s'arrêter; et quelques jours consacrés à l'examen de sa position singulière et curieuse, et quelques soirées passées dans les seules *conversazioni* maintenant ouvertes aux étrangers, complètent le séjour à Venise, qui, du temps d'Evelyn et de lady Montague, s'étendait souvent à des mois et même à des années. Si l'influence po-

litique actuelle continuait, son sort comme ville serait bientôt décidé; elle disparaîtrait aux yeux de ses oppresseurs, il ne resterait pas un seul fragment de ce monument de mille ans de gloire. Les vagues de l'Adriatique se refermeraient sur les palais des Foscari et des Priuli, et les ouvrages de Sansovino et de Palladio s'enfonceraient sous les lagunes aux bords desquelles ils paraissent déjà succomber à un déclin prématuré.

L'histoire de Venise a obtenu la popularité d'une légende. Elle commence brillamment: quelques esprits indépendans, après avoir en vain cherché autour d'eux un asile contre le despotisme, ne trouvant aucun point sur la terre pour se mettre à l'abri de ses atteintes, se rassemblent au milieu de la mer, et on les laisse tranquilles possesseurs d'un terrain couvert de vase et de plantes marines. Ils sont pauvres, mais libres; ils souffrent beaucoup, et ne jouissent de rien, que de l'indépendance. Enfin, ils parviennent à l'opulence et à l'importance nationale, sous l'influence énergique de la nécessité. Alors commence la puissance, la domination extérieure; et la gangrène de la ruine nationale empoisonne déjà la constitution de l'état et ses institutions sociales, sous les formes variées de l'ambition,

du luxe, de l'ostentation, de la corruption des mœurs, de la licence dans les manières. Le pouvoir concentré dans un petit nombre, pèse sur le plus grand, un sénat national se change en inquisition politique, le soupçon devient le principe dominant, et les espions les agens essentiels du gouvernement; jusqu'à ce qu'enfin les tyrans tombent victimes de leur propre système, et qu'il en échappe à peine un seul, soit par hasard, soit par son insignifiance. La cruauté et une faiblesse efféminée terminent la scène : les *piombi* du palais ducal, les divertissemens de la place Saint-Marc, l'ostentation combattant jusqu'à la fin contre l'indigence.

Une invasion étrangère pouvait à peine être sentie comme un mal. Des chefs timides et corrompus trahirent un peuple opprimé et corrompu, et la maîtresse victorieuse de Constantinople se soumit, sans avoir opposé le plus léger effort, au conquérant du jour. C'est là que commence la dernière période de malheur : elle fut livrée comme un ballot de marchandise, jetée dans la balance pour achever le poids. Régie d'après une politique plus barbare que n'aurait pu l'être celle des Huns, elle se vit forcée à subir la plus affreuse destinée pour une nation ou pour un individu,

celle de ramper sous un pouvoir qu'on méprise.

A l'époque de la révolution, les Vénitiens avaient, il est vrai, perdu depuis long-tèmps l'indépendance d'esprit, le génie, l'industrie de leurs ancêtres; mais leur haine pour le gouvernement autrichien est telle, qu'elle peut devenir pour eux une source de régénération, un point d'appui pour la résistance. Le même pouvoir qui força leurs pères à quitter de fertiles plaines pour se réfugier dans les lagunes, peut forcer l'insecte rampant à se retourner contre son oppresseur; il peut même à présent faire sortir les sibarites vénitiens de leurs palais ruinés, relever le lion de Saint-Marc, comme dans les jours des Falieri et des Dandoli. Les descendans des héros de Cypre, de Candie et de Negrepont, se joignant à quelques futures ligues de Lombardie, pourraient aider à la défaite d'un Barberousse de nos jours, qui ferait plutôt passer la charrue sur les villes d'Italie, que de reconnaître leurs droits à l'indépendance. Dans la triste situation des choses actuelles, il est consolant de penser aux ressources infinies que des hommes résolus à être libres peuvent trouver. Ainsi que les voies de la Providence, elles sont inépuisables et incompréhensibles; et les na-

tions comme la nature se dirigent d'elles-mêmes dans leurs besoins urgens par des lois aussi irrésistibles que celles qui gouvernent le monde matériel.

En contemplant Venise à mesure que la barque du voyageur s'éloigne de sa vue magique, quand on prend congé du plus grand monument que la liberté ait laissé de ses moyens et de sa puissance, on doit, en rappelant l'origine de cet état sans égal dans l'univers, considérer également les effets étonnans du despotisme et du mauvais gouvernement, qui sont sur le point d'entraîner ces puissantes structures dans les vagues d'où elles se sont élevées. Il est sage de réfléchir sur les moyens de conjurer un fléau qui vient des villes d'Orient, à travers l'Adriatique, tomber comme un nuage chargé de la foudre, sur le dernier site où les hommes libres se rassemblent autour d'un gouvernement constitutionnel. Les peuples de l'Europe sont maintenant pour la première fois coalisés par les opinions et les lumières. Le calme qu'ils opposent à la force, aux crimes, aux erreurs de leurs antiques gouvernemens, offre le plus noble exemple qui ait jamais été donné. Si un homme vertueux, luttant contre l'adversité, est un grand et beau spectacle, combien celui d'une na-

tion ou de nations combattant pour leurs droits et leur indépendance, n'est-il pas plus admirable! Opposée à cette ligue, la seule qu'on puisse appeler *sainte*, se présente l'alliance des potentats, armée, puissante et concentrée, en possession des moyens exclusifs les plus prompts, et de toutes les communications secrètes; entourée de légions mercenaires, servie également par les prêtres et les brigands, les espions et les sbires. Le combat (et c'est un combat sublime) peut être long; son résultat éloigné : mais l'objet pour lequel il est soutenu n'est plus douteux. Les peuples de l'Europe demandent des gouvernemens constitutionnels, au lieu des despotismes illégitimes : leurs souverains s'efforcent de faire reconnaître leur *droit divin*, qui les rend responsables devant *Dieu seul.* C'est le dogme fondamental de la croyance qu'ils veulent établir à la pointe des baïonnettes; et pour démontrer son application pratique, leurs intentions se sont pleinement développées dans le sort de la Pologne, de la Saxe, de Gênes, de la Sicile, de Parga, de Naples et du Piémont, et par la récente occupation militaire de la péninsule d'Italie.

APPENDIX, N° I.

DE L'ÉTAT DE LA MÉDECINE EN ITALIE, AVEC DE COURTES NOTICES SUR QUELQUES HÔPITAUX ET UNIVERSITÉS,

PAR SIR T. CHARLES MORGAN, M. D. (1)

Théorie médicale des contra-stimulans. — Universités. — Leur multiplicité. — Pavie. — *Manière d'élire les professeurs. — Degrés. — Collections. — Jeu de la nature très-remarquable.* — Padoue. — Gênes. — Bologne. — *Cours d'instruction médicale. — Bibliothéque. — Collections. — Ouvrages d'anatomie en cire.* — Toscane. — *Pise et Sienne. — École de médecine de Florence. — Médecin et chirurgien fiscaux. — Collection anatomique.* — (Mascagni). — *Cabinet de physique, et collection unique d'ouvrages d'anatomie en cire.* (Giuseppe Raddi) *ex-professeurs du lycée supprimé. — Mort de Sussini.* — Rome. — *Sapienza et cours à l'hôpital Santo-Spirito.* — Naples. — *Écrits de Delfico. — Hôpi-*

(1) On trouve chez l'éditeur de *l'Italie* la traduction de l'*Essai philosophique sur les phénomènes de la vie*, de sir Charles Morgan, publié en 1819. Cet ouvrage a obtenu le suffrage des hommes éclairés en France, en Italie et en Suisse; et les journaux scientifiques du temps en ont rendu le compte le plus avantageux.

taux. — *Maisons de fous.* — *Turin.* — *Hôpital Saint-Jean.* — *La Charité.* — (Histoire des institutions de charité à Turin pendant la révolution). — Gênes. — *Hôpital Pammatone* (Sainte-Catherine). — *Hôpital des incurables.* — Milan. — *Ospedale maggiore.* — *Pénitencier.* — *Hôpital des fous.* — Pavie. — Bologne. — *Ospedale della vita.* — Florence. — *Santa-Maria-Maggiore.* — *Hôpital des fous.* — Rome. — *Santo-Spirito.* — *Hôpitaux de Naples.* — *Albergo de' poveri.* — *Climat d'Italie.* — *Mal-aria.*

Les sciences naturelles, qui ne sont liées qu'avec les intérêts les plus généraux de l'humanité, se trouvent moins fréquemment en collision avec les passions, et sont moins propres à exciter la défiance des Églises et des gouvernemens despotiques, que celles qui touchent directement à l'existence morale et sociale. Indispensables pour le développement de la puissance commerciale ou militaire, elles ne peuvent jamais être négligées avec impunité; et, soit qu'une nation travaille pour son propre compte, ou pour le profit d'un souverain absolu, elle doit toujours être encouragée jusqu'à un certain point dans ce sens. Après le renversement des républiques d'Italie, quand l'intelligence humaine se trouva placée sous la tutelle des inquisiteurs et des censeurs, le petit nombre d'esprits indépendans qui se forma, en dépit des entraves d'une éducation erronée et pernicieuse, se réfugia dans l'étude de ces vérités moins sévèrement prohibées.

Mais si les sciences naturelles sont les dernières à sentir l'effet de l'oppression des gouvernemens absolus,

elles finissent toujours par succomber sous les vices de leur système. Il existe une connexion si serrée entre l'homme physique et l'homme moral, qu'aucune vérité ne paraît absolument indifférente aux classes dominatrices, qui opposent leur égoïsme au bien-être de l'espèce; et la jalousie d'instinct de ces classes les rend alertes, même contre le danger le plus éloigné ou le plus imaginaire.

Ces diverses causes ont assigné à la philosophie naturelle des bornes presque universellement semblables dans les gouvernemens absolus. Elle est considérée comme une personne dont les services seraient importans, mais qui porterait en elle des germes de danger dont on devrait se garder, quoiqu'ils ne fussent pas prochains. Toutes les fois que l'autorité établie s'est mêlée de protéger les sciences et de fonder des académies,son objet était bien moins de développer la force et de hâter la marche de la science, que de contrôler et de diriger ses mouvemens Presque tous les petits états qui divisent l'Italie ont leurs colléges, leurs bibliothéques, leur observatoire et leur laboratoire de physique et de chimie; et l'on aurait peine à trouver un seul des *augustes* de cette contrée, quand il ne serait seigneur que de quelques milles carrés, qui n'eût pas *propter dignitatem*, ses littérateurs pourvus de croix et de pensions. Mais le souvenir de Galilée et de son sort est plus puissant que les titres et les places; et l'Italie a perdu sa prééminence dans le monde scientifique, de même qu'elle a été privée de sa suprématie religieuse et de sa prospérité commerciale.

Cependant l'influence directe de l'Église et de l'État a été moins funeste aux connaissances plus intimement

liées avec l'étude de la médecine. Quoique les médecins aient été généralement soupçonnés d'avoir des opinions fort libérales, les craintes des gouvernans, en qualité *d'hommes*, l'ont emporté sur celles qui leur étaient inspirées en qualité d'hommes d'état; et malgré l'horreur qu'ils avaient des philosophes et des carbonari, leur frayeur de la goutte et de la pierre avait encore plus d'empire sur eux. Dans la Haute-Italie, surtout, le zèle pour les recherches médicales n'a jamais été entièrement éteint; et le stimulant qu'il reçut de la protection éclairée de Joseph II n'a pas été refroidi par les calamités qui ont suivi cette époque. Les noms de Volta, Fontana, Scarpa, Mascagni, Borsieri, etc. etc., ont donné un intérêt européen aux études des universités italiennes, ont rendu les opinions qui prédominaient dans ces siéges de la science, des objets de curiosité, et pour le philosophe général, et pour le praticien médical.

L'isolement dans lequel les nations de l'Europe se sont trouvées, et les jalousies militaires et commerciales qui ont été fomentées, ont sans doute retardé la marche de la civilisation; mais cette circonstance a produit un avantage indirect par l'établissement de foyers de lumière intellectuelle, nombreux et indépendans, qui ont favorisé l'originalité de la pensée, et ont mis fin à cette banalité d'opinions qui avait si long-temps établi Aristote arbitre souverain du savoir dans tout le monde catholique.

L'avantage de plusieurs écoles indépendantes s'est fait plus particulièrement sentir à l'égard des sciences médicales : le nombre de théories ainsi créées et mises en concurrence, démontrait la futilité de tout système qui n'était point fondé sur l'expérience, imposait à l'esprit plus

de réserve et de modestie dans ses spéculations. D'autre part, les divers points de vue sous lesquels les sujets ont été examinés dans les différens pays, donnent au philosophe (maintenant que les communications sont rétablies entre les nations) le moyen d'arriver à des notions plus précises que si une seule route lui avait été tracée.

L'école de médecine de France est intéressante à observer pour les Anglais, à cause du contraste, de l'opposition marquée qui existe entre le système expectant de ce pays et les méthodes plus actives des praticiens d'Angleterre. La médecine italienne, au contraire, attire notre attention par sa coïncidence avec quelques idées générales qui prédominent dans nos écoles, et par une certaine ressemblance dans la pratique des deux pays.

Cependant les doctrines de Brown ont gagné en Italie et dans tout le continent plus de crédit que dans le pays où elles sont nées. A une époque très-récente, elles exerçaient dans ces contrées un empire absolu sur la pratique, qu'elles n'ont jamais obtenu dans nos îles. Les guerres de la révolution, en empêchant les communications avec l'Angleterre, ont arrêté la circulation de nos livres de médecine. Les écrits d'Hamilton, de Currie, et des derniers défenseurs du traitement antiphlogistique des maladies, n'ont été connus que fort tard, et partiellement; tandis que l'influence de l'invasion française tendait à tourner l'esprit des Italiens vers le système français, plutôt que vers les mesures plus décisives qui caractérisent l'état actuel de la médecine anglaise. La pratique de la médecine, en Italie, peut donc être considérée, d'après l'opération de ces causes, comme principalement brownonienne, en partie *humorale* et en partie *expectante;* un petit nombre de praticiens suit cepen-

dant encore les méthodes fondées sur les ouvrages de Sydenham.

Dans cet état des opinions, l'attention publique a été fixée par les écrits et la pratique du docteur Rasori, médecin éminent et des plus heureusement doués, qui, ayant fait ses études à l'école d'Édimbourg, était profondément imbu des doctrines de Brown : il avait traduit, pour l'avantage de ses concitoyens, la Zoonomie de Darwin. Des circonstances l'ayant placé à Gênes pendant le siége mémorable de cette ville, il eut de fréquentes occasions d'observer la fièvre *pettechiale* qui désolait alors la république. Une courte expérience lui suffit pour découvrir l'inefficacité des remèdes stimulans dans la cure de cette maladie ; et pour établir la vérité de la doctrine maintenant généralement embrassée en Angleterre, qui range la fièvre en question dans les maladies inflammatoires. Le choc que les opinions du docteur Rasori reçurent à cette époque le conduisit à une suite d'observations et d'expériences qui le menèrent à la conviction que le nombre des maladies réellement asthéniques, ou provenant de débilité, est très-limité ; et à l'établissement d'un système ou théorie de médecine qui a pris beaucoup de crédit dans le nord de l'Italie, sous le nom de *Système italien*, ou *contra-stimulant.*

Cette théorie peut être considérée comme consistant en deux doctrines distinctes : la première que nous venons de décrire concerne la nature générale de la fièvre ; et les Anglais avaient été conduits à cette doctrine par les observations expérimentales d'Hamilton, les affusions froides de Currie, et la hardiesse sceptique et indépendante qui prédominait dans les écoles d'Édimbourg et de Londres pendant les vingt ou trente dernières années.

La seconde doctrine regarde le mode d'opération de certaines drogues dont les effets ne s'accordent, ni avec les idées de Brown, ni avec les autres systèmes physiologiques alors connus. L'essence de cette seconde doctrine est qu'il existe une classe de substances dont l'action réduit la fièvre, ralentit la circulation, et va assez loin pour produire un affaiblissement direct, *sans l'intervention d'aucune évacuation notable* (1). Les notions anciennement adoptées sur ces drogues, étaient qu'elles opéraient en diminuant ou délayant la masse des fluides circulans, dans lesquels elles étaient supposées coïncider avec l'opération de la saignée. La doctrine des contra-stimulans attribue leur utilité à leur impression directe sur les solides vivans; à une action qui, lorsqu'elle est excessive, éteindrait la vie par un épuisement instantané. Dans cette classe de substances, on doit placer l'aconit, la digitale, les drogues antimoniales, et en général toutes les substances minérales, la ciguë, le venin de la vipère, l'eau de laurier et l'acide prussique, le cambogia, le thé, le café, etc. etc. Les classes de stimulans et con-

(1) « L'agire di molte sostanze sulla fibra viva in senzo dia-« metralmente opposto all' azione stimolante, ed il prodursi « per esse di quegli effetti immediati sull' eccitamento che « Brown derivava solamente da potenze negative o da dimi-« nuzione di stimoli; il togliersi per coteste sostanze (giusta-« mente perciò chiamate *contra-stimolanti*) gli effetti del sti-« molo eccedente anche senza evacuazione alcuna; ed il pro-« dursi per esse, se vengono fuore, o al di là del bisogno ap-« plicate, tali malattie che il solo accrescimente di stimoli « puo distruggere, etc. etc. etc. » (TOMMASINI. *Della nuova Dottrine med.* p. 9).

tra-stimulans, suivant cette doctrine, sont opposées dans leurs relations avec la fibre vivante, et servent de contre-poison les unes aux autres. De là, disent les avocats de cette doctrine, est venu chez les Turcs l'usage du café en abondance, comme antidote de l'opium dont ils prennent de si grandes quantités. De là vient aussi l'utilité des acides végétaux, comme contre-poisons de la même drogue. (1)

Un des faits les plus importans qui se rattachent à cette doctrine, est que l'effet d'une dose donnée de drogues contra-stimulantes, va en sens inverse du degré de stimulation, et conséquemment les maladies inflammatoires exigent l'application d'une quantité de ces remèdes tout-à-fait inusitée dans la pratique anglaise, et les excrétions en ce cas ne sont pas même notablement altérées. Il est donc reçu en pratique de mesurer la dose sur la quantité de l'excitement, et de n'en considérer aucune comme excessive, tant qu'elle ne change point la diathèse, et ne produit point une débilité dangereuse. Ainsi, dans les maladies sthéniques, les Italiens emploient l'aconit depuis un grain jusqu'à une dragme, le kermès minéral de huit à vingt-huit grains, le tartre émétique

---

(1) L'effet contra-stimulant du jus de citron est beaucoup plus grand qu'on ne le suppose communément. L'auteur, pendant son séjour à Naples, ayant éprouvé un léger coup de soleil, qui produisit un vomissement bilieux et un paroxysme fébrile, adopta, d'après l'avis des personnes du pays, l'usage de la limonade en abondance. Deux ou trois *quarts* de ce fluide pris dans le cours de la matinée, emportèrent non-seulement le mal, mais produisirent un état de débilité assez pénible pour exiger une stimulation vineuse.

de quatre grains à une demi-dragme, le nitre d'une demi-once à une once. On administre ordinairement ces drogues divisées en doses prises dans le cours de vingt-quatre heures, et largement délayées dans quelque boisson simple au goût du malade. Il est d'usage de commencer par une petite quantité, et de l'augmenter plus ou moins rapidement, suivant l'urgence des symptômes. Quelque extraordinaires que ces faits puissent paraître, il est cependant peu de praticiens anglais qui n'aient eu l'occasion d'observer de semblables résultats obtenus par l'application de la poudre de James. Le caprice apparent de l'action de cette drogue sur l'estomac, et la variété de ses effets évacuans, sont tels, qu'il serait impossible de ne pas soupçonner de l'inégalité dans sa préparation, si l'on n'avait pas cette clef pour expliquer le phénomène. La moitié d'un paquet ou un paquet de véritable poudre de James, réitérés à de très-courts intervalles, ont paru dans quelques cas de fièvre absolument inertes, et n'ont provoqué ni vomissement ni transpiration, quoique la langue eût été trouvée humide, et la fièvre abattue le lendemain matin. (1)

La connaissance de ces faits devait avoir naturellement une influence très-favorable dans la pratique de la médecine d'un pays où le climat développe l'inflammation avec tant d'intensité et de rapidité ; mais il a été encore plus utile en bannissant ces dangereuses erreurs de pratique qui s'étaient introduites d'après la doctrine de

---

(1) L'attention de l'auteur a été fixée sur ce fait par la pratique d'un ami qui emploie spécialement ce remède dans la cure des fièvres, malgré l'absence de tout effet sensible de cette drogue, excepté l'effet très-important d'améliorer l'état du malade.

Brown sur la débilité indirecte, ou les maladies naissant de stimulation excessive, et qui devaient se guérir par une stimulation encore plus grande. Dans les maladies inflammatoires (n'importe qu'elles soient aiguës ou chroniques, qu'elles attaquent un sujet vigoureux ou débile) l'excès de stimulant est la cause du mal, et les remèdes contra-stimulans offrent plus de chances de succès qu'on ne peut en espérer du vin, de l'éther, ou d'aucun autre stimulant. Quoique les moyens employés par les médecins qui suivent cette doctrine, puissent quelquefois différer des nôtres, cependant les indications sont en général les mêmes qui sont recommandées par nos meilleures autorités. Leurs vues et celles du docteur Blackall, à l'égard du traitement de l'hydropisie, s'accordent presque entièrement (1). Les médecins contra-stimulans peuvent se vanter de grands succès obtenus dans la cure de cette fatale maladie : elle est devenue très-commune en Lombardie, par la prédominance des fièvres intermittentes engendrées dans les rizières; et il est rare qu'on admette dans les hôpitaux les personnes qui en sont atteintes, avant qu'une désorganisation plus ou moins extensive ait eu lieu chez elles; cependant, la mortalité dans les salles cliniques de l'Ospedale maggiore de Milan, pendant 1812, 1813 et 1814 (années où les

---

(1) « Nel secondo anno, quando era professore di patolo-« gia e medico nel spedale di Pavia, nell' inverno trattai di-« verse idropisie steniche o inflammatorie, come sono state « chiamate; idropisie chi sono più frequenti assai di quel che « volgarmente si crede. Il mio trattamento fu con quegli stessi « rimedii, generosamente adoperati i quali convengono a « qualunque altra malattia stenia, etc. » (Rasori. *Storia della febbre petecchiale di Genova*).

contra-stimulans étaient mis en usage), n'a pas excédé vingt-huit sur cent. (1)

Un très-grand succès comparatif a résulté également du même mode de traitement dans la consomption. Les morts de cette maladie étaient sur le registre au nombre de soixante-trois sur cent; mais en supposant que la maladie eût toujours été bien désignée sur le journal d'admission à l'entrée des malades, ce succès, tout limité qu'il paraît, est un sujet de triomphe comparatif.

Pour le traitement de la dysenterie on emploie principalement la gomme gutte, donnée comme contra-stimulant, en augmentant graduellement la dose jusqu'au point d'amener une diarrhée, qui est considérée comme un signe de cessation d'inflammation.

A l'égard des maladies aiguës, quoique les praticiens qui suivent la méthode des contre-stimulans administrent leurs remèdes plus hardiment qu'on ne l'avait fait dans tous les autres systèmes de médecine en Italie, on peut douter qu'ils y mettent toute la vigueur nécessaire. La mortalité a été calculée d'après les registres de la clinique du grand hôpital pendant trois ans, à moins de 11 sur 100; et dans les autres années où les anciennes méthodes étaient employées, il était de 16 sur 100. Le nombre total des malades était de 4855; celui des morts de 520. Parmi les maladies on comptait 1302 pneumonies, consomptions, tabès, hydropisies, typhus et malades reçus à l'article de la mort, dont il mourut 428. Les morts de pneumonie étaient de 22 sur 100; et du typhus de 12 sur 100 (2). Ce terme de 22 sur 100 pour

(1) *Conciliateur.*

(2) Ce nombre excède celui des morts, pendant les plus fortes épidémies qui ont affligé dernièrement l'Angleterre.

les inflammations pulmonaires semble indiquer (en admettant les différences que les qualités stimulantes du climat doivent apporter) l'inefficace de la pratique, du moins comparée avec celle d'Angleterre. Il n'est donc pas improbable que l'emploi des drogues contra-stimulantes ait conduit à négliger la saignée, ou du moins à se confier à des effusions de sang trop peu abondantes pour guérir le mal par un coup de main. L'action du tartre émétique, quoique puissante, est lente; et dans les maladies aiguës les premières vingt-quatre heures sont les plus importantes. Il est donc possible que ce temps précieux se trouve perdu dans l'emploi de ces drogues, tandis que si l'on en avait profité pour traiter la maladie par la saignée, le malade aurait pu être sauvé à cette époque par ce moyen, qui n'a plus le même pouvoir à une période du mal plus avancée. D'après tout ce que j'ai pu recueillir dans de fréquentes conversations avec le docteur Rasori, il m'a paru suffisamment persuadé de l'importance de la saignée; et j'aurais fait cette remarque avec moins de confiance, si ce médecin ne m'avait pas semblé pencher lui seul entre ses compatriotes pour les moyens hardis et décisifs. Dans tout le midi de l'Italie, toutes les fois que j'ai eu l'occasion de faire des observations directes, j'ai trouvé que l'on tirait le sang dans les maladies inflammatoires en quantité totale moindre qu'en Angleterre, et par des saignées plus petites et plus fréquentes (1). Il serait donc possible

(1) Je me rappelle d'avoir assisté à l'ouverture d'un sujet dans lequel on trouva la désorganisation la plus extensive dans le thorax; effusion de lymphe et de sérum, et adhésion presque universelle des deux couches de la plèvre. J'appris que ce

que l'esprit déjà prévenu par une autre idée, la même erreur ait pu être commise dans la pratique par de meilleurs médecins.

La partie qui paraît la moins parfaitement développée dans la théorie des contra-stimulans, et sur laquelle on s'accorde le moins unanimement, est celle qui se rapporte à l'action de drogues particulières : en effet, il n'existe aucune branche des recherches médicales plus contradictoire et plus obscure chez les médecins de toutes les sectes et de tous les pays. Les disputes sans fin sur l'action de la digitale, qui se lisent dans les ouvrages des praticiens anglais, sont un exemple frappant de ce fait. Quelques personnes rangent parmi les remèdes contra-stimulans, les remèdes minéraux, plusieurs amers, et (*mirabile dictu*) les cantharides mêmes. Rasori rejette totalement de la *materia medica*, la classe des diurétiques, dont il considère l'action comme entièrement contra-stimulante; car il dit que non-seulement des hydropisies qui peuvent être guéries par de tels remèdes, sont également curables par l'usage d'autres contra-stimulans; mais ces médecines diurétiques ne provoquent pas les mêmes évacuations dans d'autres maladies. D'autre part l'opium et l'éther produisent des effets diurétiques dans les hydropisies qui viennent de faiblesse de la fibre (1). En jugeant empiriquement de ces faits, nous devons arriver aux conclusions les plus contradictoires. Mais en adoptant la doctrine des contra-

---

malade avait été traité par des saignées répétées, dont chacune n'excédait pas huit ou dix onces : si tout ce sang avait été tiré en une fois, on aurait peut-être pu lui sauver la vie.

(1) Rasori, *loco citato*.

stimulans, l'induction philosophique est que les diurétiques et les autres spécifiques, pour l'hydropisie, sont efficaces et ont une action spéciale par leur relation avec la diathèse, ou maladie constitutionnelle.

Le fait sur lequel on se fonde pour ranger les cantharides dans la classe des contra-stimulans, est que les vésicatoires appliqués à la peau sur certaines inflammations glandulaires résolvent le mal sans produire une vésication dans l'épiderme. Cela s'explique de la même manière que l'inertie de l'émétique dans le cas de diathèse inflammatoire ; toute la force de la drogue étant alors employée à surmonter cette diathèse.

Une des parties les plus obscures de la nouvelle médecine, c'est la distinction entre les effets irritans et contra-stimulans des drogues. Plusieurs drogues contra-stimulantes sont, à certaines doses, de l'activité la plus irritante et la plus âcre (sans parler des cantharides) : le nitre, les purgatifs amers, et la plupart des substances minérales, excitent, quand on les prend à une trop forte dose, des irritations excessives suivies d'inflammations fatales du canal intestinal. Au sujet de l'irritation, les théoristes sont entrés dans les distinctions les plus minutieuses : l'un affirme l'existence d'une diathèse particulière produite par les stimulans irritans, un autre nie son existence, mais il admet une *affection locale universelle* (1), effectuée par les agens irritans. Quelques personnes considèrent aussi l'irritation comme un phénomène *sui generis*, qu'on ne peut faire disparaître qu'en faisant cesser la cause qui le produit ; et d'autres soutiennent que l'effet

(1) « Affezione universalmente locale. » Gianini, cité par Tommasini.

de l'irritation et de toutes les douleurs (1) est purement contra-stimulant. Dans toute cette logomachie on trouve plus de subtilité d'esprit que d'observation pratique; et peut-être aussi une précipitation assez marquée dans les classifications de certaines drogues. Il est difficile de considérer l'irritation sous un autre jour que sous celui d'une stimulation directe, puisque lorsqu'elle est portée à un certain point, elle amène toujours l'inflammation. Il est donc difficile d'entendre que les irritans puissent être en même temps des contra-stimulans. Tout ce qui ébranle violemment le système nerveux a le pouvoir de diminuer temporairement, et en quelques cas d'éteindre totalement l'énergie vitale. Les coups sur l'estomac, la rupture des ligamens; tout ce qui altère à un degré considérable un *viscus* important, est suivi d'un état marqué de contra-stimulus; mais cette affection particulière de l'appareil nerveux n'a rien de commun avec le pouvoir qu'une drogue peut avoir sur la circulation. Dans tous les cas de poison où les couches de l'estomac sont ou chimiquement, ou physiologiquement détruites, cet état de contra-stimulus précède la fièvre inflammatoire, qui accompagne l'effort pour rejeter l'escarre; mais il ne s'ensuit pas de là que le collapsus soit l'effet direct d'une propriété spécifique dans la drogue administrée.

Le système contra-stimulant, qui est né en Lombardie, prédomine particulièrement dans le nord de l'Italie. Ses principaux soutiens sont : le professeur Rasori à

---

(1) Il y a des modifications de douleur qui produisent l'abattement, et qui sont accompagnées d'une affection sympathique de l'estomac et du cerveau; mais en général, la douleur accélère le pouls et empêche le sommeil.

Milan, le professeur Borda (1) à Pavie, et le professeur Tommasini de Parme. Les villes d'Italie, en proportion de leur distance de ces foyers de prosélytisme, montrent plus ou moins d'empressement pour la nouvelle lumière, et persévèrent avec plus ou moins d'indifférence dans leur ancienne routine. Tous les débats qui ne peuvent exciter les craintes du gouvernement, sont soutenus en Italie avec la plus grande chaleur, et la *nuova dottrina medica italiana* a été sévèrement taxée de n'être ni nouvelle, ni doctrine, ni médicale, ni italienne. Elle n'a cependant rencontré que très-peu d'opposans parmi les hommes les plus distingués, excepté Spallanzani de Modène, neveu du fameux Spallanzani qu'on appelle *il Spallanzani*, et Federigo de Venise. A l'égard de la pure théorie, nos compatriotes ne peuvent y prendre un grand intérêt; mais dans ce qui regarde la pratique, il est impossible de ne pas avouer que le zèle, l'activité, le courage dans l'administration des remèdes, semblent bornés aux médecins de l'école contra-stimulante. On est disposé à classer les humoralistes, les brownistes, et les défenseurs de la médecine expectante, parmi les indolens et les mauvais observateurs dans un pays où des maladies si aiguës, et des remèdes si actifs, s'offrent en vain à leur attention. Le docteur Clark (2) a remarqué avec

---

(1) Les papiers publics annoncent que cet homme accompli a été arrêté et conduit dans une forteresse en Hongrie, pour quelque conspiration réelle ou imaginaire contre les Autrichiens.

(2) Dans ses *Observations sur le climat et les maladies du midi de la France et de l'Italie*, ouvrage où l'on trouve des remarques originales et une grande indépendance d'esprit, et

beaucoup de justesse, que les sciences en général, et la médecine en particulier, sont dans un état plus florissant dans la Haute-Italie que de l'autre côté des Apennins; et la première est précisément le territoire des praticiens contra-stimulans. La médecine en général leur doit beaucoup pour leur administration hardie des remèdes puissans, surtout pour l'emploi philosophique de la digitale et de l'antimoine, qui, nonobstant tout ce qui a été écrit en Angleterre, n'avaient pas encore été tirés d'un empirisme grossier. L'usage de l'eau de laurier et de l'acide prussique est un autre bienfait qui dérive de cette source, quoiqu'il soit probable que les Français ont le principal mérite de cette application d'un poison des plus mortels à la médecine. Pour les praticiens anglais qui sont retournés sur les traces de Sydenham, et qui se sont débarrassés des savantes erreurs de la dernière génération, les écrivains italiens qui établissent le système contra-stimulant, doivent être extrêmement intéressans par la confirmation de vues déjà nées dans notre pays par le raisonnement et l'observation individuelle et isolée. (1)

Après avoir remarqué le système contra-stimulant, il reste peu de choses à dire sur l'état de la médecine dans

---

qui peut être consulté avec confiance par ceux qui s'exilent pour chercher la santé.

(1) Outre les ouvrages ci-dessus mentionnés, la pratique contra-stimulante peut être vue dans les notes du docteur Rasori sur sa traduction de Darwin. Ses remarques sur l'action de la digitale, sur la gomme gutte dans la dysenterie, le nitre dans le diabétès, et la cure des péripneumonies inflammatoires par le tartre antimonié, sont imprimées dans les *Annale di Scienze*. Pour d'autres autorités, voyez §. 17 de l'Ouvrage de Tommasini.

la Haute-Italie, où le mérite des individus devient moins profitable en raison d'institutions et de combinaisons de circonstances plus ou moins fatales à toute prospérité nationale. L'une des principales infortunes attachées à la division politique de cette malheureuse contrée, est l'établissement de petites universités encombrées de professeurs obscurs dont les travaux ne sont récompensés convenablement ni par les honoraires, ni par la renommée. Ces professeurs enseignent gratuitement, et en conséquence ils fournissent un nombre de praticiens qui outrepasse les demandes. Cette facilité d'instruction, jointe au manque de rémunération, engage les dernières classes à entrer dans cette carrière; et si des personnes pourvues de moyens pécuniaires plus convenables s'attachent à la profession, et désirent s'instruire dans les universités étrangères, elles en sont empêchées par les lois, qui ne permettent la pratique qu'à ceux qui ont fait leurs études dans les écoles respectives des divers états. Pavie, Padoue et Bologne, qui conservent toujours un zèle admirable pour la science, et qui offrent de grandes facilités aux étudians, suffiraient abondamment pour le nord de l'Italie; mais la jalousie municipale s'oppose généralement à ce que les sujets des autres états profitent de la proximité où ils sont de ces siéges du savoir. Florence, Sienne et Pise, Modène, Parme, Gênes et Turin, ont chacune leur école de médecine; toutes coûtent de grosses sommes au public, et toutes sont plus ou moins incapables de maintenir des professeurs d'un grand talent ou d'un savoir étendu.

Pavie, autrefois l'une des plus grandes et des plus célèbres universités de l'Europe, avait beaucoup baissé de réputation et d'utilité, quand l'empereur Joseph la

rétablit dans un très-haut degré de splendeur en nommant des professeurs d'une célébrité européenne. Les noms de Spallanzani, Tissot, Frank, Scarpa et Volta, en illustrant ses annales, attiraient dans son sein un grand concours d'étudians; et sous le gouvernement français Pavie devint la principale école de médecine du royaume d'Italie. Mais la chute du gouvernement italien a déjà éclipsé le lustre de cette université, et le sceptre de plomb de l'Autriche la plongera bientôt dans une ruine sans espoir. (1)

Assujettie à l'université de Vienne, ses institutions ont été étendues ou resserrées pour les rendre exactement semblables à ce véritable lit de Procuste; et les professeurs sont à la nomination de la faculté métropolitaine. Quand il se trouve une place vacante, on adresse au candidat qui se présente pour la remplir, vingt-neuf questions écrites et une verbale, suggérées par les professeurs de Vienne. Les professeurs de Pavie examinent sur la question verbale; et leur rapport, joint aux réponses écrites faites sur les autres questions, est envoyé à Vienne. Les professeurs de Vienne décident d'après cela des mérites du candidat, en nommant à la chaire. Rien de plus absurde, de plus vain et de plus fâcheux que cette méthode. Le comte de Firmian et le comte de Wilsek, son successeur, qui remplirent les chaires de

(1) La Lombardie, soumise depuis des siècles à la France, à l'Autriche ou à l'Espagne, ne peut se vanter d'avoir joui de quelques institutions nationales que pendant la dernière domination étrangère; et jamais elle n'a été aussi complétement *dénationalisée* et traitée en province conquise qu'elle l'est actuellement.

Pavie de professeurs si distingués, tâchèrent de connaître les hommes les plus éminens de l'Europe, afin de pouvoir se dispenser, par la notoriété de leurs noms, de ces inutiles et fastidieuses formules; et Tissot, Frank et Fontana furent investis de leurs robes sans être dégradés par une sujétion envers leurs inférieurs en esprit. La conséquence de l'ordre de choses actuel est que le professorat tombe dans les mains les moins dignes de le posséder. Les Italiens de quelque considération refusent de comparaître devant un tribunal étranger; et l'on m'a dit que le professeur de clinique actuel était un Allemand qui ne connaissait point la langue de ceux auxquels il doit adresser ses leçons. En même temps les murs du collége sont chargés d'inscriptions grecques en l'honneur de l'auguste germanique par lequel ils sont opprimés, et qu'on a probablement érigées à la place de celles qui ont été effacées à la chute de Napoléon : qui sait si à quelque autre époque on ne les verra pas remplacées à leur tour par d'autres, en l'honneur de nouveaux candidats à l'immortalité des universités?

Dans l'arrangement intérieur de l'université, tout est réglé sur les modèles allemands. Une chaire très-utile et très-philosophique a été supprimée, parce qu'elle n'avait pas son prototype à Vienne; et l'on a créé une école clinique d'après le système germanique, pour enseigner la médecine aux chirurgiens, ou plutôt pour fabriquer des chirurgiens-apothicaires, malgré les circonstances locales qui produisent assez de médecins en Italie pour qu'un tel supplément ne soit pas nécessaire.

Le nombre total des étudians de Pavie ne passe pas huit cents, et la moitié suit la médecine, et l'autre le droit. Le doctorat est obtenu au bout de cinq ans. Les

étudians sont examinés verbalement, et ils écrivent une thèse. Le collége est très-riche en accessoires d'études médicales. Il y a une collection excellente d'histoire naturelle et d'instrumens de physique, et une d'anatomie. Les Français, à l'époque de leur invasion, respectèrent cette propriété nationale, et même ils échangèrent quelques objets doubles des collections de Paris, contre d'autres de la collection de Pavie. Les classes des oiseaux et des serpens étaient fort riches, et les individus bien conservés. La collection d'anatomie contient quelques bonnes préparations de vaisseaux sanguins, quelques morceaux d'anatomie comparative et quelques exemples de maladie. On y voit de plus une figure en cire des vaisseaux absorbans; elle est fort belle, mais suivant l'usage elle paraît surchargée. Parmi les singularités de la nature, il y a un cyclope ou plutôt un monstre trioculaire; les deux orbites sont couverts de peau, et un œil additionnel est dans le centre de l'os frontis; quelques fœtus à tête double, etc. etc.

La préparation la plus intéressante est celle des quartiers de derrière d'un agneau, qui étaient venus au monde parfaitement développés, mais sans tête, sans thorax, ni membres antérieurs; cet exemple a été envoyé à Spallanzani, à qui l'on assura qu'il était né vivant, mais qu'il était mort à la rupture du cordon ombilical. Spallanzani l'envoya à Malacarne, et il fut ouvert par le docteur Rasori, alors étudiant. Les nerfs commençaient à la queue entourés par la graisse. Les viscères abdominal et pectoral manquaient, excepté une portion des grands intestins. L'artère ombilicale communiquait avec l'aorte, à la division des artères iliaques. Cette préparation était fort précieuse alors, comme décidant la question tou-

chant l'origine des nerfs, en prouvant que dans chaque partie les nerfs sont nourris par leurs propres vaisseaux. Cet exemple fournit également des preuves satisfaisantes à l'égard de l'influence nerveuse qui occupe maintenant nos plus profonds physiologistes.

Pendant la dissection de ce sujet, Spallanzani et Malacarne eurent occasion de converser souvent ensemble; et le dernier professeur fut extrêmement scandalisé des questions sceptiques de Spallanzani sur le siége de l'âme dans un pareil animal.

Scarpa et Volta sont tout ce qui reste de ce noyau de philosophie réuni dans le dernier siècle : l'un et l'autre sont très-avancés dans leur carrière, et tiennent des places *émérites,* l'un étant directeur de la faculté de philosophie, et l'autre de celle de médecine.

L'université de Padoue est maintenant en bonne réputation, et ses étudians sont considérablement augmentés en nombre. Le doctorat est obtenu après cinq ans d'études, et les cours sont bien ordonnés. Malgré l'ancienne célébrité de cette école, et sa connexion avec la médecine anglaise, malgré l'intérêt plus récent qu'elle a acquis par la réputation de Morgagni, les circonstances de mon voyage m'ont forcé à me borner à un examen sommaire de son local.

D'après la conversation que j'ai eue avec un des professeurs, il paraît que les doctrines des contra-stimulans prévalent, mais sans exciter l'enthousiasme qu'elles inspirent en Lombardie. L'intervention de l'Autriche dans les affaires de l'université, a été un sujet de grand mécontentement comme à Pavie. Elle est soumise de la même manière à l'université de Vienne; et l'introduction de professeurs allemands cause beaucoup de découragement.

L'université de Gênes donne les degrés médicaux au nombre de trois : bachelier, licencié et docteur. Le cours pour le doctorat est de cinq ans. Chaque faculté a un collége de douze docteurs qui examinent les candidats. Des leçons de clinique et d'anatomie sont données dans le grand hôpital de la ville, et il y a sept chaires médicales dans l'université. Ce petit établissement a souffert beaucoup par la dernière révolution; cinq de ses professeurs les plus distingués, ayant été éliminés pour libéralisme, ce renvoi avait fait retirer près des deux tiers des élèves. Les fonds qui avaient été assignés, à la suppression des couvens, pour l'usage de cette université, ont été rendus à leur première destination par le roi de Sardaigne, et les dépenses sont maintenant payées sur l'octroi.

Bologne, quoique politiquement unie au territoire papal, est géographiquement et scientifiquement liée avec la Haute-Italie. C'était, sous le régime français, l'une des trois universités du royaume d'Italie, et elle maintient toujours ses relations avec ce royaume, comme le principal foyer du système contra-stimulant, le professeur Tommasini étant l'un des apôtres les plus zélés de cette croyance médicale. Les Bolonais sont éclairés et spirituels, et ils combattent avec fermeté pour conserver à leur université la réputation dont elle a joui à l'époque brillante de la gloire italienne, quand leur petite république avait mérité le surnom de *savante*. Dans cette université, on trouve encore, comme autrefois, le zèle pour les recherches philosophiques uni à l'amour de la liberté; et le mot de *libertas*, ce talisman qui flotte toujours sur la bannière de Bologne, quoiqu'il soit une dérision cruelle dans la situation politique de cet état, exprime un senti-

ment précieusement gardé dans tous les cœurs. L'extérieur de Bologne, par son imposante architecture et ses longues suites de hautes arcades, représente bien la lourdeur des édifices gothiques, l'obscurité du moyen âge; mais ses murs renferment des esprits qui se sont parfaitement placés au niveau du temps où ils vivent, et qui joignent à la philosophie la plus profonde une extrême simplicité, cultivant dans le secret de leur famille ces vertus publiques qui, à l'époque actuelle de réaction royaliste, inspirent généralement la haine et la crainte, et provoquent la persécution. Avec ces dispositions, on ne sera point surpris que cette université ait éprouvé de grands changemens à la restauration du pape. Les Bolonais sont en général surveillés avec une jalousie particulière par le gouvernement papal, que l'instinct de sa faiblesse dirige spécialement contre ceux qui sont le plus capables d'influencer l'opinion publique. Parmi les personnes méritantes que l'on m'a citées comme ayant été employées sous le régime français, et déplacées à la restauration, étaient Gambari, professeur de jurisprudence criminelle; Prandi, professeur de droit naturel; Rossi, légiste civil; Baciale, médecin; Giordani, pro-secrétaire de l'académie des beaux-arts; et le professeur Costa.

Le nombre actuel des étudians de Bologne n'excède pas deux cents, à cause du rétablissement des petites universités des petits états indépendans. Cette désignation de la place où doivent se faire les études, est parfaitement ridicule dans ces gouvernemens, par l'imperfection inévitable de ces institutions, dont les misérables *alma-mater*, à moitié affamées, sont loin de pouvoir offrir aux autres une nourriture spirituelle, bien saine et

bien substantielle. Mais il convient mal à un Anglais de rire d'une absurdité dont le principe est en vigueur dans son propre pays. Chez nous, comme en Italie, il agit *pro modulo suo* pour exclure le mérite et favoriser le monopole de la médiocrité, toutes les fois qu'il n'est pas renversé et foulé aux pieds par l'opinion populaire.

Le cours pour le doctorat est de quatre ans à Bologne, et les grades sont ceux de bachelier et de régent, qui sont pris à un an de distance l'un de l'autre. La licence pour pratiquer est accordée par un comité de treize personnes choisies parmi les praticiens de la ville, dont cinq au moins examinent le candidat publiquement sur toutes les parties des sciences liées avec la médecine.

Pendant la première année où les cours de clinique sont suivis, l'étudiant n'est que simple spectateur; dans la seconde, on lui donne à soigner un seul malade à la fois, et l'on fait en sorte qu'il ait pu surveiller dans le cours de l'année le traitement de toutes les maladies principales. Le médecin lui fait examiner son malade en sa présence, établir l'état du pouls, et nommer la maladie. S'il se trompe sur ces points, un autre étudiant est consulté. Il doit ensuite proposer les moyens curatifs, établir les intentions vers lesquelles ils sont dirigés, la nature des drogues, leur préparation pharmaceutique, et les effets qu'on doit attendre d'elles. Il doit aussi faire un rapport journalier des événemens qui ont eu lieu dans les dernières vingt-quatre heures. Cette méthode forme le système d'instruction le plus complet que j'aie jamais vu employer, et il paraît bien supérieur à celui de nos hôpitaux. Mais comme les places des hôpitaux de Londres sont toujours remplies par les premiers praticiens de la ville, jusqu'à l'époque de leur complète cadu-

cité, leurs affaires privées ne leur laisseraient jamais le temps nécessaire pour des examens aussi minutieux.

Cependant, l'école de médecine bolonaise est actuellement moins florissante que celle de Pavie. La position désavantageuse de la ville, située à l'extrémité des domaines du pape, et privée des étudians qui pourraient venir de la Haute-Italie, par les lois exclusives du gouvernement autrichien, et l'influence engourdissante de l'Église, qui renvoie les professeurs habiles, ou éteint leur énergie par son intervention inquisitoriale, tendent également à diminuer le nombre des élèves. L'école de droit, anciennement si renommée, a éprouvé de même une diminution dans ses suivans et sa réputation; elle n'est à présent distinguée par aucun professeur très-éminent.

L'éducation des chirurgiens est à peu près semblable à celle des médecins; et à Bologne comme dans tous les pays où les Français ont eu de l'influence, ils sont gradués en chirurgie. Là, comme ailleurs, ils pratiquent la médecine quand ils le peuvent, et s'il existe quelque règlement pour diriger la pratique des deux professions, c'est une véritable lettre morte.

La bibliothéque publique qui fait partie du noble et magnifique monument de l'Institut, occupe plusieurs salles élégantes; elle diffère de la plupart des collections de ce genre en Italie, en ce qu'elle contient beaucoup d'ouvrages modernes qui sont achetés sous la direction du bibliothécaire, le célèbre Mezzofante. Parmi d'autres livres anglais, j'ai remarqué nos Transactions royales et linnéennes, le Magasin de Tilloch, les Familles des crustacées de Leach; il y avait aussi la Bibliothéque universelle, et d'autres ouvrages français modernes.

Le cabinet d'histoire naturelle, dans le même bâtiment, est riche en minéralogie et en fossiles étrangers. Parmi ces derniers, le plus remarquable est un oiseau fossile extrêmement parfait, qui a été apporté de Montmartre. Cette collection, commencée par Aldrovandus, doit beaucoup à la libéralité du gouvernement français, qui avait assigné des fonds pour l'achat d'exemples rares; peut-être en retour de l'*Herbarium* d'Aldrovandus, transporté à Paris avec environ deux cents manuscrits et quarante tableaux. Cette sorte de spoliation est celle qui doit être le plus blâmée, parce qu'elle blesse vivement la vanité nationale, et qu'il en résulte peu de bien réel pour la science; mais d'autre part on doit se rappeler que les Français sont les seuls conquérans qui aient donné quelque attention aux intérêts des peuples conquis, et qui ont trouvé le temps, au milieu de la rapacité fiscale et d'un espionnage jaloux, de répandre les lumières du savoir dans les provinces subjuguées.

La collection anatomique est remarquable par ses beaux ouvrages en cire, inférieurs peut-être à ceux de Florence, quoique la partie obstétrique y soit plus considérable. Benoît XIV commença cette partie de la collection en achetant les exemples que le professeur Galli avait fait faire pour son cours. Madame Manzolini y a fait une addition considérable par les modèles qu'elle a faits depuis 1750 jusqu'en 1758; mais les exemples les plus exacts et les plus parfaits sont ceux qui ont été plus récemment modelés sous la direction de Mondini. L'Institut contient, de plus, des cabinets de chimie et de physique, un observatoire, des collections d'objets d'arts, etc.; et c'est sans contredit un des plus beaux établissemens scientifiques du monde.

En traversant les Apennins, chaque pas éloigne de la lumière de la science. L'état de Florence a deux universités : Pise, à présent illustrée par le professeur Vacca, et Sienne. Le doctorat est accordé dans l'une et dans l'autre au bout de quatre ans; mais deux années additionnelles sont exigées pour les études cliniques, après quoi le candidat est examiné pour obtenir la permission de pratiquer, par un comité de douze médecins, douze chirurgiens et autant d'apothicaires élus parmi les praticiens de Florence les plus renommés, et qui ont résidé pendant douze ans en cette ville. Cependant les étrangers qui s'établissent à Florence ne sont assujettis à aucun inconvénient en pratiquant sans licence. En point de fait, les deux branches de la médecine et de la chirurgie se conservent assez distinctes dans la pratique.

Il y a aussi à Florence une école de médecine et de chirurgie régulière, attachée à l'hopital de Sainte-Marie-Majeure; mais comme les appointemens sont très-médiocres, les professeurs ne sont pas de la première classe.

Il existe à Florence une singulière institution de police médicale, qui consiste en un médecin et un chirurgien fiscaux, chargés de l'examen des cas de suicide, empoisonnement et autres questions médico-légales. (1)

Autant que j'ai pu m'en instruire, il paraît que Florence ne possède pas actuellement de médecin décidément remarquable. La mort de Mascagni (dont les ou-

(1) « Qui et decimâ quâque die meretrices, quæ in civitate « quæstum corpore faciunt, de salute interrogant. Huicce « inquisitioni interesse nolentes carcere coercent : ægros in « nosodochium, ære proprio curandos, relegant. »

vrages anatomiques vont être publiés) a laissé une place qu'on prétend que son successeur ne remplit pas entièrement. La chaleur des disputes sur le système des contra-stimulans n'est que faiblement sentie en cette ville; les praticiens y sont principalement humoristes et brownistes. En général, les médecins florentins désirent passer pour sceptiques en médecine; mais il est probable que leurs opinions indécises résultent plutôt d'indifférence ou de manque d'occasion pour se former des idées définies, que d'un scepticisme rationnel et bien fondé : autant qu'il m'est possible d'en juger d'après les informations bornées que j'ai pu obtenir, cette même langueur qu'un despotisme doux et soporifique étend sur les autres branches de la science, règne aussi sur l'art médical. C'est en vain qu'on voudrait lutter contre de telles causes; elles répandent leur maligne influence sur les esprits de la plus forte trempe comme sur ceux dont les facultés sont les plus faibles. L'oppression des dernières classes rend le sort des premières moins heureux, leur ôte la sûreté de leur santé, de leurs propriétés et de leur personne, et les prive des jouissances de la vie qu'un système plus libéral et plus équitable pourrait seul leur assurer.

Les écoles d'anatomie qui ont été le théâtre des travaux de Mascagni sont attachées à l'hôpital de Santa-Maria de Florence; la collection n'est nullement proportionnée à la célébrité du nom de Mascagni (1), et elle avait été fort négligée. Elle est maintenant sous la direction du docteur Lippi, qui a rangé les sujets avec beaucoup d'ordre et de méthode. La partie la plus

(1) Une belle édition in-folio des OEuvres de Mascagni va se publier à Florence.

remarquable de la collection consiste en injections d'une petitesse extrême, et en riches séries d'ostéologie pathologique. Parmi ces dernières, j'ai remarqué le squelette d'un homme que la vieillesse avait courbé en deux, et dont les vertèbres étaient exostosées; plusieurs courbures de l'épine, et un exemple de *mollities ossium*, dans lequel les os étaient courbés en angles si aigus, que cela paraissait presque incompatible avec l'intégrité des viscères. On y voit aussi le squelette d'un homme de sept pieds de haut; les os proportionnellement forts, mais l'omoplate amincie et perforée par les muscles; ce qui indique un développement du système musculaire peu commun chez les hommes dont la taille dépasse la mesure ordinaire. La plus belle préparation est celle d'une peau entière; avec les vaisseaux superficiels lymphatiques et sanguins injectés. Il est impossible de concevoir rien de plus effrayant que ces monstrueuses figures, et la peine que donne leur préparation ne répond à aucun motif d'utilité réelle.

La collection des modèles d'anatomie en cire est une des choses les plus curieuses qu'on puisse voir à Florence. L'art des représentations en cire a commencé par ces *ex-voto* qu'il est d'usage en Italie de suspendre aux châsses des saints dont les miracles avaient rendu la santé à leurs dévots. Elles ont d'abord été appliquées à l'anatomie par Lodovico Gigoli, ensuite par Tumnio, médecin Sicilien, attaché à Cosme III. La grande collection de Florence, comme elle existe maintenant, a été conçue par Fontana, qui vint en cette ville sur l'invitation de Léopold. Elle est distribuée en quinze chambres, qui contiennent toutes les variétés de pré-

parations possibles, coloriées avec une délicatesse et une vivacité qui ressemblent parfaitement à la nature. Quatre chambres sont consacrées au système musculaire; la cinquième est remplie de préparations des vaisseaux sanguins; la sixième, des organes des sens; la septième, des ligamens; la huitième renferme une figure de femme, avec les viscères *in situ*, mais disposés de manière à se détacher pièce par pièce; il y a, de plus, des démonstrations du *gravid uterus*, et des fœtus de tous les âges. Le n° 9 contient les viscères du thorax et de l'abdomen, et quelques préparations du cerveau. On voit là un modèle des poumons *in situ*, vus par-derrière, (comme la partie la plus haute de la septième planche des *Tabulæ anatomicæ* de Sandifort). Le n° 10 contient une immense collection de dissections du système nerveux, plus grandes que nature. Dans le centre de la pièce est une figure de grandeur naturelle, sur laquelle on voit les veines superficielles, les artères et les absorbans : cette chambre est peut-être la plus précieuse de toutes, les modèles offrant des parties plus difficiles à préparer et à conserver; et les couleurs étant celles de la nature avant que la mort les ait changées, sont plus tranchantes, et les formes conséquemment plus distinctes. Le n° 11 contient les vaisseaux profonds avec des préparations qui montrent l'origine des nerfs et les connexions des systèmes sympathiques. Le n° 12 a une figure de grandeur naturelle qui représente les vaisseaux lymphatiques profonds, des préparations des nerfs et de la *medulla spinalis*. Le n° 13 contient une figure de grandeur naturelle des veines, avec des préparations de différens nerfs. Le n° 14, un système artériel, aussi de toute grandeur, avec neuf

modèles de différens nerfs. Le n° 15 contient le commencement d'une collection d'anatomie comparative. Les modèles les plus remarquables de cette chambre sont une dissection de la sangsue, une autre du homard, une troisième qui démontre les progrès du poulet dans l'œuf, le système femelle de reproduction dans les oiseaux, avec les progrès de l'œuf dans les ovaires, démontrés sur une poule; une belle dissection de la *sepia*, et une démonstration des différentes époques de l'existence du ver à soie (par Sussini).

Les dépenses de cette superbe collection doivent être immenses. Les préparations sont copiées en général avec une grande fidélité; mais dans celles des vaisseaux sanguins et des nerfs, il est à craindre que la vanité de l'injection minutieuse n'ait induit ceux qui ont fait les modèles, à copier sur divers sujets, en formant ainsi une sorte de *beau idéal,* plutôt qu'une imitation de la nature. Dans une collection aussi étendue, la valeur des exemples individuels doit varier beaucoup. La myologie et l'anatomie du cerveau m'ont paru les meilleures, et les préparations vasculaires de grandeur naturelle et celles des nerfs, me sembleraient celles sur l'exactitude desquelles on pourrait le moins se fier. Les préparations sont rangées dans des cases de glaces autour des murs, et les grandes sont établies au milieu des pièces. Autour des murailles on voit au-dessus de chaque case des dessins qui correspondent aux modèles, avec les différentes parties qui se rapportent à chaque démonstration.

La collection d'ouvrages en cire ne forme qu'une petite partie des contenus du Musée, que les grands-ducs ont commencée, par l'achat des collections de

Steno et Rumphius; il a été depuis refondu par Léopold, qui, pour réunir tous les objets sous un même toit, acheta la casa Torrigiani. Il établit en même temps la collection de préparations anatomiques en cire, le grand cabinet d'histoire naturelle, un jardin botanique, un cabinet d'instrumens, un laboratoire, un observatoire et une bibliothéque scientifique. La collection d'instrumens de physique tient huit chambres, et l'on y voit le télescope avec lequel Galilée découvrit les taches sur le soleil; et la lentille dont l'*Académie del Cimento* fit usage pour brûler des diamans, expérience dernièrement vérifiée sur la place par sir H. Davy.

L'histoire naturelle est distribuée dans plusieurs appartemens, et elle embrasse la plus brillante collection dans toutes les branches de la science, comprenant le cabinet de coquilles de Rumphius, et les collections plus récentes de Giuseppe Raddi, qui, à l'occasion du mariage d'une archi-duchesse d'Autriche avec le prince héréditaire de Portugal, a été envoyé au Brésil exprès pour enrichir le Musée. Après une très-courte absence, il est revenu chargé d'un nombre considérable de plantes qui manquaient à l'herbier très-étendu du lycée, d'une superbe collection d'insectes, et quelques quadrupèdes et oiseaux rares, des poissons en plus grand nombre, et beaucoup de reptiles, avec des séries très-complètes de graines et de fruits, et un choix des minéraux les plus importans qui se trouvent dans les environs de Rio-Janeiro. Le tout a été déposé dans un bel ordre au Musée; et, en considérant la brièveté du voyage, la difficulté de la différence de langue, et de l'aspect naturel du pays, la quantité d'objets rapportés fait honneur au zèle, à l'industrie et à l'activité de l'ingénieux voyageur.

Il y a de plus trois chambres de préparations botaniques, contenant des modèles de plantes difficiles à conserver, exécutés en cire, qui sont extrêmement beaux ; et une immense collection de minéraux ; de plus, une collection assez futile d'outils en usage dans les îles de la mer du Sud, et les modèles extraordinaires et dégoûtans de la putridité, nommée le *fléau de Florence*.

Ce grand Musée a été consacré à l'instruction publique, par Marie-Louise, reine régente d'Étrurie, en 1807, sous la dénomination de Lycée. Elle institua pour cet effet les chaires suivantes :

Astronomie,	professeur, L'abbé di Vecchi.
Physique expérimentale,	.... L'abbé Babbini.
Anatomie comparée,	.... Filippo Vecelli.
Chimie,	.... Gazzeri.
Botanique,	.... Otton Targioni.
Zoologie et Minéralogie,	.... Filippo Nesti.

Et un inspecteur des ouvrages en cire, qui prépare les exemples que les artistes doivent copier, Regalo Lippi.

Un très-haut degré d'activité a été donné à cet établissement, et les cours étaient suivis très-régulièrement, et par de nombreux auditeurs, quand, à la restauration du grand-duc, avant son arrivée à Florence, le ministre Rospigliosi imposa silence aux professeurs, au milieu de leurs leçons. Cette mesure absurde et impopulaire a été depuis abandonnée en partie, les appointemens ayant été rendus aux professeurs, en les attachant à l'Université de Sienne ou à l'établissement de Santa-Maria. Pour compléter ce tableau, il suffit de dire que Sussini, l'habile modeleur des préparations en cire, avait reçu du gouvernement français une augmentation de salaire,

montant à soixante et dix francisconi (environ 450 fr.), en considération de ses longs services. Cette addition ayant été supprimée à la restauration, l'imagination de ce malheureux homme en fut tellement frappée, qu'une fièvre violente le saisit, et dans un accès de délire, il sortit de son lit, détruisit tous ses papiers, et mourut victime de l'ultra fanatisme et de l'ignorance aristocratique.

On a peu de choses à ajouter concernant l'état de la médecine dans les domaines du pape, à ce qu'on a déjà dit sur Bologne. La Sapienza, ou université de Rome, donne les degrés médicaux ; et il y a, de plus, une école de médecine subordonnée à celle-ci, à l'hôpital du Saint-Esprit. Dans ce dernier établissement il existe une fondation pour soixante étudians en médecine, qui y sont logés et nourris pendant le cours de leurs études qu'ils font gratuitement. On a aussi des professeurs cliniques de médecine et de chirurgie. Après avoir suivi deux ans les leçons à la Sapienza, les candidats au doctorat sont examinés. Il faut, après cela, qu'ils suivent pendant un certain temps la pratique de l'hôpital ; alors ils subissent un second examen sur les points de pratique, et font une thèse écrite en latin, en français ou en italien. Si l'élève est approuvé, il reçoit la *matriculation* ou licence pour pratiquer. L'hôpital du Saint-Esprit a un établissement anatomique, consistant en une salle de dissection, bien aérée et bien disposée, une petite collection de préparations, et un muséum d'histoire naturelle encore plus petit ; il y a de plus une série de modèles en cire, qui montrent toutes les présentations possibles du fœtus. On conserve dans cet hôpital la fameuse bibliothéque du célèbre Lancisi, qu'il a laissée à l'établissement, avec des

fonds pour acheter des livres. Je n'y ai cependant pas remarqué beaucoup de bons ouvrages de notre temps.

Naples possède une université où l'on prend le grade de docteur après quatre ou cinq ans d'études et d'examen, et ce grade suffit, sans autre licence, pour pratiquer. Une école de médecine, liée à cette université, est établie dans l'hôpital pour les maladies aiguës : on y suit un cours d'instruction modelé sur celui des écoles françaises. Il y a de plus une école d'accouchement. Les provinces ont aussi des écoles de médecine; mais celle de Naples est la plus considérable. On m'a assuré que les médecins napolitains étaient extrêmement divisés sur les points de théorie; mais je ne me suis pas aperçu qu'il existât à Naples ni à Rome un grand zèle scientifique; et, en exceptant les docteurs Morichini et Matthæis de Rome, je n'ai pas entendu nommer un seul médecin dans ces deux états, dont la réputation s'étendît au-delà de leur sphère. A l'égard du savoir en général, Naples est bien au-dessus de Rome. Plusieurs circonstances s'unissent pour activer la culture de l'esprit dans la première de ces villes. Les Napolitains sont naturellement pénétrans et portés aux recherches intellectuelles. L'hostilité contre la cour de Rome a ébranlé l'aveugle crédulité des classes supérieures, et les a disposées à encourager les sciences comme des moyens de diminuer la bigoterie. De plus, les circonstances locales qui les placent au milieu des trésors enterrés de la civilisation romaine et du phénomène toujours varié de leur montagne brûlante, dirigent forcément leur attention sur les antiquités et l'histoire naturelle. Si l'on ajoute à toutes ces causes l'influence de la domination française, et la facilité qu'ils ont eu alors de se procurer de bons livres, on imaginera

aisément que Naples doit être un foyer réel de lumières pour le reste de l'Italie. Sous ce dernier aspect, quoique la censure soit très-sévère pour les livres imprimés à Naples, elle est très-indulgente à l'égard des importations, et les boutiques des libraires sont remplies des meilleurs ouvrages européens, et même des dernières productions scientifiques et littéraires de la presse française.

J'ai assisté aux séances de l'Académie des sciences dans les magnifiques salles du Studio ; elles étaient conduites comme celles de l'Institut de Paris. Les discussions y étaient animées, et il se trouvait fort peu de membres qui ne me fussent point désignés par quelque titre à l'estime publique. C'est là que j'ai eu le plaisir d'être présenté au chevalier Melchior Delfico, qui a été quelque temps ministre de l'intérieur, et dont les écrits, s'ils avaient été composés dans une langue plus généralement répandue que l'italien, l'auraient placé parmi les esprits les plus éclairés et les plus indépendans du siècle. Il a acquis des connaissances assez approfondies sur les principaux faits physiologiques, comme un moyen d'étudier la nature morale et sociale de l'espèce avec plus de certitude, et d'établir la base physique de ces idées abstraites qui ont été les plus grands sujets de division entre les philosophes. Ses *Ricerche su la sensibilità imitativa* (in-4° de cent pages), abondent en vues philosophiques sur les lois et la société ; et son livre sur la Jurisprudence romaine, dans lequel il montre l'imperfection, les vices et la barbarie de ce système, si anciennement renommé, véritable source d'obscurité et d'injustice légale, est peut-être l'ouvrage le plus original qu'on ait écrit sur ce sujet. M. Delfico a fait, de plus, l'Histoire de la république de

Saint-Marin, dont il est citoyen ; et, par une singulière coïncidence, il a publié un ouvrage sur l'inutilité de l'histoire, dans lequel, parmi quelques paradoxes apparens ou peut-être réels, on trouve plusieurs vérités importantes et nouvelles. Delfico est très-avancé en âge, mais il possède éminemment cette sérénité d'âme, cette sociabilité qui distinguent les philosophes simples et sans prétentions dans tous les pays. Son zèle pour la science et son amour pour la liberté ne sont nullement affaiblis. Nous avons dû à sa bonté persévérante beaucoup d'avantages pendant notre résidence à Naples, et l'expression de son amitié et de ses regrets à notre départ, restera gravée dans notre mémoire parmi les plus doux souvenirs de ce délicieux séjour.

Les hôpitaux d'Italie sont justement estimés pour la richesse de leurs dotations et la beauté de leur architecture, qui surpassent de beaucoup celles des établissemens semblables dans les autres pays. Le penchant national pour l'érection des édifices imposans a dû s'étendre du cloître aux hospices ; et la chaleur du climat, qui exige la libre circulation de l'air et un petit nombre d'habitans dans le même local, ont amené nécessairement le même résultat. On peut ajouter à cela que les Italiens se sont toujours montrés disposés à ce mode de charité, et que les premières familles du pays se sont occupées des détails de ces institutions, tandis que différens ordres religieux consacraient leurs travaux à la même fin bienfaisante. Les écoles médicales fréquemment attachées aux grands hôpitaux ont dû favoriser aussi la propreté, le bon ordre et les soins intelligens ; et l'esprit d'exactitude militaire que les Français ont introduit dans toutes les branches de l'administration civile, partout où ils ont

dominé pendant un certain temps, a donné une activité encore plus grande à ces établissemens. L'état général des hôpitaux italiens fait honneur aux médecins et aux surintendans, quoiqu'il se trouve peut-être un peu au-dessous de cette perfection qu'on pourrait attendre de la réunion de tant de circonstances avantageuses. A cette assertion générale, il faut faire une exception vraiment déplorable à l'égard des hospices pour les insensés. En exceptant seulement la nouvelle institution située près de Naples, je n'ai jamais vu ni entendu parler d'un de ces établissemens, dans lequel on ne trouvât pas quelque défaut essentiel dans le traitement; et la plupart étaient vraiment révoltans par le manque total de propreté, de soins et d'attentions pour le soulagement des malades. Le docteur Clarke de Rome (1) a fait un tableau tellement horrible de la *Casa de' pazzi* à Turin, qu'on a peine à le croire entièrement vrai; mais je dois ajouter que l'impression que cette maison a faite sur moi a été absolument semblable à celle qu'il en a reçue. Les chaînes, la malpropreté, la nudité, des hurlemens affreux et continus, la rage et le désespoir, en font un assemblage de toutes les misères humaines, trop terrible à contempler. Un médecin qui connaissait bien l'institution m'a assuré que tous les moyens curatifs se bornaient à une saignée générale et sans distinction, faite toutes les années au printemps.

L'hôpital de Saint-Jean, à Turin, est, en revanche, spacieux et bien disposé. C'est le grand réceptacle de tous les malades de la ville. Il a la forme d'une croix grecque,

(1) « Medical notes on the climate, etc. of France, Italy « and Switzerland. »

et contient cent soixante lits pour des malades de tous pays. Quelques lits maintenus par des fondations spéciales sont destinés à recevoir des personnes affligées de maladies chroniques et incurables, qui sont logées et soignées, et qui peuvent sortir librement de l'hospice à des heures établies. Les lits sont en fer et placés à une distance raisonnable. Les salles n'avaient aucune mauvaise odeur. Une petite église élégamment ornée communique par sa galerie avec les salles des femmes, qui sont au premier étage, et avec celles des hommes, qui sont au rez-de-chaussée, par sa nef : ainsi les deux sexes assistent au service divin sans communiquer l'un avec l'autre.

La cuisine et la pharmacie correspondent à la magnificence générale de l'édifice. Dans la première, on a établi des machines qui communiquent directement avec les salles, et par où les alimens sont distribués avec promptitude et facilité. Il y a aussi sous le même toit une grande boulangerie qui fournit du pain aux différentes institutions de charité : ce pain est de belle farine de froment, et d'excellente qualité ; une grande partie est en forme de flûtes très-minces et extrêmement longues ; ces pains sont légers et parfaitement cuits ; et ils doivent être plus digestifs que quand ils sont faits dans les formes ordinaires.

La Charité est plutôt une maison de travail, qu'un hôpital, quoiqu'un petit nombre de malades de la ville y soient reçus. Les personnes qui y sont admises sont principalement des vieillards et des enfans, qu'on emploie à tisser et à filer. Cet établissement, malgré les nombreux bienfaiteurs dont il se vante, paraît fort pauvre. Les lits étaient pressés à l'excès ; les chambres assez malpropres, et l'air souvent très-mauvais.

Avant la révolution, il existait quinze établissemens de charité à Turin. Quand les Français entrèrent dans la ville, ils trouvèrent trois mille deux cents personnes dispersées dans ces diverses maisons, sans être pourvues de provisions, même pour la journée. Pendant la guerre qui précéda la chute de la dynastie royale, le gouvernement s'était emparé des propriétés des hôpitaux, il y avait substitué les *monti* (une sorte de garantie appuyée sur des capitaux), ou des *bons* sur l'état. D'autre part les individus qui assistaient ordinairement les hospices par des dons, chargés d'impôts et découragés par cette mesure violente, s'étaient généralement abstenus de continuer leurs souscriptions. Les institutions de charité étaient donc très-endettées. Bientôt après l'arrivée des Français, qu'on a si injustement accusés de s'être approprié les fonds de la charité publique en Italie, ils formèrent sous la direction du général Jourdan, une commission pour administrer les hôpitaux civils en Piémont, afin de les établir sur le pied des institutions charitables en France, où elles sont tenues convenablement et utilement. On ôta l'hospice de la maternié du lieu où il était, dans lequel, par le manque de ventilation, un grand nombre d'enfans périssaient. On le plaça dans un monastère reculé et très-aéré, le couvent de Sainte-Croix, et l'on y établit une école d'accouchement. Les hôpitaux de Saint-Jean et ceux de Saint-Maurice et de Saint-Lazare furent réunis, et l'on effectua ainsi une réforme très-salutaire à l'égard des lits appropriés par des fondations distinctes à des incurables ; car ces lits se trouvant beaucoup trop nombreux, étaient souvent employés à des usages très-différens de leur destination. Des terres furent assignées à ces établissemens unis, au lieu des

précaires *monti*, et l'on accorda dix pour cent sur l'octroi, ou droit payé à l'entrée des provisions dans la ville, pour l'entretien des hospices. Le zèle de cette commission se soutint, et il en résulta une amélioration rapide. Les malades placés dans des lits propres, dans un bâtiment bien aéré, nourris convenablement, eurent toutes les chances possibles de guérison. Les travaux de cette commission remplissent un gros in-4° : outre les perfectionnemens ci-dessus mentionnés, elle établit un hospice pour les incurables; déchargeant ainsi la charité de ce service, et séparant les vieillards et les enfans sains des malades. Ils organisèrent aussi des travaux pour les pauvres, et un petit hôpital pour la vaccine. Cinq cents pauvres ramassés dans les rues furent pourvus d'un asile; on rassembla un nombre suffisant d'élèves en chirurgie, pour administrer les secours nécessaires aux malades, et l'on créa des *bureaux de bienfaisance* pour secourir les pauvres et les malades à domicile, à l'instar de ceux de Paris. Tout cela se fit au milieu des plus grands embarras pécuniaires et de la plus profonde détresse. Les dépenses de cette année ont été à 1,191,313 livres.

L'hôpital Pammatone à Gênes contient de mille à douze cents lits. C'est un noble et spacieux édifice; l'intérieur est suffisamment aéré, propre et bien tenu, quoique moins bien qu'il ne l'était dernièrement. Le signor Carega, le directeur, est un noble qui s'est dévoué aux soins de cet hospice. Il annonce bien le caractère qui conduit à cette espèce de sacrifice religieux. Sainte Catherine de Gênes a passé quelque temps dans cet hôpital, et l'on montre encore une petite chambre ornée de fresques, où l'on dit qu'elle habitait. Les inscriptions *Amor mio non più di peccati; Amor mio non più di mondo,*

prouvent qu'elle était de cette classe d'enthousiastes dont le fanatisme est une maladie réelle ou un déplacement de passions. Une profusion d'autels est distribuée dans l'hôpital, et l'on y voit une statue de saint François (en bois), qui n'est pas sans mérite. L'école d'anatomie, qui dépend de l'université, était fermée quand nous avons visité cet établissement. Les maladies prédominantes étaient la dysenterie et les affections pulmonaires; les fièvres y étaient en petit nombre, et l'épidémie pétéchiale, qui fit tant de ravages pendant le siége, paraît avoir disparu avec ses causes. Le mode de traitement anti-phlogistique dans les maladies fébriles est le plus généralement adopté. Il y a dans l'hôpital des salles consacrées aux femmes en couche; les enfans trouvés étaient fort nombreux dans cette maison; et comme dans tout le reste du continent, ils étaient horriblement serrés dans des langes.

L'hôpital des incurables, moins beau et moins propre, a six cent cinquante lits. La partie assignée aux aliénés peut être comparée aux établissemens semblables à Milan et à Turin, quoique plus propres que ces derniers. Cet hôpital est soigné par des capucins proprement vêtus, fort civils, et qui paraissaient remplir leurs fonctions avec beaucoup de zèle et d'attention.

La pratique de la médecine est assujettie à Gênes, comme dans plusieurs autres parties de l'Italie, à un conseil nommé *Proto-Medicato*. Les chirurgiens pratiquent indistinctement dans les deux branches, et l'on m'a assuré qu'une amende de douze cents francs, à laquelle ceux qui pratiquent sans licence doivent être condamnés, n'est pas toujours imposée sur les délinquans.

L'Ospedale maggiore à Milan est un édifice superbe fondé en 1466 par François Sforce et Blanche-Marie Visconti, sa femme. La façade de brique est gothique; le bâtiment est divisé par plusieurs cours spacieuses, entourées de corridors ouverts ou arcades très-ornées, et soutenues par des colonnes de granit poli. L'église, quoique petite, est singulièrement belle : c'est une croix grecque formée par quatre arcades portées sur des piliers de granit. On voit là une Annonciation du Guerchin. Tous les offices répondent en étendue et en magnificence à la beauté de l'extérieur. La pharmacie était en bel ordre et bien fournie de drogues; les préparations chimiques faites dans la maison étaient d'une qualité très-supérieure. Il y a une salle vaste et bien aérée pour les dissections, qui sont librement pratiquées dans tous les cas où la nature de la maladie rend l'examen *post mortem* désirable. Cet hôpital est disposé pour recevoir mille malades, et plusieurs salles sont vides, faute de candidats. Le nombre de médecins attachés à l'hospice est de dix. Les chambres sont hautes, et l'air y est très-pur; les lits sont en fer; le linge propre. Les fonds assignés à cet établissement sont devenus plus abondans par la réunion de plusieurs petits hôpitaux; mais ils ont été mal administrés, ayant été confiés à un comité de nobles qui, soit par intrigue ou par inattention, ont souffert beaucoup de dilapidations. Napoléon, en récompense des soins donnés à ses soldats, a enrichi l'Ospedale maggiore de fonds provenans de la suppression du collége des prêtres helvétiens. Les cantons suisses tâchent à présent de faire restaurer ces inutiles frelons aux dépens de l'hôpital, et ils réussiront probablement.

Parmi les institutions bienfaisantes de Milan, on peut

compter la Maison de force, une des prisons les plus propres et les mieux arrangées de l'Europe. Les ateliers, les salles, les infirmeries, sont suffisamment grands, les cellules, pour une seule personne, sont sèches et saines. Les chambres à coucher ont neuf pieds de long sur huit de large, avec une fenêtre de trois pieds sur deux, et elles communiquent à une grande salle dans laquelle est un autel où l'on célèbre l'office divin. Ces chambres sont balayées et lavées tous les jours, et toute la maison est reblanchie une fois par an, et plus s'il est nécessaire. Il résulte de ces soins que les morts ne vont pas à plus de quatre sur cent chaque année. Les hommes, les femmes et les enfans sont séparés. La maison contient quatre cents individus mâles et cinquante femelles. Le côté des hommes est toujours plein, celui des femmes l'est rarement. Le nombre des jeunes garçons n'a jamais été au-dessous de seize. Quand j'ai visité la maison, il y en avait vingt-deux. Leurs principaux délits étaient des vols. A l'admission des prisonniers, on les baigne, on leur coupe les cheveux, et ils prennent l'habit de la prison. Ils travaillent à filer, à carder et à tisser. Le produit de leur travail était anciennement divisé en trois parts; l'une était employée à soutenir la maison, l'autre pour le bénéfice immédiat du prisonnier, et la troisième était conservée pour lui être remise à l'époque de sa délivrance. Une mesure aussi philosophique et aussi bien calculée pour ramener les personnes vicieuses à l'honnêteté ne pouvait être appréciée par le gouvernement autrichien. Depuis la restauration, la somme entière est ôtée aux prisonniers, par la raison que cela est ainsi dans les autres prisons de l'Empire. Par là, toute l'utilité de l'institution est détruite; les hommes tra-

vaillent négligemment, et n'acquièrent ni le goût du travail, ni l'adresse qui peut le rendre profitable; et le manque d'argent, quand ils rentrent dans la société, les induit trop souvent à commettre de nouveaux crimes. Ce sont de petits traits propres à donner une idée générale de l'esprit des conseils autrichiens, et qui montrent l'étendue des maux infligés à l'humanité, par la cession des parties les plus vastes et les plus peuplées de l'Italie, à un gouvernement inférieur à son siècle en civilisation, et dirigé par des maximes contraires à la prospérité nationale. La nourriture est distribuée aux prisonniers deux fois par jour; elle consiste en une soupe de riz et de légumes, assaisonnée avec trente onces de lard : à cela, on ajoute trente onces de pain fait de trois parties de farine de maïs et une de seigle. La dépense journalière, en y comprenant les gardes et les gens de service, est de soixante et onze centimes par tête. L'usage de l'eau-de-vie est défendu, et celui du vin extrêmement restreint. La chaîne était précédemment appliquée seulement aux personnes condamnées au *carcere duro*, maintenant tous les prisonniers sont enchaînés, probablement parce que cela se fait à Vienne. La discipline est en général douce et modérée, et le prisonnier est corrigé sans être avili à ses propres yeux. Quelques services de la maison sont remplis par les prisonniers qui paraissent dignes de cette confiance. Aucune apologie ne paraît nécessaire pour présenter ici ces détails; car l'existence d'un établissement semblable est incontestablement une des marques sur lesquelles on peut juger de l'état de la science médicale dans un pays. Les lumières les plus importantes qui aient été portées sur l'économie intérieure des nations, l'ont été par la médecine, et les branches des

sciences naturelles qui s'y rapportent; et quand les dernières sont peu avancées, les premières sont toujours imparfaites et mal développées.

L'hôpital des fous est situé à peu de distance de Milan, dans une position assez malsaine entourée de marais. C'est un grand édifice, mieux disposé pour la propreté que celui de Turin, mais également dénué de traitement médical, ou de choix et de séparations des divers cas. Le bruit et la confusion de plusieurs salles où les furieux sont enchaînés à leurs lits en très-grand nombre, réalisaient les plus horribles idées qu'on peut se former d'un *pandemonium*. Il n'est pas douteux que cela ne contribue grandement à augmenter la folie et à empêcher toute tendance naturelle à la guérison.

J'ai vu, dans cet hôpital, plusieurs cas de *pellagre*, maladie endémique particulière aux Alpes; elle commence par une éruption autour des petites jointures, qui dégénère en gangrène, et occasionne une séparation des os. Ce mal semble attaquer principalement les insensés, d'après le nombre considérable qui en étaient affligés. Cette affection se termine par la mort au bout de quelques mois; c'est un effet de la diminution des facultés ou du développement imparfait de l'énergie vitale, et il paraîtrait lié par ses causes avec le crétinisme et le goître, si communs dans les régions alpines.

L'hôpital de Pavie, quoique petit, est très-bien arrangé. Il n'a pas un nombre de malades suffisant pour les études d'une grande école de médecine; mais comme il a été le théâtre des travaux de Scarpa, il ne peut être dénué d'intérêt, même sous ce point de vue. Un bon nombre d'étudians y suivent maintenant la pratique du professeur Borda, l'un des principaux soutiens de la théo-

rie des contra-stimulans. Ce professeur a eu la bonté de me conduire dans les salles, et de me désigner les cas qui pouvaient le mieux démontrer les effets de sa doctrine pratiquée.

A Bologne, il existait autrefois deux congrégations nommées *di Vita* et *di Morte,* qui ont fondé deux hôpitaux pour les malades. Ces hôpitaux sont maintenant réunis sous le nom d'*Ospedale di vita.* Il y a cinq cents lits. Ils étaient cependant un peu trop pressés, et la ventilation y était moins bien entendue que dans les autres hospices de la Haute-Italie. Un autre défaut très-nuisible, est le manque d'une pièce pour les opérations. J'en ai vu faire une par le docteur Venturali au milieu des malades qui ont dû être grièvement incommodés par les cris du patient. Bologne a aussi un petit hospice clinique de cinquante lits divisés entre les médecins et les chirurgiens. Les Français ne se sont point mêlés des fonds des hôpitaux de Bologne, quoique le nombre des militaires qui y avaient été envoyés eût occasionné une assez grande dépense qui jeta cet établissement dans un embarras momentané.

L'hôpital de Sainte-Marie-Majeure à Florence, contient, dit-on, deux mille lits. Les maladies qui exigent les soins des médecins, et celles qui concernent la chirurgie, sont traitées dans des salles séparées. Il y a de petites salles pour les femmes en couche, et d'autres pour les maladies des yeux : la lumière est tout-à-fait exclue de celles-ci ; mais cet avantage me paraît bien chèrement acheté par le manque d'air. La chaleur était étouffante, et l'odeur fétide annonçait que la respiration du malade était accumulée et stagnante dans la chambre. Dans tout l'établissement, les lits étaient trop pressés. Les salles

étaient en général élevées, mais plusieurs étaient trop étroites, et dans la plupart l'on n'avait pas fait assez d'attention à la ventilation. Seize médecins sont attachés à la maison; deux desquels sont professeurs cliniques. Ils ont chacun six mois de service. Les chirurgiens sont au nombre de douze.

L'hopital de Santa-Maria a été richement doté du temps de Léopold; mais par la mauvaise administration d'un certain marquis Cavoni, sous le règne de Ferdinand III, un système de dilapidation s'établit, et finit par une ruine totale. Pour obvier aux difficultés ainsi créées, le gouvernement affecta à l'usage de l'hospice certains droits sur le sel, la loterie, etc. Ces droits venant à manquer à l'époque de la révolution, l'établissement se trouva encore en détresse; mais les Français ont créé, ainsi qu'à Turin, une commission pour assurer son existence et pourvoir à ses besoins. Le gouvernement accordait annuellement les sommes actuellement nécessaires. Le même système continue sous le régime actuel. Un très-bel édifice est consacré, à Florence, aux aliénés. C'est avec un très-vif regret que j'ai quitté cette capitale sans avoir vu cet établissement. On m'a assuré qu'il était bien administré sous le rapport des soins; mais qu'aucun mode de traitement moral ou physique n'y était mis en usage.

L'hôpital du Saint-Esprit, à Rome, un des plus anciens de l'Europe, est plutôt une ville qu'un seul édifice. Il est bâti sur un angle formé par la sinuosité du Tibre vers le château Saint-Ange, et il occupe un côté d'une longue rue; mais une grande partie est employée au logement des chanoines et à d'autres usages étrangers. Ce bâtiment a été primitivement érigé en 1198; puis

restauré par Alexandre VII, et un nouvel édifice immense y a été ajouté par le prodigue Braschi, Pie VI. Outre les salles pour les maladies ordinaires, un hospice pour les insensés y est annexé, ainsi que les hôpitaux pour les consomptions et les enfans trouvés.

L'édifice étant l'ouvrage de différens siècles, les salles ne sont pas également bien construites, et la ventilation est en général imparfaite. Le nouveau bâtiment de Pie VI est beaucoup mieux construit que les autres. Son premier étage est une grande salle divisée dans sa longueur par deux rangs de piliers qui soutiennent des arcades. Elle peut contenir cinq cents lits. L'édifice était cependant totalement vide, et plusieurs salles de l'ancien bâtiment étaient inoccupées. Dans les pièces dont on se sert, les malades sont entassés en cinq ou six rangs à l'une des extrémités, tandis que l'autre partie de la salle est vacante. L'objet de cette accumulation est l'économie de feu et de gens de service, économie qui, si elle n'est pas strictement nécessaire, peut être taxée de vile parcimonie.

Le service de l'hôpital est fait par quatre médecins principaux et quatre aides-médecins. Outre les médecins et chirurgiens réguliers, il y a des professeurs cliniques dans les deux branches de la science, et des salles sont allouées à leur service spécial.

Cet hôpital est bien éloigné d'offrir la propreté désirable, et les praticiens n'ont pas une grande réputation de zèle. Dans l'hospice des insensés, principalement, on ne fait aucun effort pour la cure du mal. Le nombre de malades contenus dans ce dernier montait à deux cents, hommes et femmes, en y comprenant les épileptiques, qui, comme dans d'autres semblables insti-

tutions en Italie, sont mêlés indistinctement avec les fous. Les furieux étaient renfermés, avec une chaîne passée autour du cou. Dans l'hospice des enfans trouvés on garde les jeunes filles jusqu'à ce qu'elles se marient, et les petits marchands visitent de temps à autre l'hôpital pour se choisir une femme. Sur l'une des portes qui conduit à cette partie du bâtiment, j'ai remarqué un anathême inscrit en grosses lettres, contre ceux qui oseraient passer le seuil sans en avoir obtenu la permission. Dans une des plus grandes salles est un orgue qui joue pendant les repas, pour réjouir les malades. Ce soulagement assez équivoque, est, je crois, dû à une charité individuelle.

Quand j'ai visité cet hôpital, le plus grand nombre des patiens étaient affligés de fièvres intermittentes ou d'affections pulmonaires. On attribue ces dernières, qui sont très-fréquentes à Rome, aux grands changemens de température ; mais je ne puis m'empêcher de supposer qu'elles sont le plus souvent la suite des fièvres de marais. Pendant que la fièvre de Walcheren régnait parmi nos soldats, j'ai vu plusieurs malades attaqués de péripneumonies de l'espèce la plus aiguë, et j'ai remarqué qu'à peine un seul individu mort de cette fièvre n'offrait pas des marques de congestion thoracique. D'autre part, les changemens de température, quoique très-grands à Rome, ne sont pas subits. Les matinées sont, il est vrai, bien froides en hiver, en comparaison de la chaleur que donne le soleil de midi ; mais les vents froids et secs, principales causes des affections des poumons, sont très-rares dans le climat de printemps de cette ville. La pratique du Santo-Spirito, à l'égard de ces maladies, était bien loin d'être active.

On tirait rarement plus de dix onces de sang à la fois, et les décoctions de quinquina et de polygale paraissaient préférées à des remèdes d'un caractère plus anti-phlogistique : cette circonstance confirme mon opinion sur la nature de ces maladies.

Mes remarques seront très-brèves sur les hôpitaux de Naples. Les deux principaux sont consacrés aux maladies aiguës et chroniques ; le premier contient sept ou huit cents lits. La pratique est probablement française, mais je n'ai pu savoir si, comme école de médecine, elle se distinguait par une activité remarquable. Les traits les plus frappans de cet établissement étaient les chambres, qui, comme dans les maisons de santé en France, peuvent être louées à tant par semaine (pour une somme très-modique, quinze ducats, un peu plus de deux guinées par mois); elles sont commodes, et les malades y sont pourvus de tout ce qui leur est nécessaire pour les médicamens, la nourriture et le traitement. Murat, qui (quelles que puissent avoir été ses fautes) avait les vertus qui tiennent à un bon naturel, et beaucoup de cette activité d'esprit particulière à l'école dont il sortait, donna à cet hospice un assortiment complet d'instrumens de chirurgie, suivant les meilleurs modèles de Paris, donation d'un avantage incalculable dans un pays si éloigné des centres de civilisation et de travaux scientifiques.

L'Albergo de' poveri est un hospice immense; la maison commencée par Charles III n'est pas encore achevée : elle renferme cinq mille hommes et jeunes garçons, et sept mille femmes, qui sont entretenus, non-seulement convenablement, mais avec une magnificence royale. Les jeunes garçons apprennent des métiers ou

sont destinés à l'armée. Les principales branches d'industrie sont la manufacture du corail (où les femmes sont principalement employées), la filature du coton et du fil, et la fabrication des étoffes de ces matières, les métiers de tailleur, de cordonnier, de fondeur en caractères et d'imprimeur. Il y a aussi une école lancastrienne, des écoles de musique et des différens arts; un théâtre, une chapelle, et un collége dans lequel on admet des pensionnaires. Toutes les salles, dortoirs ou ateliers, sont aussi propres que dans les maisons privées; la nourriture est saine, et les enfans bien vêtus et bien portans. Les garçons sont élevés militairement, et le tambour règle les divers mouvemens de l'institution. Les rachitiques y étaient en grand nombre, comme cela arrive toujours dans le peuple, et la beauté n'était pas le trait caractéristique de ce lieu. Les mendians sont forcés d'entrer dans cet établissement, ce qui en débarrasse un peu les rues de Naples; mais les environs en sont infestés. Les Français avaient attribué à l'Albergo de' poveri, la maison de Caroline et l'institut, des propriétés territoriales. Les Autrichiens à leur arrivée saisirent les fonds de l'Albergo, et l'établissement aurait été perdu sans les soins du signor Sancio, directeur actuel, qui employa tous ses moyens et son crédit jusqu'à la dernière extrémité, pour suppléer à ces fonds et soutenir l'institution. Toutes les propriétés de ces maisons de charité ont été vendues; celles qui appartenaient à l'institut tombèrent en partage au ministre Tommasis, qui acheta pour cent mille ducats un bien qui rapporte seize mille ducats par an. Les maisons de charité sont maintenant soutenues par le gouvernement. (1)

(1) Les Napolitains donnent de grands éloges à un hôpital

Tel est l'état des principaux hospices d'Italie, que j'ai été à portée d'examiner avec tous les avantages que pouvait me donner l'assistance locale. Leurs mérites sont généralement ceux qu'on doit attendre dans une contrée où la charité est inculquée par un principe de salut et de rémission des péchés. Les édifices sont presque tous trop vastes pour les fonds qui leur sont assignés; mais les malades y sont assez abondamment pourvus des choses nécessaires à leur soulagement ou à leurs besoins. Dans les arrangemens intérieurs, la discipline des hôpitaux français prédomine généralement. Dans tout ce qui concerne la science, ils sont assujettis à tous les inconvéniens qui dérivent de l'éducation gratuite et de la faible rémunération des emplois, circonstances qui tendent à diminuer la somme de talens, et le zèle apporté à la culture de la science. Cependant, les chirurgiens et médecins sont comptés parmi les citoyens les plus éclairés de l'Italie, en partie à cause des sujets qu'ils sont appelés à observer, en partie à cause de l'indépendance de leur profession. Dans le nord de l'Italie, spécialement, les connaissances médicales sont accompagnées d'un degré assez considérable de philosophie et d'instruction générale. Les divers états italiens ont produit dans tous les siècles des hommes d'une réputation européenne, qui ont grandement contribué à l'avancement de la médecine, et dont les noms seront répétés avec gratitude tant que l'art médical sera cultivé en Europe.

---

dernièrement établi pour les insensés à Averse; et ce fut un grand désappointement pour moi de n'avoir pu examiner personnellement les procédés que l'on dit employés là avec succès dans le traitement des malades.

Le climat d'Italie, considéré médicalement, est lié au sujet que nous venons de traiter. Au moindre symptôme de maladie pulmonaire, nous avons l'usage en Angleterre d'envoyer le malade en Italie; et les papiers publics sont pleins de ces annonces qui sont d'amers sarcasmes contre les médecins : *Monsieur tel est mort en Italie, où il était allé pour recouvrer la santé.* D'après l'expérience d'un voyage assez long, je pense qu'il y a peu de climats moins convenable pour une personne infirme. L'excès de la chaleur en été est insupportable, et doit être débilitant pour une constitution faible ou altérée. En hiver, le froid est intense dans quelques parties, principalement à Florence; et la différence de température, entre le milieu du jour et les matinées et les soirées, est de douze à vingt degrés de Farenheit. Pendant les premiers mois du printemps, on ressentait à Naples le même froid perçant et sec que les vents de mars produisent dans nos climats, et le contraste des côtés des rues exposés au soleil ou à l'ombre, était vraiment formidable. A la fin de février, nous avons eu la douce chaleur de nos étés, et au mois de mars le Vésuve était couvert de neige. Outre ces inconvéniens naturels, les malades ont encore à supporter des privations qui tiennent à l'état social : le manque de cheminées, de tapis, de portes et de fenêtres bien fermantes. Il est vrai que dans les capitales les personnes riches peuvent se procurer toutes les commodités de la vie ; mais les gens moins fortunés n'ont pas le même avantage, et les voyageurs de toutes les classes sont obligés, dans certains lieux, de coucher dans des chambres sans vitres. Le climat du nord de l'Italie est délicieux en été ; les brises rafraîchissantes qui viennent des Alpes, entretiennent une température modérée, et les lacs offrent

des retraites charmantes et pittoresques. Les bains de Lucques sont aussi très-fréquentés dans cette saison, comme réunissant les vents frais des montagnes et de la mer. Les malades cependant ne doivent pas rester trop tard dans le voisinage de Florence; mais se rendre à Rome, dont l'air est plus tempéré, où l'on trouve un hiver doux et un abri contre les vents froids des premiers mois du printemps.

En revenant de Naples à Rome, à la fin de mars, nous avons trouvé la végétation plus avancée dans la dernière que dans la première de ces villes. Ainsi donc, quoique l'existence du palmier, du figuier indien et des orangers en plus grande abondance dans le royaume de Naples, indique un pas de plus vers le sud, je crois qu'on peut affirmer que l'hiver et le printemps sont plus doux à Rome que sur les bords immédiats de la baie de Naples.

La grande difficulté pour le choix des résidences adaptées aux différentes saisons tient à la mal-aria, qui règne pendant les mois les plus chauds dans les cantons de la Campagne de Rome où le riz est cultivé, dans les marais Pontins, et généralement dans tous les lieux où la pente n'est pas suffisante pour l'écoulement des eaux. La période à laquelle les miasmes marécageux deviennent dangereux, dépend de la chaleur et de l'humidité de la saison; mais les effets en sont ressentis jusque dans Rome (même avant que l'été soit très-avancé), sur la place du Peuple et à l'extrémité de la *via Babbuina*, lieux très-fréquentés par les étrangers. Par cette raison, peu de voyageurs visitent Rome avant le mois de novembre, ou prolongent leur séjour au-delà de Pâques. Ce poison a un effet bien plus subtil la nuit, et spécialement pendant le sommeil. Il faut donc éviter de coucher

dans les cantons infectés. Rien de plus commun que de voir les personnes qui négligent cet avertissement payer leur imprudence de leur vie.

Les causes des miasmes sont déterminées de la manière la plus précise. Elles tiennent évidemment aux changemens qui ont lieu dans les endroits où le soleil agit avec force sur une surface marécageuse ou partiellement couverte d'eau. Il est difficile d'obtenir aucuns renseignemens certains sur leur accroissement progressif. Les naturels, accoutumés à ce mal, le traitent avec une indifférence comparative; et, pour l'honneur de leur ville, ils ne parlent jamais très-franchement sur ce sujet. Ce qu'on peut cependant affirmer, c'est que les environs de Saint-Jean-de-Latran sont désertés à cause de la fièvre; et l'on peut supposer que cette maladie n'y était pas endémique à l'époque où un semblable édifice a été commencé. Si nous ne sommes pas totalement déçu à l'égard de ses causes, il existe des faits généraux sur lesquels il est impossible de se méprendre. Tout le plat pays, depuis les montagnes jusqu'à la Méditerranée, est un terrain enlevé à la mer à une période antérieure aux souvenirs historiques, par la projection d'une immense couche de cendres volcaniques, formant la substance légère et poreuse appelée *tuf*. La nature spongieuse de ce sol et sa surface plane, très-peu au-dessus du niveau de la mer, a dû produire dans tous les siècles la fièvre de marais. Les bouches du Tibre ont été spécialement le site de ce fléau. Mais en proportion que la terre a été plus cultivée et qu'un système d'assèchement a été adopté, suffisant pour permettre au blé de croître, le mal a dû s'amoindrir, sinon disparaître totalement. Par de semblables moyens, nous avons vu l'extinction de la fièvre

dans le comté de Berwick en Écosse. Dans une matière scientifique, ces faits généraux valent toutes les citations classiques; ils ne peuvent égarer, et les déductions qu'on en tire sont que le mal doit avoir augmenté, quand la guerre, l'abandon de Rome, et les terres tombées dans les mains d'un petit nombre de propriétaires négligens, ont fait abandonner cette campagne à la nature. Le manque de culture a produit les maladies ; les maladies ont diminué et chassé la population ; et ces deux causes formant un cercle vicieux, suffisent amplement pour expliquer le phénomène.

A l'égard de l'accroissement de la contagion dans Rome, une autre circonstance doit être citée. Quand des marais sont près d'une grande ville, les bois doivent nécessairement former un boulevard qui empêche que l'air pestilentiel ne soit disséminé par les vents. Les anciens, qui paraissent avoir senti cette nécessité, ont peut-être consacré des bois à Neptune dans le voisinage de leur cité, pour les assurer contre la hache. Dans la détresse où les dépenses énormes de Pie VI avaient plongé le trésor public, un canton considérable a été dépouillé de ses forêts qui furent vendues et abattues, et l'on peut, avec quelque apparence de raison, attribuer à cet événement un accroissement de danger pour la capitale. Les doutes et les difficultés qui ont embarrassé ce sujet sont venus des vues bornées sous lesquelles on a considéré la question. Les argumens qui ont été fondés sur de certaines circonstances locales, étaient bien faits pour conduire à l'erreur. Toutes les particularités coïncidentes n'étant pas soumises à un principe général : les causes partielles se trouvent réduites à bien peu de choses, quand on considère que la maladie est la même

qui règne non-seulement en Italie, mais en Hollande, en Angleterre, sur les côtes d'Afrique, dans tous les lieux où l'humidité et la chaleur combinées peuvent corrompre la surface du sol. C'est là un des grands traits communs à tous les exemples; et suivant toutes les règles du raisonnement on doit le prendre pour la cause efficiente du phénomène. L'accroissement du mal, avec l'extension de la culture du riz, et les irrigations des terres plates plantées en prairies, est une preuve synthétique de la proposition; il existe peut-être fort peu de vérités médicales mieux prouvées que la connexion de causes et d'effets établie dans cette série de faits.

Ce n'est pas sans hésiter beaucoup qu'on s'est décidé à présenter au public ce petit nombre de remarques sur un sujet si important et si étendu. La variété d'objets qui se présentent en Italie à l'examen de l'observateur général, le territoire extensif sur lequel ils sont répandus, et les nombreuses subdivisions de la contrée, ne permettent pas à l'attention de se concentrer suffisamment pour se former une idée très-exacte de l'état médical de l'Italie. Mais ces remarques, telles que les circonstances ont permis à l'auteur de les faire, quoique défectueuses dans l'ensemble, peuvent toujours être prises *pro tanto*, comme des indications pour un futur examen; et, placées dans un Appendix, elles obtiendront peut-être une indulgence qui serait refusée à un ouvrage plus ambitieux.

APPENDIX N° II.

AGRICULTURE DE LA LOMBARDIE.

L'agriculture de la Haute-Italie est conduite d'après deux systèmes ; l'un est employé sur les terres régulièrement arrosées par une disposition artificielle des eaux ; l'autre s'applique aux cantons où ce procédé n'est pas mis en usage.

Les terres qui sont assujetties à l'irrigation artificielle, sont réduites à un niveau calculé pour permettre le passage de l'eau sur la surface, sans rester stagnante de manière à rendre le terrain marécageux. On y cultive les prairies, le riz, le coton et le blé de Turquie ; cette culture partage la ferme en quatre parties. Les prés sont fauchés trois fois par an dans les bonnes terres : leur produit est de trois cent cinquante livres (de vingt-huit onces) pour chaque perche milanaise, qui fait un peu plus du quart de l'arpent français. La prairie appelée *prato di Marcita* (1), parce qu'elle est fauchée dans le mois de mars, est plus productive, et reste verte toute l'année ; les bestiaux qui y paissent pendant l'hiver, donnent un tiers de plus de lait que dans les autres pâturages. Le *prato di Marcita* se fait en donnant un niveau plus élevé au terrain, et en le laissant sous l'eau depuis

(1) Si un étranger peut se permettre de juger d'un point d'étymologie, je croirais plutôt que le mot *marcita* dériverait de *marcire*, corrompre ; la terre en question étant amollie par une abondante irrigation, et produisant beaucoup de fièvres endémiques.

octobre jusqu'en mars, en prenant soin de choisir les sources les plus chaudes. Dans les terres inondées de Lodi, le riz ne fait point partie de la rotation, et l'on cultive le double de terre en prés. C'est là que se fait presque tout le fromage appelé *parmesan ;* on n'en fabrique pas une seule livre dans le duché de Parme.

Les rizières produisent les plus fortes récoltes. Quand elles sont nouvelles, elles rendent vingt fois la semence, et les anciennes, de dix à seize. Le prix de ce produit est généralement assez bon, puisqu'il ne croît que dans la Novarèse, le Milanais (en y comprenant Pavie), le Mantouan, le Ferrarais, le Padouan, et une petite partie du Vicentin et du Bolonais.

Les terres à blé n'offrent aucunes particularités ; le maïs est un produit de valeur très-variée ; étant entièrement consommé dans le pays, son prix change suivant la bonté de la saison. Les terres inondées en produisent une quantité double des terrains ordinaires.

La puissance productive des terres non inondées ne diffère point de celle des autres parties de l'Europe, excepté dans les lieux où la nature marécageuse du sol donne des récoltes extraordinaires.

Les terres assujetties aux irrigations artificielles sont louées pour une rente en argent à de bons fermiers, qui, sans être bien versés dans les perfectionnemens modernes, obtiennent d'abondantes récoltes. Le terme ordinaire d'une ferme n'est que de neuf ans. Le fermier, par cette raison, et par ses moyens naturels de culture, a peu d'interêt à rendre la condition du paysan tolérable, et ses mœurs meilleures. Aussi les cantons inondés sont plus infestés de voleurs que tout le reste du pays. Le calcul du fermier n'excède jamais le terme de son bail,

dont il tâche de tirer le meilleur parti possible ; aussi il arrive rarement qu'un paysan reste trois ans consécutifs dans le même service. Dans l'évaluation du cadastre, ces terres sont estimées un tiers au-dessus des fermes des autres districts.

La culture des cantons où l'irrigation n'est pas employée, ne présente rien de particulier, excepté les mûriers cultivés pour la nourriture des vers à soie. La terre de Lombardie ne se repose que par les rotations de diverses productions prairiales ; la terre (quand elle ne produit ni du riz ni du maïs) donne deux récoltes par an : autrefois la seconde était ordinairement en millet ou en blé noir ; à présent, le plus grand nombre des fermiers y substituent les haricots, les navets ou les choux, productions qui améliorent la terre au lieu de l'épuiser.

Il y a aussi en Lombardie beaucoup de vignes qui produisent des raisins excellens ; mais l'ignorance ou la nonchalance du fermier l'empêchent de tirer parti de cette récolte. Avec un système convenable, les vins de Lombardie pourraient rivaliser avec ceux de France.

La culture du mûrier a le singulier avantage de donner son produit en quarante ou cinquante jours. Le commerce de la soie et la manufacture d'organsin, forment le principal article de commerce du pays, et fait circuler l'argent jusque chez le plus petit paysan. La population des cantons non inondés, est généralement bonne ; les paysans y sont attachés aux propriétaires. La rente des terres est payée par une proportion de blé déterminée, et les châtaignes, le raisin et les cocons sont divisés entre le propriétaire et le fermier. Dans la Romagne, le Crémonois et quelques autres provinces, tout le produit de la terre est divisé de la même manière. Cet équitable

partage des biens tient lieu d'éducation, de commerce et de liberté politique. La condition des paysans de la Haute-Italie est en général assez heureuse, et leur moralité est proportionnée à leur bien-être. Il n'y a point là d'incendies, d'assassinats, de déprédations nocturnes, d'actes insurrectionnels; on n'est pas obligé d'avoir des préposés pour maintenir la paix, qui consomment un quart du revenu comme en Irlande. Le paysan irlandais, avec les six guinées qu'il donne pour une acre de terre, a une part bien différente dans les bienfaits de la nature. Un vêtement déguenillé qui le garantit mal des injures de l'air, une cabane qui ne le défend ni du vent ni de la pluie, et un peu de sel et de pommes de terre, sont tout ce qu'il retire du sol, et le reste est divisé entre le gouvernement, le double clergé et le seigneur absent. Tant que cet ordre de choses durera, le repos et la paix ne régneront point, et ne pourront en effet jamais régner dans ce pays. Dans l'état actuel, les lois ne font qu'ajouter à sa misère, et l'éducation gratuite est une pure dérision. Jusqu'au moment où le système changera totalement, l'homme qui possède des terres dans cette île infortunée, doit s'estimer malheureux; et bien plus malheureux encore est l'esclave qui naît pour les labourer.

Dans les pays où l'on fait les fromages, on estime que douze perches milanaises peuvent nourrir une vache suisse de la première qualité, et la valeur du lait peut monter à deux cent quarante francs par an. Les montagnes du Milanais ne fournissent ni chevaux ni bœufs d'une qualité supérieure, et il passe beaucoup d'argent en Suisse pour l'achat de ces animaux. On élève des chevaux dans les environs de Crémone et de Mantoue; mais cette branche de commerce est loin de prospérer.

On a essayé aussi d'introduire les mérinos en Lombardie, mais l'insuffisance des pâturages de printemps, et le dégât que faisaient les troupeaux dans les terres cultivées, ont empêché les fermiers de se livrer à cette spéculation. Les mêmes objections n'existeraient cependant pas dans les districts montagneux des états toscans, romains et napolitains; et si les propriétaires voulaient donner leur attention à ce sujet, ils en tireraient probablement de grands avantages.

Un autre produit italien est le chanvre, mais il est principalement cultivé dans les états romains, où il est d'un rapport considérable. L'impôt foncier monte à environ quatre sous sur un capital d'un écu de six livres, ce qui revient à peu près au quart de la rente. Outre cela, il y a des dépenses communales qui vont à la moitié des contributions publiques. Les impôts indirects sont sur la loterie, le tabac, la poudre et le nitre; et dans les villes, sur l'entrée du blé et de toutes les provisions. Les droits sur le timbre et sur les actes judiciaires sont très-lourds. On lève une dîme sur les terres inondées, dont une partie est payée au curé de la paroisse, et l'autre à certains propriétaires laïques qui ont obtenu la permission d'acheter les dîmes appartenantes à des couvens et à des cathédrales qui ont été vendus pendant la révolution.

APPENDIX N° III.

EXTRAIT DU *DIARIO DI ROMA*.

Les trois jours passés, lundi, mardi, et mercredi de la sexagésime, le très-saint Sacrement a été exposé pour les prières de quarante heures dans le vénérable oratoire de la Communion générale ; à la même occasion, on a représenté en machines le Mystère du divin enfant Jésus reçu dans le temple entre les bras de son vieux prophète Siméon.

S. S. le pape Pie VII, non-seulement s'est rendue à cet oratoire le mardi, pour adorer le saint Sacrement, mais elle a été le matin suivant à la basilique de Santa-Maria sopra Minerva, où le saint Sacrement était pareillement exposé pour les mêmes prières de quarante heures. Après que le saint-père eut satisfait à sa piété singulière, en traversant à pied cette place, elle daigna honorer de sa souveraine présence l'Académie ecclésiastique. Son Éminence revérendissime, le cardinal Litta protecteur, vint recevoir Sa Sainteté avec tout le corps des jeunes nobles qui demeurent dans cet établissement, et qui furent encouragés par Sa Sainteté à continuer leurs progrès dans les sciences. Le Saint-Père passa ensuite dans une salle préparée à cet effet, et là, assise sur son trône, elle admit bénignement à baiser ses pieds sacrés, monsieur le président, les signori vice-président, académiciens, professeurs et officiers de cette académie renommée. Enfin, Sa Sainteté laissa en partant des marques non équivoques

de sa bonté, comme à un lieu qu'elle favorise particulièrement pour l'avantage de l'Église et de l'État.

Le jeudi suivant se trouvant la fête de sainte Scolastique, célébrée avec une dévotion spéciale par les bénédictines de Sainte-Marie-du-champ-de-Mars, notre Saint-Père le pape s'y est rendu dans la matinée, et après avoir accompli ses dévotions envers ladite héroïne, sœur de saint Benoît, dans l'ordre sacré duquel Sa Sainteté a été comprise, les révérendes religieuses ont été admises par la bénignité innée de Sa Sainteté, au baisement de ses pieds sacrés.

L'édit du prochain carême a été publié le 9 du courant, par l'Émin. rév. cardinal Lorenzo Litta, vicaire-général de Sa Sainteté, et nous nous faisons un devoir de le publier pour l'instruction et la direction du public.

« Si toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle comme le sacré concile de Trente le rappelle à chacun, en se fondant sur la sainte Écriture, *Tota vita christiana debet esse penitentia.* (Sess. XIV, chap. IX), le temps du saint carême doit être particulièrement tel ; c'est pourquoi notre sainte et affectionnée mère l'Église nous engage, d'une manière encore plus pressante, à nous éloigner alors de toute iniquité, et à retourner dans le sein de notre père céleste, en répétant, avec le prophète Isaïe, *derelinquat impius viam suam... et revertatur ad Dominum* (c. 55, 7). C'est pourquoi dans le temps du carême, les ministres du Seigneur implorent pour le peuple, avec une ferveur plus grande, le pardon des péchés; *inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri domini et dicent parce Domine, parce populo tuo* (Joel, c. 2, 17). Dans ce temps d'expiation, les fidèles des premiers siècles exerçaient la

pénitence de diverses manières, soit en multipliant leurs jeûnes, soit en se privant de vin (*S.-Aug. Cont. faus.* lib. 30, cap. 4), soit en passant tout le carême, ou une grande partie, sans prendre autre chose que des alimens vils, et en très-petite quantité, comme saint Basile l'indique, ou en se nourrissant de choses sèches: *totam quadragesimam jejunare, aridis vescentes*, comme on le lit dans le cinquantième canon du concile de Laodicée.

« Notre père et seigneur le pape Pie VII, les yeux fixés sur tout ce que nous venons d'exposer, et plein de zèle pour maintenir et raviver l'esprit de mortification qui fait le vrai caractère des disciples de Jésus-Christ, *qui sunt Christi carnem suam crucifixerunt* (Ad Gal. c. 5, 24), a toujours ardemment souhaité de rétablir dans toutes ses parties l'observance du carême. Il espérait effectuer ce saint et juste désir dans la présente année; mais les circonstances l'ont obligé à user de son autorité apostolique, et à concéder bénignement l'indulgence que nous annonçons par ses ordres.

« Dans le plein carême l'usage des œufs et du laitage est permis aux habitans de Rome, des vignes et casali environnans, excepté le mercredi des cendres, *in capite jejunii*, tous les vendredis et samedis, le mercredi des quatre-temps et le jeudi saint, dans lesquels la stricte observance de la diète carésimale est maintenue.

« Il sera permis, de plus, de se servir de graisse et de lard dans les assaisonnemens, excepté le mercredi des cendres et les trois derniers jours de la semaine sainte. De même la graisse et le lard peuvent être employés

les vendredis et samedis après Pâques, jusqu'à la veille de la Pentecôte exclusivement.

« Les religieux des deux sexes sont avertis que leurs vœux les astreignant à une plus rigide abstinence, ils ne sont point compris dans la présente indulgence.

« Quant aux personnes infirmes qui peuvent observer le jeûne, mais qui se croient obligées de manger de la viande, Sa Sainteté ordonne que pendant le carême elles ne fassent usage que de viandes salubres ou de poissons réputés salubres par la faculté de médecine; qu'elles observent les jeûnes et se munissent d'un certificat de leur médecin, qui ne doit recevoir, pour le délivrer, aucun émolument, sous peine de dix écus d'or d'amende. Ces attestations doivent être signées par le curé de la paroisse, et enfin légalisées par un des députés ci-après nommés (et non par aucun autre en leur place), lesquels sont chargés d'examiner si les certificats sont en bonne forme.

« Il est défendu, sous les peines pécuniaires et corporelles accoutumées, de vendre dans la ville, les jours de jeûne, des œufs cuits ou des gâteaux, et les limonadiers ne doivent pas non plus vendre, lesdits jours, à leurs chalands, des gelées, des pâtisseries ou toute autre chose composée d'œufs ou de lait, puisque l'indulgence ne s'étend que sur le dîner, excepté le dimanche. On renouvelle, sous les mêmes peines, la défense faite aux pollaroli, et autres marchands de comestibles, par un ordre émané autrefois de notre tribunal, qui leur enjoignait de tenir cachées dans l'intérieur de leurs boutiques les marchandises qu'ils débitent; et l'on notifie à tous, que les contrevenans seront poursuivis inquisitorialement.

« Enfin, suivant la teneur des édits de notre tribunal, plusieurs fois publiés, on défend, sous les peines connues, d'aller par la ville, de jour ou de nuit, en jouant des instrumens et en chantant, et de donner des sérénades; les *conversazioni* et rassemblemens bruyans avec danse et musique, sont également défendus comme choses trop contraires à la pénitence du saint temps de carême.

« Sa béatitude, d'après l'injonction salutaire du prophète Joel, *sanctificate jejunium* (c. 1. 14), exhorte fortement ses sujets et enfans bien aimés, à sanctifier le carême en visitant plus souvent les églises (spécialement celles où l'on peut acheter les antiques indulgences, *stazionali*, et où l'on adore le très-saint Sacrement exposé pendant les prières de quarante-heures); en fréquentant les prédications, les instructions et les catéchismes; en engageant, par leur exemple, leurs enfans, serviteurs et dépendans, à faire de même; en donnant aux pauvres et en pratiquant d'autres œuvres de piété et de mortification qui, offertes dans ce temps à la divine justice, puissent compenser dûment les indulgences accordées, et faire de chaque chrétien *hostiam viventem, sanctum, Deo placentem* (Rom. c. 12, 1). » Suivent les noms des députés qui accordent les licences.

Cette page, prise au hasard dans le premier *Diario* romain qui nous est tombé sous la main, peut donner l'idée des journaux de Rome, et même de ceux de toute l'Italie.

APPENDIX N° IV.

EXTRAITS DE L'*INDEX* DES LIVRES PROHIBÉS.

Abelardus, Petrus.

Alstedius, Joh. Henricus, Systema Mnemonicum duplex.

L'Avocat du diable, ou Mémoires, etc. du pape Grégoire VII.

Baconus, Franciscus, de Dignitate et Augmentis scientiarum.

Barclay's Apology (trad. française).

Bauclair, citoyen du monde, Anti-Contrat social contre J. J. Rousseau.

Bayle, Dictionnaire historique.

Bélisaire de Marmontel.

Besa, Theodorus.

Bibliothéque britannique, ou l'Histoire des ouvrages des savans de la Grande-Bretagne.

Le premier Son de la trompette contre le monstrueux régiment et l'empire des femmes.

Burnet, Gilbert, History of the Reformation (trad. française).

Burnetius, Thomas, several theological Works, and Telluris Theoria sacra.

Camden, Wm. Anglica, Hibernica, Normanica, Cambrica, à veteribus scripta, et Bibliotheca.

Castiglione, Balthasar; nisi fuerit ex correctis juxta Edit. Venet. anno 1584

Catechesis Rel. Christ. quæ traditur in Scholis Palatinatûs; et cæteræ omnes Hæreticorum Catecheses.

Chambers, Ciclopædia (trad. italienne).

Cudworth, Systema intellectuale.

Dei Delitti e delle Pene (non pas l'ouvrage de Beccaria).

Discorso piacevole che le Donne son siano della Specie degli Uomini.

Seasonable Discourse, shewing how that the Oaths of Allegiance and Supremacy contain nothing which any good Christian ought to boggle at. — W. B.

Dolce, Lodovico, libri III, nei quali si tratta delle diverse sorti delle Gemme che produce la Natura.

Entretiens sur la pluralité des Mondes.

Epistolæ Obscurorum Virorum.

Erasmi Opera varia, Colloquia, Moriæ Encomium, Adagia, etc.

De l'Eprit des Lois.

Évangile du jour, contenant plusieurs ouvrages gais de Voltaire, etc. Omnia impii Scurræ commenta.

Galileo, Dialogo sopra i due massimi Sistemi del Mondo, Tolemaico e Copernicano.

Guicciardini, la Istoria d'Italia.

Hakewill, G. Scutum Regium adversus omnes Regicidas.

Helvétius, de l'Homme.

Henricus VIII, Anglus. Permittitur tamen Assertio Septem Sacramentorum adversus Lutherum.

Histoire de l'Inquisition.

Histoire critique de J. C., ou Analyse raisonnée des Évangiles.

Robertson, Histoire de Charles V.

Raynal, Histoire phil. des Deux-Indes.

Hobbes's Leviathan.

Hume's Essays.

Thomas à Kempis (trad. de Castalio).

Lettera al marescallo Keith sopra il vano Timore della Morte, e lo Spavanto d'un' altra mon vita, del Filosofo di Sans Souci.

Lettres d'une Péruvienne.

—— Privées.

—— Persanes.

Liturgia Ecclesiæ Anglicanæ.

Vies des Saints.

Locke's Essay (trad. française).

Macchiavellius, Nicholaus.

Malebranche, de inquirenda Veritate, et autres.

Mare liberum, sive de Jure quod Batavis competit ad Indicana commercia.

Matthæus Westmonasteriensis.

Mead, Richard, Medica sacra.

Meursius, Joannes, Elegantiæ Latinæ Sermonis.

Milton, John, Litteræ Pseudo-Senatûs Anglicani. Il Paradiso perduto, da Rolli.

Essais de Montaigne.

Mosheim, Institutiones Historiæ Christianæ.

Il Newtonianismo per le Dame.

Évangile de Nicodême.

Il Nipotismo di Roma.

Obscurorum Virorum Orationum Volumina duo.

Oratio Dominica cum aliis quibusdam Precatiunculis Græcè.

Osborn's Miscellaneous Works.

Owen, Joan. Epigrammata.

Paracelsus, Theophrastus.

Puffendorf, de Jure gentium, de Officio Juris, etc.

Rousseau, Émile, Contrat social, Lettre à Beaumont, Lettres écrites de la montagne.

Satire, libri VII, di del Ariosto, Bentivoglio, etc.

Scapulæ Lexicon, donec corrigatur.

Joannes Selden de Jure Gentium.

Gibbon's Decline (trad. italienne).

Swift's Tale of a Tub.

Système de la Nature.

Il Tamburo (trad. du *Tambour* d'Addison).

Tillotson's Sermons.

Tragica, seu tristium Historiarum de Pœnis criminalibus et exitu horribili eorum qui impietate, etc. ultionem divinam provocarunt, etc.

OEuvres de Voltaire.

Phiscophili Joannis Opuscula, Monacologia.

Gesu Christo sotto l anatema e sotto la scomunica.

Pensées de Pascal, publiées par Voltaire.

Animali parlanti, e Novelle di Casti.

Nouvelle Héloïse.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

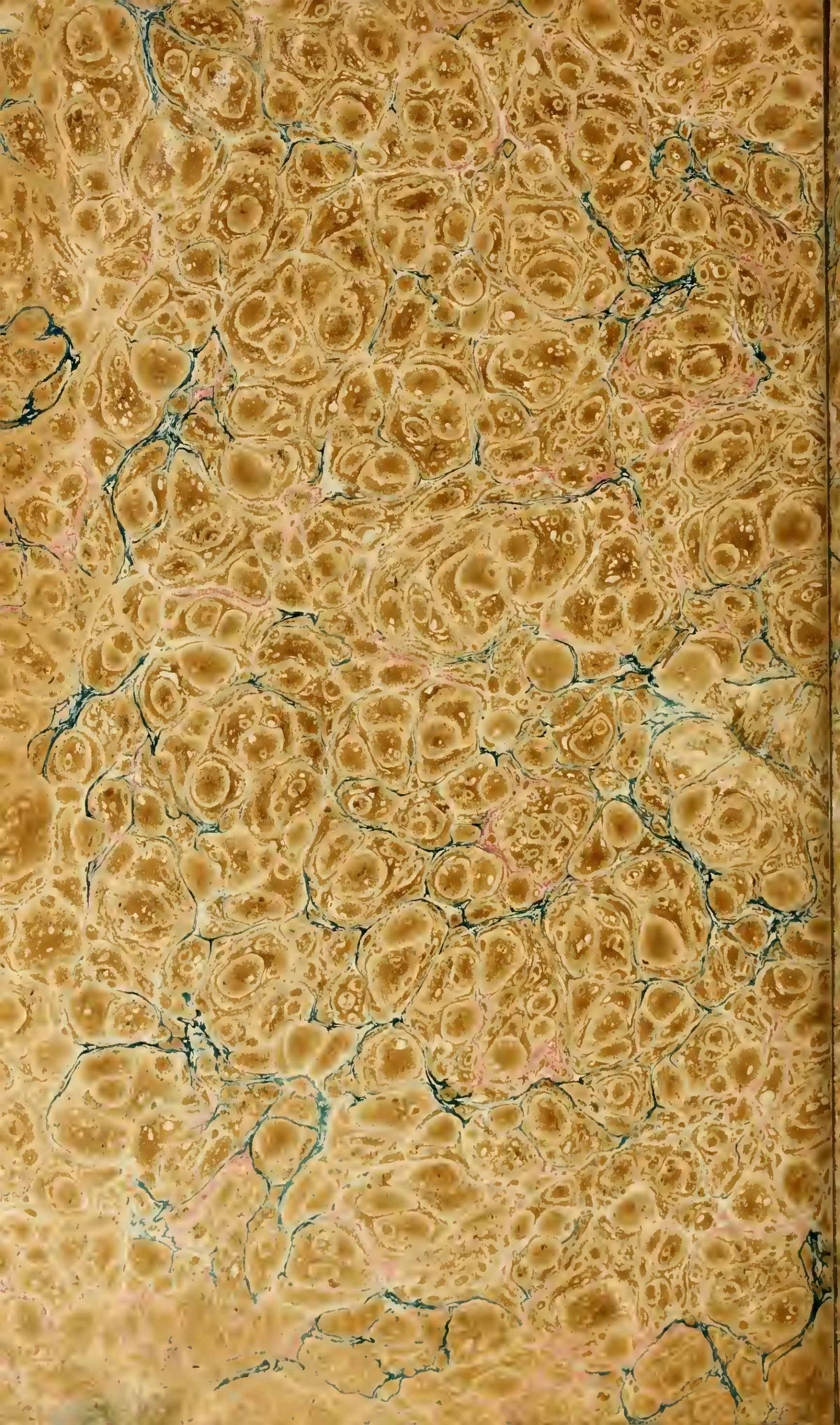
DANS LE TOME QUATRIÈME.

ITALIE.

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

